N° 276 — Tome LXXVI 16 Décembre 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, EMILE BERNARD,
R. DE BURY, GASTON DANVILLE et JEAN SALTAS,
HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, HASSÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH, PIERRE LASSERRE,
GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, STUART MERRILL,
CHARLES MORICE, FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT *trad.*),
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, LÉON SÉCHÉ, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 276 — 16 Décembre 1908

Pierre Lasserre	*La Doctrine officielle de l'Université*	577
Stuart Merrill	*Le Vagabond*, poème	590
André Rouveyre	*Visages : III. Jean Moréas*	599
Emile Bernard	*Julien Tanguy dit le « Père Tanguy »*	600
Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*)	*Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est* (suite)	617
Léon Séché	*Chateaubriand et la tombe de Pauline de Beaumont*	640
Hassé	*Nuits d'Espagne : La Veillée de la Morte*	650
Georges Le Cardonnel	*Les Soutiens de l'Ordre* (I-V) roman	665

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXV. La Dame du drame*	691
Rachilde	*Les Romans*	694
Jean de Gourmont	*Littérature*	697
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	701
Henri Mazel	*Science sociale*	707
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	712
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	716
R. de Bury	*Les Journaux*	722
André Fontainas	*Les Théâtres*	725
Charles Morice	*Art moderne*	733
Henri Albert	*Lettres allemandes*	737
Henry-D.-Davray	*Lettres anglaises*	743
Gaston Danville et Jean Saltas	*Variétés : A propos d'Electre : Chryséis*	747
Mercure	*Publications récentes*	751
	Echos	752
	Tables de l'Année 1908	761

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e^

REMY DE GOURMONT

ouleurs, Contes nouveaux suivis de Choses an-
iennes. Couverture en couleur de WILLETTE. Vol. in-18..... 3.50

EMILE MAGNE

'Esthétique des Villes. (Le Décor de la Rue. Le Mouvement de la Rue. es Cortèges. Marchés, Bazars, Foires. Les Cimetières. Esthétique de 'Eau. Esthétique du Feu. L'Architectonique de la Cité future). Volume i-18..... 3.50

SAINT-SIMON

es plus belles pages de Saint-Simon,
vec une Notice par EDMOND BARTHÉLEMY et un portrait d'après VANLOO. (Mémoires. cènes et Portraits. Anecdotes. Louis XIV et sa Cour. Jésuites et Jansénistes. Intrigues politiques. Scandales. La Régence. Appendice: Saint-Simon raconté par lui-même. Jugements littéraires. Bibliographie) Vol. n-18..... 3.50

EDMOND LEPELLETIER

mile Zola, sa Vie, son Œuvre, avec un portrait en héliogravure d'après LIEURE et un autographe. Volume in-8..... 7.50

LÉON SÉCHÉ

e Cénacle de la Muse française, 1823-1827. Documents inédits. Illustré de la gravure frontispice de la Muse française, du fascicule de la couverture de la Muse française, tiré sur papier azur, de la reproduction du tableau de Heim: La Distribution des Récompenses au Salon de 1824, et des portraits de SOUMET, GUIRAUD, EMILE DESCHAMPS, NODIER, LE BARON TAYLOR, PICHALD ET TALMA, dans le rôle de Léonidas. Volume in-8..... 7.50

AD. VAN BEVER ET PAUL LÉAUTAUD

'oètes d'Aujourd'hui, Morceaux choisis. Accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie. Nouvelle édition corrigée et augmentée. 2 vol. in-18 à 3 fr. 50. 7 »

ETIENNE RABAUD

.e Génie et les Théories de M. Lombroso, Collection « Les Hommes et les Idées ». Vol. in-16..... 0.75

JEAN MORÉAS

Esquisses et Souvenirs. Volume in-18..... 3.50

PÉLADAN

.es Idées et les Formes. Antiquité orientale. (*Egypte, Kaldée, Assyrie, Chine, Phénicie, Judée, Arabie, Inde, Perse, Aryas d'Asie-Mineure*). Vol. in-18..... 3.50

EUGÈNE DEFRANCE

.a Maison de Madame Gourdan. (Vieilles façades parisiennes). Documents inédits sur l'Histoire des Mœurs de la fin du XVIII^e^ siècle. Illustrations de LOUIS MICHEL. Vol. in-18 ..... 3.50

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES PRINCIPALES THÉORIES DE LA LOGIQUE CONTEMPORAINE

Par **P. HERMANT** et **A. VAN DE WAELE**

Un volume in-8. *(Récompensé par l'Institut)*..... 5 f

L'IDÉAL DU XIXe SIÈCLE

Le rêve du bonheur d'après Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre
Les théories primitivistes et l'idéal artistique du Socialisme

Par **MARIUS-ARY-LEBLOND**

Un volume in-8..... 5 f

PRAGMATISME ET MODERNISME

Par **J. BOURDEAU**
Correspondant de l'Institut

Un volume in-16..... 2 fr. 5

LES PROBLÈMES DE LA SCIENCE ET LA LOGIQUE

Par **F. ENRIQUES**, Professeur à l'Université de Bologne (Italie)
Traduit de l'Italien par J. DUBOIS, Agrégé de l'Université

Un volume in-8..... 3 fr. 7

PSYCHO-PHYSIOLOGIE DE LA DOULEUR

Par **I. IOTEYKO**
Docteur en médecine, chef des travaux au laboratoire de psycho-physiologie de l'Université de Bruxelles
et **M. STEFANOWSKA**
Docteur ès sciences
Chargé de cours à l'Université de Genève

Un volume in-8..... 5 f

L'ADOLESCENCE

Études de psychologie et de pédagogie

Par **G. COMPAYRÉ**
Membre de l'Institut

Un volume in-16..... 2 fr. 5

DÉMOCRATIE, PATRIE ET HUMANITÉ

Par **J. GIROD**
Professeur agrégé de philosophie au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand

Un volume in-16..... 2 fr. 5

Envoi franco contre mandat-poste

LES DOCUMENTS DU PROGRÈS

Dr RODOLPHE BRODA, Directeur — FÉLIX ALCAN, Éditeur

Cette revue internationale se publie en trois éditions à Paris, Londres, Berlin, et par le fait de cette organisation unique, peut offrir aux lecteurs français des articles sur tous les problèmes actuels de la politique étrangère, écrits par des personnalités compétentes de ces pays, des études sur le mouvement littéraire, artistique et religieux de toutes les nations.

Viennent de paraître les articles de :

Le Boutroux (de l'Institut) : *l'Avenir de l'esprit religieux* ; Maxime Gorky : *le Cynisme* ; Paul Adam : *les Survivances dans la littérature française contemporaine* ; Dr David (membre du Reichstag allemand) : *l'Allemagne et la question marocaine* ; C. Saint-Saëns (de l'Institut) ; *les Musées, nécropoles de l'art* ; Abbé Naudet : *Un an après la séparation* ; Paul Margueritte : *le Divorce* ; Dr Scié-Ton-Fa, préfet de l'Empire chinois (Nankin) : *L'avenir de la Chine* ; J. Sriramulu (Rajahmandri) : *le Mouvement révolutionnaire aux Indes anglaises* ; Walter Crane : *l'Idée socialiste comme nouvelle inspiration d'art* ; William T. Stead (Londres) : *le Dimanche anglais* ; Henri Dagan : *le Théâtre populaire champêtre, etc.*

Abonnements : France, **10** fr. ; Étranger, **12** fr. — Prix du numéro : **1** fr. — Envoi contre un d'un numéro spécimen sur demande adressée à l'Administration : 59, rue Claude-Bernard, Paris.

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Vielé d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verhaeren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richard Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Martina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS ÉTRENNES

Mme LEROY-ALLAIS

CHEZ LES BÊTES

Illustré de 180 dessins de Benjamin RABIER

Un volume-album in-8 (19×25)

Prix : Broché..... 4 fr. 5
En jolie reliure spéciale, tranches dorées..... 7 fr.

CHANSONS DE GRAND'MÈRE

Vingt-quatre compositions, par HENRI BOUTET

Tirées en couleurs

Un album in-4 oblong, en reliure artistique. — Prix..... 5

ALPHONSE DAUDET

Lettres de mon Moulin

ÉDITION IN-8 ORDINAIRE (dite du « Figaro »)

illustrée de 150 dessins par JOSÉ ROY et G. FRAIPONT

Prix : Broché..... 10
Reliure artistique, plaque..... 14
Reliure amateur..... 15

GEORGES CAIN

Conservateur du Musée Carnavalet

Ouvrages couronnés par l'Académie Française

NOUVELLES PROMENADES DANS PARI

135 illustrations et 20 plans juxtaposés d'après les documents de l'auteu

Un volume grand in-16. — Prix : Broché..... 5 fr.
En reliure artistique..... 7 fr.
En reliure d'amateur..... 8 fr.

PROMENADES DANS PARIS

125 illustrations et 20 plans juxtaposés, d'après les documents de l'auteu

Un volume grand in-16. — Prix : Broché..... 5 fr.
En reliure artistique..... 7 fr.
En reliure d'amateur..... 8 fr.

Envoi contre Mandat-Poste

LA DOCTRINE OFFICIELLE DE L'UNIVERSITÉ

—

La Doctrine officielle de l'Université ! Cette formule n'est pas le simple énoncé d'un sujet, d'une matière. Elle implique une affirmation, une thèse, et des plus contestées. Elle exige une démonstration préalable. Avant d'exposer et de critiquer la doctrine officielle de l'Université, il faut prouver que l'Université a une doctrine officielle. L'Université le nie.

I

L'allégation n'est pas neuve. Elle a été produite bien des fois depuis un siècle. Sous la Restauration, sous Louis-Philippe, les adversaires du monopole de l'enseignement d'Etat ne se contentaient pas d'invoquer la doctrine libérale et de revendiquer en son nom pour chacun et pour tous le « droit naturel » d'enseigner. Ils corroboraient d'ordinaire cette revendication d'une accusation directe contre l'esprit, les principes et les intentions de l'enseignement universitaire. Non seulement le monopole leur paraissait en soi un mal et une injustice, mais ils reprochaient à l'enseignement d'Etat de mettre son privilège au service de l'erreur. Du Lamennais de 1814 à Montalembert, Dupanloup et Veuillot, ce grief fondamental fut généralement conçu et formulé du point de vue de la foi catholique, dont l'Université était accusée de ruiner les bases par sa philosophie et par sa manière d'écrire l'histoire.

Ce serait pourtant une grosse erreur de croire que seuls au XIX^e^ siècle des catholiques se soient élevés d'un point de vue

doctrinal contre l'enseignement universitaire, que seuls des catholiques aient prétendu constater dans l'enseignement universitaire une orientation dogmatique, étroitement, impérieusement déterminée et enveloppant le champ tout entier des idées et des connaissances. La même constatation a été faite par des philosophes, des penseurs, des littérateurs incrédules dont on peut dire qu'ils sont parmi les premiers du siècle passé, puisqu'ils s'appellent par exemple Auguste Comte, Sainte-Beuve, Taine, Renan. Eux aussi ont signalé l'existence et le règne de dogmes universitaires, d'une orthodoxie universitaire, d'une empreinte universitaire des idées et des esprits. Et il leur est arrivé de parler de ces objets avec une antipathie qui, pour ne s'inspirer que des lumières et des intérêts de la raison naturelle, n'était pas moins prononcée, moins radicale en son genre que celle des catholiques. Seulement leurs observations et leurs censures sur ce point sont éparses dans des livres ou des traités qui n'ont pas pour objet propre la question de l'enseignement public. Elles gardent un caractère spéculatif et ne prennent pas la forme d'un réquisitoire, d'une attaque contre l'institution universitaire elle-même, soit parce que ces esprits ne rattachaient pas les aberrations doctrinales de l'Université à la nature et aux fatalités de sa constitution, soit parce qu'ils aimaient la paix, soit enfin parce qu'il n'est pas sensé de diriger une polémique destructive contre un établissement chargé de quelque fonction sociale nécessaire et qu'on ne conçoit pas les moyens, du moins immédiats, de remplacer par une organisation meilleure. L'Eglise, au contraire, pouvait en bonne logique s'attaquer soit au monopole, soit à l'existence même de l'Université, puisqu'elle possède dans ses réguliers et ses séculiers un personnel enseignant toujours disponible, et que la distribution des connaissances profanes est, sinon une des missions essentielles qu'elle s'attribue, du moins une des aspirations dont elle se glorifie.

Voilà pourquoi les campagnes anti-universitaires fameuses du XIX^e^ siècle ont toujours eu le caractère catholique, ecclésiastique et, si l'on veut ainsi parler, clérical. Voilà pourquoi il a été facile à certains d'accréditer que l'enseignement universitaire n'avait et n'aurait jamais contre lui que l'Eglise et le cléricalisme. Les critiques des philosophes, qui au surplus peuvent coïncider sur des points aussi nombreux qu'essentiels,

avec celles du catholicisme, sont restées ignorées du grand public.

Et cependant il n'est pas nécessaire de s'adresser à des philosophes ou à des penseurs de profession, à des hommes dont c'est le métier de réfléchir aux principes et aux conditions de la discipline intellectuelle, pour rencontrer l'expression d'antipathies vivaces et comme instinctives contre ce qu'on sent être les inspirations profondes de l'enseignement universitaire.

Parlez dans un cercle de personnes cultivées, dont la formation n'ait pas été exclusivement universitaire, de l'esprit de l'Université, de son empreinte, de ses idées, de ses préjugés, de ses dogmes. La plupart admettront, par expérience, que vous parlez d'une chose réelle, et d'une chose qui n'est ni belle, ni sage, ni harmonieuse, ni lumineuse, ni aimable. Mais cette chose, elles seraient incapables de la définir. On sent qu'elle est immense, envahissante, de nature à imprégner fâcheusement, à déformer la pensée tout entière et jusqu'aux parties supérieures de la sensibilité. On n'en saurait définir l'essence, moins encore la provenance et la genèse. — Des défenseurs, des apologistes de l'esprit et des tendances intellectuelles de l'Université, en revanche, vous n'en rencontrerez pas, surtout parmi les universitaires. Mais vous trouverez des gens qui nient l'existence de ce dont vous parlez et qui vous reprocheront de construire sous ces noms divers une entité verbale à laquelle aucun fait ne correspond. Ceux-là croiront défendre l'Université de la meilleure manière sous le rapport où vous l'attaquez. Les universitaires orthodoxes (je dis orthodoxes, parce qu'il y a, dans ce clergé, grand nombre d'hérétiques ou de demi-hérétiques, d'ailleurs hors d'état, nous verrons pourquoi, de le révolutionner) tiennent non seulement pour une illusion puérile, mais pour un outrage et une injure à leur adresse que de parler d'une orthodoxie, d'une doctrine régnante de l'Université ! « La doctrine de l'Université, disent-ils, est inattaquable ; car elle n'existe point et ne saurait légitimement exister. Doctrinalement parlant, il n'y a pas d'Université, il n'y a que des universitaires. Le dogme de l'Université est de n'en point avoir. Autonomie entière quant au fond et aux inspirations de l'enseignement pour chacun de ses membres, voilà son principe fondamental ! »

II

Comment voudriez-vous, ajoutent les apologistes de l'Un
versité, que deux mille maîtres de philosophie, d'histoire et d
littérature fissent profession des mêmes idées sur les question
auxquelles se rapporte leur enseignement? Ne parlons pas de
professeurs de rudiment ou des professeurs de physique e
de mathématiques, ces matières ne comportant pas ou n
comportant que dans une infime mesure des dissentiment
doctrinaux. Mais les questions de philosophie, d'esthétiqu
littéraire et d'histoire sont de celles qui divisent le plus le
hommes. Il n'y aura ni plus ni moins d'unité de pensée en c
qui les concerne entre cent universitaires pris au hasar
qu'entre cent personnes du monde ayant fait les mêmes étude
et possédant la même culture qu'eux. Pour que, pensant d
tant de manières diverses, ils enseignassent une doctrine unique
il faudrait leur imposer un formulaire, un catéchisme ave
défense d'en sortir. Hypothèse ridicule et odieuse à laquelle
n'a jamais rien existé dans l'enseignement universitaire qu
correspondît de près ou de loin.

C'est en ces termes que l'on essaie de reléguer au rang de
légendes malveillantes ce qui se murmure ou se dit d'un
orthodoxie dogmatique de l'Université et d'en faire sourire
Cette fin de non-recevoir est un peu expéditive. Elle n'ome
qu'une circonstance qui modifie tout : c'est que l'Universit
est une administration centralisée et qu'en ce qui concern
l'éducation intellectuelle et professionnelle des universitaire
cette centralisation a toujours été depuis un siècle gagnant e
étroitesse et en rigueur. Depuis quelques années elle atteint a
comble. On a fait l'impossible pour qu'il ne subsistât plus entr
les universitaires aucune diversité d'origine. La grosse majorit
des candidats aux professorats divers des Facultés et des Lycée
passent comme étudiants par la Sorbonne. Il y a quinze an
encore, selon qu'ils sortaient de la Sorbonne, de l'École Nor
male ou des Facultés de province, il pouvait exister entre eu
certaines différences d'empreinte. Aujourd'hui l'Ecole Normal
n'est plus, et pour être admis à se préparer à la licence, puis
l'agrégation dans les Facultés de province, il faut avoir tou
d'abord obtenu dans un concours préalable l'estampille de l
Sorbonne elle-même. Enfin, le titre d'agrégé, faute duquel on n

eut que végéter dans les plus bas emplois de l'enseignement, obtient aussi par un concours unique pour toute la France. On oit les conséquences. Que les cent professeurs qui composent personnel de la Sorbonne, que la demi-douzaine d'admi- strateurs et de professeurs qui forment chaque année le ry de ces concours nationaux soient choisis en raison de ur zèle pour certaines idées, quel pouvoir n'auront-ils pas our façonner à ces idées l'Université tout entière ! Ils sont res les esprits capables d'un vigoureux effort de réaction et e critique contre le système d'opinions dont on les aura ourris quand le cerveau est encore tendre et ductile. Ils sont res partout. Combien doivent-ils l'être dans l'Université ont les membres sont en si grand nombre des fils d'institu- urs et des fils de paysans élevés comme boursiers au lycée qui, à l'âge des impressions décisives, n'ont guère pu ntendre, sur des questions qui dépassent la portée et la ulture de leur milieu naturel et social, d'autre cloche que la oche universitaire.

Il ne sera donc besoin ni d'un formulaire, ni d'un catéchisme our assurer l'empire d'une certaine doctrine sur l'enseigne- ent public. La centralisation de l'Université en fournira nstrument très suffisant. Grâce à elle, l'unité dogmatique ourra se produire comme une chose non contrainte, mais uasi spontanée.

Mais encore, m'objectera-t-on, si la liberté de pensée emeure inscrite sur la façade de l'institution universitaire et u'au dedans tout soit concerté pour éliminer de l'enseigne- ent public toutes les idées et tendances contraires à une cer- ine orthodoxie, c'est là une véritable trahison, un véritable uet-apens exercé par les sommités administratives et profes- orales de l'Université, non seulement contre la masse du ersonnel universitaire, mais contre la nation elle-même, dont Université s'est constituée l'éducatrice. Cette imputation de ourberie est nécessairement comprise dans l'hypothèse pro- osée ci-dessus et la rend trop onéreuse.

Il n'en est rien, et je le prouverai suffisamment par deux xemples.

On sait le rôle et le pouvoir des inspecteurs généraux de enseignement secondaire. Ils visitent les classes des lycées, ugent la manière d'enseigner des professeurs et leur donnent

des notes qui décident de la carrière. Cette haute situation comporte nécessairement une très grande influence sur les études elles-mêmes. Les inspecteurs consignent le fruit de leurs observations dans des instructions générales destinées à servir de guides aux professeurs, particulièrement à l'occasion des changements de programme qui, comme nul ne l'ignore, surviennent quelquefois. Il y a une quinzaine d'années, M. Lachelier, inspecteur général pour la philosophie, rédigea des instructions sur l'enseignement philosophique au lycée où il affirmait qu'une entière liberté individuelle était laissée aux maîtres quant à la doctrine. Mais quelle que fût, ajoutait-il, l'infinie variété de croyances et de systèmes à admettre et à prévoir entre tant de philosophes, une idée demeurait supérieure à la sphère de leurs dissentiments et ne pouvait que les rallier tous : l'idée du Devoir.

C'est la moindre des choses, me direz-vous. M. Lachelier n'interdisait aux professeurs que l'immoralité. Entendons-nous : il s'agissait du Devoir défini à la manière d'Emmanuel Kant, comme « l'impératif catégorique », du devoir conçu comme un commandement autonome et absolu de la conscience individuelle. Ce minimum fixé par M. Lachelier impliquait bien quelques petites conséquences, telles que le rejet d'une conception de la morale commune à la philosophie cartésienne et au catholicisme, la porte grande ouverte au protestantisme, une tendance certaine vers le panthéisme mystique. Tout cela est rigoureusement ou postulé ou entraîné par la notion de l'impératif catégorique. Mais je vous le demande : quand on ne croit pas à l'impératif catégorique, est-on encore un philosophe? est-on même un homme ? Ne confondons pas la liberté des opinions philosophiques avec le droit à une cécité d'esprit tout animale !

M. Darlu, successeur de M. Lachelier dans le poste d'inspecteur général de philosophie, nous met en garde d'une manière plus savoureuse encore contre cette confusion. Dans un article sur *l'Université et la République*, il déclare qu'une opinion, une seule, peut être commune à l'Université tout entière et par là constituer sa règle suprême : « l'opinion libérale ». « Il n'est pas possible, s'écrie-t-il, que l'Université ne croie pas aux idées, ne croie pas à la liberté et à la raison. » Voilà ce qu'il appelle « l'opinion libérale » et où il faut reconnaître en

effet le comble du libéralisme, s'il est vrai qu'une suite de paroles complètement dénuées de sens tolère une infinité d'interprétations. M. Darlu précise pourtant ce qu'il a voulu dire, quand, un peu plus loin, il nous avertit que, du fait de « croire aux idées, à la liberté et à la raison », l'Université « incline à gauche ». Il achève de nous orienter quand, avec une tenue et une lucidité philosophiques qu'on admirera, il poursuit : « A ce moment (l'article est de décembre 1900) l'heure n'est-« elle pas venue pour l'Université, aiguillonnée par ses rivaux, « incitée par ses amis, appelée par la patrie elle-même, de « dépouiller certains préjugés d'esprit et de classe, de prendre « une pleine conscience de son rôle et de donner tout son « cœur à la démocratie ? » Ainsi « liberté des idées », « libre usage de la raison », mais à la condition d' « incliner à gauche » parce qu'à droite, vous le savez, il n'y a ni idées, ni liberté, ni raison ; mais à la condition de professer la démocratie, parce que des idées contraires à la démocratie ne sont pas des idées, mais sans doute d'obscures passions d'esclaves.

L'hypothèse que j'émettais n'a donc rien d'insultant. Dans un état d'esprit semblable à celui de MM. Lachelier et Darlu, les autorités universitaires peuvent prêcher la liberté et faire régner l'orthodoxie sans souiller leur conscience.

III

En se défendant d'avoir une doctrine, l'autorité universitaire nous met dans cette fausse position de devoir en quelque sorte plaider pour elle — contre elle-même. Car, enfin, pour une institution d'instruction publique, pour un corps enseignant, manquer d'une doctrine serait piteux. Sans doctrine, l'Université ne mériterait pas ces nobles noms d'institution et de corps ; elle ne serait plus que l'agrégation purement administrative, matérielle, budgétaire de spécialistes divers à qui l'on demande de collaborer à une même œuvre, l'éducation intellectuelle et morale de la jeunesse, sans avoir rien à leur dire sur le plan et l'esprit général de cette œuvre. Comment leurs dix à vingt influences respectives (j'indique vaguement le nombre des maîtres qui collaborent à l'éducation d'un même adulte suivi des classes supérieures du lycée au sortir de la Faculté), privées de direction, d'orientation commune, pour-

raient-elles bien concourir à un résultat intellectuellement et humainement cohérent et harmonieux ? L'Université n'a pas à se défendre d'avoir une doctrine. Elle aurait plutôt à s'excuser de n'en avoir pas. Je conçois certes que le qualificatif d'« officielle » déplaise ; car il accuse implicitement la doctrine universitaire de se régler non sur la vérité et la raison, mais sur des intérêts et des convenances politiques. Cependant, cette qualité n'a pas été en question encore. Officielle ou non, nous avons vu l'Université répudier toute unité doctrinale. Une telle unité, à ce qu'elle prétend, ne pourrait se réaliser chez elle. Nous avons montré comment elle le peut. Reste la question de fait.

Rien ne saurait mieux nous préparer à la résoudre que l'examen des raisons par lesquelles les autorités universitaires prétendent légitimer ou plutôt glorifier la neutralité doctrinale de l'Université. Cette neutralité ne nous est pas donnée seulement comme le fait, mais aussi comme le droit. L'Université, dit-on, est neutre entre les doctrines parce qu'elle doit l'être ; c'est sa loi, son honneur et ce qui l'élève, comme éducatrice des esprits, au-dessus de ses rivaux ecclésiastiques. Ainsi donc s'abstenir de conclure serait la plus haute règle de la pédagogie intellectuelle ? Telle est bien la thèse implicite ou explicite de l'Université. Comment la justifie-t-elle ?

Par le but même de l'éducation de l'intelligence qui serait, à son gré, de faire de tout esprit un « esprit libre », capable de se choisir librement et par lui-même des opinions. La pleine liberté suppose la connaissance complète des partis possibles ; pour jouir de cette pleine liberté d'option intellectuelle, n'est-il pas bon que chacun ait pu entendre plaider et recommander par des maîtres convaincus en sens divers et contradictoires toutes les solutions imaginables aux principaux problèmes que nous proposent la nature, l'homme et la société ? Voilà ce qu'on trouve dans l'Université, et c'est la haute vertu de l'Université de l'offrir. Après des années plus ou moins nombreuses d'études, elle laisse en définitive ses nourrissons sur la diversité et la contradiction des systèmes. Aussi la direction que prendront parmi tant de directions divergentes et contradictoires les idées d'un jeune homme formé par elle ne pourra être que son fait personnel, l'exercice et l'affirmation de son autonomie mentale. Et c'est là encore une fois le véritable objet, la fin suprême de l'éducation intellec-

uelle : faire des esprits libres, autonomes. Il y faut une édu-
ation non « dogmatique », mais « purement critique ».

On précise et on consomme le sens de ce discours en ajou-
ant que ce que pense le professeur a, en toute hypothèse, beau-
oup moins de prix que la *liberté* avec laquelle il le pense et
ont il donne le spectacle et l'exemple à ceux qu'il instruit.

Etrange langage ! Le but de l'instruction publique est-il de
aire des esprits justes ? Le sens commun répond oui. L'Uni-
ersité parle autrement. Le but, dit-elle, est de faire des esprits
ibres.

Justes, libres, cela peut sembler, après tout, même chose ?
Le qui fait la justesse d'un esprit, c'est l'habitude de s'assu-
ettir, dans tout ce qu'il pense, aux données de l'expérience et
e la raison. Dans cette noble sujétion est précisément sa
iberté, puisqu'il n'a de choix qu'entre elle et l'asservissement
la sensibilité, à la passion, à l'imagination, aux suggestions
onfuses des viscères. Mais un enseignement qui répudie en
rincipe le magistère de toute doctrine répudie par là même le
nagistère de la raison et de l'expérience, puisque l'expérience
t la raison, dans les limites de leur compétence, parlent
écessairement en faveur d'une doctrine ou d'un ordre de doc-
rines, et non pas de plusieurs doctrines incompatibles ensemble.
Visiblement, l'Université entend par esprit libre un esprit qui
efuse de soumettre son individualité à aucune autorité com-
nune. Elle fait de la raison quelque chose de purement indi-
iduel.

Bien à tort se plaît-elle à placer cette conception sous l'illus-
re patronage de Descartes. En se faisant une règle de mé-
hode de « ne recevoir aucune chose pour vraie qu'il ne la con-
ût avec évidence être telle », le philosophe aurait, prétend-
n, formulé le précepte fondamental que l'éducation universi-
aire a pour but d'inculquer à tous les esprits et qu'elle veut
es rendre capables de mettre en pratique. La méprise est gros-
ière. La maxime de Descartes bien comprise est le contre-
ied de la théorie universitaire. Celle-ci n'omet qu'un point
apital, à savoir : la définition de l'évidence donnée par Des-
artes. C'est, dit-il, le caractère des idées « claires et distinctes ».
Une notion, une théorie parfaitement claire et distincte en
outes ses parties, porte en soi-même l'évidence de sa vérité.
Mais d'autre part une telle évidence n'est dans l'esprit qui la

reçoit rien d'individuel ; elle est communicable à tous les esprits, valable pour tous, donc elle fait autorité, elle fait doctrine. De fait, quand, ayant, à notre connaissance, tenu compte de tous les éléments d'un problème, quelqu'un nous en propose une solution claire et distincte, il n'y a que la passion qui, en obscurcissant volontairement notre intelligence, puisse nous détourner de nous y soumettre. C'est ce qu'admet l'Université en mathématiques, physique, et histoire naturelle, où, sur de vastes séries de questions, parmi lesquelles pas mal de questions fondamentales, elle prononce : ceci est vérité, ceci erreur, et interdit, en l'excluant de ses chaires, l'enseignement de l'erreur. Sa neutralité systématique, sa volonté de ne rien prononcer ni conclure, c'est aux sciences dites morales qu'elle l'applique. C'est donc que, d'après elle, on ne peut établir ni dans la philosophie, ni dans la politique, ni dans l'éthique au moins théorique, ni dans l'histoire, ni dans l'esthétique littéraire rien qui mérite de s'imposer à l'assentiment commun des esprits, rien devant quoi doive s'incliner la liberté de penser et de juger de l'esprit individuel. Ce pourrait être là le scepticisme, si l'Université enveloppait les idées individuelles et les idées communes dans le même mépris. Mais elle attribue aux premières la valeur sacrosainte de la « liberté » qui en est la source. Ce n'est donc pas le scepticisme, c'est la religion, l'idolâtrie de l'individu.

En définitive, la théorie de la neutralité doctrinale s'appuie sur le dogme d'un droit divin inhérent à l'esprit individuel.

Pour un dogme, encore que négatif, anarchique, fanatique, ténébreux et sauvage, en voici un ! Et ses conséquences dans l'ordre des idées sont infinies. Il entraîne en philosophie, soit le kantisme, soit ce dérivé fatal et inéluctable du kantisme : le panthéisme. — En politique, il laisse le choix entre le libéralisme anarchiste et le despotisme démocratique, deux rameaux de la même tige. — En littérature et en esthétique, il est le romantisme ; en religion, le protestantisme. Protestantisme, romantisme, kantisme, démocratie, principes de 1789, seraient-ils donc tout au moins les inclinations de l'Université ? Il est certain que la neutralité universitaire, fondée de la manière dont on la fonde, favorise tout cela, penche du côté de tout cela. Mais encore une fois quoi de plus loyal de la part de gens pour qui protestantisme et le reste ne sont pas des opinions

particulières, mais s'identifient à la raison humaine elle-même, si bien que penser autrement, à leurs yeux, ce n'est plus penser !

IV

Nous affirmons l'existence d'une doctrine universitaire, d'idées universitaires, d'un esprit universitaire s'étendant à tout. A ceux qui nous disent : « C'est là chose impossible à cause de l'inévitable variabilité des opinions individuelles », nous répondons en alléguant la centralisation de l'Université. Ce qu'on prétend impossible, elle le rend possible. A quelle condition cette possibilité deviendra-t-elle une réalité? A la condition que du centre de cette institution centralisée parte un courant intellectuel impérieusement déterminé dans un certain sens. Et c'est ce qui arrive fatalement en vertu de la nature, en vertu des principes fondamentaux et constitutifs de l'institution elle-même. Par elle-même l'institution est amie de certaines idées, ennemie de certaines idées. Qu'est-ce qui lui dicte ces amitiés et ces inimitiés ? L'intérêt vital, l'intérêt de sa conservation.

C'est en effet une chose extrêmement controversable que la légitimité d'une institution comme est l'Université de France, de cette institution, fille du premier Empire, sans précédents et sans analogues dans l'histoire de l'instruction publique et de la culture intellectuelle chez les peuples civilisés.

Il s'agit de savoir si sa nature d'institution de gouvernement, d'administration d'Etat est compatible avec la mission essentiellement spirituelle (instruction, éducation, avancement des connaissances humaines) qui lui est départie. La question est visiblement du même genre que celle des légitimes relations de l'Etat avec l'Eglise, ou généralement avec les institutions religieuses, et doit être examinée, non seulement à un point de vue théorique, par rapport à quelque notion abstraite de l'Etat, mais aussi, à un point de vue historique et pratique, par rapport à l'Etat français moderne issu de la Révolution. Le jugement d'une telle question engage une opinion sur l'essence et la fonction de l'Etat, sur ses droits, ses devoirs et une appréciation de l'œuvre politique de la Révolution française. Et ce qu'on décide sur ces problèmes fondamentaux implique toujours en dernière analyse une certaine conception de la nature humaine, elle-même controversée, à laquelle on

fait formellement ou tacitement appel. Par là, non seulement la politique, mais la philosophie, l'histoire et la littérature, en tant qu'elles contribuent également à nous éclairer sur l'homme, sont intéressées dans la question de l'Université. Il n'est pas d'idée, de théorie philosophique, historique ou littéraire qui, soit directement, soit de proche en proche, ne soit susceptible d'être invoquée au profit d'une telle institution ou contre elle. L'Université penche naturellement vers le système d'idées qui légitime son existence et ses privilèges. Et si ce système d'idées se trouve posséder à d'autres titres la faveur de certains groupes sociaux, confessionnels, ethniques, ou autres, l'institution a en eux des partisans et des défenseurs naturels.

Pris un à un, il n'est pas possible que les articles dont ce système se compose ne rencontrent beaucoup de dissidents dans le nombreux corps universitaire, mais il ne saurait non plus y avoir beaucoup d'universitaires doués d'assez d'énergie intellectuelle et morale pour réagir contre le poids dont l'institution elle-même les accable et mettre en question tout l'ensemble d'idées, pourtant solidaires, dont le crédit importe à sa conservation et à son renom. Il n'y a guère de vraisemblance que de tels hérétiques prospèrent dans l'Université; leur marque d'esprit sera reconnue de bonne heure et les fera automatiquement maintenir dans des situations ne leur laissant qu'une influence et une autorité extrêmement restreintes. Il est juste et il va de soi inversement qu'une institution caractérisée par un esprit aussi spécial que l'Université porte généralement ceux de ses membres en qui cet esprit est le plus vivant, ou ceux dont il a le moins à craindre, aux positions élevées et centrales d'où ils pourront le propager et l'entretenir dans la masse du personnel. Les hautes autorités administratives et professorales de l'Université s'illusionnent en se croyant neutres. Mais c'est, à vrai dire, l'institution qui n'est pas neutre. Ce que nous appelons doctrine officielle n'est pas dans l'Université un accident dont l'absence se puisse imaginer, l'institution demeurant essentiellement ce qu'elle est. C'est un produit, un résultat de l'institution. Et je ferai assez exactement la part de l'incalculable variété des conceptions individuelles dans le corps universitaire en disant que l'opinion de l'Université prise en masse est comme une nébuleuse dont la doctrine officielle formerait le noyau. Infiniment divisées,

ou n'ayant entre elles que le lien le plus lâche, toutes les molécules de la nébuleuse sont impuissantes à lutter contre la force et la direction du noyau condensé. Tout au plus les plus vigoureuses (un Taine, par exemple) peuvent-elles se séparer de la masse et chercher à devenir un centre à leur tour. Mais il est difficile de créer utilement un centre d'action intellectuelle rival de celui auquel s'attache la puissance de l'Etat.

Voici cent ans que l'Université est instituée, et l'on admettra difficilement, à supposer qu'elle ait eu une doctrine, que ç'ait toujours été la même. Telle est pourtant notre thèse. On démêle à travers toutes les variations d'influences qui se sont produites pendant cette période, au sein de l'Université, un ensemble d'idées vers lequel elle a toujours penché. Mais il y a surtout un ensemble d'idées qu'elle a toujours exclues. La doctrine universitaire se détermine avec plus de précision par ce qu'elle nie que par ce qu'elle affirme. Disons même qu'elle est principalement négative. Il sera surtout intéressant de la rechercher et de la juger dans ses formes et modalités contemporaines, parce qu'elles sont pratiquement les plus intéressantes pour nous, mais aussi parce qu'elles la montrent dépouillée de toutes les influences qui ont pu, dans d'autres époques, la tempérer, parce qu'elles la font apparaître dans son complet et final épanouissement, dans son état, pour ainsi dire, achevé, intégral.

Pour se rendre compte de la doctrine officielle de l'Université, il faut d'abord étudier l'Université comme institution.

PIERRE LASSERRE

LE VAGABOND

À Thomas B. Rudmose-Brown.

Je me suis étendu, ce jour, les bras en croix,
Dans le jardin de mai, parmi les arbres droits
Qui dressaient, en offrande au renouveau, leurs branches
Où brûlaient mille fleurs, flammes roses et blanches.
Tout le sol était chaud comme un doux lit d'amour
Où les amants se sont épuisés tour à tour.
Dans l'azur grisollaient, vives, les alouettes
Qui font fuir au matin les peureuses chouettes.
La Nature chantait de toutes ses voix, chœur
De la terre et des cieux dont s'éjouit le cœur
Après l'interminable hiver et son silence.
Sur un lys, goutte d'or sur l'argent d'une lance,
Une abeille immobile était posée. Au loin
L'on entendait crier ceux qui tournent le foin,
Et parfois un lézard furtif, dressant la queue,
Rayait d'un vert éclair le mur à l'ombre bleue.

Là, maternelle au bord du fleuve, la maison
Où s'abrite ma vie en la belle saison
Regardait de sa porte et de ses cinq fenêtres
La lointaine forêt de chênes et de hêtres,
Les champs d'avoine verte où l'on voit des remous,
Les saules éplorés, les trembles toujours fous,
Et près des bords vaseux dont l'homme craint les fièvres,
Tous les sombres roseaux où Pan pose ses lèvres.

J'étais sûr de la paix dans le petit enclos,
Je n'avais qu'à laisser passer, auprès des flots
Du fleuve ensoleillé, les heures sur mon âme.
Les fleurs devenaient fruits sous la croissante flamme
Du printemps, puis les gars, les bras lourds d'épis d'or,
Sur l'aire de la plaine entassaient leur trésor,
Et je ne regagnais la ville où l'on frissonne
Qu'en sentant sur mes mains le souffle de l'automne.

Mais voici : j'entendis des pas sur le chemin
Et je vis, sac au flanc et bâton à la main,
Le vagabond qui suit, malgré l'homme et ses ruses,
Le fleuve s'écoulant par-delà les écluses
Vers les cités, les ports et la plage où la mer
Déferle en écumant sur les galets de fer.
Il mordait, en chantant, une tremblante rose,
Et parfois il riait, comme un enfant, sans cause.

Il ne revenait point pour rêver sur ses pas.
Servant de l'avenir, il ne se chargeait pas
De souvenirs ni de remords, ancienne histoire
Que rabâchent les vieux à l'auberge, après boire.
Il avait l'air léger de porter trop d'espoir,
Et les plumes de coq, sur son vieux chapeau noir,
Remuaient au soleil comme un défi de joie
Aux yeux des bonnes gens qui, lorsqu'un chien aboie,
Viennent voir quelle engeance osa troubler leur paix.

Vagabond, j'ai senti soudain que tu frappais
A mon cœur. Ton appel fit bondir ma paresse.
J'ai compris le secret de la folle allégresse
Qui te faisait lancer tes refrains vers les cieux
Comme un joueur lance une balle et rit des yeux.
En toi fleurit le sang trop chaud de la Nature.
Ton nom ? C'est le désir. Ta route ? L'aventure.
On entend retentir tes pas précipités

Sur les pavés vibrants des anciennes cités
Ou, plus sourds, sur la route où dorment les villages.
N'es-tu pas, vagabond, l'enfant lointain des Mages
Qui suivirent l'étoile et découvrirent Dieu ?
Ou ne serais-tu pas, homme sans feu ni lieu,
Le prophète inconnu qui mène les peuplades
Par la terre et les temps — ô morts par myriades ! —
Vers les pays promis de vergers et de fleurs
Où chanteront un jour, après tant de douleurs,
Les amants enlacés qui se cherchent des lèvres ?

O vagabond, ami des renards et des lièvres,
Homme d'instincts secrets, messie ou criminel,
Attends-moi ! J'ai compris le sens de ton appel.
Me voici ! J'ai fermé sans un regret ma porte
Sur la paix et l'amour. O liberté, qu'importe
Cet amour qui s'est fait l'esclave de la loi
Ou cette paix qui tremble à l'abri de la foi ?
Arrière, enfant qui geins, et toi, femme qui pleures !
Ce n'est pas en dormant dans les vieilles demeures
Qu'on apprend à bâtir sur les nouveaux chemins !
Plus d'obstacle à mes pas, plus de liens à mes mains !
Je veux suivre les vents, les ondes et les ailes,
Loin des devoirs mesquins et des respects fidèles
Qui forcent les genoux trop faibles à ployer
Et fléchissent les fronts lâches vers le foyer.
O ma bouche, mords fort, jusqu'à faim assouvie,
Aux beaux fruits défendus de l'Arbre de la Vie !
Ravagez, ô mes poings, par le fer et le feu,
Les temples consacrés par les pleutres à Dieu,
Pour y faire hurler tous les péchés du Diable !
Et toi, mon cœur, mon cœur, sache être impitoyable
Quand la plèbe enverra, brisant chaînes et croix,
Ses prêtres, ses soldats, ses juges et ses rois
Mourir sur l'échafaud qui saigne dans l'aurore !

O vagabond, j'entends dans ta chanson sonore
L'écroulement des tours des villes de la nuit
Où l'incendie, ici et là, rougeoie et bruit,
Et l'éclat des clairons rouges de la révolte
Annonçant au soleil la nombreuse récolte
Dont se rassasieront les pauvres de jadis !
Et j'accueille, parmi les roses et les lys,
Les danses qu'on verra de beaux enfants conduire
Lorsqu'au front des maisons l'aurore pourra luire
Sans réveiller au cœur de tous le même mal,
Et les bannières d'or de ce grand jour lustral
Où les hommes, sortant des cités sacrilèges,
Dérouleront autour de leurs murs des cortèges
En criant vers la voûte éternelle des cieux
L'orgueil de vivre enfin sans tyrans et sans dieux !

Mendiant, je te suis, car mon cœur veut le monde !
Mais quoi ? Je n'entends plus ta chanson vagabonde.
S'est-elle avec la voix légère des oiseaux
Un instant confondue, ou le rire des eaux ?
Vois, je te suis ! Mais sur la poudreuse chaussée
La trace de tes pas furtifs s'est effacée,
Et j'ai beau me pencher sur les autres chemins,
Il ne reste qu'un peu de poussière à mes mains.
Fus-je ivre de soleil, et n'ai-je fait qu'un rêve ?
O force tôt brisée ! O révolte trop brève !
Suis-je vraiment de ceux qui, de leur pauvre seuil,
Voyant aller les fous d'amour, les fous d'orgueil
Vers l'étoile nouvelle ou la terre inconnue,
Ne pensent, en hochant une tête chenue,
Qu'au bonheur de mourir dans leur vieille maison,
Contents du même ciel et du même horizon ?

Non, soleil du printemps ! Non, cœur de mes ancêtres !
Je ris à tous les cieux, je vais vers tous les êtres !
Je voudrais de mes bras étreindre l'univers

Et mourir du parfum de la terre et des mers !
O la douceur des mains et des lèvres humaines !
A moi vos yeux et le parfum de vos haleines,
Enfants, et vos baisers dans l'ombre, doux amants,
Et les larmes des vieux accablés de tourments,
Et leurs cris quand la mort sur le seuil frappe et gronde!
Car toute ta douleur avec ta joie, ô monde,
Je voudrais l'assumer pour agrandir mon cœur !
Et s'il ne reste un jour, devant l'Amour vainqueur,
Qu'un seul homme souffrant aux confins de la terre,
Ma pitié prendra part à son mal solitaire,
Et s'il la repoussait, pour lui seul pleurerait.

O vagabond, ayant compris le sens secret
De tes chants, je comprends celui de ton silence.
C'est à moi de chercher, seul et sans défaillance,
Le chemin que tu suis vers l'aube de demain.
Si tu me tais ta voix et me caches ta main,
C'est pour m'apprendre, à moi qui suis d'âme moins rude,
A marcher dans l'orgueil et dans la solitude
Vers ce but qui s'éloigne à chacun de mes pas,
Le beau pays qu'hélas! je ne connaîtrai pas !

Je ne retournerai donc plus ouvrir la porte
Que j'ai close à jamais sur l'ombre et ma foi morte.
Oui, j'irai seul vers où me mène le Destin,
Sans que tremble en mes yeux un courage incertain.
J'ébranlerai du poing les maisons des villages
D'où les vieillards assis me crieront des outrages.
Même les tout petits enfants aux yeux si beaux
Me suivront dans un bruit cliquetant de sabots
Pour cracher sur mes pas et me jeter des pierres.
Et quand, l'été, levant de poudreuses paupières,
Je passerai comme un dément auprès des puits
Qui bordent les talus de la route où je fuis,
Nulle femme ne me tendra le seau d'eau fraîche
Où boit le tâcheron qui laisse choir sa bêche.

uis j'irai vers la Ville, au centre des chemins.

foule où l'on ne voit que visages et mains!
ours, dômes et clochers dans l'or du crépuscule!
tendards! Multitude ivre qui me bouscule!
ifflets d'usine à l'aube! Orchestres de la nuit!
assants aux yeux hagards qu'un dieu secret poursuit!
huchotements d'amour dans chaque maison grise
t soupirs d'oraisons au fond de chaque église!
ccouplement des chairs dans le sang du désir
t la Mort arrachant ses masques au Plaisir!
chants épars au vent! Chars dorés de la fête!
out le peuple en cortège ou l'émeute en tempête!
ur tintement de l'or dans cent palais de fer!
aradis pour les uns, pour les autres l'enfer!
oigts tendus à l'aumône ou poings clos pour le crime!
ris du génie au ciel! Blasphèmes de l'abîme!
Ville!

O Ville!

O Ville, as-tu pitié de ceux
ui vont te quémander, pèlerins malchanceux,
n peu de gloire, un peu d'amour, un peu de vie?
ois! ce valet, flattant la canaille ravie,
agnera la couronne et la pourpre des rois,
andis que le héros bataillant pour ses droits
erra du haut du ciel où s'éteignent les astres
aigner sur ses drapeaux l'aigle noir des désastres.
l'amant donnes-tu le baume des baisers,
u malheureux le doux oubli des maux passés,
u poète l'espoir de vivre après la tombe?
eindras-tu de lauriers le lutteur qui succombe?
etteras-tu l'ortie à l'indigne vainqueur?
Ville indifférente à l'émoi de mon cœur,
eras-tu la bonté, la beauté, la justice?

Hélas! Je sais, avant que mon cri retentisse
A tes portes, que rien ne te réveillera.
Déjà je te renie, et je sais qu'il faudra
Une autre solitude à mon âme trop fière.
J'irai donc, secouant de mes pieds ta poussière,
Vers le pays lointain dont on ne revient plus!

Ses habitants sont tous aveugles et perclus.
Mais lorsque je ne sais quel rêve les embrase,
Ils marchent sans répit, soulevés par l'extase,
Vers la mer dont on sent l'odeur à l'horizon,
Où l'arbre d'or qui croît loin de toute maison,
Où le soleil du soir qu'à travers leurs paupières
Ils peuvent voir à peine ensanglanter les pierres.
Je suivrai, quoique las et presque moribond,
Leurs pas sacrés parmi lesquels, ô vagabond,
Je croirai de mes yeux pleins de soleil ou d'ombre
Reconnaître les tiens. Et quand, à l'heure sombre,
Où le plus courageux a peur comme un enfant
De se sentir mourir dans le soir étouffant
Loin des mains des amis et des douces paroles
De l'amante dont les lèvres sont des corolles,
Je me consolerai — oh! mon suprême orgueil! —
En pensant qu'au désert où j'ai mené mon deuil
S'élèveront, dressant parmi l'azur leurs arbres,
Leurs colonnes, leurs tours, leurs palais et leurs marbres,
Les cités de ces temps que l'homme connaîtra
Où sur les fronts et dans les vents ne flottera
Que l'unique étendard d'une même patrie!

Puis j'irai vers la mer, la folle mer fleurie
D'écume et de soleil. Je m'agenouillerai,
Les bras ouverts, devant son éclat empourpré.
Je ne verrai nul pas humain sur l'or du sable.
Dans l'air je sentirai la poussière impalpable
Des vagues, et j'aurai la saveur de leur sel

Sur les lèvres. O mer, élément éternel,
Je veux mourir bercé par tous les frais murmures
De tes flots, plus aimés que l'ombre des ramures.
Je suis ton fils. A toi mes rêves dont le vol,
Entre l'azur de l'aube et du ciel, loin du sol
Trop pesant à mes pas, vibre vers les contrées
Où ne palpite plus le cœur de tes marées.
Assoupi par la voix monotone du vent,
O mer, j'écouterai l'immense mouvement
Et le tumulte et la rumeur de la colère
Qui dort toujours en toi, même lorsque t'éclaire
De ses paisibles feux le soleil d'un beau soir.

Abandonnant, ô mer, tout mon vain désespoir
Que n'apaisera pas, pendant les nuits sereines,
L'appel mélancolique et las de tes sirènes,
Puissé-je voir voguer vers moi, du fond des cieux
Et des flots confondus, la Nef des demi-dieux
Où, dressé sur la proue, un être qu'auréole
L'orbe d'or du soleil et que la lyre affole,
Élèvera la voix pour chanter les cités
Invisibles encore à mes yeux attristés,
Et les pays rêvés par les anciens poètes,
Où doit finir enfin la fureur des tempêtes,
Et, douce à tous les yeux, l'aurore de ce jour
Où le maître du monde entier sera l'Amour.

La voix du vagabond!

C'est elle, appel au rêve,
Qui me redressera sur la dernière grève
Pour de nouveaux départs et quel nouvel espoir!
Qui parla de mourir? Je vaincrai l'ange noir
Et mon âme, tout chants et flammes, sur cent ailes
Folles, s'envolera comme les hirondelles
Vers la lumière, et les moissons, et le bonheur,

Malgré la nuit qui vient sur les flots et l'horreur
D'être seul dans le vent futur de la tempête,
Et l'effroi de savoir que je m'enfuis en quête
D'un trop beau paradis interdit à mes pas.

Mais qu'importent les morts, les larmes et les glas,
Et même de ne rien surprendre aux destinées?
Je suivrai les chanteurs et leurs voix obstinées
Vers les sommets d'azur et les étoiles d'or
Plus haut que n'atteignit aucun mortel essor!
Car, vagabond qui vins, ce jour de quiétude,
Ebranler de tes chants et de ton geste rude
La porte du logis où depuis trop longtemps
Je restais lâche et sourd aux cris des mécontents,
Tu m'as appris qu'il est, par les chemins du monde,
Précurseurs faisant signe à la horde qui gronde,
Quelques voyants de l'avenir, à toi pareils,
Dont le rêve poursuit la course des soleils
A travers le chaos du temps et de l'espace
Vers l'accomplissement des fins de notre race!

Vagabond, par-delà les tombes et les nuits,
Dressant mes mains noires vers l'aube, je te suis!

STUART MERRILL.

JEAN MORÉAS

JULIEN TANGUY
DIT LE « PÈRE TANGUY »

—

Et exaltavit humiles.
(*Magnificat.*)

Je voudrais ressusciter une image très belle et très rare : celle d'un homme simple, dénué d'intérêts, au milieu d'une corruption mercantile intense, et d'une bonté à faire couler les larmes. Je l'ai connu dans la plus grande misère, je l'ai vu rayonner de longues années dans cette misère, et j'ai su — éloigné de lui par le destin — qu'il avait terminé sa vie sans accuser le monde de ses souffrances, avec la sérénité d'un saint laïque qui n'espère pas d'autre ciel que la paix éternelle de son cœur.

Il est mort dans la petite boutique qu'il avait, rue Clauzel, parmi les toiles des artistes qu'il fut le premier à discerner d'entre la foule des peintres de son temps, laissant en tas le grain des semailles futures, sans songer un instant que c'était là un trésor qu'il ne monnayerait pas, satisfait de l'avoir amassé pour la gloire.

Il était né à Plédran, dans le département des Côtes-du-Nord, le vingt-huit du mois de juin 1825 et exerça jusqu'à 29 ans la profession de plâtrier, puis, étant venu se fixer à Saint-Brieuc, il y avait épousé Renée-Julienne Briend, âgée de 34 ans et née à Hillion, dans le même département ; elle était charcutière et demeurait également dans le chef-lieu des Côtes-du-Nord. Les témoins de leur mariage avaient été un capitaine au cabotage, un cordonnier et un garde-champêtre. Comme ceci le démontre, la mer et la terre avaient leurs représentants à cette union.

Il faut croire que les nouveaux époux tentèrent de rester dans leur province, car ils ne vinrent pas de suite à Paris. Que firent-ils alors ? Essayèrent-ils de s'établir dans quelque petit commerce, de continuer leurs respectives occupations ou

Julien Tanguy entra-t-il de suite, en vue d'augmenter le bien-être de la maison, à la Compagnie de l'Ouest ? Sur cette période de leur vie nul document n'est entre mes mains et personne n'a pu me renseigner. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils vinrent à Paris en 1860, et qu'il était à ce moment employé des lignes de Bretagne ; mais soit par dégoût, soit qu'il fût déjà guidé par le sort vers son invincible destin, il quitta bientôt ce poste pour entrer comme broyeur à la maison Edouard. Cette maison fournissait des couleurs aux principaux artistes de ce temps ; elle était réputée une des meilleures de Paris et se situait rue Clauzel. Ce fut pour cette raison que Julien Tanguy se fixa aussi dans cette rue.

Pour ceux qui venaient d'une grande ville tranquille et aérée, Paris, et en particulier cette voie étroite et triste où vivent dans de noires boutiques de misérables débitants et dans des garnis des courtisanes fanées, fut comme un deuil. En outre, les journées du broyeur étaient maigres, et sans doute un enfant était déjà sur le point de naître. La nécessité et la monotonie d'une existence mesquine ne furent donc pas sans leur souffler à l'oreille la tentation de chercher un coin meilleur. Une place de concierge leur fut offerte ; ils l'acceptèrent. C'était sur la Butte Montmartre, chez des particuliers, au 10 de la rue Cortot. Du même coup ils retrouvaient l'air, l'immensité, le feuillage, car cette rue est pleine de jardins. Ils allaient revoir le soleil, sentir le vent et pouvoir se promener sans contrainte, comme dans leur village natal ou dans les faubourgs de Saint-Brieuc.

Ce fut véritablement de cet instant que data leur vie réelle, celle qui devait produire son fruit.

On s'installa, et tout de suite on se trouva fort bien ; il fut convenu que la *mère* garderait la maison et que le *père* ferait sa couleur à son propre compte, pour la vendre aux alentours de Paris.

Le nomade que reste tout Breton ne pouvait trouver qu'un soulagement là où la plupart des hommes eussent vu une corvée ; promener ainsi sa marchandise, c'était l'indépendance, c'était la liberté. Il partait de bonne heure, traversant les rues tièdes d'aurore, son baluchon à son côté, joyeux comme l'oiseau qui sort du nid, sifflant son petit air de tête. Il lui semblait commencer le *grand trimard*, cette tournée de France

que les ouvriers faisaient tous, à pied, autrefois. Les endroits hantés par les peintres étaient siens; on le vit à Argenteuil, à Barbizon, à Ecouen, à Sarcelle. Il semait ses tubes dans les boîtes des travailleurs, et sous ses yeux ses couleurs se transformaient en les sites jusqu'où il les apportait. La magie de la peinture l'initiait à son charme. Il s'en engouait sans le savoir. Ce fut dans ses voyages qu'il rencontra Pissarro, Monet, Renoir, Cézanne, qui étaient alors des jeunes gens, non pas comme ceux d'aujourd'hui, vains d'eux-mêmes et pleins de leur *génie*, mais des travailleurs avides d'apprendre, toujours *sur le motif*, et bien vivants de leurs admirations enthousiastes pour Courbet, pour Corot, pour Millet. Ils peignaient tant que la grande boîte de Tanguy se vidait dans les leurs sans y suffire. Le besoin de voir l'art s'épandre autour de lui, de contempler ces mastics colorés, qu'il triturait la nuit, devenir de la lumière, de l'air, du soleil, le poussa peut-être à devenir leur obligeant ami. D'ailleurs il n'était pas homme d'argent (pas plus qu'eux, comme on le verra par la suite).

La liberté jette dans toutes les têtes, et surtout dans celle d'un paysan venu habiter Paris, des ferments singuliers. Julien Tanguy, dont le caractère n'était que droiture, timidité, générosité, après avoir fait sept ans de service dans la garde nationale, entra subitement, en 1871, dans les bandes de fédérés de la Commune, à trente sous par jour. Ce n'est pas qu'il n'eût de très pures intentions, mais il était entraîné; en outre, il n'y avait pas à choisir, et les opinions du fond de son cœur étaient pour l'indépendance promise et les droits du pauvre. Ayant fait partie de la Garde Nationale de la Défense, et entrant dans les rangs des fédérés, il devenait *réfractaire*. Mais il n'en avait aucun souci, agissant très inconsciemment et croyant au bien public. L'aventure qui en résulta fut pourtant des plus fâcheuses. Placé chez des maîtres hostiles à ses idées il fut immédiatement perdu dans leur opinion le jour où l'on sut qu'il se mêlait parmi les révoltés, et malgré l'estime que l'on faisait de son honnêteté, on fut tenté de le renvoyer. Il fallut l'extrême piété de sa femme et la situation difficile, presque insurmontable où elle se serait trouvée avec sa fille encore toute jeune, pour exciter la pitié de ses patrons. Un jour qu'il se promenait tranquillement sous les ombrages de la rue Saint-Vincent, son fusil à la main et rêvant plutôt à la douceur de la nature

qu'aux horreurs et aux imprévus de la guerre, il fut dérangé de sa rêverie par une bande de Versaillais qui tentaient « d'accaparer les positions ». Dans l'impossibilité où il était de se défendre et peut-être dans le dégoût de tirer sur son semblable, il jeta son fusil et s'enfuit dans une maison voisine. Mais il avait été vu et on le prit avec quelques autres. Conduit à Versailles, puis déporté, il connut les pontons, la promiscuité, le manque d'air et de nourriture, il vit près de lui la maladie, la mort même.

Cependant il avait à Paris un ami, M. Jobé-Duval, qui parvint, en 1873, à le faire gracier, après deux ans de souffrances imméritées et sans nombre. Quand il sortit du ponton de Brest, des ordres sévères, des mesures de prudence presque tyranniques ne lui permirent pas de revoir de suite Paris, où sa femme et sa fille étaient restées. Il dut encore séjourner l'espace de deux années, par ordre du gouvernement, dans une ville de province. Il se réfugia alors à Saint-Brieuc, près de son frère.

A la suite de ces graves événements, ses maîtres, qui avaient toujours gardé à leur service sa femme chargée de son enfant, ne voulurent plus le reprendre. Ce fut pour lui un grand chagrin ; il lui en coûtait d'abandonner sa chère Butte Montmartre, ses jardins, ses vieux murs qui lui étaient devenus comme des amis et qu'il avait revus souvent en pensée là-bas, en exil. Il loua, rue Cortot, 12, une maisonnette située au fond d'un parc, qui vient d'être abattue récemment, et qui donnait sur la rue Saint-Vincent. Ses broyages recommencèrent, il reprit ses tournées ; mais tout avait changé : les paysages dévastés par l'invasion allemande n'attiraient plus les peintres. Certains, comme Cézanne, s'étaient enfuis ; d'autres avaient abandonné l'art, d'autres enfin avaient péri dans les rangs militaires. Il fallait donc chercher à nouveau une clientèle, et, pour cela, quitter décidément la Butte pour redescendre vers Paris. Justement la Maison Edouard abandonnait la rue Clauzel. Tanguy jugea bon de s'installer dans cette rue.

Vignon et Cézanne étaient les plus assidus, mais ils avaient tous deux le malheur de n'être point riches et, en outre, il fallait faire des crédits illimités, gênants même ; les années s'écoulèrent. Guillaumin Pissarro, Renoir, Gauguin, Van Gogh, Oller, Mesureur, Anquetin, Signac, De Lautrec et bien d'autres

encore franchirent tour à tour le seuil de la petite boutique noire du numéro quatorze et y arborèrent leur œuvre simultanément.

Les mauvais traitements subis sur les pontons avaient achevé ce que l'instinct naturel et la raison éparse de la ville semaient dans l'esprit bon et rude de Julien Tanguy; il était devenu une sorte de sage très révolté dans sa sagesse et très pondéré dans sa révolte ; la rencontre d'un art correspondant à ses éveils n'était pas de nature à le terrifier; il s'associa à lui par affinité. D'ailleurs il aimait à causer de peinture, il détestait « les jus de chique », et il s'attendrissait à la fraîcheur et à la lumière des paysages nouveaux,unique joie de sa sombre échoppe ; puis il était le seul à Paris à posséder des toiles de Cézanne. Ce monopole lui valut presque une gloire dans la jeune école. On allait chez lui comme au musée pour voir les quelques études de l'artiste inconnu qui vivait à Aix, mécontent de son œuvre et du monde, et qui détruisait lui-même ces recherches, objet de l'admiration. Les magnifiques qualités de ce peintre véritable accentuaient encore leur originalité du caractère légendaire de leur auteur. Les membres de l'Institut, les critiques influents et les critiques réformateurs visitaient le modeste magasin de la rue Clauzel, devenu, à son insu, la fable de Paris et la conversation des ateliers. C'est que rien ne déconcertait comme ces toiles où les dons les plus éminents s'engloutissaient dans les naïvetés les plus enfantines; les jeunes gens y sentaient le génie, les vieillards la folie du paradoxe; les jaloux criaient à l'impuissance. Ainsi les opinions se partageaient et l'on allait de la discussion profonde à la raillerie amère,des injures aux hyperboles: Gauguin devant leur aspect de croûte lançait cette phrase: « Rien ne ressemble à une croûte comme un chef-d'œuvre. » Elémir Bourges s'écriait : « C'est de la peinture de vidangeur. » Alfred Stevens ne pouvait s'arrêter de rire, Vincent Van Gogh ne comprenait rien, Anquetin admirait, Jacques Blanche achetait.

§

Désormais la grande période de la vie de Julien Tanguy est commencée; on brûle dans sa petite boutique les idoles de l'Ecole des Beaux-Arts et des succès salonniers. Une secte péripatéticienne naît dans la peinture, et son Lycée est la rue Clau-

zel sans cesse retentissante de discussions ; ses membres arrivent par groupes, gesticulants; on va voir ce musée « des horreurs » pour les uns, « de l'avenir » pour les autres. Dès la porte on était salué par le bon sourire socratique du prêtre du lieu, tandis que, muette et branlant sa tête incrédule d'oiseau déplumé, la *mère Tanguy*, qui songeait amèrement qu'il n'y avait rien pour la table et que l'on devait trois termes, semblait mépriser du haut de sa philosophie pratique tout ce monde « d'écervelés et de beaux parleurs ». Sur la demande des visiteurs, qui avaient d'abord parcouru du regard les nombreuses et incendiaires toiles tapissant les parois de l'endroit, le *père Tanguy* allait chercher *les Cézannes*. On le voyait disparaître dans une pièce obscure, derrière un galandage, pour revenir un instant après porteur d'un paquet de dimension restreinte et soigneusement ficelé ; sur ses lèvres épaisses flottait un mystérieux sourire, au fond de ses yeux brillait une émotion humide. Il ôtait fébrilement les ligatures, après avoir disposé le dos d'une chaise en chevalet, puis exhibait les œuvres, les unes après les autres, dans un religieux silence. Les visiteurs s'attardaient en remarques, découpaient du doigt des morceaux, s'extasiaient sur le ton, sur la matière, sur le style; puis quand ils avaient fini, Tanguy reprenait la conversation et parlait de l'auteur.

« Le papa Cézanne, disait-il, n'est jamais content de ce qu'il fait, il lâche toujours avant que d'avoir terminé. Quand il déménage, il a soin d'oublier ses toiles dans la maison qu'il quitte; quand il peint dehors, il les abandonne dans la campagne. » Puis il ajoutait : « Cézanne travaille très lentement, la moindre chose lui coûte beaucoup d'efforts, il n'y a pas de hasard dans ce qu'il fait. » Naturellement la curiosité des visiteurs le pressait de question. Alors Tanguy, prenant un air recueilli, disait : « Cézanne va au Louvre tous les matins. » Cela semblait paradoxal, mais c'était absolument vrai.

Outre les toiles de Cézanne, Tanguy en avait beaucoup de Vincent van Gogh. Ce dernier, dont il venait de faire la connaissance (1886), était l'hôte le plus assidu de sa boutique; il y vivait presque. D'abord il avait vidé les casiers à couleurs de leurs tubes ; car il avait une méthode de travail fort dispendieuse, peignant avec le tube même, qu'il pressait à mesure qu'il se vidait, au lieu de se servir de brosses ; puis il s'était

pris d'amitié pour ce brave homme du peuple qui se prêtait de si bonne foi à toutes les innovations, et qui avait le cœur, comme on le dit vulgairement mais si justement, sur la main. Aussi en peu de temps devinrent-ils de grands amis. Van Gogh, qui en tout était un apôtre (car il l'avait été d'abord du protestantisme), l'entraîna dans son propre mouvement, et lui définit nombre d'idées qui n'étaient dans son esprit qu'à l'état de confusion ou d'instinct ; puis il y avait le socialisme... Julien Tanguy, qui lisait assidûment *le Cri du Peuple* et *l'Intransigeant*, ayant pour doctrine l'unique amour des pauvres, concentrait son idéal sur un avenir de bonté et d'amour qui pencherait tous les êtres les uns vers les autres et détruirait les luttes individuelles de l'ambition, toujours si amères et si sanglantes. Vincent ne différait de cet idéal que par sa nature d'artiste, qui voulait faire de cette harmonie sociale une sorte de religion et d'esthétique. On trouvera dans ses lettres, publiées autrefois dans le *Mercure*, un grand nombre d'éclaircissements à ce sujet. Julien Tanguy fut séduit, j'en suis certain, beaucoup plus par le socialisme de Vincent que par sa peinture, qu'il vénérait cependant comme une sorte de manifestation sensible des espérances conçues. En attendant cette ère de félicité, tous deux étaient très pauvres, et tous deux donnaient ce qu'ils avaient, le peintre ses toiles, le marchand ses couleurs, son argent et sa table ; tantôt à des amis, tantôt à des ouvriers ; tantôt à des filles publiques, lesquelles, quant aux tableaux, allaient les vendre pour rien à des brocanteurs. Et tout cela était fait sans nul intérêt, pour des gens qu'ils ne connaissaient même pas. Ce fut vers cette époque que Vincent fréquenta une taverne qui avait nom « le Tambourin » et que tenait une fort belle Italienne, ancien modèle, étalant dans un comptoir bien à elle ses charmes sains et imposants. Il conduisait Tanguy dans cet établissement, ce qui donnait beaucoup d'inquiétudes à la brave mère Tanguy, qui ne pouvait s'imaginer les raisons innocentes et même enfantines de ses... escapades. Vincent, selon un contrat de quelques toiles par semaine, mangeait au « Tambourin » ; il avait fini par couvrir les grands murs du lieu de ses études. C'étaient, pour la plupart, des fleurs, dont il y avait d'excellentes. Cela dura quelques mois, puis l'établissement périclita, fut vendu, et toutes ces peintures, mises en tas, furent adjugées pour une

somme dérisoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais personne ne connut comme Vincent la réprobation et la gêne, si ce n'est Tanguy; mais chez ce dernier il n'y avait pas de sa faute, alors que Vincent, quoique soutenu par son frère, se dénuait volontairement.

Aussi lorsque les toiles s'accumulaient trop (et elles s'accumulaient rapidement, puisque Van Gogh en faisait jusqu'à trois par jour), fallait-il aller les vendre. Le peintre, les prenant sous son bras, les portait au premier brocanteur à des prix qui ne payaient même pas les matériaux employés. Un après-midi que Cézanne était venu chez Tanguy, Vincent, qui y était à déjeuner, le rencontra. Ils conversèrent ensemble et après avoir parlé de l'art en général, ils en arrivèrent à leurs idées particulières. Ce dernier ne crut pouvoir mieux expliquer les siennes qu'en montrant ses toiles à Cézanne et en lui demandant son avis. Il en fit voir de plusieurs sortes, des portraits, des natures mortes, des paysages. Cézanne, dont le caractère était timide, mais violent, après une inspection du tout, lui dit : « Sincèrement, vous faites une peinture de fou! »

C'étaient, au demeurant, deux natures absolument contraires, et en ce cas l'homme du Nord, le Hollandais, était aussi enthousiaste et ardent que l'homme du Midi, le provençal, était calme et pondéré. Dès lors, ils sentirent qu'ils ne s'entendraient jamais et ils ne se revirent point. Il faut que je dise ici que Vincent ne comprenait aucunement la manière de Cézanne et qu'il ne pouvait admettre qu'on la pût admirer; il avait beau regarder ses toiles, il ne trouvait rien de ce qu'il voulait dans leurs tâtonnements.

C'est qu'à la vérité Cézanne était un technicien, épris seulement des qualités abstraites de la peinture, à la poursuite du mécanisme harmonieux de la couleur, et un styliste qui n'ambitionnait que certaines formules élégantes; alors que Vincent l'envisageait comme un moyen d'expression spirituelle, comme une sorte de littérature écrivant par les couleurs et les lignes. Je ne crois pas utile d'ouvrir ici une longue parenthèse pour prouver qu'ils avaient tort tous deux, et que, pour être un maître, un artiste complet, il suffit de réunir ces deux choses qu'ils cherchaient à part.

La vie de Tanguy se serait écoulée fort paisiblement au milieu des visites de peintres, de critiques et d'amateurs, s'il

avait vendu de temps à autre quelques-unes de ces œuvres qui excitaient la curiosité; mais les admirateurs les plus passionnés étaient souvent les plus pauvres; dès lors la misère continuait. La plupart des jeunes peintres qui se fournissaient chez lui le faisaient à crédit, et il fallait attendre la vente de quelqu'une de leurs études pour rentrer dans des avances illimitées. La clientèle payante était rare; elle se composait pour la plupart d'amateurs fortunés qui jouaient à la peinture, utilisant leurs loisirs à la campagne; aussi les termes dus s'accumulaient-ils, et les inquiétudes noircissaient-elles l'horizon! En ces instants de crise, Tanguy, vieillissant et affecté d'une hernie, se mettait en campagne, quelques Cézannes sous le bras, et faisait à pied une vaste tournée chez ses amateurs, lesquels pour peu de chose achetaient ce que tant de jeunes gens auraient tout donné pour avoir, mais ceux-ci n'avaient que des dettes. Lassé, malade d'avoir ; trop marché, le brave homme revenait dans sa petite boutique et remettait à sa femme le maigre gain de la journée. Il avait vendu pour deux cents francs une œuvre qui se paie aujourd'hui près de vingt mille.

Mais il faut que je parle de la plus grande bonté de Tanguy, de celle qui était sa marque distinctive, et qui ne connaissait pas de bornes ; celle-ci, rien ne pouvait l'arrêter, ni la raison, ni la misère, et elle lui faisait trouver le moyen d'aider ceux qui manquaient de l'essentiel. Sa table était toujours ouverte à quiconque le venait voir, et il se serait cru humilié si on avait négligé de la partager ; s'il voyait un artiste qui, par timidité ou délicatesse, se gênait pour lui demander de la couleur, il lui ouvrait ses tiroirs et le priait de prendre tout ce qui lui plairait. J'en connais plus d'un à qui il fit même l'offre de ce qu'il avait dans sa poche. Un de mes amis, qui s'adonnait à la peinture malgré sa famille et qui était obligé de venir à pied à Paris, m'a raconté qu'il ne manquait jamais de le reconduire à la gare et de le remettre dans le train afin qu'il ne se fatiguât pas à retourner comme il était venu. Tanguy songeait si peu à lui-même qu'il donnait ainsi les quelques sous qu'il avait pour son propre usage. J'ai su de ses enfants qu'une fois, alors qu'il n'avait rien mangé de la veille et que son propriétaire le poursuivait par huissier, qu'il disait à un riche amateur acquéreur de quelques tubes qu'il voulait lui payer

de suite : « Cela ne fait rien, ne vous dérangez pas, ce sera pour une autre fois. » Sa dignité n'acceptait pas un instant qu'on le supposât privé, et il se gardait bien d'en rien dire.

Ceux qui allaient chez lui n'en auraient, certes, jamais eu l'idée, si sa femme, qui avait la responsabilité de la table et de la maison, n'eût laissé couler devant eux quelques larmes et accusé le complet dénûment où ils se trouvaient. Ainsi disait-elle : « Il ne se doute pas, voyez-vous, Monsieur, que demain nous allons être saisis ; il l'a oublié. Ah ! c'est une pauvre tête, allez, Monsieur, que le père Tanguy ! » Elle ne comprenait que les choses de l'*instant* et tout ce grand rêve de son mari lui importait peu.

Elle savait qu'il n'y a que deux choses certaines pour les pauvres gens : c'est qu'il faut payer sa nourriture et satisfaire à temps son propriétaire. Cependant, sitôt que Tanguy rentrait, elle se taisait, de crainte de lui faire de la peine, et de crainte aussi peut-être de le tirer de ces utopies qui lui ôtaient la vision malheureuse du présent et par anticipation lui procuraient la jouissance idéale des choses qui n'auront jamais lieu. Il y avait dans la boutique de Tanguy à cette époque (nous sommes toujours entre 1886 et 1888) une grande toile fort encombrante de Cézanne, qui représentait un de ses amis : Achille Empéreire. Cette toile avait été envoyée au Salon, puis refusée. Cézanne, désireux de ne plus la revoir, l'avait abandonnée. Ce ne fut qu'après dix années que Tanguy put obtenir de lui la permission de la retirer du Garde-Meuble où elle avait été déposée d'urgence. Il l'avait logée dans sa demeure exiguë pour la soustraire à la curiosité ; mais il ne la cacha pas si étroitement qu'un de mes amis ne la pût découvrir et ne la tirât au jour. C'était là une manière de Cézanne absolument inconnue, qui ne ressemblait en rien aux petits tableaux que Tanguy montrait généralement ; c'était le Cézanne d'autrefois, procédant, largement et en pleine pâte, avec des épaisseurs semblables à du bas-relief et un clair-obscur violent à l'instar des Espagnols. L'outrance des formes, leur grossissement faisaient penser à Daumier, sans toutefois que l'on pût en rien inférer d'une influence.

Tanguy, dans un moment de détresse, fut obligé de se défaire de cette œuvre importante dont j'ai plus longuement parlé dans mes « Souvenirs sur Paul Cézanne ».

Mais des changements eurent lieu. Julien Tanguy quitta sa boutique du 14 pour traverser la rue et s'établir en face, un peu plus grandement et un peu plus clairement. Un des jeunes peintres qui fréquentaient chez lui jugea bon de la distinguer de ses voisines en la peignant lui-même en bleu d'outremer et en écrivant en jaune sur les vitres de la porte :

TANGUY

A vrai dire ce domicile ne valait guère mieux que le précédent, à part le magasin, qui était d'un meilleur éclairage; l'obscurité régnait, comme dans l'autre, dans toute l'arrière-boutique où il y avait encore moins de place pour se loger. La chambre de Tanguy était en même temps son atelier; son lit était auprès de sa pierre à broyer et de ses molettes; les flacons contenant les poudres juchaient sur une planche, au-dessus, ainsi que les toiles blanches et celles peintes par Cézanne. Ce long boyau formait un corridor, que rétrécissait le lit et qu'éclairait d'un jour triste de cave une fenêtre percée sur la cour. D'autres inconvénients concouraient à rendre le lieu incommode et étroit; on avait dû couper la boutique en deux par une cloison, afin de se ménager un emplacement où l'on pût manger, et cette cloison, munie de vitres, ne pouvait laisser passer la lumière, tant elle était couverte de toiles. C'était dans ce logis que Tanguy devait finir son existence incertaine.

Vincent était parti pour Arles, et Tanguy se trouvait seul, visité seulement de temps à autre par les mêmes clients. La belle Italienne du « Tambourin » tomba dans une grande gêne, alors on la recueillit, ce qui donna lieu à bien des médisances, quoiqu'il n'y eût là qu'un mouvement très généreux. Souvent à l'heure du repas un inconnu, pauvre diable en haillons, mendiant ou inventeur malheureux, surgissait de l'arrière-boutique; et sa mine farouche ne semblait pas du tout dans sa patrie parmi ces toiles singulières qu'il regardait avec méfiance. Parfois c'était un pauvre qui avait entr'ouvert la porte pour demander la charité ou un voisin pris au dépourvu. L'inquiétude de Tanguy pour ces infortunés devenait un véritable cauchemar, il en parlait les larmes aux yeux et ne savait que machiner pour les mettre de suite à l'abri des nécessités; ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que jamais il ne songeait à

sa propre misère. Il vivait pour ainsi dire heureux dans sa générosité; il était comme transfiguré par ses élans cordiaux et fraternels; son visage s'éclairait d'une bonté presque surnaturelle, qui donnait de la beauté à sa grosse figure de philosophe plébéien.

Certes il fut trompé plus d'une fois; beaucoup de gens auxquels il donna sa confiance ne le payèrent jamais de retour. Pour certains esprits ces bontés-là ne sont que des faiblesses et ces générosités des naïvetés à exploiter. Tanguy supporta stoïquement les méfaits de cette race malhonnête et méchante, il ne s'en plaignit pas, jamais même il n'accusa qui que ce fût d'ingratitude ; il abondait au contraire en excuses toutes faites. Je ne lui ai jamais entendu dire de mal de personne.

Les années s'écoulaient monotones, n'amenant pas un grand changement dans la vie de Julien Tanguy, qui vieillissait, cela était certain, c'était même ce qu'il y avait de plus certain. Par moment on savait par les journaux que les impressionnistes, ceux que l'on avait connus autrefois, et que l'on ne voyait plus guère depuis que Durand Ruel les menait à la gloire, *montaient*. Monet atteignait à la réputation, Renoir le suivait, puis c'étaient Sisley, Pissarro, Berthe Morizot, etc. Que de satisfactions, qui donnaient des raisons de *croire !* Seul Cézanne restait obstinément dans l'ombre, mécontent de son œuvre, oublié par ses anciens amis, négligé des marchands. Quant à Vincent, on ne cessait de travailler pour lui dans la petite boutique de la rue Clauzel. Les commandes arrivaient *très pressées :* il fallait de suite de la toile, des mètres de toile, des tubes en quantité. Séduit par le midi, il travaillait furieusement « en plein mistral », comme il l'écrivait lui-même. Son frère Théodore accourait à tout instant chercher les choses demandées, les expédiait, ou apportait de fabuleux rouleaux nouvellement reçus qu'il fallait étendre sans retard sur châssis. Ah ! c'était une rude pratique que Van Gogh ! D'ailleurs il n'était pas exigeant, il voulait que la couleur fût à peine broyée — presque en grains, — que la préparation des toiles fût légère et leur qualité plutôt grossière. On se réjouissait de tant de fertilité et de tant d'envois qui apportaient jusqu'au fond d'une obscure boutique de Paris le soleil méridional, lorsque, subitement, on apprit que Vincent était devenu fou. Il avait eu un accès violent dans lequel il s'était

coupé l'oreille et avait failli mourir d'hémorragie. Tout ce drame avait ramené à Paris Paul Gauguin qui vivait alors en communauté avec Van Gogh à Arles. Tanguy fut fort affecté de cette nouvelle, car il portait une sincère amitié à Vincent. On sut peu à peu qu'il se remettait, et que, malgré son internat à Saint-Rémy, dans une maison de santé, il demandait des couleurs et des toiles.

On fit de nouveaux envois, et le dortoir où on le tenait encore et les portraits de ses compagnons et, plus tard, le jardin où on le laissa se promener renseignèrent sur sa nouvelle existence. Enfin il revint; mais un nuage sinistre planait sur son front. Il s'installa aux environs de Paris, à Auvers. Après quelques mois de séjour, par une belle après-midi d'été, il alla se tuer derrière le château du pays. Mort mystérieuse qui mit en deuil tous les amis connus et inconnus de Vincent et qui restera toujours dans leur esprit comme une surprise des plus douloureuses.

Tanguy courut à Auvers veiller Vincent avec son frère Théodore et le docteur Gachet (un ami du peintre), qui habitait le village et qui avait été requis après l'accident ; mais la mort, inévitable, n'était qu'une question d'heures. Le coup de révolver que Van Gogh s'était tiré n'avait pas pris la direction du cœur, mais avait tourné sur une côte pour aller perdre sa balle dans le ventre, en un endroit où toute extraction était impossible. Tanguy pleura. Ceux qui arrivèrent les premiers pour l'enterrement trouvèrent l'humble marchand et un ami fidèle du mort entourant sa bière des toiles récemment peintes. Le deuil s'installa rue Clauzel. Théodore Van Gogh fut à son tour frappé, et on dut bientôt l'emmener en Hollande. Les visites des deux frères manquaient et l'on tombait à cette monotonie du silence qui semble sortir des tombeaux. Enfin, on apprit la mort de Théodore et le départ de sa femme pour la Hollande. Désormais la solitude s'agrandissait, faisant sentir aux Tanguy les amertumes de la vieillesse et de l'abandon. Malgré le succès des artistes connus autrefois, la gêne s'acharnait sur ces deux époux qui étaient devenus deux bons vieux. Octave Mirbeau, qui fit paraître au *Journal*, en février 1894, un émouvant article sur « le père Tanguy », lors de son décès, disait : « Les plus fortes joies de son existence furent le succès de ses peintres familiers; à mesure que chacun d'eux s'élevait, on eût dit que

c'était sa fortune à lui qui se bâtissait. Et pourtant il savait bien que les grands marchands avec lesquels il ne pouvait lutter allaient accaparer leurs œuvres qui peu à peu disparaîtraient de son humble devanture. Mais le père Tanguy ne connut jamais l'égoïsme, jamais l'idée d'un lucre quelconque ne souilla la fidélité de son enthousiasme et la bonté de son cœur en qui le dévouement devenait inaltérable! » Voilà qui est bien dit, je ne regrette que la première phrase, qui effleure Tanguy d'un soupçon que celui qui l'a bien connu ne pourra jamais accepter. Ce que Tanguy aimait dans les artistes et dans leurs succès, ce n'était pas la gloire, la gloriole comme il disait, mais eux-mêmes et l'affection qu'il leur avait consacrée. Au demeurant, il estimait bien plus en eux les qualités du caractère que le talent; mais comme, par une coïncidence naturelle, la plupart des hommes supérieurs dans l'art ou quelque autre branche des connaissances humaines se recommandent par la droiture de leurs sentiments et la générosité de leurs manières, il se produisit, ainsi, qu'en s'entourant de ceux vers lesquels se portait naturellement sa sympathie Tanguy se trouva être le point central d'un noyau de gens de valeur. J'emprunte à Octave Mirbeau, qui fut l'historien des derniers instants de Tanguy, sa fin stoïque et brave :

« Depuis quelque temps, il souffrait d'un cancer à l'estomac. Il fut obligé de s'aliter. La douleur, parfois, lui arrachait des cris : il ne pouvait dormir. Sa pauvre femme s'évertuait à le soulager, passait ses nuits à le consoler, à inventer mille remèdes pour calmer son mal...

« — Ma femme, dit-il un jour.... ça ne peut pas durer comme ça !... Tu te fatigues trop... Il vaudrait mieux que j'aille à l'hôpital.

« — T'en aller d'ici !... Jamais!... Je ne veux pas!... Je veux te soigner.

« — Non, non, tu te fatigues trop.... Et je vois bien que tu tomberas malade à ton tour.

« Il insista tellement qu'on fut bien forcé de le conduire à l'hôpital.

« Mais le pauvre père Tanguy s'y trouva bien vite dépaysé, sans une affection près de lui. Les médecins passaient devant son lit, indifférents, ils savaient que son mal était incurable et qu'il n'y avait pas lieu de faire, pour lui, des expériences amu-

santes. Et il pleurait, de se voir dans ces grandes salles tristes.

« Un jour il dit : « Je m'ennuie trop... ici... Je ne veux pas mourir ici.... Je veux mourir chez moi, près de ma femme, au milieu de mes toiles.... »

« On le ramena, sur un brancard, dans sa petite maison, et il expira près de ses molettes et de sa pierre à broyer. Le lendemain on apprenait par les journaux qu'un marchand de couleurs demeurant rue Clauzel et connu familièrement sous le nom de « père Tanguy » était mort.

« L'histoire de son humble et honnête vie est inséparable de l'histoire du groupe impressionniste, disait Octave Mirbeau (1), et lorsque cette histoire se fera le père Tanguy y aura sa place.»

Je ne crois pas que ce soit dans le groupe impressionniste qu'il doive figurer, mais dans celui du symbolisme. On a dit de cette catégorie de peintres qu'elle avait formé l'Ecole de Pont-Aven, c'est possible, puisque le hasard les a souvent réunis sur ce point de la France; mais par les leçons qu'ils y prirent, la petite boutique de la rue Clauzel me semble le vrai lieu de leur naissance. La preuve la plus évidente est celle-ci : tous se réclament de Cézanne (Gauguin lui-même n'en fut-il pas l'élève?) et Cézanne n'était alors visible que là.

(1) Ce fut aussi Octave Mirbeau qui eut la généreuse idée de venir en aide à la veuve en organisant une vente à l'Hôtel Drouot. Cette vente rapporta quinze mille francs, qui furent, tous frais enlevés réduits à dix mille, et avec lesquels vécut la *mère Tanguy*. Elle se retira, seule dans une petite chambre, au dix, rue Cortot, en cette même maison qu'elle avait habitée en arrivant à Paris. Ce fut là qu'elle mourut.

Voici les noms des quelques artistes qui répondirent par l'envoi d'une œuvre à l'initiative d'Octave Mirbeau : Cazin, Guillemet, Gyp, Lauth, Luce, Maufra, Monet, Nozal, Barillet, Peduzi, Petitjean, Pissarro (Félix, Lucien et Georges), Rochegrosse, Signac, Sisley, Vauthier, Carrier-Belleuse, Dagnaux, Leandre, Berthe Morisot, Renoir, Benner, Bergerat, Béthune, Dauphine (Jane et Madeleine), de Lambert, Jongkind (offert par M. Portier), Prouvé, Raffaelli, Schuller, Angrand, Detaille, Filiger, Grevidois, Moutte, Puvis de Chavannes, Roll, Mary Cassatt, Duez, Helleu, Jeanniot, Seguin, Rodin. Comme on le voit, sans aucune distinction d'école, un général hommage de sympathie fut décerné à Julien Tanguy. (J'omets les détails de l'enterrement, où se coudoyèrent des gens du monde, des arts et de la littérature.)

La vente eut le tort de comprendre, outre les dons, les œuvres d'artistes trop jeunes ou encore inconnus, qui étaient restées dans la boutique de la rue Clauzel; elles ne furent pas vendues mais données; un Dubois-Pillet fit 14 francs, un d'Espagnat 12 fr., un Seurat 50 fr., un Viguon 22 fr., un Vincent 30 fr. Les œuvres de Cézanne furent dans le même cas. Voici les prix :

Les Dunes 95 fr., Cour de village 215 fr., Pont 170 fr., Ferme 45 fr., Village 102 fr., Village 175 fr. Il y avait six toiles de Gauguin dont aucune ne dépassa 100 fr. Quatre de Guillaumin qui flottèrent entre 80 et 160. Seul Monet (3.000 fr.), et Cazin (2.900 fr.) se vendirent honorablement. Deux Sisley firent 370 fr. les deux.

Quelque temps après, à la vente Blot, les Cézannes atteignaient 6.000 fr., et les Sisley 4.000. On sait à quel taux montèrent depuis beaucoup d'autres toiles. Tels sont les jeux de la banque picturale et de la réputation!

C'est Tanguy qui a eu l'honneur de produire au jour et de faire connaître Cézanne, car de tous les impressionnistes il était le plus oublié et le plus désireux de l'être. Contre les couleurs qu'il lui fournissait, Tanguy se payait en natures-mortes et en paysages. Combien n'a-t-il pas sauvé de toiles ainsi qui eussent péri dans les colères de l'artiste contre lui-même ! Si l'on doit regretter quelque chose, c'est qu'il ait apporté trop de discrétion à en prendre autant qu'il eût fallu pour garantir leur destruction. Ainsi c'est dans l'école dite de Pont-Aven que je veux faire figurer Tanguy, parce que cette école se doit toute à la contemplation des toiles de Cézanne, et que de Gauguin à Sérusier il n'y a pas un seul symboliste qui n'ait fait son pèlerinage rue Clauzel. On vit à cette devanture pendant assez longtemps le dessin d'un danois (Willumsen) représentant une femme enceinte avec je ne sais quelle inscription dessous qui signifiait que bientôt naîtrait de ce ventre enflé un enfant dont beaucoup seraient surpris. Il me semble que cette femme n'est autre que la modeste boutique du bon et franc père Tanguy.

Vincent a fait un portrait de Tanguy vers 1886. Il l'a représenté assis dans une salle tapissée de crépons japonais, coiffé d'un grand chapeau de planteur et symétriquement de face comme un Bouddha. Je ne sais si je suis bien renseigné, mais cette toile, qui a figuré à une exposition récente chez Bernheim, serait la propriété de Rodin. Van Gogh y a fort bien exprimé la placidité, le stoïcisme, la sûreté cordiale que la droiture du caractère de Tanguy lui assurait ; car quoiqu'il eût gardé en apparence de la rudesse de son granit natal, il n'était que délicatesse et que douceur. Le nez, comme celui de Socrate, était très épaté. Les yeux, petits et sans malice, étaient pleins d'émotion. Le crâne avait une tendance vers en haut ; le bas du visage était court et rond. Il avait une taille moyenne et les membres forts d'un travailleur. Quand il vous parlait, il se courbait un peu sur lui-même et se frottait les mains. Sa démarche était précautionneuse et un peu craintive, comme celle d'un homme qui ne se meut que dans une région intérieure. Il réalisait l'*humilité* dans ce que les saints ont pu lui demander de perfectionnements pour l'homme, et quiconque lui parlait lui semblait toujours plus grand

que lui-même. Celui qui l'eût rencontré aurait pensé de suite qu'il devait être *un brave homme*, car cela était écrit dans toute sa personne, mais les abîmes de son cœur étaient ce qu'il avait de plus inconnu et de plus profond.

Son œuvre, qui fut importante en ce qu'elle a souvent consisté à mettre avec douceur, et presque sans qu'ils s'en aperçussent, sous la main des artistes (dont il fut un peu le père), les matériaux de leur production, se résume tout entière en un mouvement de bonté infinie, et nous voyons que cette bonté trouva en elle-même sa récompense en s'ouvrant *inconsciemment* le chemin de la gloire.

ÉMILE BERNARD.

Octobre 1908

ECCE HOMO

COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST [1]

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

I.

Je suis une chose, mon œuvre en est une autre.

Avant que je parle de mes livres, je veux toucher ici un mot au sujet de la compréhension et de l'incompréhension qu'ils ont rencontrées. Je le fais avec autant de nonchalance qu'il peut convenir, car cette question est encore loin d'être d'actualité. En ce qui me concerne personnellement, je ne suis pas encore d'actualité. Quelques-uns naissent d'une façon posthume.

Il viendra un jour, que je ne saurais préciser, où l'on aura besoin d'institutions qui enseigneront ma doctrine, qui enseigneront à vivre comme je m'entends à vivre. Peut-être alors créera-t-on même des chaires pour l'interprétation de *Zarathoustra*. Mais je serais en contradiction absolue avec moi-même, si je m'attendais aujourd'hui déjà à trouver des oreilles, *à trouver des mains* pour *mes* vérités. Qu'on ne m'écoute pas, qu'on ne veuille rien prendre de moi, cela me paraît non seulement compréhensible, mais juste. Je ne veux pas être confondu avec un autre, je ne me confonds pas moi-même.

Encore une fois, je n'ai rencontré dans ma vie que fort peu de « mauvaise volonté ». Il me serait même difficile de citer un cas de mauvaise volonté littéraire. Par contre, je n'ai été que trop accablé de *pure ignorance*... Il me semble que c'est un des plus rares hommages que quelqu'un puisse se rendre à lui-même que de prendre en main un de mes livres. J'admets même qu'il se déchausse, ou peut-être ira-t-il encore jusqu'à ôter ses bottes. Un jour le docteur Henri de Stein se plaignit loyalement à moi de ne pas comprendre un mot à mon *Zarathoustra*. Je lui répondis que c'était tout à fait dans les règles :

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 274 et 275.

En comprendre six phrases, ce qui veut dire les avoir *vécues*, cela suffirait à vous élever parmi les mortels à un degré supérieur à celui que les hommes « modernes » pourraient atteindre. Comment, avec un pareil sentiment de la distance, *pourrais-je* seulement souhaiter d'être lu par les « modernes » que je connais!

Mon triomphe est l'opposé de celui de Schopenhauer. Je dis : « *non* legor, *non* legar. » Non point que je veuille estimer trop bas la joie que m'a procurée maintes fois l'*innocence* que l'on mettait à dénier toute valeur à mes œuvres. Cet été encore, à une époque où, par l'accent sérieux, beaucoup trop sérieux de ma littérature, j'étais capable de déplacer l'équilibre de tout le reste de la littérature, un professeur de l'Université de Berlin me donna à entendre, avec bienveillance, que je ferais mieux de me servir d'une autre forme ; car, me disait-il, ce que je fais personne ne le lit.

En fin de compte, ce ne fut pas l'Allemagne, mais la Suisse qui fournit les deux cas les plus extrêmes. Un article consacré à *Par delà le Bien et le Mal* dans le *Bund* de Berne, par le docteur V. Widmann, sous le titre de *le Livre le plus dangereux de Nietzsche*, et un compte-rendu général de tous mes ouvrages de la plume de M. Karl Spittler, dans le même *Bund*, représentent un maximum dans ma vie... Je me garde bien de dire un maximum de quoi... Ce dernier traite par exemple mon *Zarathoustra* d' « exercice supérieur de style », en souhaitant que, dans l'avenir, je prisse également soin du contenu. Le docteur Widmann m'exprime sa considération pour le courage que je mets à tendre vers l'abolition de tous les sentiments convenables. Par une petite malice de la destinée, chaque phrase, avec une logique que j'ai admirée, semblait être une vérité à rebours. En somme, il suffisait de retourner, de « transmuer toutes les valeurs », pour frapper juste à mon égard, d'une façon même fort remarquable, au lieu de me river mon clou... J'ai d'autant plus de raison pour chercher une explication.

Bref, personne ne peut trouver dans les choses, sans en excepter les livres, plus qu'il n'en sait déjà. On ne saurait entendre exactement ce à quoi des événements antérieurs ne vous donnent point accès. Imaginons dès lors un cas extrême : qu'un livre ne parle que d'événements qui se trouvent complé-

tement en dehors des possibilités qui se présentent fréquemment, ou même rarement seulement, dans la vie de quelqu'un ; que c'est la *première fois* que le livre en question parle un langage qui prépare une série de possibilités nouvelles. Dans ce cas, il se produit un phénomène extrêmement simple : on n'entend rien de ce que dit l'auteur et l'on a l'illusion de croire que là où l'on n'entend rien *il n'y a rien*... C'est l'expérience que j'ai faite dans la plupart des cas et c'est, si l'on veut, ce que mon expérience personnelle présente *d'original*. Celui qui croit avoir compris quelque chose dans mon œuvre s'en est fait une idée à sa propre image, une idée qui, le plus souvent, est en contradiction absolue avec moi-même. On fait de moi, par exemple, un « idéaliste ». Quand on n'a rien compris du tout, on se contente de nier ma valeur, on dit que je n'entre pas en ligne de compte.

Le mot « *Surhumain* », par exemple, qui désigne un type de perfection absolue, en opposition avec l'homme « moderne », l'homme « bon », avec les chrétiens et d'autres nihilistes, lorsqu'il se trouve dans la bouche d'un Zarathoustra, le destructeur de la *morale*, prend un sens qui donne beaucoup à réfléchir. Presque partout, en toute innocence, on lui a donné une signification qui le met en contradiction absolue avec les valeurs qui ont été affirmées par le personnage de Zarathoustra, je veux dire qu'on en a fait le type « idéaliste » d'une espèce supérieure d'hommes, à moitié « saint », à moitié « génie »..... D'autres bêtes à cornes savantes, à cause de ce mot, m'ont suspecté de darwinisme ; on a même voulu y retrouver le « culte des héros » de ce grand faux monnayeur inconscient qu'était Carlyle, ce culte que j'ai si malicieusement rejeté. Quand je soufflais à quelqu'un qu'il ferait mieux de s'enquérir d'un César Borgia que d'un Parsifal, il n'en croyait pas ses oreilles.

Il faudra me pardonner si je suis sans aucune curiosité à l'endroit des comptes-rendus de mes livres, surtout en ce qui concerne ceux qui paraissent dans les journaux. Mes amis, mes éditeurs le savent et ne m'en parlent jamais. Dans un cas particulier, il m'est arrivé d'avoir sous les yeux tous les péchés qui ont été commis au sujet d'un de ces livres. Il s'agissait de *Par delà le Bien et le Mal* et je pourrais en conter long à ce sujet. Croirait-on que la *Gazette nationale*, un journal

prussien (ceci dit pour mes lecteurs étrangers, pour ma part je ne lis, avec votre permission, que *le Journal des Débats*) allait jusqu'à interpréter sérieusement mon œuvre comme un « signe des temps », comme la véritable philosophie des *hobereaux*, cette philosophie pour laquelle la *Gazette de la Croix* ne fait que manquer de courage?...

2.

Ceci a été dit pour les Allemands, car partout ailleurs qu'en Allemagne j'ai des lecteurs — rien que des intelligences *de choix*, des caractères, élevés dans des situations et des tâches supérieures, et qui ont fait leurs preuves ; j'ai même de véritables génies parmi mes lecteurs. A Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris et à New-York — partout j'ai été découvert : je ne l'ai pas été dans le pays plat de l'Europe, en Allemagne... J'avoue que je me réjouis davantage encore de ceux qui ne me lisent pas, de ceux qui n'ont jamais entendu ni mon nom ni le mot philosophie. Mais partout où je vais, ici à Turin, par exemple, chaque visage s'épanouit et s'adoucit en me voyant. Ce qui, jusqu'à présent, m'a le plus flatté, c'est que de vieilles marchandes n'ont de repos qu'elles n'aient choisi pour moi, dans leurs paniers, les meilleurs de leurs raisins. Il faut être *à ce point* philosophe. Ce n'est pas en vain que l'on appelle les Polonais les Français parmi les Slaves. Une charmante Russe ne se trompera pas un instant sur mon origine. Je ne parviens pas à être solennel, c'est tout au plus si j'arrive à paraître embarrassé.

Penser en allemand, sentir en allemand, je suis capable de tout, mais *cela* dépasse mes forces. Mon vieux maître Ritschl prétendait même que je concevais mes dissertations philologiques comme un romancier parisien — d'une façon captivante jusqu'à l'absurdité. A Paris même on est étonné de « toutes mes audaces et finesses » — l'expression est de M. Taine — ; je crains même que jusque dans les formes les plus élevées du dithyrambe, on ne trouve mêlé chez moi de ce sel qui ne perd jamais sa saveur — qui ne devient jamais allemand — : de l'esprit !... Je ne puis faire autrement ; que Dieu m'aide ! Amen.

Tout le monde sait, il y en a même qui le savent par expérience, quel est l'animal qui a de longues oreilles. Eh bien !

j'ose prétendre que j'ai les plus petites oreilles que l'on puisse voir. Cela ne manquera pas d'intéresser quelque peu les petites femmes. Il me semble qu'elles se sentiront mieux comprises par moi. Je suis l'*anti-âne* par excellence, ce qui fait de moi un monstre historique. Je suis en grec — et non pas seulement en grec — l'*anti-chrétien*...

3.

Je connais quelque peu mes privilèges, en tant qu'écrivain. Dans des cas déterminés, je me suis aperçu à quel point le goût se « corrompt » au contact de mes écrits. On en arrive à ne plus pouvoir supporter d'autres livres, les livres philosophiques moins que tous les autres. Il y a une distinction sans exemple à être introduit dans ce monde noble et délicat, mais pour le pouvoir il ne faut à aucun prix être Allemand. En fin de compte, c'est une distinction qu'il faut avoir méritée. Celui, pourtant, qui m'est apparenté par la *hauteur* du vouloir, celui-là sera en proie à de véritables extases dans la compréhension ; car je viens des hauteurs que nul oiseau n'a jamais atteintes, je connais des abîmes où nul pas ne s'est jamais égaré. On m'a dit qu'il n'était pas possible de laisser inachevé un de mes livres, je trouble même le repos de la nuit... Il n'existe nulle part une espèce de livres plus fière et plus raffinée tout à la fois. Ils atteignent çà et là le maximum de ce qui peut être atteint sur la terre : le cynisme. Il faut les conquérir en se servant à la fois des doigts les plus délicats et des poings les plus courageux. Toute décrépitude de l'âme en éloignera nécessairement une fois pour toutes, et même la moindre atteinte de dyspepsie ; il ne faut pas avoir de nerfs, il faut posséder de joyeuses entrailles. Ce n'est pas seulement la pauvreté de l'âme, l'atmosphère des recoins qui interdit l'approche de mes livres, c'est davantage encore la lâcheté, la malpropreté, le ressentiment secret qui se cachent au fond des intestins. Un mot de moi suffit à faire éclater sur le visage tous les mauvais instincts. J'ai parmi mes relations plusieurs objets d'expérience qui me servent à connaître les réactions différentes et très différemment instructives que produisent mes écrits. Ceux qui ne veulent pas s'occuper de ce que contiennent ceux-ci, mes prétendus amis, par exemple, deviennent aussitôt « impersonnels » : ils me félicitent d'en être de nou-

veau « arrivé là » et ils me disent qu'il y a progrès, parce que je suis parvenu à une grande sérénité dans le ton... Les « esprits » profondément vicieux, les « belles âmes », ceux qui sont mensongers de fond en comble, ne savent décidément pas ce qu'ils doivent faire de ces livres, par conséquent ils les considèrent comme quelque chose qui est au-dessous d'eux. Voilà la belle logique de toutes les « belles âmes ».

Les bêtes à cornes de ma connaissance — il ne s'agit que d'Allemands, avec votre permission — me donnent à entendre qu'elles ne partagent pas toujours mes opinions, mais que pourtant de ci de là... J'ai entendu dire cela même au sujet du *Zarathoustra*.

De même, tout « féminisme » chez les hommes et même chez l'homme est pour moi lettre close : jamais les féministes n'auront accès dans ce labyrinthe d'audacieuse Connaissance ! Il faut ne jamais s'être ménagé soi-même ; il faut que la *dureté* fasse partie de vos habitudes, pour être joyeux et de bonne humeur au milieu des dures vérités. Quand je veux imaginer le type parfait d'un de mes lecteurs, j'en fais toujours un monstre de courage et de curiosité qui possède en outre quelque chose de souple, de rusé, de circonspect, ce qui constitue l'aventurier et l'explorateur né. En fin de compte, je ne saurais mieux dire que ne l'a fait Zarathoustra, à qui je m'adresse au fond. A qui donc veut-il conter ses énigmes ?

— A vous, chercheurs audacieux, tentateurs, et à tous ceux qui jamais s'embarquèrent avec des voiles astucieuses sur des mers épouvantables, —

à vous qui êtes ivres d'énigmes, contents du demi-jour, dont l'âme est attirée par des flûtes vers tous les gouffres dangereux :

— car jamais vous ne voudrez, d'une main poltronne, suivre un fil conducteur ; et où vous pouvez deviner vous n'aimez pas à ouvrir les portes.

4.

Je tiens à dire en même temps quelques généralités au sujet de mon art du style. *Communiquer* un état d'âme, une tension intérieure, une émotion, par des signes — y compris l'allure de ces signes —, voilà le sens de toute espèce de style. Etant donné que la multiplicité des états d'âme est extraordinaire chez moi, il y a chez moi beaucoup de possibilités

de style, l'art le plus varié du style qu'homme eut jamais à sa disposition. Tout style est *bon* qui communique véritablement un état d'âme, qui ne se méprend pas sur l'allure des signes, sur les *gestes*. (Toutes les lois de la période correspondent à l'art de l'attitude.) Sur ce point, mon instinct est infaillible.

Le bon style *en soi* est une pure sottise de l' « idéalisme » pur, à peu près de même que le « beau *en soi* », le « bon *en soi* », la « chose *en soi* »...En admettant bien entendu qu'il y ait des oreilles qui entendent, des hommes qui soient capables et dignes d'une émotion identique, de ceux à qui l'on ait le droit de se communiquer. Mais *Zarathoustra*, par exemple, les attend toujours. — Hélas ! il lui faudra les chercher longtemps ! Il faut être *digne* de l'entendre... Et jusqu'à ce moment il n'y aura personne qui comprenne l'*art* qui a été gaspillé là. Jamais personne n'a eu à jeter au vent plus de moyens inédits, plus de procédés d'art absolument nouveaux et créés véritablement pour la circonstance. Il restait à démontrer qu'une pareille chose fût possible.précisément dans la langue allemande : moi-même je l'aurais nié autrefois le plus catégoriquement. On ignorait avant moi ce que l'on peut faire avec la langue allemande, ce que l'on peut faire avec le langage en général. L'art du *grand* rythme, du *grand* style dans la période, pour exprimer le formidable mouvement ascendant et descendant d'une passion sublime et surhumaine, a été découvert par moi. Avec un dithyrambe comme celui qui termine la troisième partie de *Zarathoustra* et qui s'intitule : « *Les Sept Sceaux* », j'ai volé à mille lieues au-dessus de ce qui s'est jamais appelé poésie.

5.

Que, dans mes écrits, c'est un psychologue qui parle, un psychologue qui n'a pas son égal, c'est peut-être là la première conviction à laquelle arrive un bon lecteur, un de ces lecteurs comme j'en mérite, qui me lisent comme les bons philologues d'autrefois lisaient leur Horace. Les propositions au sujet desquelles tout le monde est d'accord — pour ne point parler des philosophes de tout le monde, les moralistes et autres têtes creuses et têtes de choux (1) — apparaissent chez

(1) Jeu de mot intraduisible sur *Hohltœpfe* et *Kohlkœpfe*.

moi comme les plus naïves des méprises : par exemple cette croyance que les termes « altruiste » et « égoïste » sont des antithèses, alors que l'*ego* lui-même n'est qu'une « suprême duperie », un « idéal »... Il n'y a ni actions égoïstes ni actions non-égoïstes. Les deux idées sont des contre-sens psychologiques. Il en est de même des maximes : « L'homme aspire au bonheur. » Ou bien : « Le bonheur est la récompense de la vertu. » Ou bien encore : « Le plaisir et la peine sont des antithèses »... La morale, cette Circé de l'humanité, a faussé, a envahi de son essence, tout ce qui est psychologie, jusqu'à formuler ce non-sens que l'amour est quelque chose de « non-égoïste »... Il faut presque être assis *sur soi-même*, il faut se tenir bravement sur ses deux jambes, autrement on ne saurait *être capable* d'aimer. Les femmes ne le savent, en fin de compte, que trop bien. Elles se soucient comme de leur première chemise des hommes non-égoïstes, des hommes objectifs.

Puis-je affirmer en passant que je crois bien connaître les femmes ? Cela fait partie de mon patrimoine dionysien. Qui sait ? peut-être suis-je le premier psychologue de l'éternel féminin ?

Elles m'aiment toutes... C'est une vieille histoire. Exception faite des femmes *malheureuses*, des femmes émancipées, de celles qui n'ont pas l'étoffe pour faire des enfants. Heureusement que je n'ai pas l'intention de me laisser déchirer. La femme parfaite déchire quand elle aime... Je connais ces aimables ménades. Quel dangereux petit fauve qui sait ramper et ronger ! Et si agréable avec cela !... Une petite femme qui court après sa vengeance renverserait même la destinée. La femme est infiniment plus méchante que l'homme, elle est aussi plus maligne. Chez la femme la bonté est déjà une forme de la *dégénérescence*. Toutes celles que l'on appelle des « belles âmes » souffrent au fond d'elles-mêmes d'un inconvénient physiologique. Je ne dis pas tout, autrement je deviendrais médicynique.

La lutte pour les droits égaux est déjà un symptôme de maladie. Tous les médecins le savent. La femme, plus elle est femme, se défend des pieds et des mains contre toute espèce de droit : l'état primitif, la *guerre* perpétuelle entre les sexes, lui assigne de beaucoup le premier rang. A-t-on prêté l'oreille

à ma définition de l'amour? Elle est la seule qui soit digne d'un philosophe. L'amour, son moyen, c'est la guerre et il cache au fond la haine mortelle des sexes. A-t-on entendu ma réponse à la question comment on *guérit* une femme, comment on fait son « salut »? On lui fait un enfant. La femme a besoin d'avoir des enfants, l'homme n'est toujours qu'un moyen vers ce but — ainsi parlait Zarathoustra.

« Emancipation de la femme », c'est le nom que prend la haine instinctive de la femme *manquée*, c'est-à-dire incapable d'enfantement, contre la femme d'une bonne venue. La lutte contre l'« homme » n'est jamais qu'un moyen, un prétexte, une tactique. En s'élevant elles-mêmes, sous le nom de « femme en soi », de « femme supérieure », de « femme idéaliste », ces femmes tendent à *abaisser* le niveau général de la femme; il n'y a pas de plus sûr moyen pour cela que l'éducation des lycées, les culottes et les droits politiques de la bête électorale. Au fond, les femmes émancipées sont les *anarchistes* dans le monde de « l'éternel féminin ». Toute une catégorie de cet « idéalisme » d'espèce maligne — lequel se rencontre du reste aussi chez les hommes, par exemple chez Henrik Ibsen, cette vieille fille typique — a pour but d'*empoisonner* la bonne conscience, la nature dans l'amour sexuel. Et pour ne point laisser de doute sur mon opinion aussi honnête que sévère en cette matière, je veux encore faire part d'un article de mon code moral contre le vice. Sous le nom de vice je combats toute espèce de contre-nature ou, si l'on aime les beaux mots, toute espèce d'idéalisme. Voici cet article : « La prédication de la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Le mépris de la vie sexuelle, toute souillure de celle-ci par l'idée d'« impureté », est un véritable crime contre la vie, le vrai péché contre la vie, le vrai péché contre le Saint-Esprit de la Vie. »

6.

Pour donner de moi une idée en tant que psychologue, je détache ici une page curieuse qui se trouve dans *Par delà le Bien et le Mal*. Je ne permets du reste aucune supposition au sujet de celui que je décris dans ce passage : « Le génie du cœur, tel que le possède ce grand mystérieux, ce dieu tentateur, ce preneur de rats des consciences, dont la voix sait descendre jusque dans le monde souterrain de toutes les âmes, ce

dieu qui ne dit pas un mot, qui ne hasarde pas un regard où ne se trouve une arrière-pensée de séduction, chez qui savoir paraître fait partie de la maîtrise — pour qui ne point paraître ce qu'il est, mais ce qui, pour ceux qui le suivent, est une obligation *de plus* à se presser toujours plus près de lui et de le suivre plus intimement et plus radicalement... Le génie du cœur qui force à se taire et à écouter tous les êtres bruyants et vaniteux; qui polit les âmes rugueuses et leur donne à savourer un nouveau désir, le désir d'être tranquille, comme un miroir, afin que le ciel profond se reflète en eux... Le génie du cœur qui enseigne à la main, maladroite et trop prompte, comment il faut se modérer et saisir plus délicatement; qui devine le trésor caché et oublié, la goutte de bonté et de douce spiritualité sous la couche de glace trouble et épaisse, qui est une baguette divinatoire pour toutes les parcelles d'or longtemps enterrées sous un amas de bourbe et de sable... Le génie du cœur, grâce au contact duquel chacun s'en va plus riche, non pas béni et surpris, non pas gratifié et écrasé comme par des biens étrangers, mais plus riche de lui-même, se sentant plus nouveau qu'auparavant, débloqué, pénétré et surpris comme par un vent de dégel, peut-être plus incertain, plus délicat, plus fragile, plus brisé, mais plein d'espérances qui n'ont encore aucun nom, plein de vouloirs et de courants nouveaux, de contre-courants et de mauvais vouloirs nouveaux... »

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE

I.

Pour être juste à l'égard de *l'Origine de la Tragédie* (1872), il va falloir oublier certaines choses. Elle a *fait de l'effet* et même fasciné avec ce qui y était manqué, avec son application à la *Wagnérie*, comme si celle-ci était le symptôme de quelque chose qui *commence*. Par là même cet écrit était un événement dans la vie de Wagner. C'est seulement à partir du moment de son apparition que le nom de Wagner représenta de grands espoirs. Aujourd'hui encore on me rappelle parfois, en plein *Parsifal*, que c'est de ma faute qu'une si haute opinion, au sujet de la *valeur culturelle* de ce mouvement, ait prévalu.

J'ai plusieurs fois vu citer l'ouvrage sous le titre de *la Renaissance de la Tragédie par l'esprit de la Musique*». On n'a

prêté l'oreille qu'à une formule nouvelle de l'art, du but, de la tâche chez Wagner. On semblait ne pas s'apercevoir de ce que cet écrit cachait de précieux. « *Hellenisme et Pessimisme* », c'eût été là un titre sans équivoque, vu qu'il est enseigné pour la première fois dans cet ouvrage comment les Grecs parvinrent à en finir avec le pessimisme, comment ils l'ont *surmonté*... La tragédie précisément est la preuve que les Grecs n'étaient *pas* des pessimistes. Schopenhauer s'est trompé là comme il s'est trompé partout.

Pris en main avec quelque peu d'impartialité, *l'Origine de la Tragédie* a l'air très inactuelle. On ne se douterait pas en rêve qu'elle a été *commencée* sous les coups de canon de la bataille de Wœrth. J'ai réfléchi à ces problèmes sous les murs de Metz, pendant de froides nuits de septembre, alors que j'étais attaché au service de santé. On pourrait croire bien plutôt qu'elle est de cinquante ans plus ancienne. Politiquement, elle est indifférente, « non-allemande », comme on dirait aujourd'hui. Elle sent l'hégélianisme d'une façon assez scabreuse et, seulement dans certaines formules, le parfum de croque-mort particulier à Schopenhauer y est attaché. Une « idée » — l'opposition entre dionysien et apollinien — y est traduite métaphysiquement; l'histoire elle-même y est considérée comme le développement de cette idée; dans la tragédie, l'antithèse avec l'unité est supprimée; sous cette optique, des choses qui ne s'étaient jamais vues face à face sont opposées l'une à l'autre, éclairées et *comprises* l'une par l'autre. L'Opéra, par exemple, et la Révolution...

Les deux innovations définitives du livre sont d'abord l'interprétation du phénomène dionysien chez les Grecs — il en donne pour la première fois la psychologie, il y voit l'une des racines de l'art grec tout entier —; et ensuite l'interprétation du socratisme : Socrate y est présenté pour la première fois comme l'instrument de la décomposition grecque, comme le décadent-type. La « raison » s'oppose à l'instinct. La « raison » à tout prix apparaît comme une puissance dangereuse, comme une puissance qui mine la vie. Dans le livre tout entier, il y a un silence profond et hostile pour tout ce qui touche le christianisme. Celui-ci n'est ni apollinien ni dionysien; il *nie* toutes les valeurs *esthétiques*, les seules que reconnaisse *l'Origine de la Tragédie;* il est nihiliste au sens le plus

profond, alors que dans le symbole dionysien la limite extrême de l'*affirmation* est atteinte. Une fois il est fait allusion aux prêtres chrétiens, comme à une « espèce sournoise de nains », comme à des êtres « souterrains »...

2.

Ce début est singulier au delà de toute expression. J'avais *découvert*, pour mon expérience personnelle, le seul symbole, la seule réplique que possède l'histoire, et je fus ainsi le premier à comprendre le merveilleux phénomène du dionysien. De même, par le fait que j'ai démasqué Socrate pour reconnaître en lui un décadent, j'ai démontré sans équivoque que la sûreté de mon tour de main psychologique ne courait nul danger du fait d'une idiosyncrasie morale quelconque. La morale elle-même considérée comme un symptôme de décadence, c'est là une innovation, une chose unique et de premier ordre dans l'histoire de la connaissance. Dans les deux cas, j'ai fait un bond formidable par-dessus le plat et triste bavardage qu'est la querelle entre l'optimisme et le pessimisme.

Je fus le premier à voir la véritable antithèse : l'instinct qui *dégénère* et qui se tourne contre la vie avec une haine souterraine (christianisme, philosophie de Schopenhauer, en un certain sens déjà la philosophie de Platon, l'idéalisme tout entier, comme formules typiques) et une formule de l'*affirmation supérieure*, née de la plénitude et de l'abondance, une approbation sans restriction, l'approbation même de la souffrance, même de la faute, de tout ce que l'existence a de problématique et d'étrange. Cette dernière et joyeuse confirmation de la vie, confirmation débordante et impétueuse, répond non seulement à l'entendement supérieur, elle répond aussi à l'entendement le plus profond, celui que la vérité et la science ont confirmé et soutenu avec le plus de sévérité. Rien de ce qui existe ne doit être supprimé, rien n'est superflu. Les côtés de l'existence que rejettent les chrétiens et autres nihilistes sont même d'un ordre infiniment supérieur dans la hiérarchie des valeurs que ceux auxquels les instincts de décadance donnent et ont le droit de donner leur approbation. Pour comprendre cela il faut avoir du *courage* et, ce qui est une condition du courage, un excédent de force ; car, exactement

dans la mesure où le courage *peut* se hasarder en avant, selon le même degré de force, on s'approche de la vérité. La connaissance de la réalité, l'approbation de la réalité sont pour le fort une nécessité aussi grande que l'est pour le faible, sous l'inspiration de la faiblesse, la lâcheté et la *fuite* devant la réalité, — l' « idéal »... Il ne leur est pas loisible de connaître : les décadents ont besoin du mensonge, il est une de leurs conditions d'existence.

Celui qui non seulement comprend le terme « dionysien », mais encore *se* comprend dans ce terme, n'a pas besoin d'une réfutation de Platon, du christianisme ou de Schopenhauer. — *Il flaire la décomposition...*

3.

Jusqu'à quel point j'avais trouvé là l'idée du « tragique », la notion définitive de ce qu'est la psychologie de la tragédie, je l'ai exprimé en dernier lieu à la page 139 du *Crépuscule des Idoles* (1) : « L'affirmation de la vie même dans ses problèmes les plus étranges et les plus ardus ; la volonté de vie, se réjouissant de faire le *sacrifice* de ses types les plus élevés, au bénéfice de son propre caractère inépuisable — c'est ce que j'ai appelé dionysien, c'est en cela que j'ai cru reconnaître le fil conducteur qui mène à la psychologie du poète tragique. *Non* pour se débarrasser de la crainte et de la pitié, non pour se purifier d'une passion dangereuse par sa décharge véhémente — c'est ainsi que l'a entendu Aristote —, mais pour personnifier *soi-même*, au-dessus de la crainte et de la pitié, l'éternelle joie du devenir, — cette joie qui porte encore en elle la *joie* de l'*anéantissement*... »

Dans ce sens j'ai le droit de me considérer moi-même comme le premier *philosophe tragique*, c'est-à-dire comme l'antithèse extrême et l'antipode d'un philosophe pessimiste. Avant moi, cette transposition du dionysien en une émotion philosophique n'a pas existé. La *sagesse tragique* faisait défaut. J'en ai vainement cherché les traces, même chez les *grands* Grecs parmi les Philosophes, ceux des deux siècles qui ont précédé Socrate. Un doute me restait au sujet d'Héraclite, dans le voisinage de qui je sentais un certain bien-être, une certaine chaleur que je n'ai rencontrés nulle part ailleurs. L'affirmation

(1) Page 239 de l'édition française.

de l'anéantissement et de la destruction, ce qu'il y a de décisif dans une philosophie dionysienne, l'approbation de la contradiction et de la guerre, le *devenir* avec la négation radicale même de la conception de l' « être », dans tout cela il faut que je reconnaisse, en tous cas, ce qui ressemble le plus à mes idées au milieu de tout ce qui fut jamais pensé. La doctrine de l' « *éternel Retour* », c'est-à-dire de la répétition absolue et infinie de toutes choses — cette doctrine de Zarathoustra *pourrait*, en fin de compte, déjà avoir été enseignée autrefois. Les stoïciens du moins, qui ont hérité d'Héraclite presque toutes leurs idées fondamentales, en présentent des traces. —

4.

Dans cet écrit s'affirme un espoir formidable. Je n'ai après tout aucune raison de renoncer à l'espoir que je place en un avenir dionysien de la musique. Projetons nos regards à un siècle en avant. Admettons que mon attentat contre vingt siècles de contre-nature et de violation de l'humanité réussisse. Ce nouveau parti, qui sera le parti de la vie et qui prendra en mains la plus belle de toutes les tâches, la discipline et le perfectionnement de l'humanité, y compris la destruction impitoyable du tout ce qui présente des caractères dégénérés et parasitaires, ce parti rendra de nouveau possible la présence sur terre de cet *excédent de vie*, d'où sortira certainement de nouveau la condition dionysienne. Je promets la venue d'une époque tragique : l'art le plus élevé, dans l'affirmation de la vie, naîtra encore quand l'humanité aura derrière elle la conscience des guerres les plus dures, mais les plus nécessaires, *sans qu'elle en ait souffert.*

Un psychologue pourrait ajouter que ce que j'ai entendu, dans mes jeunes années, en écoutant de la musique dionysienne, n'a absolument rien de commun avec Wagner; que, lorsque je décris la musique dionysienne, je décris ce que j'avais entendu, car instinctivement je *devais* tout traduire et transfigurer en vue du nouvel esprit que je portais en moi. La preuve s'en trouve dans mon livre *Richard Wagner à Bayreuth* et cette preuve est aussi décisive qu'elle peut l'être. Dans tous les passages qui ont une signification psychologique il n'est jamais question que de moi : on peut, sans avoir égard à rien, placer mon nom ou le mot « Zarathoustra », là où le

texte indique Wagner. L'image que je présente de l'artiste *dithyrambique* n'est autre chose que l'image du poète préexistant de Zarathoustra, jetée sur le papier avec une singulière profondeur de vue et sans que la réalité wagnérienne soit seulement touchée. Wagner fut seul à s'en rendre compte : il lui fut impossible de se reconnaître dans le volume.

De même l' « idée de Bayreuth » s'était transformée en quelque chose qui n'aura rien d'énigmatique pour ceux qui connaissent mon *Zarathoustra*. On la retrouve dans ce *Grand Midi* où ceux qui sont élus entre tous se vouent à la plus sublime de toutes les tâches. Qui sait ? c'est peut-être la vision d'une fête que je verrai encore... Ce que les premières pages ont de pathétique appartient à l'histoire universelle ; le *regard* dont il est question à la septième page est le véritable regard de Zarathoustra. Wagner, Bayreuth, cette petite chose pitoyable et allemande, c'est un nuage où se reflète le palais de la fée Morgane, l'infini mirage de l'avenir. Même au point de vue psychologique, tous les traits définitifs de ma propre nature sont inscrits dans l'image de Wagner — le côte-à-côte des forces les plus lumineuses et les plus fatales, une Volonté de Puissance, telle que jamais homme ne l'a possédée ; la bravoure implacable dans les choses de l'esprit ; la force illimitée d'apprendre, sans que la volonté d'agir soit étouffée. Tout dans cet écrit est annoncé d'avance : le prochain retour de l'esprit grec, la nécessité d'hommes qui seraient des *contre-Alexandre*, de ceux qui *lieraient* de nouveau le nœud gordien de la civilisation grecque après qu'il a été tranché..... Qu'on écoute l'accent vraiment universel que je mets à introduire à la page 30 (1) l'idée de « sentiment tragique » ; il n'y a que des accents historiques dans cet écrit. Ceci est « l'objectivité » la plus étrange qui puisse exister : la certitude absolue au sujet de *ce que je suis* est projetée sur une quelconque réalité du hasard... la vérité à mon sujet parle au fond d'un gouffre plein d'épouvante. A la page 71 (2), le style de *Zarathoustra* est décrit par anticipation avec une incisive sûreté de main ; et jamais on n'aura trouvé une expression plus grandiose pour l'*événement* qu'est *Zarathoustra*, un acte prodigieux de purification

(1) Page 67 de la traduction française.
(2) *Ib., id.*, page 123.

et de sanctification de l'humanité, que ce que l'on peut lire aux pages 43 à 46 (1). —

LES CONSIDÉRATIONS INACTUELLES

1.

Les quatre *Considérations inactuelles* sont absolument combatives. Elles démontrent que je n'étais pas un rêvasseur, que je prends plaisir à tirer l'épée, — peut-être aussi que je suis doué d'une singulière habileté du poignet. La première attaque (1873) fut dirigée contre la culture allemande que je considérais alors déjà avec un mépris sans ménagements. Pour moi elle était dépourvue de signification, sans substance et sans but. Elle ne représentait qu'une « opinion publique ». Il n'y a pas de plus dangereux malentendu que de croire que le grand succès des armées allemandes prouve quelque chose qui soit en faveur de cette culture, que ce succès signifie même la victoire de cette culture sur la France.

La seconde *Considération inactuelle* (1874) met en lumière ce qu'il y a de dangereux, ce qui ronge et empoisonne la vie dans notre façon de faire de la science. La vie est *malade* à cause de ce rouage inhumain et mécanique, à cause du travail « impersonnel » de l'ouvrier, à cause de la fausse économie dans la « division du travail ». Le *but* qui est la *culture* se perd ; le moyen, l'activité scientifique moderne, *barbarise*... Dans ce traité, le « sens historique » dont ce siècle se montre si fier est pour la première fois présenté comme une maladie, comme l'indice typique de la décomposition.

Dans la troisième et la quatrième *Considération inactuelle*, on oppose, comme l'indication d'une conception *supérieure* de la culture, du rétablissement de la « culture », deux images du plus pur *personnalisme* et de la *discipline de soi*, deux types qui sont par excellence inactuels, animés d'un mépris souverain pour tout ce qui, autour d'eux, s'appelait « Empire », « Culture », « Christianisme », « Bismarck », « Succès », — Schopenhauer et Wagner, ou, pour mieux dire, en un seul mot Nietzsche...

2

Parmi ces quatre attentats, le premier eut un succès extra-

(1) *Ib., id.*, pages 36 à 90.

ordinaire. Le bruit qu'il fit fut magnifique à tous les points de vue. J'avais touché une nation victorieuse à son point vulnérable, j'avais montré que sa victoire n'était pas un événement dans l'histoire de la civilisation, mais peut-être tout autre chose... Les réponses vinrent de tous les côtés et non pas seulement des vieux amis de ce David Strauss, que j'avais rendu ridicule comme le type d'un satisfait et d'un philistin de la culture allemande, bref comme l'auteur de cet évangile de brasserie qu'est l'*Ancienne et la Nouvelle Foi*. (Le mot « philistin de la culture » a passé dans le langage courant à la suite de mon livre.) Ces vieux amis, dont je blessai profondément la vanité de Wurtembergeois et de Souabes, lorsque je m'avisai de trouver comique leur prodige, leur Strauss, répondirent d'une façon aussi honnête et grossière que je pouvais souhaiter. Les répliques prussiennes furent plus malignes : on y reconnaissait le « bleu berlinois ». Une feuille de Leipzig, ces *Grenzboten* tant décriés, se permit d'écrire ce que l'on pouvait imaginer de plus inconvenant. J'eus beaucoup de peine à empêcher les Bâlois indignés de se livrer à certaines manifestations. Seuls, quelques vieux messieurs se décidèrent en ma faveur, pour des raisons très différentes et souvent inexplicables. Parmi eux se trouvait Ewald de Gœttingue, qui donna à entendre que mon attentat avait été mortel pour Strauss. De même le vieil hégélien Bruno Bauer qui fut depuis lors un de mes lecteurs les plus attentifs. Il aimait, durant les dernières années de sa vie, à s'appuyer sur moi, pour indiquer par exemple à M. de Treitschke, l'historiographe prussien, où il pourrait trouver des renseignements sur l'idée de « culture » dont il avait complètement perdu la notion. Celui qui consacra à l'ouvrage et à son auteur les pages les plus graves et aussi les plus longues était un ancien disciple du philosophe von Baader, un certain professeur Hoffmann, à Wurzbourg. Il prévoyait pour moi, d'après cet écrit, une vocation supérieure, celle de provoquer une sorte de crise et d'arrêt décisif dans le problème de l'athéisme, dont il devinait que j'étais un des types les plus instinctifs et les plus radicaux. L'athéisme était ce qui m'avait conduit à Schopenhauer.

Ce qui fut, de beaucoup, écouté avec le plus d'attention, ce à quoi l'on a été le plus amèrement sensible, ce fut un plaidoyer extrêmement vigoureux et courageux de ce Carl Hillebrand,

généralement si doux, Carl Hillebrand, ce dernier Allemand *humain* qui savait tenir une plume. On lisait son article dans la *Gazette d'Augsbourg;* on peut le lire aujourd'hui sous une forme un peu atténuée dans ses Œuvres complètes. Là l'ouvrage était présenté comme un événement, un moment critique, une première détermination personnelle, un excellent symptôme, comme le véritable *retour* du sérieux allemand dans les choses de l'esprit. Hillebrand était plein d'éloges pour la forme du livre, pour son goût mûri, pour son tact parfait dans le discernement des personnes et des choses. Il le considérait comme le meilleur écrit polémique de la langue allemande, le meilleur écrit dans cet art de la polémique, si dangereux pour les Allemands et dont il convient de les dissuader. Il m'approuvait du reste, il allait même plus loin que moi dans ce que j'avais osé dire au sujet de l'aveulissement du langage en Allemagne (— aujourd'hui ils jouent aux puristes et ne sont pas capables de construire une phrase) —; il méprisait comme moi les « premiers écrivains » de cette nation, et finissait par m'exprimer son admiration pour mon *courage*,— ce « courage suprême qui mène au banc des accusés les favoris d'un peuple »...

Le contre-coup de cet écrit fut véritablement inestimable dans ma vie. Personne ne s'est mis, depuis lors, à discuter avec moi. On se tait maintenant, on me traite en Allemagne avec des ménagements astucieux. Depuis des années j'ai fait usage d'une absolue liberté de langage, un privilège dont personne ne *jouit* plus, du moins dans l'empire. Mon paradis se trouve « à l'ombre de mon épée »... Au fond, j'avais mis en pratique une maxime de Stendhal qui conseille de faire son entrée dans le monde *avec un duel*. Et comme j'avais bien choisi mon adversaire! C'était le premier libre penseur de l'Allemagne... A vrai dire, c'était une espèce toute nouvelle de libre-pensée qui s'exprimait pour la première fois. Jusqu'à présent rien ne m'a été plus étranger que toute la catégorie des « libres penseurs », qu'ils soient Européens ou Américains. Avec ceux-là, qui sont les têtes creuses et les pantins de l' « idée moderne », je me trouve même beaucoup plus complètement en contradiction qu'avec n'importe lequel de leurs adversaires. Ils veulent aussi rendre l'humanité « meilleure », à leur façon et à leur image. Ils déclareraient une guerre implacable à tout ce que je suis,

à tout ce que je *veux*, en admettant qu'ils soient capables de le comprendre. Ils croient tous encore à l' « Idéal »... Je suis le premier *immoraliste*.

3.

Je ne voudrais pas prétendre que les deux *Considérations* désignées par les noms de Schopenhauer et de Wagner pourraient servir particulièrement à l'intelligence de ces deux cas, ni même à en poser le problème psychologique, exception faite bien entendu de certains détails. Cependant, avec une profonde sûreté d'instinct, ce qu'il y a d'élémentaire dans la nature de Wagner était déjà désigné comme un don de comédien qui, dans tous ses moyens et toutes ses intentions, ne tire que ses propres conséquences. Au fond, avec ces deux écrits, je voulais faire toute autre chose que de la psychologie. Un problème d'éducation qui n'avait pas son pareil, une nouvelle conception de la *discipline de soi*, de la *défense de soi*, allant jusqu'à la dureté, une poussée vers le sublime et vers la tâche historique, — cherchait à trouver là sa première expression. Tout bien considéré, je me suis emparé de deux types célèbres et nullement encore fixés, je les ai pris aux cheveux, comme on prend une occasion aux cheveux, simplement pour exprimer quelque chose, pour avoir en mains quelques formules, quelques indications, quelques moyens d'expression de plus. Du reste, je fais allusion à cette particularité, avec une sagacité absolument inquiétante, à la 93e page de la troisième *Considération inactuelle*. Platon s'est servi de Socrate de la même façon, comme d'une *sémiotique* pour Platon.

Maintenant que je reviens avec un certain recul aux états d'âme dont ces écrits sont le témoignage, je ne voudrais pas disconvenir qu'au fond ils ne parlent que de moi-même. L'ouvrage *Wagner à Bayreuth* est une vision de mon avenir; par contre, dans *Schopenhauer éducateur*, sont inscrits à la fois mon histoire intime, et mon *devenir*. On y trouve, avant tout, le *vœu* que j'ai fait!

Ce que je suis aujourd'hui, *où* je suis aujourd'hui — une hauteur où je ne parle plus avec des mots, mais avec des coups de foudre — ô combien loin j'en étais alors encore! Mais je *voyais* la terre,... je ne me trompai pas un seul instant sur la route qui restait à parcourir, sur l'état de la mer, sur les dangers *et* le succès! Il y a un grand calme dans la promesse, une

heureuse perspective dans un avenir qui ne doit pas rester seulement en vain une promesse! — Ici chaque mot est vécu, profondément, intimement. Il n'y manque pas de choses douloureuses, il y est des mots qui sont véritablement sanglants. Mais le vent d'une *grande* liberté souffle par-dessus tout cela, la blessure même n'apparaît pas comme une objection.

Comment j'entends le philosophe, comme un terrible explosif qui met tout en danger; comment je sépare mon idée du « philosophe », par une distance de plusieurs lieues, de la notion que renferme encore la personnalité de Kant, pour ne rien dire du tout des « ruminants » académiques et autres professeurs de philosophie : au sujet de tout cela cet écrit donne un enseignement inépuisable, en concédant même que ce n'est pas, au fond, « *Schopenhauer éducateur* », mais son antipode, « *Nietzsche éducateur* », qui prend ici la parole. En considérant que mon métier était alors celui d'un savant et aussi que je *m'entendais* à mon métier, le morceau de sévère psychologie du savant qui apparaît soudain dans cet écrit n'est pas sans importance. Il exprime le *sentiment de la distance*, la profonde sûreté de main, pour discerner ce qui peut être chez moi la tâche, de ce qui n'est que moyen, intermède, œuvre accessoire. Ce fut ma sagesse d'avoir été beaucoup de choses, dans des endroits différents, pour pouvoir devenir *Un*, pour pouvoir aboutir à un seul. Il était nécessaire que pendant un certain temps je fusse savant.

HUMAIN, TROP HUMAIN

I.

Humain, trop humain, avec ses deux continuations, est le monument commémoratif d'une crise. Je l'ai intitulé : un livre pour les esprits *libres*, et presque chacune de ses phrases exprime une victoire; en l'écrivant je me suis débarrassé de tout ce qu'il y avait en moi d'*étranger* à ma vraie nature. Tout idéalisme m'est étranger. Le titre de mon livre veut dire ceci : « Là où vous voyez des choses idéales, *moi* je vois ... des choses humaines, hélas ! trop humaines ! » — Je connais *mieux* l'homme. — Un « esprit libre » ne signifie pas autre chose qu'un esprit *affranchi*, un esprit qui a repris possession de lui-même. Le ton, l'allure apparaissent complètement chan-

gés : on trouvera ce livre sage, posé, parfois dur et ironique. On dirait qu'un certain « intellectualisme » au goût aristocratique s'efforce constamment de dominer un courant de passion qui gronde par en dessous. A cet égard il est dans l'ordre que ce soit le centenaire de la mort de Voltaire précisément qui serve, en quelque sorte, d'excuse à une publication de ce genre en 1878 déjà. Car Voltaire est, par contraste avec tout ce qui écrivit après lui, avant tout un grand seigneur de l'esprit : ce que je suis moi aussi. — Le nom de Voltaire sur un écrit de moi, c'est là en réalité un progrès — vers *moi-même*. — Si l'on regarde de plus près, on découvre un esprit impitoyable qui connaît tous les recoins où s'abrite l'idéal, où se trouvent ses oubliettes et son dernier refuge. Armé d'une torche, mais dont la flamme ne tremble pas, il projette une lumière crue dans ce monde *souterrain* de l'idéal. C'est la guerre, mais la guerre sans poudre ni fumée, sans attitudes guerrières, sans gestes pathétiques ni contorsions, — car tout cela serait de l' « idéalisme ». Tranquillement une erreur après l'autre est posée sur la glace ; l'idéal n'est pas réfuté, — il est *congelé*. — Ici, par exemple, c'est « le génie » qui gèle ; tournez le coin et vous verrez geler « le saint » ; sous une épaisse chandelle de glace gèle « le héros » ; pour finir c'est « la foi », ce qu'on appelle « la conviction », qui gèle : « la pitié » aussi se réfrigère considérablement, — presque partout gèle la « chose en soi »...

2.

L'origine de ce livre remonte à l'époque des premières représentations solennelles de Bayreuth ; le sentiment que tout ce qui m'entourait là-bas m'était foncièrement étranger est une des conditions préalables de sa naissance. Celui qui se fait une idée des visions qui à ce moment-là déjà avaient surgi sur mon chemin devinera sans peine ce que je ressentis, quand un beau jour je me réveillai à Bayreuth. Il me semblait rêver. — Où donc étais-je ? Je ne reconnaissais rien, c'est à peine si je reconnaissais Wagner. En vain je feuilletais mes souvenirs. Tribschen, — une lointaine Ile bienheureuse : — pas l'ombre d'une ressemblance. Les jours incomparables, lors de la pose de la première pierre fêtée par un petit groupe d'initiés qui se trouvaient là *à leur place* et à qui point n'était besoin de souhaiter le doigté délicat pour les choses subtiles : pas

l'ombre d'une ressemblance. *Qu'est-ce qui s'était passé ?* On avait traduit Wagner en allemand. Le Wagnérien s'était rendu maître de Wagner ! — l'art *allemand !* le maître *allemand !* la bière allemande ! ... Nous autres, qui ne savons que trop bien à quels artistes raffinés, à quel cosmopolitisme du goût, l'art de Wagner s'adresse seulement, nous étions hors de nous de trouver Wagner habillé de « vertus » allemandes. — J'ai la prétention de connaître le Wagnérien. J'en ai « vécu » trois générations, depuis feu Brendel, qui confondait Wagner avec Hegel, jusqu'aux « idéalistes » du *Journal de Bayreuth*, qui confondent Wagner avec eux-mêmes,— j'ai entendu toutes sortes de confessions de « belles âmes » sur Wagner. Un royaume pour un mot sensé ! — La prodigieuse société, en vérité ! Nohl, Pohl et autres « drôles » de cet acabit jusqu'à l'infini ! Toutes les difformités s'y coudoient, aucune n'y manque, même l'antisémite. — Le pauvre Wagner ! Où s'était-il fourvoyé ! — Si du moins il était allé parmi les pourceaux ! Mais parmi les Allemands ? — On devrait bien une fois, pour l'édification de la postérité, empailler un Bayreuthien authentique, ou mieux encore le mettre dans l'esprit-de-vin — car c'est l'esprit qui manque ici — avec l'inscription suivante : Spécimen de « l'esprit » en vue de qui fut fondé « l'empire allemand ». — Bref, au milieu des réjouissances, je partis tout à coup pour quelques semaines, je partis soudain, bien qu'une charmante Parisienne eût cherché à me consoler. Auprès de Wagner, je m'excusai seulement par un télégramme fataliste. Dans un coin perdu du Bœhmerwald, Klingenbrunn, j'allai porter, comme une maladie, ma mélancolie et mon mépris de l'Allemand; — et de temps en temps, je notais sous le titre général de *le Soc de la charrue* quelques phrases dans mon carnet, — de mordantes remarques de psychologie qu'on retrouverait peut-être encore dans *Humain, trop humain*.

3.

Ce qui se décida à ce moment, ce ne fut pas ma rupture avec Wagner. Je pris conscience d'une aberration générale de mes instincts dont mes erreurs de détails — qu'elles eussent nom « Wagner » ou « professorat de Bâle » — n'étaient que des symptômes particuliers. Je fus pris d'une véritable *impatience* contre moi-même; je vis qu'il était grand temps de

songer à redevenir moi-même. Soudain je m'aperçus, avec une inexorable clarté, combien de temps j'avais déjà gaspillé, combien toute mon existence de philologue se révélait stérile et fortuite en regard de ma véritable mission. J'eus honte de cette modestie *mensongère*...

J'avais derrière moi dix années de ma vie, dix années où l'*alimentation* de l'esprit avait été, à proprement parler, suspendue chez moi, où je n'avais rien appris d'utile, où j'avais oublié énormément de choses, absorbé comme je l'étais avec un bric-à-brac d'érudition poussiéreuse. Cheminer à pas de tortue parmi les métriciens grecs, avec minutie et de mauvais yeux — voilà où j'en étais venu ! — Je me voyais avec pitié tout maigre et décharné : les « réalités » faisaient absolument défaut dans ma provision de science, et les « idéalités » ne valaient pas le diable ! — Une soif véritablement brûlante me saisit : depuis ce moment je n'ai plus rien fait que de la physiologie, de la médecine et des sciences naturelles, — je ne suis même retourné aux études proprement historiques qu'autant que ma *tâche* m'y contraignait impérieusement. C'est alors que je devinai aussi pour la première fois la corrélation qui existe entre cette activité choisie contrairement à l'instinct naturel, entre ce qu'on appelle une « vocation », encore que *rien* ne vous y « appelle », et ce besoin d'*assoupir* le sentiment de vide et d'inanition du cœur à l'aide d'un art qui sert de narcotique — de l'art wagnérien, par exemple. Un regard jeté avec précaution autour de moi m'a fait découvrir qu'une foule de jeunes hommes souffrent du même mal. Une violence faite à la nature en entraîne forcément une seconde. En Allemagne, dans « l'empire allemand » (pour éviter toute méprise possible), il n'y a que trop de jeunes gens qui sont condamnés à prendre une décision prématurée, puis à mourir lentement de consomption, écrasés sous le poids d'un fardeau qu'ils ne peuvent plus rejeter. — Ceux-là réclament Wagner en guise de *narcotique*, — ils s'oublient, ils se débarrassent d'eux-mêmes pendant un instant. — Que dis-je ! — *pendant cinq à six heures !*

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

(*A suivre.*)

CHATEAUBRIAND
ET LA TOMBE DE PAULINE DE BEAUMONT

—

I

La vie de Chateaubriand a été traversée de tant d'événements romanesques qu'il n'est pas surprenant qu'il se soit greffé sur eux une foule de légendes.

Cependant il y en a qu'un historien sérieux ne saurait laisser s'accréditer sans manquer à son devoir. — De ce nombre est celle que M. Ernest Daudet vient de mettre en circulation dans le chapitre intitulé « Autour de Hoche » de ses *Récits des Temps révolutionnaires* (1).

Parlant du château de Gaillefontaine, où M. le marquis des Roys a réuni les papiers et reliques du général, son aïeul maternel, M. Ernest Daudet s'exprime ainsi :

« Cette terre de Gaillefontaine appartenait, lorsque éclata la Révolution, à M. de Montmorin, le ministre des Affaires étrangères de Louis XVI. Couvert de dettes et contraint, pour les payer, de se défaire de ce domaine, il le vendit à Joseph Durney, administrateur de la trésorerie nationale. Mais, avant d'en avoir reçu le prix, il périssait, massacré à la prison des Carmes, pendant les journées de septembre. Bientôt après, tous les membres de sa famille étaient envoyés à la mort, à l'exception d'une fille, qui fut cette poétique Pauline de Beaumont qu'a immortalisée Chateaubriand. Puis Durney montait à son tour sur l'échafaud, au mois de ventôse de l'an II. La difficulté d'établir à qui appartenait la terre de Gaillefontaine, vendue mais non payée, la sauva de la confiscation. Le calme revenu, les héritiers Durney la mirent en vente en 1800, afin de s'acquitter envers Mme de Beaumont, héritière de Montmorin. Mme Hoche l'acheta. En 1803, Mme de Beaumont mourait à Rome, et c'est à ses ayants droit que Mme Hoche eut à faire les derniers paiements.

(1) 1 vol. in-18, chez Hachette.

« Son petit-fils l'entendit maintes fois raconter qu'à valoir sur la somme dont elle était débitrice elle fut invitée par son notaire à verser 30.000 fr. à Chateaubriand, qui était alors secrétaire de la légation de France à Rome. *Il vint les chercher lui-même à Gaillefontaine. A l'en croire, ils étaient destinés à payer le monument funéraire que, d'accord avec les héritiers de Mme de Beaumont, il allait élever à celle-ci dans l'église Saint-Louis-des-Français.* »

Je m'étonne que M. Ernest Daudet, qui devrait connaître son Chateaubriand, n'ait pas fait observer au marquis des Roys combien son récit lui paraissait invraisemblable. Il le pouvait d'autant mieux que M. Edmond Biré, avec qui il entretenait certainement des relations d'amitié, a raconté dans son édition des *Mémoires d'outre-tombe* que le tombeau (de Pauline) coûta 9.000 fr. et que, pour en payer le prix, Chateaubriand dut vendre tout ce qu'il avait. Mais M. Ernest Daudet ne vit dans cette contradiction « qu'un point d'histoire intéressant à éclaircir », et, au lieu de procéder à cet éclaircissement qui s'imposait, il se contenta de faire cette réflexion singulièrement désobligeante pour celui qui en est l'objet :

« Si, pour acquitter une dette de 9.000 fr., Chateaubriand en avait reçu 30.000, on ne s'expliquerait pas qu'il eût recouru à un expédient pour se libérer, à moins toutefois qu'ils ne lui aient été comptés qu'après coup et à titre de remboursement. *ce qui, d'ailleurs, ne justifierait pas le bénéfice que, dans cette hypothèse, il aurait réalisé sur le tombeau de son amie.* »

Et voilà précisément ce que Biré n'aurait pas manqué de relever, s'il était encore de ce monde, et ce qui me met aujourd'hui la plume à la main.

Examinons donc les faits de la cause, comme on dit au Palais.

La première chose qui me frappe dans le récit de M. Ernest Daudet, c'est que les biographes de Pauline de Beaumont ne parlent pas plus de Gaillefontaine que si cette terre n'avait jamais appartenu à la famille de Montmorin. M. Bardoux, qui a consacré tout un volume à la poétique amie de Chateaubriand, nous dit bien que le comte de Montmorin avait trouvé dans la corbeille de noces de Françoise-Gabrielle de Tanes, sa cousine et sa femme, les fiefs de Tallende et de Thadien,

des Martres et de Mouton, mais il ne nous dit pas d'où ni comment lui serait venue la terre de Gaillefontaine. Et Chateaubriand, qui, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, ne perd pas une occasion de célébrer les lieux qui lui rappellent ses belles maîtresses, est aussi muet à cet égard que M. Agénor Bardoux.

Quel est donc le secret de ce double silence? J'ai beau chercher, je ne le trouve pas. Que M. Bardoux ait ignoré que Gaillefontaine appartint jusqu'à la Révolution au ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, cela n'a rien d'extraordinaire, mais ce qui l'est tout à fait, c'est que Chateaubriand — qui a des couplets d'une tristesse poignante sur Savigny, où il écrivit *le Génie du Christianisme* sous l'aile, on peut bien le dire, de *l'Hirondelle* (1), et sur le château abandonné dePassy, près de Villeneuve, où Pauline passa une partie de sa jeunesse — n'ait pas une larme, pas un souvenir pour Gaillefontaine où, pourtant, s'il fallait en croire le marquis des Roys, il serait venu toucher le prix du tombeau de son amie! Il est vrai que, si les choses s'étaient passées comme on nous le dit, Chateaubriand n'avait aucune raison de les rappeler, même de loin!

Mais la question est justement de savoir s'il est jamais venu à Gaillefontaine, et, jusqu'à preuve du contraire, je n'hésite pas à nier le fait, tant il me semble inexplicable.

Toutes les circonstances qui marquèrent les derniers jours et la mort de Mme de Beaumont sont aujourd'hui connues, grâce aux ouvrages de MM. Raynal, Bardoux, Chédieu de Robethon et Pailhès, sans parler des *Mémoires d'outre-tombe*, qui contiennent sur ce triste sujet quelques pages immortelles.

Chateaubriand était arrivé à Rome (2) le 23 juin 1803.

Mme de Beaumont l'y rejoignit dans les premiers jours d'octobre et mourut entre ses bras le 4 novembre suivant.

Quand on ouvrit son testament, daté du 15 mai 1802, on fut quelque peu surpris de voir qu'elle ne laissait à Chateaubriand que ses livres. Cette surprise éclate manifestement dans la lettre que Fontanes écrivit à René pour lui faire savoir qu'il partageait tout ses regrets, et aussi qu'il avait rem-

(1) On appelait ainsi Mme de Beaumont dans la société de Chateaubriand, parce qu'elle avait annoncé le printemps, le renouveau de l'esprit religieux.

(2) En qualité de secrétaire d'ambassade.

pli exactement le mandat dont il l'avait chargé après la mort de Pauline.

« J'ai fait passer à M. de la Luzerne, lui disait-il, la touchante relation qui lui était destinée. Le vieux Saint-Germain, domestique de votre amie, s'est chargé de la porter. Ce bon serviteur m'a fait pleurer en me parlant de sa maîtresse. Je lui a dit qu'il avait un legs de 10.000 francs; mais il ne s'en est pas occupé un seul moment.

« S'il était possible de parler d'affaires dans de si lugubres circonstances, *je vous dirais qu'il était bien naturel de vous donner au moins l'usufruit d'un bien qui doit passer à des collatéraux éloignés et presque inconnus.* J'approuve votre conduite; je connais votre délicatesse; mais je ne puis avoir pour mon ami le même désintéressement qu'il a pour lui-même. J'avoue que cet oubli m'étonne et m'afflige. »

Mais Chateaubriand n'en fut ni affligé ni seulement étonné. Il a mis au bas de la lettre de Fontanes cette petite note qui en dit très long sur sa délicatesse en matière d'argent: « L'amitié de M. de Fontanes va beaucoup trop loin : Mme de Beaumont m'avait mieux jugé, elle pensa sans doute que, si elle m'eût laissé sa fortune, je ne l'aurais pas acceptée (1). »

Et qu'on ne dise pas comme l'autre : « Ils sont trop verts ! » La noblesse de ces lignes est confirmée par tout ce que nous savons de la conduite antérieure et postérieure de Chateaubriand.

Antérieurement à la mort de Mme de Beaumont, et précisément à cause d'elle, il faillit rompre avec Mme de Custine, parce qu'elle lui avait prêté, dans une circonstance difficile, des sentiments qui cadraient mal avec les siens.

Pauline avait pris le lit en arrivant à Rome, et Chateaubriand, qui lui prodiguait les soins les plus tendres, avait épuisé ses dernières ressources. Un autre que lui, surtout dans les termes où ils étaient ensemble, n'aurait pas hésité à lui faire part de sa détresse. Il le pouvait d'autant mieux que Mme de Beaumont savait qu'il n'avait aucune fortune. Chateaubriand pensa qu'un pareil aveu dans un tel moment ne serait pas digne; il préféra s'adresser à Mme de Custine, qui avait déjà pour lui plus que de l'admiration, et qui était en situation de l'obliger, mais il avait compté sans la jalousie de la femme.

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II p. 380, éd. Biré.

Mme de Custine, qui avait vu avec tristesse Mme de Beaumont partir pour Rome, refusa d'obliger son ami pour ne pas faire le jeu d'une rivale ; elle commit même l'indiscrétion de parler dans son monde de la demande de Chateaubriand — ce qui lui attira de la part de René, quand la chose lui revint aux oreilles, une des lettres les plus fières qu'il ait jamais écrites.

« Il me serait fort égal, lui mandait-il, qu'on dît que je vous ai demandé un service. Mais ce sont les circonstances qu'on ajoute à cela qui sont si odieuses que je ne voudrais pas même les écrire, et que mon cœur se soulève en y pensant. Vous vous êtes fort trompée si vous avez cru que Madame .... m'ait jamais rendu des services dans le genre de ceux dont il s'agit : c'est moi, au contraire, qui ai eu le bonheur de lui en rendre. J'ai toujours cru, au reste, que vous avez eu tort de me refuser. Dans votre position, rien n'était plus aisé que de vous procurer le peu de chose que je vous demandais ; j'ai vingt amis pauvres qui m'eussent obligé poste pour poste, si je ne vous avais donné la préférence. Si jamais vous avez besoin de mes faibles ressources, adressez-vous à moi, *et vous verrez si mon indigence me servira d'excuse* (1). »

En effet, son indigence n'arrêta jamais Chateaubriand, soit qu'il s'agît d'obliger un ami, soit qu'il s'agît de ses propres intérêts. De 1803, date de la mort de Mme de Beaumont, à 1830, date de la chute des Bourbons et de la perte de son influence, on peut dire qu'il ne vécut que de sacrifices.

Après la mort de Pauline, ses amis eurent toutes les peines du monde à l'empêcher de donner sa démission de secrétaire d'ambassade à Rome ; on sait qu'après le meurtre du duc d'Enghien il refusa noblement le nouveau poste que le premier Consul lui avait donné dans le Valais. Plus tard, sous le gouvernement de ses préférences, quand il jugea que le ministère imprimait aux affaires de l'Etat une direction mauvaise, il quitta de même son ambassade de Rome ; enfin, quand, pour le punir de son opposition irréductible, d'anciens amis s'oublièrent jusqu'à le dépouiller de la pairie, il ne consentit jamais à toucher le traitement de pair de France que le roi Charles X s'offrait généreusement à lui payer sur sa cassette.

Il était d'une race où le souci de l'honneur prime, Dieu

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 574.

merci, celui de l'argent, et d'une famille qui, pour avoir eu comme devise, dans les temps anciens, ce mot glorieux : *Je sème l'or*, ne s'enrichit jamais au service des rois de France.

Rappelez-vous l'admirable page des *Mémoires d'outre-tombe*, où Chateaubriand raconte son entrevue à Prague avec le vieux roi Charles X :

« Je dis : Sire, vos fidèles sujets ont souvent pensé que votre royale indigence pouvait avoir des besoins ; ils sont prêts à se cotiser, chacun selon sa fortune, afin de vous affranchir de la dépendance de l'étranger. — Je crois, mon cher Chateaubriand, dit le roi en riant, que vous n'êtes guère plus riche que moi. Comment avez-vous payé votre voyage ? — Sire, il m'eût été impossible d'arriver jusqu'à vous, si Mme la duchesse de Berry n'avait donné l'ordre à son banquier, M. Jauge, de me compter 6.000 francs. — C'est bien peu ! s'écria le roi ; avez-vous besoin d'un supplément ? — Non, Sire, je devrais même, en m'y prenant bien, rendre quelque chose à la pauvre prisonnière, mais je ne sais guère regratter. — Vous étiez un magnifique seigneur à Rome ? — J'ai toujours mangé consciencieusement ce que le roi m'a donné ; il ne m'en est pas resté deux sous. — Vous savez que je garde toujours à votre disposition votre traitement de pair : vous n'en avez pas voulu. — Non, Sire, parce que vous avez des serviteurs plus malheureux que moi. Vous m'avez tiré d'affaire pour les 20.000 francs qui me restaient encore de dettes sur mon ambassade de Rome, après les 10.000 autres que j'avais empruntés à votre grand ami, M. Laffitte. — Je vous les devais, dit le roi, ce n'était pas même ce que vous aviez abandonné de vos appointements en donnant votre démission d'ambassadeur, qui, par parenthèse, m'a fait assez de mal. — Quoi qu'il en soit, Sire, dû ou non, Votre Majesté, en venant à mon secours, m'a rendu dans le temps service, et moi je lui rendrai son argent quand je pourrai ; mais pas à présent, car je suis gueux comme un rat, ma maison, rue d'Enfer, n'est pas payée. Je vis pêle-mêle avec les pauvres de Mme de Chateaubriand, en attendant le logement que j'ai déjà visité, à l'occasion de Votre Majesté, chez M. Gisquet. Quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital ; s'il y en a un, je dors sur les deux oreilles ; *le vivre et le couvert, en faut-il davantage ?* — Oh ! ça ne finira pas comme ça. Combien, Chateaubriand, vous

faudrait-il pour être riche ? — Sire, vous y perdriez votre temps ; vous me donneriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un pâtard ce soir.

« Le roi me secoua l'épaule avec la main :

— « A la bonne heure ! mais à quoi diable mangez-vous votre argent ? — Ma foi, Sire, je n'en sais rien, car je n'ai aucun goût et ne fais aucune dépense ; c'est incompréhensible ! Je suis si bête qu'en entrant aux Affaires étrangères je ne voulus pas prendre les 25.000 francs de frais d'établissement, et qu'en sortant je dédaignai d'escamoter les fonds secrets (1). »

On dirait vraiment que dans cette page, où pointe la morgue du grand seigneur, Chateaubriand ait voulu répondre par avance à ceux qui pourraient l'accuser plus tard d'avoir été un homme d'argent — quand il ne fut qu'un panier percé !

II

Mais revenons au tombeau de Pauline de Beaumont.

Nous avons vu que, dans sa succession, Chateaubriand n'avait reçu pour sa part que sa bibliothèque, et que, bien loin d'en concevoir quelque dépit, il en avait montré une véritable satisfaction. Ce qui le prouve surabondamment, c'est la façon quasi royale avec laquelle il honora ses cendres et sa mémoire. Non content de l'avoir fait inhumer dans l'église Saint-Louis-des-Français, il s'occupa immédiatement de lui élever un mausolée digne d'elle, et, dès le 20 novembre — trois semaines après sa mort — il écrivait à Guéneau de Mussy :

« ... Le monument de Mme de Beaumont ME coûtera environ neuf mille francs. J'ai vendu tout ce que j'avais pour en payer une partie ; il me reste encore une très belle voiture, mais comme notre amie est montée dedans deux ou trois fois et que sa maladie est regardée ici comme contagieuse, j'ai peur de ne pouvoir me défaire de cette voiture (2). »

Il est clair après cela que Chateaubriand avait pris tous les frais de ce monument à sa charge. Autrement, il n'aurait pas dit qu'il LUI coûterait neuf mille francs ; encore moins aurait-il fait graver au-dessous de l'épitaphe ces mots qui, dans sa pensée, devaient associer à tout jamais leurs noms et leur souvenir :

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 89.
(2) Bardoux, *la Comtesse Pauline de Beaumont*, p. 386.

F.-A. DE CHATEAUBRIAND
A ÉLEVÉ CE MONUMENT
A SA MÉMOIRE

Au surplus, voici un autre document qui ne laisse place à aucun doute. Je le tiens de M. l'abbé Pailhès, curé de Bordeaux, qui connaît Chateaubriand mieux que personne. C'est une lettre que l'illustre écrivain adressait, le 25 mars 1805, à M. Marin, statuaire (1), celui-là même qu'il avait chargé d'exécuter le mausolée de Pauline. Voici cette lettre. Je la livre aux méditations de M. Ernest Daudet :

« Mon dessein, mon cher Monsieur, est d'honorer la mémoire de Mme de Beaumont et de sa famille par le monument que vous avez achevé. Je ne tiens point aux inscriptions. Faites pour le mieux; je serai toujours content pourvu que le monument soit placé le plus tôt possible.

« La chicane qu'on vous a faite est ridicule ; mais il s'agissait de moi, et je devais m'y attendre. C'est dans l'ordre. Encore une fois, je remets le tout à votre jugement.

« Vous verrez par le billet ci-inclus que je me suis conformé à vos désirs. J'ai payé entre les mains de votre ami de petites sommes. Dans les jours de ma prospérité, je m'étais engagé avec M. d'Agincourt à porter le prix de votre travail à 400 piastres. J'en viens de payer 100, outre le complément des frais. Je vous en dois donc encore 300; ce qui fera pour le monument la totalité de 878 piastres.

« Je tâcherai de m'acquitter envers vous le plus tôt possible. A mesure qu'il me rentrera quelque chose des éditions du *Génie du Christianisme*, ce sera pour vous. Votre travail est inestimable, et si j'étais riche, je saurais ce que j'aurais à faire ; mais vous savez que j'ai embrassé le parti de la pauvreté. Ne me regardez plus que comme une espèce d'artiste, votre confrère, qui n'a malheureusement pas comme vous l'art d'animer le marbre et de faire parler la pierre. »

Ainsi, c'est avec l'argent du *Génie du Christianisme* que fut payé le monument funéraire de Pauline. Quand on sait que cet ouvrage fut composé aux pieds de cette charmante femme, cela ne devient-il pas très délicat et très touchant?

(1) M. Morin habitait à Paris, place de la Concorde, au coin de la rue de la Concorde.

Et maintenant comment expliquer la légende de Gaillefontaine?

J'avoue que plus j'y réfléchis et moins je devine. Si Mme de Beaumont avait choisi Chateaubriand pour son exécuteur testamentaire, il aurait pu se rendre à Gaillefontaine, comme le dit M. Ernest Daudet, pour toucher cette somme de trente mille francs au nom des héritiers de son amie. Mais, Pauline ayant jugé à propos de confier ce mandat à M. Guillaume de la Luzerne, son beau-frère, je ne vois pas comment et pourquoi celui-ci aurait donné procuration à Chateaubriand pour toucher cette somme en son lieu et place.

Il n'y a que la quittance laissée aux mains de Mme Hoche qui pourrait nous édifier pleinement sur ce point. Si je m'appelais M. Ernest Daudet, je ne dormirais pas tranquille avant de l'avoir découverte. Cela ne doit pas être si difficile ! Une pièce de cette importance ne se perd pas. Si M. le marquis des Roys ne l'a pas trouvée dans les papiers de sa grand'mère, il connaît sans doute le nom du notaire à qui Mme Hoche l'avait remise avec le reste du prix d'acquisition. Ce notaire a eu des successeurs, et celui qui tient aujourd'hui son étude a très probablement gardé tous les dossiers de l'époque : cela ne remonte pas si haut ! Que M. Ernest Daudet prenne la peine de rechercher le dossier de la vente de Gaillefontaine. La recherche n'est point banale, étant donnés son objet et aussi les deux grands noms qui se trouvent mêlés à cet acte historique par le hasard des circonstances. Quand elle n'aurait d'autre résultat que d'expliquer le voyage de Chateaubriand à Gaillefontaine, M. Ernest Daudet ne doit pas hésiter une minute.

Bien que la mémoire de Chateaubriand me paraisse au-dessus du soupçon qu'il vient de faire peser sur elle, je gagerais qu'il s'est rencontré des lecteurs pour ajouter foi à son récit. Nous vivons dans un temps où l'on est très dur aux grands hommes. C'est à qui, morts ou vivants, se fera un malin plaisir d'ôter quelques rayons à leur auréole de gloire.

Chateaubriand fut de bonne heure aux prises avec la calomnie : il est vrai qu'il y prêta le flanc plus souvent qu'à son tour.

Il écrivait un jour à Mme de Custine, justement à propos du service qu'elle lui avait refusé, quand il était à Rome :

« Ces calomnies sont devenues pour moi des choses toutes

simples; on m'y a si fort accoutumé que je trouverais presque étrange qu'il n'y en eût pas toujours quelques-unes de répandues sur mon compte. »

Mais il y a calomnies et calomnies. Et si quelqu'un, de son vivant, l'avait accusé d'avoir trafiqué de la tombe de Pauline de Beaumont, je ne pense pas que Chateaubriand se fût contenté de hausser les épaules. Il avait à un trop haut degré le sentiment de l'honneur pour ne pas faire prompte et éclatante justice de cette infamie.

LÉON SÉCHÉ.

NUITS D'ESPAGNE

—

LA VEILLÉE DE LA MORTE

—

On traversait le *patio* sombre, on montait un escalier noirâtre aux marches glissantes, raide comme une échelle. Sur la galerie circulaire surplombant la cour, des ombres accroupies chuchotaient autour d'un bassin plein de braises. De la porte ouverte, dont elles encombraient l'entrée, sortait une lumière blafarde qui les éclairait vaguement.

Elles s'écartèrent pour me laisser passer.

— Dans la chambre basse blanchie à la chaux, des femmes enfouies dans de grands châles formaient un cercle au milieu duquel brûlait un *brasero*. Au fond de la salle, des hommes se levèrent. Un vieillard ôta lentement son chapeau à large bord et me tendit la main : ses cheveux étaient noirs, mais sa face, rasée et pâlie, desséchée et fendillée de rides, disait l'âge et la fatigue ; des sillons bleuâtres se creusaient au-dessous de ses yeux, traces des dernières angoisses.

Le cercle s'élargit, on m'apporta une chaise.

Personne ne parlait; de temps à autre, un soupir profond sortait de l'une des masses sombres effondrées sur les chaises.

Du regard, je cherchai la morte. Au bout de la pièce, dans un large lit, elle reposait, vêtue de deuil, le visage masqué d'un mouchoir, longue loque noire jetée sur le drap blanc.

Non loin d'elle, la figure encadrée d'un foulard qui s'avançait au-dessus du front, enveloppait ses traits dans un ovale d'ombre, une femme svelte, jeune sans doute, se tournait et se retournait sur sa chaise avec des gémissements. Elle leva la main à ses tempes d'un geste de souffrance : « Oh ! j'ai mal ! ma tête se déchire ! » On ne répondit pas.

Le temps passait lentement. Un tic-tac sonnait régulièrement ; celui d'un réveil-matin placé sur la table de bois blanc, à gauche de l'entrée, et qui marquait dix heures. Une lampe à pétrole sans abat-jour éclairait la chambre de sa lueur jaune.

Une fiole de médecine et un bol ébréché traînaient à côté.

Légèrement assoupi, je regardais devant moi par la porte grande ouverte. Une chaleur lourde sortait du *brasero* et de ces gens rassemblés. Vis-à-vis, sur la galerie d'en face, de l'autre côté du *patio*, une bande de lumière filtrait d'une chambre mal fermée; sur cette raie brillante, des ombres passaient et repassaient.

Des bruits de voix querelleuses montaient.

Les voisins massés à l'entrée parlaient à voix basse. Des éclats de rire brusquement réprimés fusaient par moments.

Luttant contre l'hypnose où me plongeait la bande de lumière, mon regard erra sur les veilleurs.

Deux hommes entouraient le père Tomasio, le vieillard qui m'avait salué à mon arrivée : l'un, jeune, aux cheveux d'un blond fadasse, l'autre, plus âgé, sur les joues mal rasées duquel des poils blancs luisaient.

Il se trouvait à ma gauche; je le reconnaissais maintenant, c'était Paco, un jardinier de mon ami François, l'horticulteur de la Calzada. A ma droite, une jeune fille boulotte, aux cheveux ébouriffés, serrée dans son châle noir, sommeillait. La lampe, en l'éclairant obliquement, coupait son visage d'ombres bouffissantes.

Quelques vieilles, immobiles, les paupières baissées, ronflaient : d'autres se résistaient à dormir, et leurs têtes, encapuchonnées de noir, s'abaissaient lentement jusqu'à ce que leur menton touchât leur poitrine; alors, d'un sursaut brusque, elles se redressaient.

Des femmes d'un âge mûr, aux traits anguleux, à l'expression résignée, complétaient le cercle.

Mon regard se reporta vers le lit de la morte, sur la triste jeune fille, dont les lamentations avaient cessé, et qui, maintenant, effondrée dans ses longs voiles de deuil, s'affaissait sur sa chaise. De temps à autre une plainte sourde la remuait.

Penchée sur son épaule, une amie l'encourageait à voix basse, la pressait de descendre pour boire quelque chose. Un mouvement de tête, négatif et obstiné, était la seule réponse.

Subitement, elle leva la tête et se tourna vers nous. Sur cette figure longue et fine, salie à la hâte de poudre de riz, les larmes avaient creusé des sillons plus roses; de grands yeux brûlaient sous l'ombre de la capuche, des yeux las, fatigués

d'avoir pleuré, où flottait une indifférence hébétée, l'expression d'écrasement que laisse la désillusion d'une lutte inutile.

Je reconnaissais à peine la fillette gracieuse et franche que, il y avait un mois, par une radieuse matinée de janvier, j'avais rencontrée dans le parc avec son *novio* (1), arrachant des roses blanches aux buissons ensoleillés.

Elle était triste déjà, et trop pâle et trop grave, et comme elle avait confiance en moi, d'un air rêveur elle m'avait raconté ses peines. La même histoire de tous les hivers : son père infirme, que le moindre froid paralysait, incapable de rien gagner ; et sa mère qui restait sans manger, faisant croire à sa fille et à son mari qu'elle était repue, pour leur laisser le reste du pain... La faim, et le vent humide, qui descendait des planches mal jointes du toit, lui arrachaient, chaque année à la même époque, une toux sèche, quinteuse, persistante, lui faisaient vomir des bols de sang...

Elle pleurait, la petite, de ne pouvoir apporter à la maison que les vingt sous de ses longues heures de travail.

Depuis je ne l'avais pas revue. Quelques jours avant de mourir, sa mère m'avait appris qu'elle se trouvait à Bilbao. « Une très bonne place que lui avait procurée une amie de là-bas. Elle envoyait de l'argent toutes les semaines. Elle était contente de la bonté avec laquelle on la traitait... Pauvre mignonne !... si bonne, si dévouée...! Elle avait eu un gros chagrin de quitter sa famille, de laisser son *novio*... Dieu lui revaudrait ce qu'elle faisait pour ses parents. »

Comme elle était changée, ravagée ! Dans ses yeux autrefois clairs et droits, qui, maintenant, fuyaient le regard avec une expression trouble de honte et d'accablement, il y avait autre chose que de la douleur.

Je me penchai vers le vieux Paco.

— Comment Dolorcita est-elle ici ? Je la croyais bien loin, à Bilbao.

Ses yeux gris d'acier, durs et fouilleurs, se fixèrent sur les miens avec une nuance d'étonnement. Jetant un regard vers le mari de la morte, il eut un haussement d'épaules : « Que sais-je ! » — Mais, plus bas, il me chuchota : « Tout à l'heure, nous sortirons ensemble, Don José. »

(1) Fiancé.

Dans le cercle réveillé par le bruit sourd de nos voix, on s'était remis à parler. Ma grosse voisine racontait à une compagne l'amour de la morte pour ses enfants, ses privations.

— Et ce qui fait le plus de peine, ajoutait-elle, c'est qu'elle n'a pas pu revoir son fils le soldat, son préféré. Dans deux jours il devait revenir de Ceuta. Elle s'en réjouissait tant !... Depuis trois ans qu'elle ne l'avait pas vu... Et comme elle avait pleuré à son départ !... Pas de jour qu'elle ne parlât de lui. Elle avait fait elle-même six paires de chaussettes, trois paires de caleçons, elle lui avait acheté un solide pantalon... petits cadeaux qu'elle se réjouissait tant de lui donner, et qui, pour elle, représentaient bien des sacrifices, du pain mangé sec... quand elle en mangeait... Vous rappelez-vous son désespoir lorsque Dolorcita est partie ? Elle croyait pourtant bien que là-bas...

Soudain, elle s'arrêta, comme craignant d'en avoir trop dit, et regarda le père Tomas à la dérobée.

Celui-ci n'avait rien entendu. Sorti de sa torpeur, il s'animait à parler de sa femme, sa voix rauque et sourde tremblait.

— Elle était bien courageuse, elle avait voulu lutter jusqu'au bout, espérant sortir de la toux et du sang, comme les années précédentes. Le dernier jour, épuisée, trop faible pour se lever, elle s'était résignée à rester dans son lit. Elle se refusait encore à faire venir le docteur. Heureusement qu'on l'avait appelé quand même, et qu'il était venu, sans quoi on aurait emporté le pauvre corps au *departamiento anatomico*, et les médecins l'auraient déchiqueté pour savoir sa maladie.

— Comme elle était accoutumée à souffrir sans se plaindre, elle était morte ainsi, sans rien dire... Il était quatre heures du matin, je sommeillais ; elle m'a demandé un verre d'eau que je lui ai cherché. Elle l'a bu et puis s'est retournée contre le mur... Elle ne bougeait plus... Au bout de quelque temps, ne l'entendant ni tousser, ni respirer, je lui ai touché la main ; elle était toute froide... Peut-être qu'elle n'avait pas souffert... Peut-être — parce qu'elle était si bonne — pour ne pas me réveiller et ne pas me faire de peine, elle avait étouffé son dernier hoquet.

Une grosse femme pleurait. Dolorcita écoutait d'un air distrait.

Et tout à coup, le silence étant tombé dans la salle, on

entendit, au-dessus de la rumeur que faisaient les conversations des voisins rassemblés de l'autre côté de la porte, une voix joviale qui finissait une phrase : «... béatement, elle lui tendit la bouche ». Une hilarité bruyante éclata, aussitôt étouffée.

Instinctivement les gens du deuil suivaient le récit : l'histoire baroque d'une cuisinière et de sa maîtresse. A une réflexion cocasse du conteur, un rire nerveux secoua Dolorès dans sa douleur, et, pour l'excuser : « En voilà un concert qu'ils font à côté, » dit-elle.

Un bruit sec la fit sursauter. Sur la table de bois blanc, la lampe filait; son verre s'était fendu. La flamme jaune éclairait un pastel suspendu à la muraille, le portrait de Dolorès coiffée du haut chignon pointu des gitanes; elle accentuait les ombres, les teintes fausses, maladives et verdâtres du visage plus anguleux et plus osseux que nature.

Autour de ce pastel, diverses photographies représentaient la jeune fille : l'une, drapée dans un châle de Manille, un sourire espiègle retroussant les coins de sa bouche, l'autre grave et dédaigneuse sous la mantille noire, une troisième, avec des touffes d'œillets couvrant la chevelure, et des yeux grands ouverts, d'une arrogance impertinente.

Au-dessous, se trouvait un portrait de son frère, en costume de *torero*.

Ne sachant que faire, distraitement je continuais l'inventaire de cette chambre de pauvres.

Dans une encoignure, des planches, formant étagère, supportaient des bouteilles, des verres, des piles d'assiettes. Plus loin, au-dessus de la morte, trois tableaux étaient accrochés, dont les blancs tournaient au gris, dont les détails s'estompaient sous une teinte noirâtre : l'ovale clair d'un visage de sainte, perdu dans un fond obscur, un saint Jérôme trouble, et l'enfant Jésus caressant l'agneau, familier aux maisons sévillanes.

En la place du plafond, des poutres et des planches enfumées montaient obliquement, formant l'armature aiguë du toit.

Une odeur de friture pénétra dans la chambre.

Du *patio*, une voix aiguë cria : « Dolorcita. » Celle-ci ne semblait pas entendre.

Une tête d'homme en lame de couteau apparut à la porte :

— Dolorcita, ma sœur vous appelle.

— Qu'on me laisse, murmura-t-elle.

Alors son amie la prit par le bras.

— Va manger, lui dit-elle, depuis ce matin tu n'as rien avalé que la poussière de cette chambre.

Et presque de force, elle la fit lever.

On écartait les chaises devant elle. Je profitai de l'occasion pour sortir.

Le vieux Paco me suivait.

Dehors, il faisait presque froid.

Appuyé sur sa longue pique, un *sereno* nous regarda passer, nous salua d'un *buenas noches*.

Personne dans la ville, à cette heure, par cette nuit d'hiver.

Nos pieds trébuchaient sur le pavé inégal; nos pas éveillaient des échos au milieu du silence nocturne.

Un flot de lumière, sortant d'une porte ouverte, éclaira la rue sombre.

— Allons prendre quelques *copitas*, le *manzanilla* nous réchauffera peut-être, proposai-je à Paco tout en entrant dans la taverne.

Une odeur pénétrante d'anis nous monta à la tête. Des tonneaux empilés en pyramides remplissaient le fond de la salle ; à droite et à gauche, sur des planches fixées au mur, des rangées de bouteilles s'alignaient.

Devant ces tonneaux, le cabaretier sommeillait, incliné sur son comptoir. A notre arrivée, il releva brusquement la tête.

Nous nous étions assis dans un coin, à une table en bois ; on nous avait apporté sur un plateau une douzaine de petits verres pleins d'un vin clair, avec leur *tapita*, la tranche de jambon qui en est le condiment nécessaire.

— Allons, dis-je à Paco, qui, silencieux, attendait, buvons.

D'un trait il vida un des verres et gravement le replaça sur le plateau.

— Je ne pouvais vous répondre là-bas, Don José, commença-t-il, et je voulais vous raconter l'histoire plus à loisir.

— Va pour l'histoire, et je poussai vers lui le plateau.

— Vous savez, poursuivit-il, en s'essuyant la bouche du

revers de la main, pour nous, le plus sacré au monde c'est notre mère. Afin de la sauver, nous vendrions la pupille de nos yeux et jusqu'au sang de nos veines. Et comme Dolorcita, ce petit ange du bon Dieu, voyait mourir la sienne, elle a vendu la seule chose qu'elle eût, sa fleur de jeunesse. Penser qu'elle en est venue là, elle plus douce et plus blanche que la *Pastora divina !...*

J'eus un sursaut.

— Que voulez-vous dire ?

— Voilà, Monsieur, je vais vous expliquer, répondit-il de sa voix lente. Le médecin avait dit que, sans les poudres et les sirops, et les œufs et le lait dont elle avait besoin, la *tia* Tomasa ne passerait pas l'hiver. « Par les clous du Christ, *hija mia*, ne te désole pas, il y a remède à tout ; on t'aidera si on peut », avais-je dit à la fillette, un jour que je la rencontrai, les yeux rouges, dépeignée. — Parce que, Monsieur, pour qu'elle fût ainsi dépeignée, elle toujours si proprette et si gentille, il fallait qu'elle eût le cœur bien rongé. — Puis, on ne l'a plus vue. Elle était partie à Bilbao, où elle gagnait beaucoup, paraît-il, à broder des ornements d'église. Régulièrement, par une amie, elle envoyait l'argent à sa mère.

— Parfaitement, c'est ce que l'on m'a raconté, interrompis-je. Je ne vois pas pourquoi...

— Attendez, Monsieur, attendez la fin, répondit-il de son air très calme. Un jour, malgré les médecines, bien qu'on eût maintenant à manger dans la maison, la *tia* Tomasa devint plus malade. — Elle pleurait sans cesse... Bientôt on apprit la vérité. Sa fille, qu'elle croyait à Bilbao, était à Malaga, dans une de ces maisons, vous savez...

Il eut un geste mystérieux.

Je frissonnai ; et, dans ma pensée, surgirent, parmi les ruelles en dédale du vieux Malaga, les maisons aux portes et croisées grandes ouvertes qui, le soir, s'éclairent de lueurs violentes. Des femmes montent et descendent, en chantonnant, le long des escaliers flamboyants de lumière. Au fond des salons tapissés d'étoffes aux couleurs criardes, rouges et jaunes, sous l'éclat cru des becs de gaz, d'autres femmes en toilettes claires, étendues sur des divans ou affalées dans des fauteuils, sourient, à travers les fenêtres, à l'étranger qui passe.

— Impossible, m'écriai-je.

— Un jour de désespoir, continua le vieillard impassible, Dolorès affolée sortait avec une amie de l'Église de San Lorenzo, où elle avait promis un cierge au *Seigneur del Gran Poder* pour l'aider dans sa détresse. — C'est elle qui l'a raconté ensuite. — Et à deux pas de là, dans la *calle Trajano*, elles rencontraient Carmelita la Revendeuse, celle de la *Plaza San Pedro*, vous savez, cette femme au nez courbé qui a toujours de l'argent à prêter quand ça doit rapporter; et l'amie de Dolorès la connaissait... Carmelita a prêté ce qu'il fallait; elle en a promis encore plus; et la petite a tout abandonné, sa famille, son *novio* qui l'aimait bien, pour s'en aller dans l'inconnu.... Elle ne pensait qu'à sauver sa mère.

Il se tut. — Dans le grand silence tintait le bruit régulier d'une goutte d'eau tombant sur une plaque de zinc.

J'avais peine à me remettre de ma surprise.

— « Finissons ces *copitas* », dis-je enfin à Paco. Et quand les derniers verres furent avalés :

— Une autre demi-douzaine, *tabernero*, commandai-je d'une voix puissante, pour réveiller le cabaretier endormi.

Sur une des colonnes de pierre qui soutenaient la voûte, en grossières lettres noires se détachait une inscription : *Aqui no se fia*. Le long des murs, tout en haut, courait une galerie grillée, immense cage pleine d'escargots, sur le treillis de laquelle, çà et là, ces bêtes rampaient.

— C'est ici la *tienda de los caracoles* (1), la plus ancienne à Séville, *senôr*, me dit le tavernier qui apportait le vin et surprit mon regard; nulle part vous n'en mangerez de pareils; c'est la spécialité de la maison.

Je le remerciai. Nous étions seuls dans la grande salle.

Au loin on entendit le chant prolongé du *sereno : Ave Maria purissima... las doce de la noche.... sereno.....* » Il tombait en chutes traînantes et s'éteignit mélancolique dans le calme de la nuit.

Tant de sacrifices inutiles, murmura le vieillard se parlant à lui-même, tant de honte en vain.... La mère morte de tristesse, un mois après, en apprenant le malheur de sa fille... Elle serait morte sans cela.... elle n'avait plus de sang dans ses pauvres veines. Mais Dolorcita ne veut pas le croire. A peine si

(1) La boutique des escargots.

elle est arrivée à temps pour lui demander pardon... pardon de quoi ?.... elle avait tout fait pour la sauver. Si vous aviez vu ses yeux épouvantés de folle, quand elle est arrivée !... J'étais là.... Plus tard seulement elle s'est mise à pleurer... c'était sa faute.... elle avait promis un cierge au *Senor del gran Poder*. Le Seigneur l'avait exaucée. Mais... elle... avait oublié sa promesse... que Dieu, par son sang très précieux, et la vierge sainte, écartent de nous le châtiment.

I

Le printemps revenait, épanouissant les minuscules fleurs blanches des orangers, faisant vibrer les castagnettes dans les *patios* sonores, soufflant sur la ville sa langueur parfumée.

Après avoir suivi paresseusement la *Ronda de capuchinos*, je m'assoupissais, assis à la table d'un *puesto de agua*, au choc mat des boules de bois d'un jeu de quilles voisin.

Devant moi, les vieilles murailles arabes s'allongeaient jusqu'à la porte massive et verdâtre de la Macarena. Les rayons obliques du soleil du soir doraient leur masse grise, démantelée en partie.— Entre les créneaux rongés des tours carrées, des herbes folles oscillaient sous la brise tiède, frémissaient vaporeuses sur l'azur laiteux du ciel.

Une cigogne, le cou étendu, plana dans un lent tournoiement, rasant le haut des remparts de ses longues ailes blanches liserées de noir.

Un homme passa, suivi d'un mouton; puis deux fillettes roses, aux cheveux déjà relevés en chignons travaillés, et qui coquetaient comme des femmes avec leurs *novios* de douze ans.

Une jeune fille blonde, vêtue de noir, s'était arrêtée devant moi; son éventail entre les dents, le buste cambré, les bras arqués en arrière d'un geste qui faisait saillir sa poitrine, elle ramenait sur sa nuque des frisons d'or révoltés.

Je la regardais, quand des imprécations me firent tourner la tête : « Chien de *machabée*, il nous fera rouler à terre ! » Deux hommes portaient péniblement un cercueil au cimetière. . . . . .

Le premier, chapeau à la main, soutenait sur son épaule gauche le petit bout de la lourde boîte ; il l'entourait du bras, le pressait contre sa tête inclinée. De ses cheveux collés en

mèches, des gouttes de sueur coulaient, sur son front, le long de ses joues congestionnées. Le pied mal assuré, les jambes molles, il avançait avec des ondulations inégales.

Sous l'autre bout du cercueil, son compagnon suivait, adaptant son pas vacillant à cette marche sinueuse.

Ils passèrent en marmotant des paroles de colère.

Derrière eux traînait une répugnante odeur de cadavre.

Personne n'accompagnait le mort. Et, sous le soleil de printemps, qui, filtré à travers les feuilles d'un vert nouveau, jetait sur le couvercle noir des ronds lumineux, c'était si triste, ce cercueil nauséabond, chaviré par deux ivrognes pressés d'en finir, que les joueurs de quilles s'arrêtèrent de jouer, le contemplèrent avec pitié, en soulevant gauchement leurs casquettes.

Une cigarrière se retourna, le suivit des yeux: « *Pobrecito*, il n'a eu personne, sans doute, à sa dernière heure. »

De loin, je suivis les deux hommes ; j'accompagnais le mort abandonné.

Ils passèrent devant la hutte en lames de zinc de l'employé d'octroi, s'engagèrent dans le chemin creux du cimetière.

A droite et à gauche, deux haies de nopals enchevêtraient leurs énormes feuilles, grises, poussiéreuses, hérissées de faisceaux d'aiguillons, et d'entre lesquelles surgissaient plus vertes les spatules des jeunes pousses ; des fleurs d'un or rosé s'épanouissaient à leur sommet. Au-dessus, de grands chardons violets se balançaient. Derrière, l'on apercevait des cimes de palmiers remuées par le vent, de longs eucalyptus au feuillage terne.

De profondes ornières coupaient la terre sèche de la route, faisaient trébucher les porteurs du cercueil dans leur marche zigzagante.

Un char funèbre aux colonnes torses argentées venait au trot à leur rencontre. Ils marchèrent droit sur lui ; les chevaux se cabrèrent. Alors subitement ils obliquèrent à droite, d'un mouvement tournant et souple d'ivrognes, mais si penchés, que je crus voir le cercueil tomber, s'écraser contre le talus. Par un autre virage ils avaient repris leur équilibre, et, tandis que de son siège le cocher les invectivait, ils continuaient leur route.

Le chemin, moins encaissé, s'élevait peu à peu. Par-dessus

la haie.une maisonnette blanche brillait au milieu des jardins maraîchers; à côté, sous un arbre touffu, un bœuf aux yeux bandés tournait lentement la *noria*, dont le cliquetis régulier coupait le bruit fluide et monotone de l'eau qui s'écoulait.

Des prés rouges de coquelicots succédaient aux verdures maraîchères.

Au bord de la route, devant un *ventorillo*, un cheval seilé était arrêté ; de larges étriers arabes se balançaient le long de ses flancs. Debout sous l'auvent de la baraque, son cavalier buvait un verre de vin blanc.

Les deux ivrognes s'approchèrent, déposèrent lourdement leur fardeau — la tête en bas, au grand soleil — contre le mur en planches de la guinguette.

Quand je passai, l'odeur de cadavre qui suintait, plus fétide, de ce cercueil me fit hâter le pas.

Les porteurs s'étaient accoudés sur le comptoir; un gros homme aux yeux louches les servait. Au fond de la boutique, sur des planches parallèles, s'alignaient des bouteilles étiquetées, des flacons verts, roses ou d'un noir violet, des syphons d'eau de seltz.

Six heures sonnaient à une église de la Macarena et le soleil luisait plus pâle au-dessus des *huertas* d'orangers. Au loin, derrière les murs jaunes du cimetière, des cyprès pointaient.

Le paysage se colorait d'un bleu sombre : bleues, les ombres des herbes et des tiges, qui se balançaient au bord du chemin ; bleuâtres, les silhouettes allongées des oliviers sur la route poudreuse ; bleuâtres, les murs blanchis à la chaux qui entouraient les jardins du couvent de Torregiano, et, au delà, les collines qui barraient l'horizon.

Trois formes noires avançaient de mon côté; je sentis leurs regards peser sur moi.

De suite je reconnus le visage mince de Dolorcita. Je ne l'avais pas vue depuis la mort de sa mère, — depuis deux mois. Elle ne portait plus ce masque de fard qui la défigurait alors ; sa peau blonde s'était couverte de taches de rousseur.

Elle voulait passer outre et détourna les yeux : je l'arrêtai.

— Et comment va ton père, *hija mia?*

Interdite, elle ne répondait pas : mais son amie, la jeune fille aux bons yeux de caniche qui, lors de la veillée funèbre, se trouvait à mon côté, se souvenait de moi.

— Son père — ! dit-elle avec empressement. Le pauvre vieux ! Au commencement il était si triste qu'il ne voulait plus manger. Il se serait laissé mourir de faim si celle-là — elle montra Dolorès, qui baissait la tête — ne l'avait pas forcé à vivre. Puis, comme il ne voulait pas lui être à charge, il a demandé une place à l'hospice de San Benito, chez les *Hermanitas de los pobres*. — Elle va l'y voir toutes les semaines.

Je m'adressai de nouveau à Dolorès, qui semblait se remettre de sa surprise :

— Y est-il content? lui demandai-je.

— *Si senor*, autant qu'il peut l'être avec toutes ses douleurs. On le soigne bien. Il y mange à sa faim. Ce n'est pas comme à l'hôpital dont il avait si peur... C'était il y a six ans... vous vous en rappelez... après cette opération... On ne lui donnait que du bouillon d'eau claire ; pas même assez de pain — quand il aurait eu cependant besoin de sang nouveau. Et nous n'avions pas d'argent à la maison... rien à lui apporter. Les médecins et les remèdes avaient tout épuisé.

En parlant, nous nous étions remis en marche; nous redescendions tous quatre vers la ville.

A un détour de la route, un cortège de huit hommes débouchait d'un chemin de traverse, portant un petit cercueil blanc aux arêtes peintes en bleu. Ils allaient à pas pressés, pour arriver au cimetière avant la fermeture des portes.

Deux paysannes à la peau noire, parcheminée, le foulard jaune serré autour de la tête, nous croisèrent : des vendeuses d'œufs de l'Algaba qui retournaient à leur village.

— Et vous venez de visiter la tombe de *tia* Tomasa? Dis-je pour interrompre le silence.

— Nous avons été y porter des fleurs, répondit Dolorès, devenue plus confiante.

— Parce qu'elle a une niche dans le grand mur du sud, ajouta-t-elle avec un orgueil enfantin, presque joyeuse. Nous n'avons pu acheter un vrai tombeau, c'est trop cher pour des pauvres, mais on lui a loué une niche. J'ai les papiers, avec l'emplacement et la durée de la concession... Elle repose à part, comme elle le souhaitait.

Soudain, au bord de ses yeux brillants, une larme roula.

— Sa grande peur, de son vivant, c'était d'être enfouie plus tard dans la *tertulia*, sous le pré vert hérissé de croix

noires innombrables, presque anonyme au milieu de tant d'étrangers. .... Un cauchemar pour elle.... On lui disait: « Que t'importera? Les morts ne sentent rien. Du reste, si tu mourais dans ton village de Mairena, on ferait un grand trou très profond et l'on t'enterrerait là, dans la terre, sans cercueil, sans niche de pierre. » Elle répondait: « Oui, mais alors je serais au milieu de connaissances ».... Et puis il y a tant de petits plaisirs que je n'ai pas voulu lui donner, de son vivant! Ce caprice-là on pouvait bien le lui passer..... quand j'aurais dû mourir de faim.....

Sa parole, peu à peu, était devenue fébrile, agitée; elle prenait ce timbre atone des voix qui parlent en rêve.

— Aussi, dans le crêpe noir du deuil, nous sommes allés quêter à la *huerta* où elle avait beaucoup d'amis; on y a récolté un douro. La *casera* de notre maison a donné une peseta; deux réaux celui-ci; deux réaux cet autre. On a trouvé comme cela quinze pesetas — à peine pour le cercueil! Et il y avait tant d'autres choses à payer, j'ai épuisé le peu d'argent que j'avais rapporté de là-bas. C'était loin de suffire..... Il m'a fallu en demander *prestado* à Carmela.....

Subitement, elle s'arrêta. Son visage pâle se colora. Ses yeux fixés dans le vague se réveillèrent.

Elle regarda passer un corbillard qui arrivait au trot fatigué de deux maigres chevaux blancs, et sur lequel dansait une longue boîte vernissée, couleur de bois rose.

Le chemin devenait plus étroit. Dolorcita passa devant avec la plus âgée de ses deux compagnes, tandis que je suivais, à côté de Gracia, son amie joufflue.

Quatre mules caparaçonnées de noir venaient vers nous d'un galop rapide, qui faisait osciller les panaches sombres sur leurs têtes couvertes de voiles de deuil, et cahotait le char funèbre le long de la route inégale. Les globes de cristal vibraient au rythme de leur course; les flammes des lanternes vacillaient autour de la lourde bière garnie de velours, incrustée d'une croix d'ébène, et que parfois un choc trop brusque faisait tressauter. Des coupés aux attelages corrects, dans le fond desquels des gens conversaient en souriant, suivaient l'enterrement.

— Par ces premiers jours de printemps, murmura ma voisine, ce chemin se remplit de morts. On dirait que maintenant,

la chaleur revenue, ils n'ont plus peur du froid sous la terre du cimetière, tant il y en a qui courent s'y reposer.

— Que fait maintenant Dolorcita ? lui demandai-je à voix basse.

— *Pobre nina !* vous l'avez entendue quand elle parle de sa mère.... Elle semble oublier ce qui l'entoure. J'ai cru qu'elle allait tout vous dire..... Le sacrifice.... Oui... elle l'a fait jusqu'au bout... *Desgraciada*... Il n'y a que ces gens-là qui prêtent de l'argent. Pour payer la tombe et les frais d'enterrement, elle a dû s'engager à retourner là-bas.....

D'un geste méprisant, elle évoquait des lointains vagues.

Et je vis, au fond des petites ruelles, sous la lumière crue des salons tapissés de rouge et de jaune, parmi les femmes en toilettes claires étendues sur les sofas ou affalées sur les fauteuils, la fine silhouette en deuil affaissée dans un coin, attendant, indifférente et morne de douleur, le choix insolent et le marchandage des passants.

— Mais..... cependant..... comment est-elle ici ? l'interrompis-je.

— Oh, *senor*, répondit-elle avec un sourire triste, maintenant son bail est fini ; elle ne doit plus rien à personne. Elle a même donné au seigneur de San Lorenzo le cierge qu'elle lui avait promis.... et.... oublié.... la cause, s'accusait-elle, de son malheur. Ensuite pour qu'elle lui pardonne son péché — si c'en est un que de vouloir sauver sa mère — elle a brûlé un autre cierge à la *Pureza*, celle que n'osent invoquer les mauvaises femmes. Et quoi qu'il lui soit arrivé, plus que toute autre, croyez-le bien, Monsieur, elle a le droit de la prier. Je puis vous le dire, moi qui suis dans le même atelier qu'elle et qui la vois travailler tout le jour sans lever la tête, puis, le soir, s'enfermer à broder au lieu d'aller chanter et se divertir avec les jeunes filles.

— Dans le *barrio*, ne lui fait-on pas d'ennuis? Le monde est parfois si méchant... Après ce qui est arrivé...

— Non, Monsieur ; quelques jeunes gens tournent bien autour d'elle, parce qu'elle est belle et laborieuse. Mais elle ne regarde aucun homme depuis le jour où, pour sa mère, elle a perdu l'estime et l'amour de son *novio*. Il est parti pour Buenos-Ayres, le cœur brisé, le pauvre garçon.

— Alors, elle vit toute seule, sans appui, dans l'abandon? Quelle triste existence!

— Non pas. Anita la modiste l'a recueillie. — Gracia me montra la vieille femme appuyée sur le bras de son amie.— Là, on l'aime bien pour son bon cœur, son application et son courage. Avec ce qu'elle gagne, Dolorès paie sa pension. Elle arrive même à économiser chaque semaine quelque argent pour son père... la seule famille qui lui reste ici. Son frère de Ceuta s'est rengagé en apprenant ce qui s'était passé.

Nous arrivions près du *ventorillo*. Devant le comptoir, mes deux ivrognes gesticulaient d'un air colère, invectivant le cabaretier qui s'efforçait en vain à les apaiser.

Le soleil s'abaissait sur l'horizon. L'ombre de la haie de nopals remplissait le chemin ; elle dépassait le cercueil toujours debout contre le mur de la guinguette. Une rumeur aigre chantait autour de la boîte noire. Mille points sombres l'enveloppaient, zigzagants et rapides, montaient, descendaient, se croisaient : les grosses mouches bourdonnantes et bleuâtres qui dansaient, attirées par l'odeur du cadavre.

Dolorcita s'était arrêtée et le contemplait avec pitié.

— Pauvre mort ! dit-elle en se tournant vers nous, les portes sont fermées; il ne dormira pas encore ce soir dans la paix du cimetière.

HASSÉ.

LES SOUTIENS DE L'ORDRE

I

M. l'abbé Picquenet avait remarqué jadis les égards dont ses maîtres, au petit séminaire de Vince, entouraient les fils des hobereaux voisins. Bien que la plupart fussent stupides, ils lui étaient apparus avec le prestige de leur nom. Il éprouvait de la fierté, lui, fils de paysans, à coudoyer des jeunes hommes d'un sang plus noble que le sien. S'ils avaient, pensait-il, des raisons traditionnelles de le dédaigner et de le considérer comme un homme de rien, plus tard, quand il serait prêtre, ils en trouveraient de non moins bonnes pour l'honorer de la première place à leur table. Aussi le jeune Picquenet vénérait encore davantage les pouvoirs qu'il tiendrait, à ce moment, de Dieu.

M. l'abbé Picquenet conçut une légitime fierté quand il fut désigné par Monseigneur Saint-Eloy pour être chapelain de M. le comte de La Musardière. M. Picquenet était connu à l'évêché pour la rigidité de sa doctrine et l'austérité de ses mœurs.

— Le poste auquel je vous appelle, lui dit Monseigneur, témoigne de la confiance que vous m'inspirez. Vous aurez à guider dans les voies saintes un homme de qualité du plus haut mérite, sa noble compagne, deux innocentes jeunes filles, et un jeune homme de quinze ans. Vous n'ignorez pas que les La Musardière sont, dans le diocèse, parmi nos plus fermes soutiens. Grâce à l'influence du château, le village de Beauséjour n'a pas été encore trop perverti par l'esprit impie du siècle. N'oubliez pas, cependant, que les La Musardière sont des mondains. En même temps que vous leur donnerez une direction spirituelle, vous aurez, sans doute, à enseigner le latin au vicomte, et à initier ses sœurs aux beautés d'une saine littérature... Vous savez, n'est-ce pas, que votre prédécesseur fut M. l'abbé Deville, à qui M. de La Musardière manifesta son amitié, en achetant, à son usage, une prélature domestique à Rome.

M. l'abbé Picquenet se confondit en remerciements pour l'attention bienveillante que lui témoignait son évêque. Il le prenait humble desservant, et l'élevait à une position enviable. Elle exigeait des qualités qu'il s'ignorait : il y avait là de quoi le troubler dans son humilité.

Monseigneur Saint-Eloy était un prélat d'une grande sainteté. S'il vivait dans la vénération d'un passé qu'il imaginait admirable, il unissait du moins au mépris le plus profond de son époque, la plus large bienveillance à l'égard des individus. Retiré en son palais épiscopal, sombre et d'architecture janséniste, comme dans la forteresse de sa foi, il se plaisait dans l'ignorance des idées du siècle. Elles lui parvenaient comme une rumeur confuse et hostile. Il y répondait de temps en temps par de longues lettres rendues publiques, où il anathématisait avec violence des ennemis imprécis. Aux jours des grandes fêtes, il était consolé par l'empressement des femmes et des enfants à accourir se courber sous son bon sourire et la majesté de son geste bénissant.

Quand M. l'abbé Picquenet trouva, quelques jours plus tard, à la gare de Vince, la voiture des La Musardières qui l'attendait, il réfléchit, en s'installant commodément sur les coussins, aux voies mystérieuses par lesquelles la Providence le conduisait. Elles lui semblaient plus impénétrables à mesure qu'elles lui devenaient plus douces. Le cocher et le valet de pied assujettirent sa malle et ses valises sur le caisson de la voiture; elle s'ébranla au trot de deux beaux chevaux gris, longea des prairies vertes où apparaissaient des arbres en fleurs. Des cultures divisaient en échiquier les coteaux qui s'estompaient doucement au loin. M. l'abbé Picquenet se rappela l'humble ferme de sa famille. Sa mère portait le lait chez les châtelains des environs; ses deux frères poussaient la charrue. Il se dit qu'il serait logique qu'il fût devenu valet de ferme ou bien cocher; cependant les valets et les cochers le saluaient respectueusement.

Son souvenir alla vers le vénérable curé qui avait distingué son intelligence. Puis, Monseigneur Deville, en soutane violette, se dressa devant lui; sa pensée s'attarda un instant à cette vision ambitieuse.

La voiture filait entre deux haies de peupliers; une tourelle apparut derrière un rideau d'arbres. Il arrivait. Comme il

n'avait pas la pratique de la fréquentation des femmes, une sorte d'angoisse le saisit. Son influence dans la maison dépendait de l'impression première qu'il saurait donner. Il devait déceler, par son attitude, l'humilité de sa personne, et en même temps affirmer la dignité de son sacerdoce.

M. le comte de La Musardière le reçut sur le perron. De taille élevée, le comte dissimulait sous un faux-col très haut un goître considérable. Son visage était coloré, ses moustaches abondantes. Bien qu'il possédât un front bas, et que son regard tînt de celui du ruminant, M. l'abbé Picquenet lui trouva néanmoins l'allure du parfait chevalier français, un air aristocratique de bravoure et de loyauté.

— Monseigneur, dit M. de La Musardière, m'a fait, monsieur l'abbé, le plus grand éloge de vos vertus. Je lui suis reconnaissant d'avoir bien voulu vous choisir. J'ose espérer que vous vous plairez dans notre maison, où M. l'abbé Deville, aujourd'hui Mgr Deville, comme vous savez, trouva une seconde famille.

— C'est moi, monsieur le comte, répondit-il, qui dois garder de la reconnaissance à Mgr Saint-Eloy pour m'avoir si favorablement accrédité auprès de vous. Je suis loin de posséder, hélas! les qualités brillantes qui ornent, m'a-t-on dit, l'esprit de Mgr Deville. N'étant point du monde, je n'en ai pas les manières ; du moins je m'efforcerai d'être un excellent prêtre, et de mériter que vous m'en reconnaissiez les vertus.

Il entendit un éclat de rire de jeune fille derrière les verdures fraîches. Des voix de jeunes hommes lui répondirent.

— Ce sont mes filles, s'empressa de dire M. de La Musardière, qui font une partie de tennis avec des officiers de la garnison voisine..... Vous devez être fatigué, monsieur l'abbé, je vais vous faire connaître vos appartements. Nous vous donnons ceux qu'occupait M. Deville. Si, par hasard, ils ne vous convenaient pas, je vous serais obligé de ne vous point gêner pour me le faire savoir. Nous disposons, au château, de pièces nombreuses et diversement meublées.

M. Picquenet remercia. Un domestique le guida jusqu'au seuil de sa chambre, que précédait un petit salon meublé comme un boudoir et parfumé.

M. l'abbé Picquenet hésita avant d'entrer. Plus d'une fois, ses souliers trop lourds avaient failli le faire trébucher sur

les parquets; maintenant, il redoutait que leur empreinte ne demeurât sur les tapis. Il congédia le valet d'un signe bienveillant et digne. Les fenêtres dominaient le parc. Une pièce d'eau s'étendait au milieu, entourée de pelouses vertes. Le village de Beauséjour groupait, là-bas, ses maisons derrière un rideau de peupliers. Il vit, dans une allée, les rieuses de tout à l'heure. L'une pouvait avoir dix-huit ans, l'autre vingt. Un corsage gris moulait leurs jeunes poitrines, une jupe courte découvrait, quand elles couraient, leurs jambes fines et bien faites. L'ardeur du jeu enfiévrait leur visage, et animait leurs gestes. Les jeunes hommes, qu'il reconnut à l'uniforme pour des officiers de hussards, faisaient valoir la souplesse de leurs mouvements.

— Quelle imprudence, pensa M. l'abbé Picquenet, d'abandonner ainsi ces jeunes personnes, sans doute pures, à la compagnie de ces officiers qui ne sauraient l'être. La présence d'un prêtre dans cette maison est bien nécessaire. Les mœurs lamentables du temps présent pénétreraient-elles jusque dans les familles les plus vénérables?

Il se rappela alors que Mgr Saint-Eloy lui avait recommandé de ne pas oublier que les La Musardière étaient des mondains sollicités par la vie du siècle.

Le soleil disparaissait derrière les massifs ; l'ombre envahissait peu à peu les jardins; une fraîcheur parfumée régnait. M. l'abbé Picquenet, d'un regard, inspecta sa chambre. Son nez pointu huma l'air. Les essences subtiles évaporées des tentures et des meubles, mêlées aux odeurs de cette fin de journée de mai, le troublaient. Il décida que dès le lendemain il prierait M. de La Musardière de bien vouloir lui donner une chambre meublée d'une façon discrète, et plus en harmonie avec son caractère sacré.

II

Quand Mme de La Musardière apprit le désir de l'abbé, elle conçut pour lui une vénération où se mêla malgré tout quelque moquerie.

— Vous êtes plus saint, lui dit-elle, que M. l'abbé Deville, qui était cependant d'une grande piété.

Il répondit :

— Je ne saurais le prétendre. M. l'abbé Deville devait être

au contraire plus pieux que moi, puisqu'il lui était possible de vivre aussi indifférent aux choses extérieures.

Mme de La Musardière était de petite taille, et assez grosse. Elle approchait de la soixantaine; elle avait de beaux yeux noirs soulignés de boursouflures, et portait des frisures grises.

Les deux demoiselles de La Musardière posèrent le livre qu'elles lisaient.

— M. l'abbé, dit l'aînée, connaissez-vous cet ouvrage, que M. Deville savait goûter ?

C'était *La Jeunesse de Louis XV*, par un auteur inconnu. M. Picquenet parcourut une page, au hasard, d'un regard sévère.

— Mesdemoiselles, dit-il, je n'ai pas coutume de lire les mauvais livres. M. l'abbé Deville ne put vous recommander celui-ci. La façon dont vous me l'avez offert témoigne du moins de votre candeur. Croyez-moi, ne ternissez pas votre âme par ces lectures. Si vous tenez à occuper vos loisirs avec des romans, lisez, par exemple, Télémaque, de Fénelon, ou si vous désirez vous initier à la littérature contemporaine, les romans de Mme de Craven, ou, plus récemment, ceux de M. Pierre l'Hermite, par exemple.

Le demoiselles de La Musardière se regardèrent. Si grande fut leur envie de rire qu'elles en rougirent très fort. Elles étaient blondes et gracieuses ; leur visage avait de l'espièglerie. La conversation se tenait dans la salle à manger du château, dont le plafond à caissons n'était pas sans majesté. Par la fenêtre ouverte, les odeurs du jardin en fleurs entraient, et, de temps en temps, une abeille mettait dans l'air lumineux un point d'or.

Mme de La Musardière s'éventait, renversée sur sa chaise longue.

— M. l'abbé, reprit-elle, a raison. Ce livre n'est pas pour les jeunes filles. A leur âge, comme je ne l'aurais pas compris, il n'eût pu m'intéresser. Mais je crains qu'aujourd'hui il n'y ait plus d'enfants.

— Hélas! Madame, s'exclama M. Picquenet.

— Je gage, cher monsieur l'abbé, que vous n'aimez pas le dix-huitième siècle, s'écria en souriant Mme de La Musardière. Me condamneriez-vous, si je vous confiais que j'en adore la grâce?

Elle jouait maintenant de l'éventail comme une jeune femme. Picquenet se tenait immobile sur sa chaise, les bras croisés sur la poitrine.

— Je n'aime que le dix-septième siècle, répondit-il d'une voix lugubre.

A ce moment, M. de La Musardière entra. Il brandissait un parchemin.

— Mon cher abbé, on vous prépare une chambre austère, selon votre désir. Tenez, j'ai apporté un parchemin, qui témoigne de la présence d'un de mes ancêtres à la cour du roi Louis XIII. Je suis convaincu qu'il vous intéressera. Mais notre noblesse, vous ne l'ignorez pas, remonte bien plus avant : un La Musardière accompagna saint Louis en Terre Sainte. J'occupe d'ailleurs les loisirs que me laissent la vie mondaine et les préoccupations de la politique à dresser la généalogie de ma famille. Je possède même des indices qui me prouvent que je descends, devinez de qui?

M. Picquenet s'excusa. Il ne devinait pas.

— ... d'Attila, mon cher abbé!

— Vraiment, s'exclama l'abbé, c'est extraordinaire... Vous seriez donc, monsieur le comte, de race royale, car enfin, Attila, bien qu'il fût Attila,... était roi.

— Evidemment, c'était, je ne me le dissimule pas, un très vilain homme ; mais enfin, il faut tenir compte de l'époque. Aujourd'hui, Attila ne serait plus... Attila.

— Je m'occupe aussi, reprit M. de La Musardière, de dresser le catalogue des livres imprimés dans cette province depuis la découverte de l'imprimerie. C'est très intéressant, mais vous ne sauriez imaginer le travail que cela me donne. J'ai, un peu partout, des correspondants qui font des recherches.

— Cette œuvre, déclara l'abbé Picquenet, sera très précieuse pour les savants.

Il considéra M. de La Musardière avec respect : une noblesse aussi ancienne, pensait-il, ne peut manquer d'être authentique.

Mais le lendemain, comme M. l'abbé Picquenet montait dans ses nouveaux appartements, il entendit les rires des demoiselles de La Musardière. La plus jeune disait :

— En fait-il du « chichi », ce Picquenet. Qui nous rendra notre petit Deville ? Non ! mais nous vois-tu lisant Télémaque ?

M. l'abbé Picquenet s'arrêta, tout interdit. Ces demoiselles parlaient une langue barbare qui lui était inconnue.

La nouvelle chambre que lui avait fait aménager M. de La Musardière se distinguait par sa simplicité : un petit lit à rideaux blancs, deux fauteuils d'osier, un canapé, une table de travail. Au mur, étaient appendues des images pieuses. Dans cette atmosphère tranquille, M. l'abbé Picquenet éprouva l'impression agréable qu'il se retrouvait chez lui. Mais que pouvait bien vouloir dire Mlle de La Musardière par faire du « chichi » ? Ce terme lui semblait barbare et incorrect ; peut-être même était-il obscène. Cette hypothèse l'indigna. Soudain, il pensa avec inquiétude à l'abbé Deville. Un bon prêtre ne lit pas *La Jeunesse de Louis XV*. Il craignit que son prédécesseur n'eût perverti cette maison par son imprudence, et peut-être même par la légèreté de ses mœurs. Il entrevoyait le désastre d'autant plus grave que les La Musardière conservaient, dans leur vie frivole, la pratique extérieure de la religion. Il se dit que Mgr Saint-Eloy l'avait envoyé dans cette famille pour accomplir une mission vraiment sainte. Mais aurait-il la force, le tact et la douceur de mener à bien cette œuvre ? Il rappellerait, à ces gens d'un nom aussi illustre, l'exemple d'ancêtres dont ils étaient fiers, de ce La Musardière qui accompagna saint Louis en Terre Sainte, de tous les La Musardière qui servirent Dieu et le Roi par leurs vertus ou leur épée. Il leur dirait que la noblesse a des devoirs auxquels elle ne doit point faillir. Peut-être, pour les méconnaître, est-elle responsable de l'anarchie d'un siècle, où le peuple, sans chefs pour le guider, court, affolé et perverti, vers on ne sait quel abîme. Il imiterait ces orateurs sacrés qui ne craignaient pas de dire leur vérité aux grands. Un Bossuet ne reprocha-t-il pas ses maîtresses à Louis XIV ? M. l'abbé Picquenet sentait une sorte de fureur lyrique l'animer. Il marchait à grands pas dans sa chambre ; son visage s'enflammait ; il esquissait des gestes. Les pensées lui venaient, si nombreuses, qu'il ne songeait même plus à les exprimer par des phrases, et cela faisait dans sa tête un bouillonnement qui, à chaque instant, renaissait de lui-même.

III

L'après-midi qui suivit, M. l'abbé Picquenet alla rendre

visite à M. Judule, curé de Beauséjour. La cure se trouvait près de l'église. C'était un bâtiment à un étage, où l'on pénétrait par un portail en bois qui ouvrait sur une cour où picorait la volaille.

M. l'abbé Judule le reçut avec une amabilité où se mêla tout d'abord quelque acidité dans les paroles. Bien que les La Musardière donnassent généreusement pour l'entretien de l'église, le maintien des frères et des sœurs, les curés de Beauséjour regardaient avec un certain mécontentement la chapelle du château. Ils en voulaient aux de La Musardière de ne pas honorer de leur présence, le dimanche, leur église.

M. l'abbé Judule avait dépassé la cinquantaine. Il montrait un air heureux. C'était un prêtre de haute taille et gros, avec un regard fin sous des lunettes, un nez écrasé et écarlate. Ses idées démocratiques, racontait-on, lui nuisaient auprès de l'évêché, où son élévation à un canonicat était indéfiniment retardée.

— Alors, c'est vous, monsieur l'abbé, dit-il, qui remplacez M. Deville ? Vous étiez, je crois, curé de Saint-Servin. Vous avez dû connaître là les Savin, les Baduel, les de Cornillard.

— Excellentes familles ! monsieur le curé, excellentes familles ! recevant les prêtres, très assidues à l'église, et généreuses pour les œuvres. Je garderai toute ma vie le souvenir de mes chers paroissiens de Saint-Servin. Il a fallu, je vous assure, l'appel de Monseigneur pour que je vinsse chez M. le comte de La Musardière.

— Vous y serez heureux, monsieur l'abbé. Les de La Musardière sont de très bonnes gens. A la vérité, je vous l'avouerai, je fréquente peu le château. Au commencement de chaque année, je m'empresse de présenter mes civilités et mes vœux à ces dames. De temps en temps, je vais les prier, jamais en vain, de s'intéresser aux œuvres de la paroisse. Les de La Musardière entrent rarement dans mon église. Qu'y viendraient-ils faire ? ils ont la leur. Ils sont, vous ne l'ignorez pas, de bonne noblesse.

— Il paraît, dit M. Picquenet, que M. de La Musardière descend d'Attila.

— C'est possible. En tout cas, ils sont assez puissants pour faire un sort à leur chapelain... Ainsi M. l'abbé Deville monte aujourd'hui aux honneurs.

— Vous avez beaucoup connu, sans doute, M. l'abbé Deville ?

— Je n'ai eu que de bons rapports avec lui, mais il se plaisait dans la compagnie de Messieurs les officiers bien plus que dans la mienne. M. Deville aime les salons ; moi, je me contente de prêcher les humbles... Chacun son affaire.

Il y eut un silence. L'abbé Judule pinça les lèvres, ferma les yeux, changea la position de ses jambes, sortit sa tabatière et offrit une prise à l'abbé Picquenet. Les deux ecclésiastiques tirèrent de leur poche de grands mouchoirs à carreaux, et éternuèrent. M. Picquenet comprit que son confrère ne consentirait pas à en dire davantage sur M. Deville.

L'air lumineux pénétrait par la fenêtre du petit salon qui ouvrait sur le jardin du presbytère. Sur la cheminée, se dressait une Vierge de plâtre, toute blanche, avec une ceinture bleue, entre deux bouquets de lys de papier, protégés chacun par un globe de verre. Aux murs, pendaient des gravures : deux vues de Lourdes, avec, au milieu, un Christ en chromo, qui avait un visage de joli garçon, des cheveux jaunes et, sur la poitrine, un cœur rose.

L'abbé Picquenet reprit le premier la parole.

— Le pays, m'a-t-on affirmé, est bon, dit-il.

— Il n'est pas mauvais, en ce qui concerne le casuel ; malheureusement, quand on considère la politique, il faut reconnaître que cela se gâte. M. de La Musardière, vous le savez, n'a même pas osé se risquer sur la liste modérée, pour les élections municipales, et c'est Binet qui est maire.

— Qu'est-ce que Binet?

— Binet est un avocat de Vince. En politique, on ne connaît pas très bien ses opinions. Il est plutôt radical, surtout quand il revient des réunions du Cercle démocratique, dont il fait partie ; mais il a de l'éducation, de la fortune, et aime la fréquentation de l'aristocratie. Tout cela fait qu'au fond il est un partisan de l'ordre. Nous ne nous fréquentons pas, mais nous nous saluons, et nous causons quelquefois. Par contre, nous avons fort à craindre du côté des socialistes, monsieur l'abbé : le socialisme est aujourd'hui, croyez-moi, l'ennemi. Il est venu récemment, de Vince, deux conférenciers, Rasclard et Grataloup. Ils ont gueulé pendant deux heures contre le capi-

tal, la propriété, l'armée, la magistrature, le clergé, les bourgeois... Que sais-je?

— Enfin contre tout ce qui est respectable, dit Picquenet. Et il y avait du monde pour les entendre?

— La première fois, vingt personnes, tout au plus; mais la troisième, tout le village..... Le lendemain, imaginez-vous, je rencontre Binet, et je lui dis : « Vous avez entendu, monsieur le maire? » Il m'a répondu : « Je n'y assistais point, monsieur le curé, mais je dois vous dire que je réprouve ces violences. D'ailleurs, je ne suis pas socialiste, mais radical-socialiste. — Monsieur le maire, lui ai-je répondu, après notre tour, viendra le vôtre, on se partagera vos propriétés. » Nous nous sommes quittés sur ces paroles.

— Vous avez parlé sagement, monsieur le curé. Et que sont donc ce Rasclard et ce Grataloup?

— Rasclard est un ancien élève de notre petit séminaire de Vince. Il a de l'intelligence. A Vince, il travaille dans les bureaux de l'octroi.

— Il est ancien élève du petit séminaire?

— Et il fait, comme vous pensez, le désespoir de ses anciens maîtres. C'est un esprit brouillon et une imagination ardente, mais il paraît qu'il n'a pas mauvais cœur.

L'abbé Picquenet parut réfléchir.

— S'il a reçu une éducation religieuse, il nous reviendra.

— Je le crois. Ce jeune homme subit, sans doute, aujourd'hui une poussée d'idées subversives et de passions...

— Et de passions! voilà la vérité... et de passions! Ecoutez-moi, monsieur le curé. Je suis de l'avis du vénérable archiprêtre qui nous disait à un dîner de conférence : « Les jeunes gens nous échappent, le jour où ils franchissent le seuil des maisons infâmes. »

— Ouais! la chair! la passion! Il faut vraiment que ça les tienne tous! Je ne peux pas sortir, le soir, monsieur l'abbé, sans trouver des garçons et des filles qui font des saletés sur l'herbe. Les premiers temps, je tempêtais, le dimanche, en chaire, mais j'y gagnais seulement qu'ils ne venaient plus m'entendre.

— A Saint-Servin, c'est la même chose, mais cela ne les empêche pas d'être pieux.

— Croyez-le bien, d'ailleurs, monsieur l'abbé : les riches et

les conservateurs ne valent pas mieux. J'en connais qui vivent comme des porcs.

— Hélas ! s'écria M. Picquenet, il est malheureusement vrai que les gens du monde manquent souvent à leurs devoirs. Mais il ne faut point trop le dire ; le respect s'en va déjà. Et Grataloup, parlez-moi de Grataloup !

— Je me suis renseigné sur lui. C'est un journaliste. Il sort de la laïque. On lui reproche des canailleries, des indélicatesses quand il était employé dans une maison de commerce. Je crois qu'il ne fit même jamais de latin. C'est une cervelle vide et ardente.

— De telles gens peuvent-ils avoir des prosélytes ?

— Ils ont convaincu le boucher Poudevigne. A ce propos, je me permets de dire que les La Musardière commirent une faute en ne se servant plus chez Poudevigne. Depuis ce jour, il est devenu socialiste, et déserte l'église.

— Ce Poudevigne est-il un méchant homme ?

— Non, un imbécile, monsieur l'abbé. Un jour, il m'a dit : « Vous n'êtes pas un curé comme les autres. Si les socialistes gouvernaient le monde, ils vous voudraient pour pape. » Mais, lui ai-je répondu, il n'y aurait plus de pape. « Monsieur le curé, s'est-il écrié, on s'arrangerait toujours. » Il faut vous dire que j'ai continué de me servir chez Poudevigne. D'ailleurs, je vous le répète, il n'est pas méchant. S'il mourait, nous n'aurions pas, je crois, un enterrement civil.

— C'est le principal, répondit M. Picquenet. Etes-vous content de votre instituteur ? Celui que j'avais à Saint-Servin était convenable. J'entretenais néanmoins avec lui peu de rapports.

— Celui d'ici est détestable. Il s'appelle Sève, et a la haine de la religion.

— Ces instituteurs sont une des plaies de notre temps, assura l'abbé Picquenet.

Quatre heures sonnèrent à la pendule ; l'abbé Picquenet se leva.

— Mon cher abbé, dit M. Judule, je vais, avant que nous nous quittions, vous faire visiter l'église et le presbytère.

L'abbé Judule prit son chapeau. D'un geste, il indiqua le premier étage de la maison, puis le jardin : « Là-haut, dit-il, est ma chambre, et voici mon parc. »

Il y avait un côté du jardin occupé par des plantes potagères, des carrés de choux et des parterres de salade; de l'autre étaient des fleurs. Tout au fond, une vieille femme étendait du linge sur des cordes.

— Votre presbytère, monsieur le curé, déclara l'abbé Picquenet, me rappelle celui de Saint-Servin, que j'ai quitté avec regret.

— Je suis, je vous assure, s'écria l'abbé Judule, fort heureux ici, et plusieurs fois chaque jour, je prie Dieu que Monseigneur m'y oublie.

Les deux prêtres franchirent le seuil. Des poules, à leur approche, s'enfuirent. Ils pénétrèrent dans l'église silencieuse et fraîche. Elle était sans style. Devant un Saint-Joseph en plâtre, debout sur un rocher de carton, une vieille femme priait. Un chemin de croix faisait ruisseler sur les murs ses couleurs vives; au fond, derrière le maître-autel, une verrière représentait saint Michel Archange, et une autre, Jeanne d'Arc.

— Ce sont là, dit l'abbé Judule, des dons de Mme la comtesse de La Musardière. Je remarque que vous les regardez avec attention. Ne reconnaissez-vous pas Mlle Lucile, la plus jeune des demoiselles de La Musardière, qui posa pour le visage de Jeanne d'Arc; et c'est Mlle Christine, l'aînée, qui posa pour celui de saint Michel.

M. l'abbé Judule pirouetta sur lui-même avec une agilité que ne laissait pas soupçonner son corps énorme. M. l'abbé Picquenet ne répondit pas, et demeura songeur. Après une courte prière devant le maître-autel, ils regagnèrent la porte. A leur approche, des enfants, qui jouaient sur le parvis de l'église, détalèrent.

Le curé les menaça de la main : « Durand, Baptistin, Gaillard, cria-t-il, que je vous y reprenne? »

— Imaginez-vous, monsieur l'abbé, que les garnements n'ont pas le moindre respect pour le saint lieu. Ils s'amusent à lancer des pierres contre le portail. Si encore ils étaient élèves de la laïque, je pourrais peut-être comprendre, mais ils appartiennent à l'école congréganiste.

— Nous vivons, murmura l'abbé Picquenet, en des temps incompréhensibles.

Ils allaient le long de la grande rue du village. L'abbé Picquenet lut une enseigne au-dessus d'une boutique; elle portait,

écrit en grosses lettres d'or entre deux vaches paissant une herbe trop verte : « Boucherie Poudevigne. »

— Est-ce là qu'habite le socialiste? interrogea l'abbé Picquenet.

L'abbé Judule, en clignant de l'œil, fit signe que oui.

Un homme de taille moyenne, qui pouvait avoir la cinquantaine, marchait devant eux. Il fumait un gros cigare. Comme il avait quelque élégance, sa personne intrigua l'abbé Picquenet : « Voici sans doute, pensait-il, un notable de Beauséjour ou des environs. »

Les deux ecclésiastiques ralentirent le pas.

— C'est Binet, dit le curé Judule.

L'abbé Picquenet se fit répéter le nom, puis il examina le maire, de la manière dont on scrute les forces d'un ennemi. Il lui trouva tout au moins autant de distinction qu'à M. de La Musardière. M. l'abbé Judule, pour le distraire de cette contemplation, lui montra la demeure du receveur de l'enregistrement, qui occupait ses journées à jouer aux cartes avec le percepteur, au café de la Boule.

A ce moment même, Sève, l'instituteur, sortait du café. L'abbé Judule donna un coup de coude à son compagnon. Sève marchait d'un pas lourd et majestueux. Il portait une courte barbe blonde en pointe. Sa figure, comme tout son corps, semblait taillée dans du bois et son visage reflétait un calme satisfait et légèrement niais.

L'abbé Picquenet le regarda s'éloigner, puis parut s'absorber dans des méditations profondes. Soudain, il s'arrêta, hésita, puis dit en regardant le curé Judule dans les yeux :

— Vous qui êtes un érudit, monsieur le curé, pourriez-vous me dire la signification de l'expression : faire du « chichi »?

M. l'abbé Judule tendit l'oreille : « Faire du...? dites-vous.

— ... « Chichi ».

— Non, je ne sais pas, monsieur l'abbé; cette expression m'est inconnue. « Chichi » ne peut venir ni du grec, ni du latin; mais avez-vous cherché dans le dictionnaire de Bescherelle? demanda l'abbé Judule

Ils atteignaient l'extrémité de la grande rue du village. L'abbé Judule regardait avec étonnement son confrère, derrière ses lunettes. L'après-midi était calme et chaud, un frisson d'argent agitait les cimes des peupliers sous le

soleil. Un paysan, qui ramenait ses bœufs de la ville, salua les deux ecclésiastiques; un bruit de sonnailles s'éteignit dans le lointain.

Deux officiers de hussards, à cheval, passèrent au trot; ils se dirigeaient vers le château; des hirondelles sillonnaient l'air tranquille.

— Vous aurez, ce soir, des hôtes, dit l'abbé Judule.

L'abbé Picquenet demeura un moment silencieux.

— Monsieur le curé, reprit-il enfin, je suis heureux d'avoir passé avec vous des instants aussi agréables ; j'espère que vous me permettrez de renouveler ce plaisir.

— Croyez bien qu'il est partagé, monsieur l'abbé, répondit le curé Judule. Je vous prie de bien vouloir considérer dans l'avenir mon presbytère comme vôtre.

M. l'abbé Picquenet prit congé du curé ; les deux prêtres se saluèrent profondément. Mais à peine l'abbé Picquenet avait-il fait quelques pas, qu'il fut rejoint par M. Judule.

— Monsieur l'abbé, lui dit ce dernier, puis-je me permettre de vous prier de recommander Poudevigne à M. de La Musardière? Je crois que nous le ramènerions à de meilleurs sentiments, si le château consentait à revenir acheter chez lui.

— Je vous promets, monsieur le curé, répondit gravement l'abbé Picquenet, d'utiliser le peu d'influence que je pourrai posséder, peut-être quelque jour, pour agir en faveur de votre protégé.

IV

Un après-midi, en montant au château, l'abbé Picquenet fut tout étonné d'apercevoir M. de La Musardière en compagnie de Binet. Le deux hommes causaient amicalement.

Depuis une semaine, ils frayaient davantage ensemble. M. de La Musardière reconnaissait que Binet possédait de l'éducation. Cela n'était pas, certes, sans le surprendre. Mais divers incidents survenus durant ces derniers jours, dans sa vie, lui apportaient des révélations non moins extraordinaires. Une société de chasse et une société de courses venaient de se former à Vince. M. de La Musardière rencontrait là dès gens dont les noms n'avaient pas plus d'aristocratie que celui du maire de Beauséjour. Presque tous avaient, cependant, les manières du monde, bien qu'ils fussent magistrats de la troi-

sième République, notaires ou négociants. La plupart, même, savaient affecter la grossièreté qui est de bon ton, et éviter celle qui ne l'est pas. M. de La Musardière remarquait seulement que le mépris dans lequel la nouvelle aristocratie tenait les humbles était plus apparent que le sien. Ne pouvant les considérer d'aussi haut, elle voulait, néanmoins, le paraître, afin de se bien persuader qu'elle se distinguait d'eux.

Le cercle de la bourgeoisie républicaine et celui de la bourgeoisie réactionnaire avaient fusionné par raison d'économie. Ainsi, dans cette province, les deux sociétés, la nouvelle et l'autre, se rapprochaient. Binet se plaisait à la fréquentation de M. de La Musardière, qui fleurait l'ancienne France. Il était heureux que la fortune, conquise par son père, en fournissant l'armée pendant la dernière guerre, lui permît de s'entretenir d'égal à égal avec un homme dont les ancêtres vivaient dans l'intimité d'Attila et de Louis XIV. Mais si l'un tenait de son hérédité l'aptitude à commander, l'autre tenait de la sienne celle à obéir. Aussi, quand les deux hommes étaient ensemble, M. de La Musardière en imposait à Binet, bien que celui-ci crût, pour s'en défendre, devoir affecter envers le comte la condescendance due aux nobles familles tombées.

En même temps que propriétaire à Beauséjour, Binet était avocat à Vince, où sa réputation lui valait de la considération. On y vantait la souplesse de ses raisonnements, l'habileté de ses dérobades, l'amabilité de son caractère ; toutes qualités qui devaient le servir dans la politique. Il y avait débuté en se faisant élire maire de Beauséjour. On prétendait qu'il s'acheminait vers un siège à la Chambre, lors de la prochaine législature. Binet savait qu'il l'obtiendrait en s'assurant les voix des socialistes, ou bien celles des réactionnaires ; mais comme celles-ci, unies à celles des libéraux, lui paraissaient plus nombreuses, il semblait se décider pour ces dernières.

Le député de la circonscription était un adversaire redoutable. Il s'appelait Gambade, et il avait dû son élection à une certaine ressemblance physique avec Gambetta. Tour à tour opportuniste, radical-socialiste, il séduisait les foules par le vide d'une pensée exprimée en paroles abondantes, autant que par la violence de son anticléricalisme. Point méchant, il était député comme il aurait pu être négociant. Dans ce métier, il ne fatiguait guère que ses poumons, à discourir durant les

tournées électorales, ses mains, à distribuer des amitiés.

— Je suis, monsieur le comte, disait cet après-midi Binet à M. de La Musardière, plus que vous ne le croyez, partisan de la conservation sociale. Je suis pour l'évolution contre la révolution. J'accepte les faits accomplis, et prépare lentement ceux qui doivent s'accomplir. Mais vous pensez bien que je ne saurais être avec les sans-patrie. J'avais quinze ans en 1870, et mon père est de ceux qui firent leur devoir.

— Alors, monsieur le maire, vous appartenez au parti des honnêtes gens, des vrais Français.

— Oui, monsieur le comte, mais je n'en demeure pas moins sur le terrain de la défense républicaine.

— Monsieur le maire, croyez-moi, nous accepterions tous la République, si elle demeurait sage et nous apportait la paix sociale. J'ai néanmoins du plaisir à me trouver d'accord avec vous sur le patriotisme. Il serait temps que nous nous efforçassions de lutter contre la désorganisation de la société, que nous prévinssions le mal causé par des hommes de l'espèce de Rasclard et de Grataloup.

M. de La Musardière était très rouge. De temps en temps, il s'arrêtait, fixait son lorgnon, et soufflait violemment vers l'azur. Binet dessinait avec sa canne des arabesques dans la poussière, puis repartait d'un pas égal.

Le soleil, lentement, déclinait. M. de La Musardière regarda sa montre.

— Monsieur le maire, dit-il, je vais vous quitter. Je serais heureux de vous avoir à déjeuner un de ces jours, demain, par exemple.

M. Binet accepta, et M. de La Musardière s'en alla seul entre les haies d'aubépine bordant le chemin qui montait au château.

Toutes sortes de projets s'agitaient avec tumulte en sa tête. Il se voyait, depuis quelques jours, dirigeant la politique de la région. S'il ne pouvait, pensait-il, être le bras et le cerveau de ce pays, il en serait l'âme. Il songeait aussi que son catalogue des livres imprimés dans la province depuis la découverte de l'imprimerie était près d'être terminé, et ajouterait un lustre nouveau au nom de La Musardière.

Le comte trouva son fils et l'abbé Picquenet qui se prome-

naient dans le parc. Le vicomte s'élança au-devant de son père pour l'embrasser.

— Cet enfant est charmant, dit l'abbé à M. de La Musardière, en caressant les joues du jeune homme : nous ferons ensemble, j'en suis persuadé, une excellente besogne.

Le vicomte regardait en dessous. Il s'appelait Alain, approchait de la quinzième année, possédait des épaules vigoureuses, le front bas de son père, et des yeux qui fuyaient le regard.

A ce moment, un domestique annonça que monsieur le comte était servi. Mme de La Musardière apparut à la fenêtre de la salle à manger, tandis que les demoiselles de La Musardière accouraient du tennis, très animées. Elles discutaient depuis plus d'une heure, à propos d'un jeu que prétendait avoir fait, dans l'après-midi, Mlle de La Goize, une de leurs amies.

Après le dîner, M. de La Musardière entreprit l'abbé Picquenet sur l'éducation qu'il désirait pour le jeune Alain.

Longtemps les deux hommes errèrent dans le parc. Une vie bruissante et cachée montait de la campagne sous les étoiles, et le sifflement des grillons répondait à l'appel des grenouilles, tandis que la voix autoritaire de M. de La Musardière dominait la voix flûtée de M. l'abbé Picquenet.

— Alain, disait M. de La Musardière, possède comme moi un sang bouillant. Je ne doute pas que vous ne sachiez le diriger aussi bien que le savait faire M. Deville. A la vérité, je ne crois pas qu'il manifeste pour l'étude plus de goût qu'il ne convient, mais comme je veux qu'il devienne un soldat, je ne vois point pourquoi il aurait plus d'instruction qu'il n'en faut pour tenir sa place dans un salon, ou charger à la tête d'un escadron.

— Je suis d'avis, moi aussi, monsieur le comte, répondit l'abbé, qu'il n'y a pas nécessité, pour se bien conduire dans la vie, d'être un savant. Il faut même attribuer à la diffusion imprudente d'une science orgueilleuse le désordre du siècle. Parce que chacun peut penser comme il lui plaît, il suit naturellement que chacun est tenté d'agir comme il veut. C'est pourquoi nous vivons dans cet état lamentable dénommé anarchie, et qu'aggraveront encore, si l'on n'y met bon ordre, les Rasclard et les Grataloup, dont me parlait récemment M. le curé Judule.

— Je ne comprends pas, s'écriait M. de La Musardière, qu'un homme qui s'appelle Grataloup puisse vouloir diriger ses semblables. Si j'étais le gouvernement, je ne permettrais pas à un Rasclard, non plus qu'à un Grataloup, de parler. Mais nous n'avons pas de gouvernement. On vous dira, il est vrai, M. l'abbé : « Ces gens-là ont un cerveau, et pensent tout comme vous. » D'abord, ont-ils un cerveau? Je n'en suis pas sûr. Et puis, en auraient-ils un ? Qu'importe? Nous mourons en France de posséder trop de cerveaux. Moi, je ne raisonne jamais ; je commande ou j'obéis. Pour me guider, j'ai ma religion, l'honneur de mon nom, le souci de ce qui est bien ou mal dans mon monde. De quoi aurais-je besoin d'autre ? Nous sommes tous ainsi chez les La Musardière.

L'abbé considérait le comte avec admiration.

— Vous appartenez, lui dit-il, à la partie encore saine du pays, qui nous préservera de la ruine définitive. Malheureusement les hommes comme vous, monsieur le comte, deviennent rares.

M. l'abbé Picquenet, cette nuit-là, avant de s'endormir, songea longuement à la manière dont il dirigerait son élève, le vicomte Alain de La Musardière.

V

Si l'abbé Picquenet avait espéré que l'intelligence de son élève le satisferait, il fut bientôt fort déçu. Le vicomte se montrait paresseux avec volonté, et inintelligent avec orgueil. L'abbé Deville, qui ne possédait du prêtre que la robe, avec une certaine habileté à s'insinuer pour dominer, avait du moins vite compris qu'il ne devait même pas essayer de diriger l'éducation du jeune homme. Devant l'impossibilité d'espérer de son élève aucun progrès, il s'était résigné à le laisser aller au gré d'une volonté toujours rebelle au travail, tandis qu'il ne tarissait pas de compliments auprès de Mme et de M. de La Musardière, sur l'intelligence et les bonnes dispositions de leur fils. Tellement que la comtesse lui avait dit un jour :

— Ne pensez-vous pas, monsieur l'abbé, que nous pourrions préparer Alain à Saint-Cyr ?

L'abbé Deville n'y vit aucun inconvénient; il en parla même comme de la chose la plus aisée. Mais le jeune vicomte possédait du moins l'esprit de n'avoir de l'audace qu'en proportion

de ses forces. Il se refusa obstinément et dignement à suivre la voie ambitieuse de sa famille, et déclara qu'il entrerait, à dix-huit ans, dans un régiment de cavalerie pour débuter dans les armes.

M. de La Musardière approuva l'intention de son fils.

— Et d'ailleurs, disait-il volontiers, grâce à nos relations, Alain avancera tout aussi rapidement que s'il sortait de l'école et ne se fatiguera pas le cerveau.

M. l'abbé Picquenet ne jouissait pas de l'inconscience heureuse de l'abbé Deville. C'était un homme épris d'absolu. Comme son intelligence ne lui en permettait pas l'amour dans les idées, il en recherchait douloureusement la réalisation dans la vie. Il y avait là, pour lui, une source de successives déceptions. Aussi se chagrinait-il en songeant qu'un jeune homme de grande famille, comme le vicomte Alain de La Musardière, manquait d'intelligence. S'il pensait avec le comte qu'Alain n'était pas tenu d'être un savant, le vicomte, lui semblait-il, devait, du moins, offrir cette teinte d'humanités, qui permet à un homme de qualité de traduire Horace et de citer Virgile.

Après trois semaines d'inutiles efforts, l'abbé Picquenet s'aperçut que son élève manifesterait toujours le mépris le plus profond de son enseignement. L'ignorance du jeune Alain demeurait insondable, comme le vide de son regard, qui ne se posait sur rien. Malgré cela, il dansait bien, montait à cheval, était capable de soutenir une conversation dans un salon, toutes choses que l'abbé Picquenet jugeait fort difficiles.

Un matin, la leçon avait traîné plus longtemps qu'à l'ordinaire. C'était en juin. Les demoiselles de La Musardière se poursuivaient dans les allées du parc, en riant, et de temps en temps, du calme de la campagne, montait le cri guttural d'un paysan poussant ses bœufs. Jamais le jeune de La Musardière n'avait tant bâillé à entendre les explications incolores et monotones de l'abbé. Celui-ci, pour la dixième fois, lui faisait répéter des vers de Virgile qu'il reprenait d'une voix hésitante, en traînant sur la fin des mots.

— Monsieur le vicomte, finit par s'écrier l'abbé, en fermant brusquement le livre, je ne suis pas content de vous. Je voudrais vous voir prêter une plus constante attention à des

leçons sans lesquelles vous ne sauriez devenir l'homme du monde que vous devez être.

— Il suffira qu'on sache que j'ai eu un précepteur. D'ailleurs, je veux devenir soldat, et m'engagerai dans deux ans.

Le jeune Alain prononça ces paroles simples sur un ton hautain. Le pli de sa bouche et son menton déjà lourd exprimaient l'obstination.

M. l'abbé Picquenet en devint rouge de colère, et tout tremblant de dépit. Bien qu'il s'en défendît, le jeune de La Musardière lui en imposait. Il sentit l'expression d'une fureur impuissante monter du plus profond de lui-même; les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

— Monsieur le vicomte, dit-il, vous oubliez que je suis prêtre.

Puis il sortit pour aller se plaindre à M. de La Musardière.

— Celui-ci, pensait-il, peut ne pas vouloir que son fils ait trop de goût pour l'étude, mais ne saurait désirer que je lui vole son argent.

Au moment où l'abbé courait rejoindre le comte, au parc, il s'entendit appeler par la comtesse. Elle causait, dans un petit salon du rez-de-chaussée, avec deux vieilles dames de Vince Celles-ci s'étaient arrêtées au château pendant une promenade en voiture. L'une, femme d'un ancien magistrat, était une d'Opaincourt, et passait pour lettrée. Dans son visage ravagé par les rides, et encadré de beaux cheveux blancs, brillaient deux yeux de braise. Son tempérament demeurait, disait-on, de feu, malgré son âge. On lui prêtait même, récemment encore, un amant fort jeune.

L'autre marchait toujours appuyée sur une ombrelle ; elle s'appelait Mlle Alice Pasdevielle. Elle était maigre et frêle, et possédait des yeux non moins brûlants que ceux de Mme d'Opaincourt. Si la première apparaissait comme un ancien foyer aux flammes épandues et voyageuses, la seconde avait dû brûler sur elle-même, consumée par un feu non moins ardent.

L'abbé Picquenet salua ces dames, à qui Mme de La Musardière le présenta. Il connaissait déjà Mlle Alice Pasdevielle, qui avait des parents prêtres. Quand l'abbé entra, elle vantait les beautés de *Quo Vadis ?* à Mme de La Musardière et à Mme d'Opaincourt. Ces dames désiraient connaître le sentiment de M. Picquenet.

L'abbé n'aimait guère ces questions. D'ordinaire, ses dirigées se dispensaient de suivre ses conseils, et de s'inspirer de ses goûts. Il se trouvait mal disposé, après son algarade avec le vicomte, à causer belles-lettres.

Il se tenait assis, immobile, ses deux grosses mains sur les genoux.

— Mon Dieu! Madame, dit-il, cela dépend... si je juge *Quo Vadis?* en prêtre ou en lettré. Je vous dirai, comme lettré, que cet ouvrage n'est point mal fait, malgré certaines peintures trop colorées. Il est, certes, moins mauvais moralement que la plupart des livres de la mauvaise presse. L'édition expurgée serait même recommandable. Quant à l'autre, je ne saurais la voir lire à des jeunes filles, mais elle ne peut faire grand mal à des gens corrompus. Comme prêtre, je reprocherai à ce livre d'oser un tableau trop séduisant et, par conséquent, faux, de la société païenne. Il y a, dans cet ouvrage, des descriptions troublantes d'orgie...

— Mais, monsieur l'abbé, hasarda, en faisant des minauderies, Mlle Alice Pasdevielle, ce sont, au contraire, ces peintures qui sont charmantes; n'est-ce pas, chère Madame, vous les trouvez charmantes? Et vous aussi, madame la comtesse? Je ne vois point pourquoi l'auteur n'aurait pas respecté la couleur locale.

Mme d'Opaincourt sourit, et Mme de La Musardière, qui s'éventait, aspira longuement, en se renversant sur sa chaise longue, l'air chargé d'aromes qui arrivait du parc.

Les mains de l'abbé se crispaient sur ses genoux.

— Elles peuvent être charmantes, Mademoiselle, je vous l'accorde, mais ne pensez-vous pas qu'elles risquent de provoquer au péché des imaginations ardentes ? Moi, personnellement, je les juge lascives; et ensuite, j'ajouterai que ce personnage de Pétrone est vraiment trop sympathique pour un païen.

— Mais il paraît qu'il l'était vraiment, monsieur l'abbé, s'écria Mme de La Musardière.

— Je ne nie pas, madame la comtesse, qu'il puisse, en effet, exercer quelque séduction; cependant, moi, prêtre, je ne peux appeler sympathique un païen qui ne se convertit pas.

— Pour ma part, riposta Mme d'Opaincourt, je vous le déclare, monsieur l'abbé, Pétrone me plaît. Il n'est pas jusqu'au récit de sa mort qui ne soit délicieux.

L'abbé Picquenet leva les bras...

— Comment pouvez-vous, madame, vous qui êtes catholique, et, j'en suis persuadé, très bonne catholique, appeler délicieuse la mort d'un homme qui se suicide? Vous oubliez, madame, que l'Eglise défend le suicide. Si M. Sienkiewicz était bon chrétien, jamais il n'aurait fait se suicider Pétrone... Il l'aurait plutôt fait se convertir.

— Mais, s'écria Mlle Alice Pasdevielle avec feu, il est très vrai que Pétrone se suicida. Je me suis renseignée, monsieur l'abbé. Et puis, il me semble que, dans la circonstance, on peut être indulgent envers ce pauvre Pétrone. En se suicidant, il épargna un crime à Néron. Moi, je suis persuadée, et vous aussi, n'est-ce pas, mesdames, que le bon Dieu a pardonné à Pétrone.

Mais l'abbé Picquenet ne se rendait pas.

— J'aurais quand même préféré, dit-il, que l'auteur ne fasse pas mourir ainsi le poète, ou bien qu'il s'abstînt d'en parler. Tel est mon sentiment; et j'y persiste.

Cette déclaration irrita Mlle Pasdevielle.

— Monsieur l'abbé, s'écria-t-elle, vous êtes décidément un éteignoir.

Il y eut un silence, durant lequel Mme de La Musardière et Mme d'Opaincourt essayèrent d'étouffer leurs rires.

M. l'abbé Picquenet se leva, pour prendre congé de ces dames.

— Sans rancune, n'est-ce pas, monsieur l'abbé, lui dit Mlle Alice Pasdevielle, en lui tendant la main.

L'abbé Picquenet savait être galant avec les personnes d'âge.

— C'est moi, mademoiselle, répondit-il, qui regrette de vous avoir offensée en ne partageant pas votre avis.

Et, après avoir salué, il sortit, à la vérité très troublé. « Il me semble cependant, se disait-il, que je ne pouvais répondre autrement. » Un de ces combats violents, qui lui étaient habituels, se livra en lui.

Il se trouvait en cet état, quand il rencontra, dans le parc, M. de La Musardière.

Celui-ci paraissait posséder, ce matin-là, une joie qu'il demandait à laisser épandre. Il était plus haut en couleurs que jamais; son col avait peine à contenir son goître qui se gon-

flait, et il brandissait une lettre portant un cachet rouge très large aux armes de la maison de France.

— Monsieur l'abbé, s'écria-t-il, j'ai une excellente nouvelle à vous annoncer.

Puis, d'un ton plus bas, il ajouta : « J'ai reçu une lettre du Roi. »

— Du Roi ! s'exclama l'abbé Picquenet ; son visage prit une expression d'étonnement et de respect.

— Lisez plutôt, monsieur l'abbé.

Elle était conçue en termes concis et enthousiastes :

« Mon cher de La Musardière,

« Je n'ai jamais douté de votre affection, non plus que de votre fidélité. Je sais que je peux compter sur vous, et que vous continuez de travailler sans découragement pour la France. Croyez bien que les temps approchent où je serai appelé à répondre à l'appel de mon peuple.

« Attendons et travaillons.

« Votre affectionné

« Philippe. »

La main de l'abbé caressait le papier vergé portant le sceau des armes de France. Une ardeur inconnue l'animait, comme si la cause du Roi était aussi la sienne. Il ne se déclarait pas hostile à la République ; néanmoins, il conservait une admiration secrète pour tout ce qui touchait à la Royauté. Le Roi, le prêtre, le chevalier lui apparaissaient comme une trinité glorieuse. Il admirait dans le Roi une puissance d'autant plus respectable qu'elle reconnaîtrait sans doute la sienne.

— Monsieur l'abbé, reprit M. de La Musardière, vous avez bien lu ; le Roi a écrit : « Les temps sont proches. » Je le crois aussi. Plus je regarde autour de moi, plus cela apparaît la vérité même. Ainsi, je causais tout dernièrement avec Binet. Eh bien ! même avec Binet, il y a aujourd'hui facilité de s'entendre. Cela est entre nous ; Binet va se présenter aux prochaines élections, avec notre appui, qu'il préfère à celui des socialistes. Mais nous ne devons point paraître l'aider ; notre alliance, vous les avez, doit être occulte, sinon la réussite de Binet serait compromise.

M. de La Musardière s'arrêta, saisit le prêtre par un bouton de sa soutane.

— Je crois, monsieur l'abbé, vous dis-je, voir assez clair dans la situation actuelle : les anciens partis se désagrègent. Bientôt, deux seulement resteront en présence : celui du Roi, et celui de la désorganisation sociale.

M. de La Musardière parlait, le regard humide et immobile. Il semblait un inspiré qui prophétisait. Pour la première fois, il apparut d'une grande intelligence à M. Pioquenet. D'ailleurs, aux yeux de ce dernier, l'estime dans laquelle le Roi le tenait témoignait de la haute valeur qu'il ne pouvait, pensait-il, manquer de posséder.

Maintenant, M. de La Musardière marchait à grandes enjambées, comme il lui arrivait chaque fois qu'une conversation le passionnait. Il en venait à des effusions personnelles : se posé s'épanchait :

— Monsieur l'abbé, je suis très heureux de vous posséder. Quand le Roi regnera, nous ferons de vous un évêque.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur le comte : mes ambitions ne sont point si hautes.

— Vous pouvez être sûr, monsieur l'abbé, que je le demanderai au Roi, et je serai de ceux auxquels il ne refusera rien.

M. l'abbé Pioquenet ne savait que répondre. Voilà, certes, qui le consolait d'avoir été traité d'étourneau par Mlle Aloe Pas-de-vieille. S'il n'avait pas pour lui l'appréciation favorable des femmes, du moins jouissait-il de celle des hommes. Il venait d'ailleurs la femme fausse et inintelligente : il pensait que la plus intelligente n'a aucun sérieux dans l'esprit. Soudain, il se dit qu'il devait au moins paraître prendre part, lui aussi, aux combinaisons politiques de M. de La Musardière : il se souvint de la recommandation de M. le curé Jubin.

— Il faut agir, affirma-t-il : il faut agir ; la Révolution gagne chaque jour du terrain. A ce propos, M. le curé Jubin m'a parlé d'un certain boucher, nommé Pondevigne, qui est entré du parti socialiste à Beaune-par. Et il me disait : « Pondevigne n'est pas méchant, mais il est socialiste depuis que le couteau ne lui donne plus sa pratique. » Cela vous prouve, monsieur le comte, que l'intérêt guide ces prétendus philanthropes.

M. de La Musardière se prit à pâlir.

— Soyons politiques, dit-il. Si le Roi était là, il me dirait : « Ne nous aliénons aucune bonne volonté. » Monsieur l'abbé,

je vous remercie ; je vais donner des ordres pour que les cuisines se servent de nouveau chez Poudevigne, et ainsi Poudevigne reviendra vers nous.

M. l'abbé Picquenet regarda M. de La Musardière avec admiration.

— Vous êtes, s'écria-t-il, aussi fort que le cardinal de Richelieu.

Le comte en rougit de plaisir, et sourit.

— Naturellement, ajouta M. de La Musardière, je n'ai pas besoin de vous prier, monsieur l'abbé, de ne parler à personne de la lettre que j'ai eu l'honneur insigne de recevoir du Roi.

M. Picquenet répondit qu'en sa qualité de prêtre il avait l'habitude du secret.

M. de La Musardière lui annonça qu'il donnerait, le mois suivant, un dîner et une fête de nuit, à laquelle il inviterait la noblesse et la bourgeoisie des environs. Il ajouta :

— J'inviterai même quelques membres du cercle et de la société de chasse, qui, sans appartenir à la haute bourgeoisie, ont cependant de l'éducation. Que me conseillez-vous, monsieur l'abbé? C'est de la politique, me semble-t-il, et le Roi ne me désapprouverait pas.

— Mon avis, monsieur le comte, est qu'il faut être de son temps ; or, nous sommes en démocratie.

— Cela me paraît, en effet, le caractère de notre époque, hasarda M. de La Musardière. Il faut suivre le cours de son temps, ne serait-ce que pour mieux le diriger. Cette fête de nuit, que je donne chaque été, fait la joie de mes filles. L'an dernier, M. Deville, qui était plein d'esprit, nous avait même écrit à cette occasion une revue fort drôle. Oserais-je vous dire, monsieur l'abbé, combien nous serions heureux que vous imitassiez M. Deville.

Le visage de l'abbé Picquenet s'assombrit. Il protesta qu'il n'avait pas assez d'esprit; et d'ailleurs ce n'était point l'affaire d'un prêtre.

— M. Deville, déclara M. de La Musardière, possédait un grand talent. Il ne répugnait point au rire, mais il prêchait avec moins d'onction que vous. Vous, monsieur l'abbé, vous touchez les cœurs, et vous exaltez les âmes.

Le compliment plut à l'abbé. Il cherchait une réponse non

moins aimable, quand la voix gazouillante de Mlle Alice Pasdevielle l'interrompit fâcheusement.

Mme de La Musardière accompagnait ses visiteuses jusqu'à la porte du parc, où les attendait leur voiture. Ces dames louaient le goût qu'apportait M. de La Musardière dans l'arrangement de ses jardins, et leurs voix exécutaient des roulades.

Le comte, en les apercevant, se précipita pour aller les saluer. M. Picquenet, qui ne voulait pas se retrouver face à face avec Mlle Alice Pasdevielle, s'éloigna : « Ces pimbèches, pensait-il, me répugnent. Il me plairait fort de connaître le fond de l'âme de cette Pasdevielle, qui m'a traité d'éteignoir. »

(*A suivre.*)

GEORGES LE CARDONNEL.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXV. — La Dame du drame.

M. DESMAISONS. — Non, je vous en prie.

M. DELARUE. — Nous finirons toujours par y arriver, allez.

M. DESM. — Pourquoi donc ? Dix autres questions peuvent nous retenir.

M. DEL. — Vraiment ?

M. DESM. — Nous avons les Balkans, le brouillard, les retraites ouvrières, plusieurs catastrophes.

M. DEL. — Cela ne me dit rien.

M. DESM. — Vous êtes difficile.

M. DEL. — Voyons, qu'en pensez-vous ?

M. DESM. — Je n'y ai pas réfléchi un seul instant.

M. DEL. — Nous y sommes.

M. DESM. — Je n'entrerai pas.

M. DEL. — Trop tard. Je vous tiens.

M. DESM. — Et le prix Goncourt que j'oubliais ! L'aviez-vous lu ?

M. DEL. — Il s'agit bien de cela.

M. DESM. — Vous ne goûtez pas M. de Miomandre ?

M. DEL. — Beaucoup, mais là n'est point la question.

M. DESM. — J'ai reçu de mon libraire quelques livres bien intéressants. Tenez, voici *Science et Méthode*, de M. Poincaré, où il y a toutefois plus de science que de méthode. Cela ne vous dit rien ? Préférez-vous un poème champêtre ? En voici un fort beau, de Marie Dauguet, *les Pastorales*. Je vais vous en lire un peu. Cela dissipera le brouillard. Non ? Voici donc des contes que recommande tout d'abord un pastel de Willette. Voyez, c'est galant. Aimez-vous l'histoire ? Voici celle des *Pingouins*, œuvre posthume, incommensurablement posthume du capitaine Gulliver.

M. DEL. — Que pensez-vous de Mme Steinheil ?

M. DESM. — Encore ?

M. DEL. — L'auriez-vous aimée ?

M. DESM. — Sérieusement, cher monsieur Delarue, attendons la fin de l'histoire pour en discourir. Sans cela nous dirons force bêtises, et dans quinze jours nous serons près de mourir de honte.

M. DEL. — Et M. Steinheil ?

M. DESM. — Oui, de celui-là on peut parler. Le poème médiocre de ses gestes est heureusement clos.

M. DEL. — Heureusement ?

M. DESM. — Mais il me semble qu'en tout cela ce fut le seul coupable.

M. DEL. — Et vous ne vouliez pas parler !

M. DESM. — Vous savez que, jadis, un certain jadis que je préciserais, si vous vouliez, les maris trompés, *scilicet* les cocus, éveillaient peu de sympathie chez la foule barbare, dénuée de tout romantisme. La loi punissait les femmes et le peuple punissait les hommes. On les hissait tout nus et face à la croupe sur un baudet dont ils devaient tenir la queue en mains. Alors la promenade expiatrice commençait, cependant que les bonnes gens, dans leur rustique logique, flagellaient joyeusement la victime conjugale. Et c'était très bien.

M. DEL. — C'était fou.

M. DESM. — C'était juste. L'homme est toujours responsable de l'adultère de sa femme. Il est coupable de n'avoir pas su se faire aimer, coupable encore plus de s'être fait détester, coupable finalement au dernier degré s'il se fait assassiner. Mais comme, dans ce cas, il a expié un peu durement, il convient de ne pas insister. C'est le moment de le plaindre et de célébrer les vertus par la vertu desquelles il fut si bête. Voilà donc M. Steinheil. Il a quarante ans, une santé modérée dans une apparence chétive ; aucune fortune, aucun talent, aucun avenir, et il se met en tête d'épouser une belle fille de dix-huit ans dont la sensualité future se lit certainement dans la fausse candeur des yeux baissés ! Tant de fatuité appelle le châtiment. Notez qu'il emmène sa femme à Paris et qu'il la livre à toutes les tentations. Alors, le dilemme : ou elle résistera à ces tentations et elle sera malheureuse ; ou elle succombera, et c'est le mari dont le malheur est inévitable. Mais elle, ignorante de la vie, a agi loyalement. Elle a donné ce qu'elle possédait, elle-même, attendant en retour les dons qu'on lui a promis. Lui, après avoir tout pris, n'a presque rien à offrir en échange. Dès ce moment, le tragique commence à entrer dans le ménage. La seule chance de l'homme, c'est que la femme ait été élevée dans l'esprit de sacrifice, qu'on l'ait pétrie en esclave, qu'elle se résigne, enfin. Mais pourquoi se résignerait-elle? Allez-vous défendre, maintenant, cette détestable tradition qui rejette sur la femme tout le fardeau de la vie conjugale?

M. DEL. — Mais je ne dis rien, cher ami. J'écoute bien tranquillement.

M. DESM. — Les hommes trouvent cela tout naturel. Vous en avez vu, dans la vie, de ces créatures auxquelles tout plaisir est interdit. N'avez-vous pas ressenti pour elles quelque pitié ?

M. DEL. — Sans doute. Pourtant, je n'aurais pas osé leur conseiller, pour sortir d'embarras, la méthode un peu brutale de l'impasse Ronsin.

M. DESM. — Il vaut mieux n'en pas arriver là, c'est évident, et d'ailleurs on y arrive rarement, — et nous ne savons pas encore s'il y a là autre chose qu'une lugubre coïncidence. Ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est que, même dans ces cas extrêmes et tragiques, le crime est partagé, parce que la victime l'a déterminé par une faute initiale.

M. DEL. — Votre logique est un peu sombre.

M. DESM. — Elle est gênante, parce qu'elle déplace les responsabilités. Je tiens d'ailleurs à ce que vous sachiez bien que je n'en pose que le principe. L'application que j'en fais, sur votre insistance, cher ami, à l'affaire Steinheil, est des plus timides. C'est une communication. Il se peut que les faits soient tels que je les ai présentés, et dans ce cas j'ai raison. S'ils sont différents, ou s'il y avait en cette femme une perversité native, une malice originelle, comme disent les théologiens, ma logique ne sert plus à rien. Cela n'excuserait pas, d'ailleurs, le malheureux peintre qui fut, dès la première heure, un trompeur...

M. DEL. — Il fut pris de passion.

M. DESM. — C'est une explication, et pas une excuse.

M. DEL. — Pourquoi n'a-t-elle pas divorcé?

M. DESM. — Et s'il ne s'y est pas prêté, lui? Si, après avoir aimé cette femme d'une passion inconsidérée, il l'aimait encore d'une passion sénile?

M. DEL. — Ou intéressée.

M. DESM. — Vous me donnez un argument, cher ami. Avouez que, dans ce cas, il serait encore un peu moins intéressant.

M. DEL. — Hé ! Je vois que vous avez encore vos petits préjugés.

M. DESM. — Celui-là est tenace en moi, je le reconnais. Mais je reconnais, comme vous, que ce n'est qu'un préjugé. Je le détruirais facilement par le raisonnement.

M. DEL. — Mais le sentiment persisterait.

M. DESM. — Je le crains.

M. DEL. — A quoi tient-il ? Quelles sont ses vraies racines?

M. DESM. — L'orgueil du mâle. L'homme veut donner, parce qu'il veut dominer. Mais quand l'esprit de domination a capitulé, l'orgueil de donner perd vite de sa force.

M. DEL. — Et l'on reçoit assez facilement.

M. DESM. — Sans même s'inquiéter de la source.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jules Perrin : *La Terreur des images*, Fasquelle, 3.5o. — Claude Ferval : *Ciel rouge*, Fasquelle, 3.5o. — Charles-Henry Hirsch : *Nini Godache*. Fasquelle, 3.5o. — Chékri Ejanem : *Da'ad*, Fasquelle, 3.5o. — Jean-Louis Vaudoyer : *L'Amour Masqué*. Calmann-Lévy, 3,5o.— Pierre de Coulevain : *Au cœur de la vie*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Mathilde Alanic : *La Romance de Joconde*, Plon, 3.5o. — Alphonse Crozières : *L'Ecole des Pique-assiettes*, Garnier, 3.5o. — Comte Paul d'Abbes : *Timandra*, Ambert, 3.5o. — Jean Drault : *Le Barbier Gracchus*. Nouvelle librairie nationale, 3.5o. — Paul Leclercq : *Aventures de Bécot*, Vie Parisienne, 3.5o.

La Terreur des images, par Jules Perrin. Il est effrayant, amusant et presque philosophique ce roman extraordinaire. La peur s'y appuie sur la science et on tremble tout à son aise, parce que les vieilles ficelles qui font d'ordinaire se mouvoir notre imagination y sont résolument coupées. On devine qu'il y aura une explication, tout au moins une de ces énergiques dénégations qui suffisent à remettre d'aplomb le pays le plus bouleversé. Après la télégraphie, la téléphonie sans fil, pourquoi n'arriverait-on pas à l'expansion lumineuse de la télépathie, à une sorte de photographie des couleurs de la pensée? En plaçant la terre sous l'influence, plutôt néfaste, d'une comète, d'un gaz, d'un fluide qui permettrait aux habitants de cette terre de voir les choses qu'on projette vers eux par la seule volonté, en découvrant enfin la mixture capable d'impressionner malgré nous les plaques de notre souvenir, pourquoi ne verrions-nous pas avec les yeux du visage ce que nous ne regardons, généralement, qu'avec les yeux intérieurs? Le médecin qui se promène avec son petit garçon est le premier victime du phénomène. Il aperçoit Walder l'assassin auquel il songe et qui songe peut-être au même moment à lui. Ils sont tous les deux en communication, parce qu'un air nouveau circule maintenant à la surface du globe. Presque au même moment, le petit garçon qu'il tient par la main a le pressentiment que sa grand'mère est arrivée et le crime dont ils sont les témoins est aussi un phénomène d'auto-suggestion. Partant de ces premières observations, le professeur Saint-Denis en arrive à l'étude de phénomènes publics. Une hallucination collective réunit plusieurs passants autour d'un lac d'où jaillit un inconcevable feu d'artifice et on apprend qu'à la même heure, durant que des badauds français entouraient l'étang de Ville-d'Avray, à Niagara Falls, au diable une population non moins enthousiaste applaudissait le même feu d'artifice. De proche en proche gagne la terreur des images, se propage l'anxiété de la pensée s'incarnant dans les corps, se dédoublant. Personne n'est tranquille : le geste de colère a un résultat criminel, le souvenir engendre des larves rôdeuses, tout se transforme en vérités palpables qui font plus de mal que les plus hideux mensonges. Deux nations en viennent aux mains tellement leur effervescence cherche à s'échapper des zones dangereuses par tous les

moyens possibles, les puissances ennemies concentrent leurs efforts dans un grand combat naval que peuvent contempler de loin, par la nouvelle faculté acquise, tous les intéressés, qui sont des millions, et l'horreur de cette vision sanglante est si violente qu'elle déclanche enfin l'automatisme de l'ordre ; une pluie diluvienne éteint la chaleur de fournaise qui brûlait tous les cerveaux depuis des mois. Paris s'endort d'un sommeil réparateur et se réveille délivré de l'atroce cauchemar des images. Ainsi se termine cette aventure merveilleuse dont le plus merveilleux résultat est d'avoir fourni une qualité de peur jusqu'ici très peu employée par les marchands d'illusions, la peur saine, celle qui permet, au moins, de ne pas avoir honte de son frisson. Ce pour quoi la terreur des images est un livre moral.

Ciel rouge, par Claude Ferval. Mme de Kermor est mal mariée et elle essaye de se consoler dans la tendre griserie d'un amour pur, quoique partagé. Celui qu'elle aime est un timide amoureux respectueux de la mère d'Odette, mais un jour il parle un peu plus haut, le mari l'entend, un époux terrible, toujours prêt au geste brutal. Un duel s'ensuit, où l'amoureux qui ne fut jamais l'amant succombe assassiné par une haine injustifiée. Mme de Kermor se sauve emportée par son horreur de vivre en présence du bourreau. Plus tard, soutenue de pieux conseils, rappelée par l'amour de sa fille, elle reviendra et acceptera la vie commune, le tête à tête avec l'assassin. Quand on songe que toutes ces choses dramatiques ne seraient point arrivées si Mlle Laurence Bertel avait eu le courage de refuser un monsieur qu'elle ne connaissait pas et dont ni elle ni ses parents n'avaient nul besoin !

Nini Godache, par Charles-Henry Hirsch. Etudes de mœurs parisiennes, bien parisiennes, trop parisiennes. La souple habileté de l'auteur fait croire tout possible et tout arrive. D'ailleurs, comme Balzac, Charles-Henry Hirsch n'est-il pas en train de nous créer un monde qui existera prochainement ? Qu'avons-nous besoin de constater la véracité de ses affirmations si nous sentons d'instinct que ce jeune virtuose est capable de donner le ton aux sociétés de demain au lieu d'accepter les vieux préjugés de celles d'hier ?

Da'ad, par Chékri Ganem. Histoire dramatique et un peu longue d'une petite danseuse juive de Beyrouth. Elle est également convoitée par un vieux personnage appelé Selim et un jeune héros nommé Naklé. Sélim est l'oncle, Naklé le neveu, et le vieux Sélim trahit tout le monde, y compris la pauvre nourrice Berbara, qui meurt de son mensonge. Da'ad devient folle. Ce qui enlève peut-être de l'intérêt à ce roman, c'est qu'il est narré en deux fois et qu'on le coupe vers la première partie pour nous dire que c'est seulement 25 ans après qu'on en apprit le dénouement. C'est d'ailleurs une histoire fort touchante.

L'Amour masqué, par Jean-Louis Vaudoyer. Cette intrigue est curieuse et l'auteur semble s'être donné la peine d'inventer une jolie fiction, car enfin les pauvres histoires d'amour sont bien toujours les mêmes. Un peintre fait la cour, sous le voile de l'anonymat, à une séduisante actrice. Au moment de se dévoiler, il hésite et cesse toute correspondance. Un peu plus tard il reprend la conversation, mais de vive voix, devient l'amant heureux de cette femme, déjà désirée, et ne parle pas de l'autre, du correspondant mystérieux. Seulement l'actrice, fidèle en cela au rôle de déformatrice qu'elle a joué toute sa vie, raconte l'idylle avec son poète inconnu et elle déclare qu'elle aime surtout ce garçon pour son mystère, d'abord, ensuite pour son charme physique. Stupeur du peintre qui ne comprend plus. Comme il sait bien que son pseudonyme n'a pas été plus loin que la porte, il s'effare de voir les imaginations de sa bien-aimée prendre corps... sans sa permission. Alors il risque la suprême déclaration, il avoue que c'était bien lui cet inconnu dont on a exagéré les démarches. L'actrice, naturellement, tombe de son haut et la femme, ne pouvant pas supporter le flagrant délit, rompt immédiatement avec le véritable amant, c'est-à-dire lâche la proie pour son ombre.

Au cœur de la vie, par Pierre de Coulevain. Il ne faut pas s'y méprendre : on ne fait pas un livre avec l'histoire de tous ses livres. Toute cette jolie cuisine sentimentale de la confection de nos œuvres n'a rien de bien affriolant pour nos lecteurs. Encore une fois, les gens de lettres, mâles ou femelles, sont, malgré leur nombre, des êtres d'exception, et à moins d'être Lamartine ou Victor Hugo, d'illustres morts, on ne peut avoir la prétention d'accaparer l'attention du lecteur au point de leur servir un journal de sa vie intime au lieu et place d'un roman. La fiction romanesque est la politesse du romancier. Par pure courtoisie il vous reçoit dans son salon avant de vous faire entrer dans son cabinet de toilette. Soit, cher et trop naïf auteur, pensez à votre joli poussin de Pâques... mais servez-nous le poulet rôti de la bonne tradition.

La Romance de Joconde, par Mathilde Alanic. Et on revient toujours à ses premières amours ! Il paraît que non, car cette Claude, qu'on a cruellement froissée dans ses dignités de femme et d'artiste, ne peut pas s'habituer au bonheur qu'elle a cru retrouver. Il y a une petite fiancée sur le cœur de laquelle il faudrait marcher pour atteindre définitivement ce bonheur, et elle y renonce. Les bonnes religieuses, réfugiées dans le château des Ardennes belges, sont intéressantes et pas aussi tristes qu'on pourrait le croire pour des exilées.

L'Ecole des Pique-assiettes, par Alphonse Crozière. Les péripéties qui accompagnent le mariage de Mirellio et de Loulou sont du plus vif intérêt, car Loulou a une façon bien personnelle de se présenter à ses futurs beaux-parents ! C'est le fameux ménage à

rois tel que le pratiquent et l'honorent tous les Parisiens de la vieille roche. L'ami ne pique pas que dans les assiettes, il sonde aussi les corsages et les cœurs. Dédié à Willy, ce roman semble faire partie de la collection des Claudines, la bonne, sauf que Loulou n'est pas une Claudine, c'est seulement une petite grue amusante, un peu canaille, juste grasse à point pour faire un excellent souper de cabinet particulier. Dieu sait que Loulou n'est pas prétentieuse. L'auteur assure d'ailleurs dans sa préface qu'elle ne fut que la femme de chambre de Claudine. Excellente recommandation, ma foi.

Timandra, par le comte Paul d'Abbes. Nous assistons d'abord à un repas grec, oh! les orgies grecques, comme on en abuse, souvent! C'est un prétexte aux érudites obscénités, mais c'est un peu toujours la même chose. Nous avons le récit d'une fustigation. La belle Timandra exhale son amour pour un petit éphèbe délicieux, quoique un peu naïf, et sa haine pour le bel Alcibiades, qui lui ravit son éphèbe. Après maints combats entre sa haine et son amour, Timandra s'offre au vainqueur, qui devient Alcibiade. Dernier tableau, Alcibiade, percé de traits, meurt dans les bras de la belle hétaïre, tandis qu'Himéros, pareil à l'amour malheureux, à Eros vaincu, pleure, la face voilée de ses mains tendres.

Le barbier Gracchus, par Jean Drault. Episode de la terreur lyonnaise, où l'on voit le duc de Crussol-Langeac faire la barbe aux Jacobins et une Danseuse d'opéra, fille du bourreau, épouser un ci-devant.

Aventures de Bécot, par Paul Leclercq. Bécot est un jeune géant qui porte une blouse à volants jaunes et un béret rouge. Il aime une toute jeune fille, qui est trop petite fleur pour être cueillie par son énorme main et alors il se console en menant aux aventures une île flottante, son propre pays, qu'il conduit à l'aviron comme une simple barque. J'aime assez les détails de ce conte, qui est d'un joli style clair, mais je comprends moins son symbolisme. Par instant Bécot me semblerait gagner à demeurer un homme ordinaire et ses actes démesurés, qui ont des résultats enfantins, me gênent un peu.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau, 1843-1859, publiée par L. Schemann, 1 vol. in-8° ecu, 5 fr., Plon. — Georges Normandy : *Articles de Paris. Horizons de Province. 1907-1908*, 1 vol. in 8, 3.5o, Gastein-Serge. — Louis Thomas : *Tablettes d'un Cynique*, 1 vol., 3.5o, Edition de la Société Nouvelle. — *Annales des Lettres Françaises*, année 1907, 1 vol. in-18, 3.5o. Sansot. — Henry Roujon : *En Marge du Temps*, 1 vol. in-18, 3.5o, Hachette.

Les *Pages choisies* et l'étude que M. Jacques Morland a consacrée à l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* ont fait

connaître en France le comte de Gobineau, ce philosophe qui fut un peu le maître de Nietzsche. Dans cette étude, M. Morland nous apprend que, depuis de longues années déjà, Gobineau avait trouvé en Allemagne des disciples enthousiastes et qu'une société, la *Gobineau-Vereinigung*, s'était fondée pour propager ses idées et continuer son œuvre. Le directeur de cette société, M.L. Schemann, publie aujourd'hui la **Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau** (1843-1859). On peut remarquer, à travers cette correspondance, l'évolution de la pensée de Gobineau ; bientôt, il se sépare de son maître, M. de Tocqueville, aux points de vue philosophique et politique, mais l'amitié qui unissait ces deux hommes n'en souffre pas.

« Sérieusement, écrit Tocqueville, à quoi pourraient aboutir des discussions politiques entre nous? Nous appartenons à deux ciels diamétralement opposés. Nous ne pouvons donc avoir l'espérance de nous convaincre. Or, en fait de questions graves et d'idées neuves, il ne faut pas discuter avec ses amis quand on n'a pas l'espérance de les persuader. » D'ailleurs, ajoute-il, noblement : « En fait de sentiments élevés et délicats, nous sommes et serons toujours de la même secte. »

Après avoir été, en 1848, le chef de cabinet de Tocqueville aux Affaires Etrangères, Gobineau fut nommé secrétaire d'ambassade à Berne, puis à Francfort, puis en Perse. En même temps qu'il fait son métier de diplomate, il étudie la langue, les mœurs, l'histoire de ces divers pays, et prépare son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, l'ouvrage le plus important qu'il ait écrit. Ses lettres nous disent le peu de succès qu'eut son livre en France, mais cela ne le trouble pas dans ses travaux. C'est que, dit-il, « les moyens de démonstration dont je me sers étant exclusivement scientifiques, cela m'a habitué à ne compter sur aucune espèce de popularité, le milieu dans lequel j'opère n'étant, évidemment, pas de la compétence du grand nombre. » Et puis, l'hébétement des esprits est en croissance indéfinie. Tocqueville lui-même ne comprend rien aux idées de Gobineau et, pour les discuter, se place à un point de vue sentimental (ce qui finit par agacer le diplomate).

Un ouvrage, réplique Tocqueville, qui cherche à nous prouver que l'homme ici-bas obéit à sa *constitution* et ne peut presque rien sur sa destinée par sa volonté, c'est de l'opium donné à un malade dont le sang s'arrête de lui-même.

Votre livre, lui dit-il, en substance, est antipatriotique. Gobineau répond : « Je ne dis pas aux gens : *vous êtes excusables* ou *condamnables;* je leur dis : *vous mourrez*... je dis que vous avez passé l'âge de la jeunesse, que vous avez atteint celui qui touche à la caducité. » On a pu voir dans l'ouvrage de Gobineau une prédiction de la défaite

e 1870, et peut-être ceci n'est-il pas tout à fait étranger à l'admiation des Allemands pour l'auteur de l'*Essai*. En France, on ne ardonnait pas à Gobineau de ne pas prouver que les Français « sont xclusivement le premier peuple du monde ». En Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Suisse, on s'occupe de son livre, en rance point. Il se demande s'il lui faudra attendre que ses opinions entrent en France traduites de l'anglais ou de l'allemand. Il voudrait qu'au moins son livre fût discuté scientifiquement. Tocqueville ui répond, avec une certaine sagesse, que le moment est à la dévotion : « Nous sommes devenus extrêmement dévots. » Il n'y a rien à faire en dehors de l'Eglise, et vos thories contrarient celles de l'Eglise. Si bien « que vous trouverez en France beaucoup de gens qui vous diront comme Rémusat : *je crois ce que vous avancez, mais j'aime mieux que d'autres le proclament;* mais vous en rencontrerez difficilement un qui voudra se porter en avant comme votre champion. » Ce qui indique une grande lâcheté de la part des écrivains de cette époque. Quant à Tocqueville, c'est bien sincèrement qu'il considère comme néfaste de révéler à la France sa décadence. Seuls, les Allemands, qui ont en Europe « la particularité de se passionner pour ce qu'ils regardent comme la vérité abstraite, sans s'occuper de ses conséquences pratiques », peuvent, dit-il, vous fournir un auditoire favorable.

Les lettres de Gobineau, écrites de Berne et de Téhéran, nous donnent encore des détails de mœurs très intéressants : ce sont de véritables études sur la Suisse et sur la Perse. Cette correspondance nous permet aussi de connaître mieux l'intimité de Gobineau, qui fut, en même temps qu'un philosophe et un homme de science, un fort honnête homme.

§

Voici de M. Georges Normandy une série d'articles d'actualité : **Articles de Paris. Horizons de Province.** 1907-1908. écrits à la manière de Jean Lorrain. Faut-il s'indigner, avec M. Jean Ajalbert, le préfacier de ce volume, qu'il ne se soit trouvé aucun directeur de journal pour insérer ces impressions au jour le jour? Ces articles de journal n'ont en effet paru dans aucune feuille. M. Normandy fait du journalisme. « hors des journaux », ce qui n'empêche pas son volume d'être « l'un des plus curieux documents connus sur la vie actuelle des politiciens, des littérateurs, des artistes... », etc. Je ne puis résister au plaisir de citer quelques phrases de la « prière d'insérer » qui nous révéleront le propre jugement de l'auteur sur son œuvre :

Dans ce volume, écrit avec la verve infernale qu'on lui connaît, M. Georges Normandy fait preuve tour à tour d'émotion, d'érudition, de violence généreuse et d'une « rosserie » inoubliable.

Comment l'auteur, qui est si bon critique, peut-il écrire que si nous avons le droit de nous enorgueillir de nos écrivains, nous avons « le devoir » d'être honteux de nos critiques ?

§

Ces **Tablettes d'un Cynique**, de M. Louis Thomas, ne sont pas, comme on pourrait le croire, un essai philosophique sur le cynisme. M. Thomas a horreur des systèmes. Tous les grands systèmes philosophiques se valent, dit-il, et les philosophes sont encore des poètes. D'ailleurs, « les jugements que nous portons sur les objets extérieurs sont une transposition fidèle de nos états physiologiques ». C'est pourquoi l'auteur intitule un de ses chapitres : *Les Hasards de mes Digestions*. M. Thomas simplifie les choses : « L'optimisme, dit-il, dépend de la volonté, puisqu'il suffit de beaucoup manger et de bien boire pour ne pas être malheureux. » Mais M. Thomas n'attache pas trop d'importance à ses pensées :

Est-ce que vous croyez que je suis assuré de me comprendre moi-même deux jours de suite de la même façon ?...

M. Thomas insiste un peu trop sur cette liberté de se contredire : cela devient un jeu. L'esprit critique consiste moins à se contredire à deux jours d'intervalle qu'à voir, d'un même coup d'œil, toutes les faces d'une idée. Encore est-il qu'il faut qu'un jugement s'impose à notre esprit pour que nous l'émettions : autrement, ce n'est pas la peine de l'écrire. Mais voici qui explique tout : le plaisir d'écrire, dit en substance M. Thomas, ressemble à celui de pisser.

§

Les **Annales des Lettres Françaises, année 1907** font suite à *l'Almanach des lettres Françaises 1906*. On trouvera dans ces Annales, à côté d'études synthétiques sur le roman par M. Jules Bertaut, sur la poésie par M. Edmond Pilon, sur le Théâtre par M. Roger le Brun, une bibliographie méthodique des principaux ouvrages de littérature qui parurent dans l'année, ainsi que des plus importants articles des grandes Revues. Un calendrier littéraire nous donne l'éphéméride des principaux événements du monde des Lettres et du théâtre. Je recommande particulièrement l'étude de M. Edmond Pilon sur *la poésie*, où l'auteur juge les poètes d'après leur degré d'émotion, et non d'après une théorie toute faite. M. Bertaut pousse même l'éclectisme jusqu'à l'indulgence. M. Saint-Georges de Bouhélier, en un article sur *les Essais*, prolonge l'école naturiste : « Enfin, écrit-il, M. Albert Fleury a, cette année, publié quelques pages... », quelques pages « infiniment indulgentes » de M. de Bouhélier.

§

M. Henry Roujon est modeste ; en réunissant en volume ses articles

parus dans le journal *le Temps*, sous ce titre **En Marge du Temps**, il n'a pas la prétention qu'ils forment un livre, mais seulement un volume. Cependant ceux qui lurent avec intérêt, chaque semaine, ces études sur des sujets d'actualité seront heureux de posséder ce recueil. Je ne puis faire l'analyse de ces chroniques si diverses; je citerai seulement cette anecdote de Mme de Boigne, sur Chateaubriand, avouant devant elle qu'il haïssait les Bourbons : « Alors, soyez des nôtres, lui dirent les tentateurs de l'Orléanisme. — Et ces trente volumes qui me regardent! aurait-il répondu. Je ne puis pas démentir toute ma vie. » Chateaubriand était prisonnier de ses idées et de ses sentiments de la veille, prisonnier de sa propre littérature. Il lui eût paru indigne d'un gentilhomme, non pas de trahir les Bourbons, mais de se dédire, de se trahir lui-même. C'est la lâcheté d'un grand esprit.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Charles Diehl : *Figures byzantines*, 2e série ; Armand Colin, 3 fr. 50. — Léon Bloy : *L'Epopée byzantine et Gustave Schlumberger ;* Editions de la « Nouvelle Revue », A. Blaizot, s. p. — Memento.

Figures byzantines, par Charles Diehl. — L'Histoire byzantine qui, entre autres historiens contemporains, a déjà eu, en France, dans une époque déjà distante, Amédée Thierry, Drapeyron, et, plus récemment, M. Alfred Rambaud et le remarquable Gustave Schlumberger, a trouvé encore, en M. Charles Diehl, le plus aimable et, d'ailleurs, le plus sûr des érudits. Nous suivons depuis longtemps les publications de M. Diehl ; certaines ont été mentionnées ici même (1). Toujours nous y avons relevé une science agréable, une aisance distinguée, avec une dose de modernisme renouvelé des Thierry et des Rambaud : le tout se combinant en une note fort honnête. Il y a deux parts dans l'œuvre de M. Diehl : les travaux d'érudition pure, très estimés, et les récits d'histoire à forme libre et littéraire, catégorie où il faut ranger cette deuxième série de « Figures byzantines ». M. Diehl, ici, s'est surtout occupé de la Byzance du temps des Croisades. Les renseignements donnés par lui sur les dynasties médiévales de Byzance sont dignes de toute considération. Cette matière se trouve, sinon renouvelée, du moins travaillée, « triturée », et elle sort plus riche de cette élaboration.

Du milieu du XIe siècle à la chute du Constantinople, cinq dynasties se succédèrent ou régnèrent alternativement sur le trône de Byzance (sans parler, bien entendu, des empereurs latins) : les Comnènes et les Ducas, les Anges, les Paléologues et les Cantacuzènes.

(1) Voir *Mercure de France* du 15 août 1905.

D'après une classification récente, proposée par M. Jorga (1), cette longue période pourrait se diviser en trois époques : « la renaissance byzantine des XI^e^ et XII^e^ siècles ; la période de la prépondérance des Latins (XII^e^-XIII^e^ siècles) et la lutte contre les Turcs (1266-1453). » M. Diehl semble adopter une classification analogue. En plusieurs études sur les princes et les princesses de la maison de Comnène et de la maison de Ducas (« Anne Comnène », « l'Impératrice Irène Doukas », « Andronic Comnène », « Un Poète de Cour au siècle des Comnènes »), il s'applique à nous donner une haute idée de la civilisation byzantine à cette époque. Les autres éléments de l'ouvrage pourraient se classer sous la rubrique, non pas de la « prépondérance » latine, mais des relations de Byzance avec les Latins, des rapports des deux civilisations, la byzantine et la féodale. Tels sont les chapitres consacrés aux alliances qui introduisirent à la Cour des Comnènes et à la Cour des Paléologues des princesses d'Occident : Berthe de Sulzbach, Agnès de France, Yolande de Montferrat, Anne de Savoie, etc., et les chapitres si intéressants sur le fameux roman de Digénis Akritis (ou Akritas) et sur deux romans de chevalerie byzantins : « Belthandros et Chrysantza », « Lybistros et Rhodamné », œuvres originales, issues d'une inspiration naturelle, où se marque, non plus seulement dans la politique, mais dans les mœurs, les traits distinctifs de l'Orient grec et le contraste de ces traits avec les caractéristiques des civilisations occidentales.

Ce contraste, du reste, est, peut-on dire, le sujet général du livre, et nous allons y revenir.

Nous voulons, avant, faire une remarque sur la manière de M. Diehl dans cette œuvre. C'est la manière libre, littéraire, c'est le style de l' « histoire psychologique », a-t-on dit, et nous paraît-il à nous aussi. Nous croyons pouvoir ajouter, cependant, que, libre, littéraire, psychologique, cette manière, qui est cela en principe, ne l'est pas assez en fait. Il y a une certaine limite correcte que l'auteur semble avoir scrupule de dépasser. Pourquoi, toutes questions d'érudition étant sauves d'ailleurs, l'auteur, résolu à surmonter les trop prudents préjugés anti-littéraires, anti-psychologiques observés et trop observés aujourd'hui dans sa partie, n'a-t-il pas procédé plus hardiment? Pourquoi ces essais de couleur et de vie tournant court presque aussitôt? Puisqu'une bonne fois on avait résolu de se donner de l'air, il fallait y aller à fond et nous donner des pages d'une verve moins respectueuse. Certes, ce sont des chapitres curieux, que ceux sur les romans de chevalerie byzantins, ces produits d'une littérature naturelle, si vivants auprès de la littérature artificielle, soi-disant hellénisante, des poètes de cour ; c'est aussi un chapitre savoureux,

(1) Jorga, *The byzantine empire*, London, 1907. Cité par M. Louis Bréhier dans la *Revue historique*, novembre-décembre 1908.

que celui sur Théodore Prodrome, avec ses spécimens de poésie familière, imprévue dans la formaliste Byzance. Mais, ailleurs, et dans un domaine plus proprement historique, il semblera que l'auteur eût pu tirer un plus large parti, dans le sens de la psychologie, des documents utilisés. Quand, par exemple, l'on a eu en mains un document original (original en tous sens) comme le « typikon », la charte de fondation du Monastère où l'impératrice Irène Doukas se ménageait une retraite pour ses vieux jours, ou pour les mauvais jours, selon un état d'esprit, traditionnel chez les puissants à Byzance, que l'on pouvait ici scruter à fond, — quand on a eu en mains un tel document, c'est comme si l'on avait tenu l'âme même d'une de ces princesses byzantines; une âme, ici, qui se décèle assez peu sympatique, semble-t-il, égoïste, étroite, se faisant d'une fondation religieuse l'idée d'une maison de retraite, pointilleuse, pédante, en même temps; ou alors, si ces traits ne sont qu'apparents et le masque d'une âme meurtrie, avec une profondeur de sentiments dérobée, non point inaccessible cependant, offerte à ces interrogations frémissantes qui donnent à une œuvre la contagion de la vie. On pourra se dire qu'un tel document autorisait à une liberté plus grande, à une largeur plus compréhensive que celle qu'on s'est permise en la circonstance. Le document doit « parler » à l'historien, c'est entendu, et non celui-ci à celui-là; mais parmi les choses que le document le plus sûr et le plus précis peut dire à l'historien, j'entends aussi, j'entends toujours celle-ci, qui n'est pas la moins négligeable : « je ne sais pas tout; j'ai fait la moitié, à toi le reste. » C'est ce reste, venu du propre fonds de l'historien, qu'on trouve trop peu, de nos jours, et M. Diehl partage regrettablement la réserve générale. A ce propos, M. Diehl cite, peut-être trop sommairement, page 194, le livre de M. Louis du Sommerard sur Anne Comnène et Agnès de France; nous avons lu ce livre, nous en avons parlé ici même (1). Il y a bien de la finesse dans ces pages; il se peut que l'auteur n'ait pas connu tous les documents, par exemple (selon la remarque de M. Louis Bréhier), le « Prologue du testament d'Anne Comnène »; mais ce dont il a parlé, il en a parlé avec beaucoup d'exactitude, et avec des mérites d'analyse et d'expression auxquels on aurait été heureux de voir un historien de l'autorité de M. Diehl, qui, aussi bien, a traité le même sujet, rendre, puisqu'il en avait l'occasion, plus amplement justice.

Il nous reste à dire quelques mots sur l'idée générale du livre de M. Diehl : le rapprochement des deux civilisations orientale et occidentale, byzantine et féodale, et les résultats négatifs de ce rapprochement. La première croisade inaugura, entre les deux civilisations, une période d'échanges incessants. Entre autres exemples, M. Hes-

(1) *Deux princesses d'Orient au XII^e siècle*. Voy. *Mercure de France* du 1^er novembre 1907.

seling (*Essai sur la civilisation byzantine*, Paris, Picard. 1907) a noté un vocabulaire commercial et maritime apporté par les Italiens au XI^e siècle, ainsi que la formation d'un langage franco-hellénique à la suite de la 4^e croisade (1). M. Chalandon, dans son *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, a fort bien étudié la politique occidentale des Comnènes et montré le prestige exercé par Byzance sur les conquérants normands. M. Diehl lui-même a relevé l'existence d'une race de métis levantins, mâtinés de latins et de grecs : les *Gasmules*. Il a, de plus, dans plusieurs chapitres de son livre, notamment dans le chapitre introductif sur Byzance et l'Occident à l'époque des Croisades, et dans ceux sur Anne Comnène, sur les princesses d'Occident, sur les Romans de Chevalerie byzantins, etc., multiplié les renseignements sur les rapports des Latins et des Grecs. Et, comme la plupart des historiens jusqu'ici, il a constaté l'inutilité persistante de ces rapports, pour ce qui est d'une compréhension réciproque des deux Sociétés. Byzance, d'ailleurs, paraît avoir eu une grande puissance d'assimilation. Pour M. Diehl, c'est là un fait certain. Pour M. Hesseling aussi, dont l'idée dominante est celle de « la résistance de l'hellénisme qui a transformé en sa substance les apports les plus hétérogènes ». M. Luchaire a montré comment, effet curieux du milieu, l'attitude du patriarche latin Morosini à l'égard d'Innocent III fut plus difficile encore que celles des patriarches grecs d'avant la conquête. On sait enfin que lorsque l'usurpateur Alexis V Ducas fut assailli par la quatrième Croisade, il dit que les innombrables filles publiques de Byzance suffiraient, à elles seules, pour ravager l'armée des Latins. Du plus haut au plus bas, ce pouvoir d'absorption paraît avoir été le pouvoir spécifique de cette ville singulière. Mais, chose plus singulière encore, cette ville, cette civilisation byzantine n'en fut pas mieux comprise.

Pourquoi ? C'est là un point, — un point capital dans l'histoire des préjugés historiques (et il n'en est pas de plus considérable que celui dont la civilisation byzantine, considérée comme une décadence, s'est trouvée si longtemps défigurée), — sur lequel nous aurions aimé à trouver, sinon une réponse, du moins des réflexions chez un spécialiste comme M. Diehl. Mais M. Diehl n'a pas jugé à propos de tirer une conclusion des faits nombreux qu'il a recueillis. On est donc toujours réduit aux conjectures.

Il nous semble, quant à nous, que quelque lumière, touchant ce préjugé, peut sortir du rapprochement de deux faits : celui de la réputation (factice) de décadence avec laquelle Byzance nous est par-

(1) Les recherches linguistiques d'Emile Legrand, bien qu'en général appliquées à une époque postérieure, sont curieuses à consulter sous ce rapport. Voir *Mercure de France* du 15 mars 1907.

venue et celui de l'incompréhension du monde féodal à l'égard du monde byzantin. Cette réputation ne serait-elle pas due à cette incompréhension? Non pas, notons-le bien, que les Latins aient eux-mêmes formulé l'accusation de décadence; mais ils ont passé par Byzance sans la *voir;* et puisque ceux qui y sont allés en personne n'ont pas su voir, n'ont pas su nous renseigner véridiquement, toutes les idées fausses ont été possibles, et, après 1453, Byzance ne fut plus là pour protester. Le point essentiel qui resterait donc à élucider pour être fixé sur la valeur du préjugé de décadence serait celui-ci : quelle fut la cause de l'incompréhension des Latins ? Dédain d'une décadence? Nullement, avons-nous vu. Le monde féodal n'avait guère de ces préventions d'ordre plutôt oratoire. Alors quoi ? Nous avons déjà émis là-dessus une hypothèse qu'on nous permettra de reproduire ici :

Le monde byzantin, disions-nous, procédait comme si l'empire romain existait toujours, et ce point de vue conservateur, *littéralement* conservateur, incompréhensible pour l'Europe féodale (dont la mémoire historique était à peu près nulle; et, en tous cas, l'empire romain était, pour elle, d'autant moins inadmissible à Byzance que les Electeurs, successeurs de Charlemagne, en avaient relevé la tradition en Allemagne), a fait méconnaître à celle-ci l'hellénisme médiéval, a rendu, pour elle, sans enseignement saisissable, sans portée, toute une grande civilisation. Devant le cliché romain, impérialiste, mégalomane de chancellerie (χάρτης), dont par surcroît l'on faisait grand étalage au Palais Sacré, les Latins de la Croisade restèrent bouche bée et malveillants, sans rien comprendre aux réalités plus modestes, mais non sans force, hyperboliquement parées de la pompe porphyrogénète. L'absence d'impressions justes, prises sur place, fut donc dès l'abord complète, et, après la chute de Constantinople, elle devint irrémédiable. A la Renaissance, la résurrection de l'humanisme, la connaissance retrouvée de l'antiquité grecque et romaine, desservit plutôt la civilisation byzantine (à qui cependant on la devait en partie). Le point de vue historique de Byzance, le point de vue romain et impérial (prétention gigantesque remise en lumière par l'humanisme), rapproché de la récente chute de Constantinople et des misères qui la précédèrent, fit paraître celles-ci plus lamentables. Byzance prit le caractère d'une civilisation d'impuissants. Seules, des observations impartiales et précises, rapportées de longue date en Occident, au Moyen-Age, auraient pu corriger cette vue, et nous venons de constater qu'elles manquèrent complètement. L'esprit oratoire de l'âge classique s'empara sans obstacle de l'idée d'impuissance, de décadence, et en fit un cliché qui devait durer plus de deux siècles : au même moment cependant, avec les Du Cange et les Le Nain de Tillemont, commençaient les études sérieuses sur l'Empire d'Orient ; mais elles ne pouvaient équivaloir au témoignage oculaire qui manquait, et il est curieux de voir le peu d'action qu'elles eurent sur l'opinion fausse préparée dès le Moyen-âge.

L'Epopée Byzantine et Gustave Schlumberger, par

Léon Bloy. — Ce travail est un commentaire analytique de l'œuvre admirable de M. Gustave Schlumberger sur Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès, Basile II et les derniers empereurs de la dynastie macédonienne (deuxième moitié du x^e^ siècle et première moitié du xi^e^). Ce résumé sera utile au lecteur. D'ailleurs, on lira aussi pour elles-mêmes ces pages de M. Léon Bloy, dignes de cet écrivain si personnel, dont nous connaissons depuis longtemps les œuvres. Cela ne veut nullement dire que cette étude sur l'œuvre immense de Schlumberger n'ait une valeur critique indépendante de la personnalité de l'écrivain, la valeur d'une critique dûment et strictement appliqués, au moins en certains points, à son objet.

C'est ainsi que nul mieux que M. Bloy n'a averti le lecteur de ce que la position de la question religieuse chez M. Schlumberger pouvait avoir de non satisfaisant. Que la critique religieuse de l'éminent historien est insuffisante, en tout cas peu appuyée, c'est ce que pense M. Bloy, non, selon nous, sans raison. Dans les relations de Byzance avec la Papauté, par exemple, M. Schlumberger s'est occupé exclusivement du côté politique, sans se soucier du point de vue de la théologie positive. A un chrétien comme M. Bloy ceci peut paraître exorbitant. Il ne nous est guère possible, à nous, d'atteindre à son acuité, à sa profondeur de déception. Mais si, comme il est certain, les influences de la religion révélée contribuèrent à former l'atmosphère psychologique où sentaient et agissaient les âmes de ce temps-là, la critique historique, par sa réserve sous ce rapport, s'appauvrit, en ces matières, de tout un ordre de moyens. Au surplus, il y a là une délicate question de conscience, et nous n'insisterons pas, en ce qui concerne M. Schlumberger: tout de même, on peut noter l'*inconvénient* historique de cette abstention, dans un sujet comme Byzance.

Ajoutons que M. Bloy s'est servi, lui, dans son étude, de cet ordre de moyens; et nous prions le lecteur de croire qu'il en résulte des mérites de force et de largeur, qui doivent compter, ici, parmi les qualités essentiellement adéquates de l'historien. Voici, par exemple, comment M. Bloy explique l'antagonisme du monde féodal et du monde byzantin: « Après le schisme du patriarche diabolique, dit-il, et l'affaiblissement de l'empire consécutif aux fautes des derniers, empereurs de la dynastie macédonienne, il n'y avait plus assez d'air en Orient pour que les Grecs et les Latins y pussent respirer ensemble. » C'est simple, grandiose, absolu. Des historiens plus terre à terre trouveront aussi, entre autres causes plus relatives, que les prétentions conservatrices de Byzance, ses persistantes prétentions *romaines*, étaient, dans le Moyen-Age, un anachronisme fat et pédantesque devant lequel les Latins, avons-nous déjà dit, « restèrent bouche bée et malveillants ». Mais la cause religieuse peut être, ici, la

cause réelle, suprême, absolue. Pour l'atteindre, il faut la foi, cette raison achevée. M. Léon Bloy a tous les dons de l'historien catholique. On peut lui envier sa simplicité parmi les plus grandes choses. Et, par ailleurs, que son style est savoureux, amusant même, au meilleur sens du mot!

MEMENTO. — Une confusion de dates nous a fait, dans notre compte-rendu du 16 octobre dernier, citer l'*Histoire contemporaine* de MM. Charles Seignobos et Albert Métin (Armand Colin, 1906, 2e édition) comme postérieure à l'*Histoire contemporaine* de M. Albert Malet (Hachette, 1908). Le Manuel de MM. Seignobos et Métin ne peut donc pas rappeler l'ouvrage de M. A. Malet, contrairement à ce que cette confusion nous avait fait écrire. Cette erreur fut due, si nous nous souvenons bien, à l'absence de date sur la couverture: elle est, il est vrai, sur le titre, que nous aurons oublié de regarder. Quoi qu'il en soit, nous nous empressons de rétablir les faits.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Les Forces productives de la France, Alcan, 3 fr. 50. — Docteur Mangenot, de la Revue philanthropique : *Repopulation*. Masson, 1 fr. — Paul Leroy-Beaulieu : *La Tendance à la dépopulation de la France et les remèdes éventuels*. Economiste français. — Raoul Jay : *Qu'est-ce que le contrat collectif de travail?* Bloud, 0 fr. 60. — Gaspard Decurtins : *La Réforme sociale chrétienne et le Réformisme catholique*, Idem. — George Fonsegrive : *La Prière des chrétiens : le Pater*, Idem. — Mémento.

Le recueil de conférences que publie la Société des Anciens élèves de l'Ecole des sciences politiques, **les Forces productives de la France**, aurait pu voir son titre complété : *et de l'Algérie-Tunisie*. car une des plus substantielles causeries est celle que M. de Peyerhimoff a consacrée aux « forces nouvelles en formation dans l'Afrique du Nord ». Le ton en est d'un optimisme réconfortant. et pas un instant l'auteur ne doute que le Maroc ne doive finir par suivre le sort des deux autres Régences dont l'occupation fut au début aussi difficultueuse. Il ne s'agit, là-bas aussi, que de durer ; tôt ou tard se produira « la détente progressive des prétentions étrangères dans la mesure où elles ne reposeront pas sur des intérêts permanents et actifs ». Les événements ne semblent pas s'être hâtés de donner raison au conférencier depuis le 15 mai dernier. jour où il s'exprimait ainsi, mais enfin rien ne dit qu'il ne finira pas par avoir prévu juste, et d'une des façons qu'il indiquait, « soit par lassitude d'une partie lointaine et ingrate. soit par le jeu de compensations offertes au gré des événements. soit par résignation vis-à-vis d'intérêts nationaux de plus en plus prépondérants ». Toujours est-il que les forces nouvelles de l'autre côté de la Méditerranée sont en plein développement ; dans les deux dernières années. le commerce extérieur de l'Algérie-Tunisie a haussé de 25 0/0 ; il dépasse le mil-

liard, ce qui pour les 6 ou 7 millions d'habitants, presque tous en guenilles, de la région, est plus beau que les 11 milliards et demi de notre commerce à nous autres, 38 millions de Français du continent, et tout fait prévoir que le mouvement ascensionnel va s'accentuer dans tous les sens, peuplement comme travail, et exploitation comme civilisation. Mais la situation de la mère-patrie n'est pas fâcheuse non plus, ou du moins ne l'est pas autant que le disent certains pessimistes ; ce chiffre de 11 milliards et demi, très beau en lui-même, est d'autant plus remarquable qu'il y a trois ans encore le total de nos importations et exportations n'était que de 7 à 8 milliards, chiffre où nous semblions bloqués depuis plus de vingt ans, et que, grâce à un ensemble d'heureuses conjonctures (goût grandissant des fils de famille pour les entreprises à l'étranger) et d'habiles mesures (création de l'Office central du commerce extérieur, des attachés commerciaux à nos consulats, etc.), il y a lieu de penser que cette reprise de notre activité économique ne s'arrêtera pas là. Il n'est pas jusqu'à notre agriculture qui ne se montre, au total et en dépit des crises partielles dont la plus grave est la crise viticole, en plein progrès. La masse des produits du sol a presque triplé depuis le commencement du XIX^e^ siècle, et ce chiffre seul est une réponse suffisante à des lamentations trop peu courageuses. Sans doute rien n'est parfait, et partout et toujours des améliorations sont possibles ; nos agriculteurs pourraient tirer plus de parti encore de leur terre, comme nos capitalistes de leur argent ; surtout nous devrions tous travailler à remédier à l'infériorité de certains de nos situations ; le manque de houille et de minerais nous fait un devoir de hâter l'aménagement de nos forces hydrauliques ; l'absence de fret lourd nous oblige à des mesures particulières pour favoriser notre marine marchande (et je ne fais certes pas allusion ici aux primes) ; la timidité foncière de nos capitaux devrait être combattue par le développement d'une classe nouvelle de banquiers locaux intelligents et honnêtes, et enfin, ce dont ne parlent guère les conférenciers, MM. Zolla, Charpentier, Allix, de Rousiers, etc., le pays devrait bien se guérir de la diathèse politicienne qui lui vaut le parasitisme tant bourgeois que prolétarien, le gaspillage électoral, l'abus du fisc, le goût du fonctionnarisme, la manie de la centralisation, la sottise du suffrage universel accordé aux indigènes de nos colonies, etc. Il y aurait eu place vraiment pour une dernière conférence sur « la libération anti-politicienne des forces productives de la France ! »

§

Parmi les éléments défavorables de notre situation, il n'en est pas de plus préoccupant que la baisse toujours croissante de notre natalité dont nous entretient, après bien d'autres, M. le docteur Mange-

not, et pour laquelle il nous propose, sous ce titre **Repopulation**, un remède. Il s'agirait d'allouer aux familles une prime annuelle de 120 fr. pour tout enfant, à partir du quatrième jusqu'au huitième, et depuis sa naissance jusqu'à l'âge de treize ans, et pourvu que le total des salaires de la famille ne dépassât pas 1 franc par tête et par jour, l'année étant fixée à 360 jours. Mais voilà bien des complications! Cette dernière clause des salaires, toute bien intentionnée qu'elle soit, est pure chinoiserie. Bien préférable, dans le même genre d'idées, est la proposition de M. Paul Leroy-Beaulieu dans *l'Economiste français* du 19 septembre dernier : une prime de 500 francs payée sans distinction pour tout nouveau-né à partir du troisième ; cette somme, donnée une fois pour toutes, constituerait une aide précieuse pour les parents, sans pousser, comme la rente Mangenot, à l'exploitation de la « puériculture » dans le mauvais sens du mot ; elle serait accueillie avec gratitude même par les familles demi-aisées pour qui les frais de couches sont parfois lourds, et permettrait aux familles riches qui la refuseraient à demi fracas, de se faire un brin de réclame dans la presse. Mais que coûteraient ces beaux projets ? Celui de M. Mangenot 200 ou 250 millions que l'auteur propose de faire payer par les bouilleurs de cru, qui seront cuits du coup ; celui de M. Leroy-Beaulieu 150 à 200 millions, pour lesquels il abandonnerait volontiers toutes les autres subventions du budget actuel à la mutualité, aux sociétés ouvrières, à la marine marchande, aux soies, aux chevaux, aux chanvres et lins, que sais-je ! Du moins cette assistance aux nouveau-nés n'aurait pas produit, si elle avait été votée, les scandaleux abus de l'assistance aux vieillards et aux soi-disant infirmes des 36.000 communes ! On peut rappeler d'ailleurs, pour faire plaisir au *Bulletin de l'alliance française* de M. Jacques Bertillon, que ce ne sont pas là les seuls encouragements possibles à la repopulation. Il y a encore les atténuations d'impôts, et dans cet ordre d'idées j'ai plusieurs fois proposé de remplacer le chiffre fixe d'exemption (logements au-dessous de 500 francs) par un taux varié (loyer de 100 francs par membre de la famille) ; les réductions de salaires 20 o/o et 10 o/o pour fonctionnaires sans enfants et à enfants uniques ; les titularisations d'emplois publics réservées aux pères de trois enfants ; les concessions de bourses refusées aux solitaires ; les exemptions de tout service militaire accordées de droit à tout père de quatre enfants ; même les aggravations de taxes successorales frappant les familles de moins de trois enfants au profit des autres qui seraient dégrevées. On le voit, la pharmacie de M. Piot est richement fournie, et il est regrettable qu'on n'essaie pas quelques-uns de ces remèdes, car l'excès des décès sur les naissances constitue un véritable danger national, et le surpeuplement n'est pas à craindre ! M. Novicow vous prouvera qu'il y a place en France pour 10 ou 20 millions

d'habitants de plus, et autant en Afrique. Ceci dit, on peut ajouter, pour jeter un peu de baume sur notre blessure, que la France n'est pas si au-dessous qu'il semble de l'Angleterre et de l'Allemagne, ces deux pays possédant des ressources minières qui leur permettent de faire prospérer deux fois plus de monde que nous, car les peuples aujourd'hui vivent de leur sous-sol bien plus que de leur sol, et d'autre part, qu'il serait très possible que le ralentissement de notre natalité vînt de causes physiologiques beaucoup plus que psychologiques, ce qui est, en somme, plus honorable et surtout plus remédiable ; il suffirait de quelques mesures bien combinées, et nullement tyranniques, contre l'alcoolisme, la syphilis, et la candide mère des orchites doubles pour que le taux de la natalité remontât soudain sensiblement. Que chacun jette les yeux autour de soi : il verra vite que le nombre des couples fâchés de n'avoir qu'un enfant ou désolés de n'en avoir pas du tout est très supérieur à celui des ménages qui, pourvus de deux héritiers, peuvent être supposés, d'ailleurs à tort parfois, **n'avoir pas voulu aller plus loin.**

§

La collection de l'éditeur Bloud, *Science et Religion*, continue à faire une part large parmi ses 500 tracts aux actualités sociales. La question que se pose un professeur à la faculté de droit de Paris, M. Raoul Jay : **Qu'est-ce que le contrat collectif de travail?** est tout à fait à l'ordre du jour. L'entente entre unions ouvrières et unions patronales, très usitée dans les pays anglo-saxons, commence à pénétrer chez nous, et l'on peut espérer, ce qui est presque paradoxal, qu'il en résultera du bien pour les deux co-contractants. Souvent la résistance du patron isolé était, un collègue de M. Jay l'expliquait naguère, preuve de faiblesse plus que de force ; il hésitait à accorder seul une concession, tandis qu'une association de patrons sera plus large, tout comme un syndicat d'ouvriers sera moins obtus qu'un travailleur isolé. Les machines de guerre qui semblaient les plus capitalistiques, les trusts, ont produit un relèvement des salaires.

Toujours actuelle aussi la question que se pose le grand député suisse Decurtins : **La Réforme sociale chrétienne et le réformisme catholique** ; il y a longtemps qu'on a proclamé que la question sociale était une question morale, ce qui est dire au fond qu'elle est une question religieuse. Proudhon s'étonnait de retrouver la théologie au fond de toute idéologie politique Il n'est donc pas vain de s'occuper, même au point de vue social, du **Pater, prière des chrétiens**. que M. George Fonsegrive envisage, toujours dans la même collection, surtout au point de vue religieux. Etrange texte sur lequel on dissertera sans fin ! Les occultistes ont voulu y voir

l'antique formule des grands initiés, et je me souviens avoir lu jadis dans *l'Initiation* de Papus une explication mystique vraiment ingénieuse de cette admirable prière; mais ne pourrait-on pas en donner aussi une explication historico-économique? Dans tous les cas, il est curieux que le *Pater* soit si peu, n'en déplaise à M. Fonsegrive, « la prière des chrétiens ». Qu'on en fasse l'expérience, et qu'on demande à un d'eux de « composer » une prière synthétique de sa foi, il est à peu près certain qu'il la formulera ainsi : «Seigneur, préservez-moi du péché, gardez-moi de la damnation et accordez-moi le bonheur éternel. » C'est ainsi que le second verset, qui est l'œuvre de l'Eglise, de l'*Ave Maria* contient dans le : *et in hora mortis nostræ* une allusion à la vie future. Or, dans le *Pater* rien, pas un mot de l'enfer ni du paradis. Autre remarque : Un chrétien qui composerait une prière type y insérerait une demande de grâces spirituelles et n'oserait y mettre une requête de biens temporels ; tout au plus si nous admettons qu'on puisse prier Dieu pour la guérison d'une tête chère. Or, dans le *Pater* c'est tout l'inverse. Les trois premières phrases sont non pas une prière, mais une glorification tout à fait, désintéressée de la puissance divine; je ne saurais admettre notamment, comme M. Loisy, que l'*adveniat regnum tuum* fasse allusion à un messianisme juif, à un massacre des Romains. Par contre, les quatre dernières phrases constituent une requête et de but temporel. Je sais bien qu'ici je m'écarte de la tradition, mais cette tradition n'a-t-elle pas incliné le *Pater* dans un certain sens? Sur un point, nous voyons nettement la trace de cette action. L'Evangile de saint Mathieu contient une variante (la seule) de la quatrième phrase : *Panem nostrum quotidianum suprasubstantialem*, qui montre qu'on a voulu (l'Eglise n'a pas suivi) transformer en demande de vertu ou de piété l'humble mendiement de nourriture matérielle. Mais alors qui sait si un peu plus loin il ne faut pas rétablir *tentamentum* au lieu de *tentationem*? D'autant que le *ne nos inducas in tentationem* serait injurieux pour Dieu, si les théologiens, qui expliquent tout, ne venaient pas au secours du fidèle. La seconde partie du *Pater*, antithèse et complément de la première, devient donc ainsi très homogène, et historiquement très claire. L'antiquité avait haleté pendant des siècles sous la terreur de la famine, mère des migrations de peuples, des printemps sacrés, des massacres et des exterminations, et de la dette, cause de l'ergastule, de l'esclavage, et quelquefois de la mort, qu'on songe à la Loi des XII tables. Tout le bonheur pour un contemporain d'Hérode était donc bien là : « Fais que nous ne mourions pas de faim! Fais que nous n'ayons pas de créancier, dussions-nous n'avoir pas nous-mêmes de débiteur! Epargne-nous les tentatives vaines, donc récompense nos efforts! Et enfin épargne-nous la souffrance! » Peut-être le *Pater* ainsi compris : humble demande

physique et glorieux hymne métaphysique, est-il plus touchant encore. Mais il se peut que je sente le fagot, je m'arrête.

Memento. — J.-L. Breton : *Pour le Bloc*, préface de M. Berteaux. Cornély, 3 fr. 50. Je me demande qui diable peut lire les livres de ce genre ! — Du moins le *Guide pratique des impôts* (vérification, comparaison et réclamations) de M. Henri Fayollet, Giard, 1 fr., a-t-il une utilité autre que celle de « l'oison bien dumeté, pourvu qu'on lui tienne la teste entre les jambes ». Un guide de ce genre est plus nécessaire qu'un Bædeker, car le royaume des impôts est de promenade obligatoire et de fondrières croissantes. Le chiffre de nos taxes, qui dépasse cinq milliards (enfoncés les Prussiens !) augmente chaque année de 50, 60, 70 millions. J'avais bien proposé, dans le temps, un excellent moyen d'arrêter ce flux : distribuer aux députés soucieux d'augmenter leurs 9.000 fr. la première année des économies réalisées. Mais maintenant qu'ils ont, et plus simplement, gagné leurs 15.000 fr., il faudrait trouver autre chose. — *L'Evolution sociale et l'action pour la Beauté*, par Jean Canora. Des choses très justes et très bien dites. Ah ! pourquoi les Canora ne sont-ils pas députés, et les J.-L. Breton membres de la « Société pour la protection des paysages de France » ? — Dr Jacques Bertillon : *les Effets de la simplification des formalités du mariage*. Recommandé à ceux qui dénient toute efficacité aux textes des lois. L'année 1907, qui s'annonçait, dans ses six premiers mois, comme de nuptialité médiocre, est devenue de par ses six derniers, à partir de la promulgation de la loi Lemire, la plus *nuptiale* année qui se soit vue depuis 1873 : 8 à 9.000 mariages de plus que pendant le semestre correspondant 1906 !

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

Encore le bovarysme collectif. — Coïncidences. — Basil Thomson ; *The Fijians, a study of the decay of custom*, Heinemann, 10 sh. — A. Vierkandt : *Die Stetigkeit im Kulturwandel*, Berlin, Duncker et Humblot, 5 marks. — N. Webster, *Primitive secret societies*, New-York, Macmillan, Cy., 8 sh. 6. — M. Benhazera, *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, Jourdan. — De Zeltner : *Notes de sociologie soudanaise*, Extr. de *l'Anthropologie*, 1905.

Encore le bovarysme collectif ? Ce n'est pas ma faute. Il semble que quand une question spéciale intéresse, pour sa portée générale possible, dans un pays donné quelques chercheurs, sympathiquement d'autres chercheurs, en d'autres pays, s'y intéressent eux aussi. Les coïncidences s'expliquent encore en chimie, en physique, dans les sciences de laboratoire. Car une série de faits ayant été étudiée dans un laboratoire quelconque, et leur signification par rapport à telle ou telle loi reconnue, tous les savants de même spécialité entreprennent, dans leurs laboratoires respectifs, des expériences à propos de ces faits et de cette loi.

Dans les sciences, au contraire, qui traitent de psychologie, ou de sociologie, et pour la philosophie surtout, de telles coïncidences sont au moins étonnantes. Entre M. Max-Anély, médecin de marine, et

Basil Thomson, ancien juge à Fiji, il n'y a eu certainement pas d'influence réciproque possible. M. Thomson ignore absolument les travaux de M. J. de Gaultier sur le bovarysme ; son livre sur **les Fijiens** n'est pas son premier livre ; on lui en doit plusieurs autres, tant d'ethnographie descriptive que romans de mœurs coloniales anglaises. Or, *les Fijiens* est précisément la contrepartie documentaire pure du poème documenté de M. Max Anély, et ni l'un ni l'autre de ces ouvrages n'était destiné *a priori* à fournir des preuves au point de vue philosophique de M. de Gaultier, au lieu qu'en décrivant la civilisation libérienne, c'est précisément une preuve vivante que je cherchais. Il s'est donc fait ainsi, de quatre côtés à la fois, un travail personnel tendant vers un même but, et ceci en quatre localités distantes, sans échange de lettres (je ne connaissais alors M. de Gaultier que par ses ouvrages), ni intentions systématiques.

Le livre de M. B. Thomson est une monographie d'autant plus intéressante que le but de l'auteur (comme l'indique le sous-titre) est de faire comprendre le phénomène auquel il a assisté pendant son long séjour à Fiji : la désagrégation d'une société demi-civilisée bien construite pour les conditions de vie locale sous l'influence d'une civilisation importée en bloc, supérieure à l'autre par sa technique, mais non, sous ses formes d'importation, par sa valeur éthique, intellectuelle ni artistique. Les premiers chapitres décrivent l'évolution politique, les oscillations entre le système indigène et le système nouveau proposé, et que marquent des révolutions, des massacres, etc. Puis vient l'historique des transformations religieuses, la pression missionariste, les résistances des prêtres-magiciens, le recours à la tradition, les essais de réforme en vue de compromis viables, etc. Le plus curieux de ces essais, ce fut en 1886, alors que tous les Fijiens étaient nominalement chrétiens, et que les anciennes croyances et pratiques semblaient totalement oubliées, la naissance d'une « hérésie ». Elle fut l'œuvre d'un Prophète, Ndungumoi ; il identifia deux vieilles divinités locales, deux jumeaux, avec Dieu et Satan, et combina des rites catholiques avec les vieux rites fijiens, qui semblaient oubliés, mais ne l'étaient nullement. On fit descendre Dieu par le ronflement du rhombe, des rideaux, dans le temple, remplaçant les profondeurs insondables des forêts. Mais les femmes perdirent le Prophète, qui fut arrêté et déporté au moment où il allait faire descendre son Dieu sur l'autel. Combien peu d'ailleurs les anciennes coutumes ont disparu, on le verra d'après les descriptions très détaillées qu'en donne M. Thomson, et accompagnées d'excellentes photographies ; son livre est sans conteste l'une des meilleures monographies ethnographiques qui aient paru en 1908.

§

Voici maintenant un deuxième cas de coïncidence. On sait que ses

recherches ont conduit R. Quinton à formuler une loi de constance biologique ; d'autre part, R. de Gourmont travaillait à découvrir, sous la variété des activités humaines, leur constance sous-jacente (d'où le premier mémoire du t. II de ses *Promenades Philosophiques*) ; dans mes *Mythes et Légendes d'Australie*, j'avais, en prenant un cas relativement simple, recherché comment des institutions différentes entrant en contact, un compromis se forme, et ces compromis se succédant, comment les sociétés durent malgré leurs variations formelles incessantes. L'article de R. de Gourmont me fit écrire un article sur le Progrès de la Civilisation, et M. J. de Gaultier est ensuite intervenu dans le débat. Or, à ce moment même, M. Vierkandt, de Berlin, auquel on devait déjà, entre autres, un livre excellent (*Naturvölker und Kulturvölker*) sur les demi-civilisés comparés aux civilisés, préparait un volume qui a paru il y a quelques mois, intitulé : **la Constance dans les modifications de la civilisation** par transports, emprunts, retours, etc. Il montre tour à tour l'élément de constance dans la vie économique, les mœurs, la langue, la religion et le mythe, l'art, la science ; puis dans le développement de la vie psychologique de l'individu ; et enfin dans le maintien de la civilisation, le mécanisme de l'acculturation, les besoins généraux, l'action des individus dirigeants, la réalisation du nouveau, etc. Dans le détail, maintes interprétations de M. Vierkandt sont trop simplifiées, et par suite sujettes à discussion. Mais de son enquête, qui porte sur un bien plus grand nombre de points que celle de R. de Gourmont et que la mienne, il résulte que non seulement le fait de constance est établi pour l'évolution des civilisations (ce qui, à la réflexion, était évident à *priori*, sinon les civilisations n'auraient pu ni se former ni se maintenir), mais surtout le rôle exact et le mécanisme de ce facteur commence à pouvoir être défini. Le livre de M. Vierkandt marque ainsi une étape, en ethnographie, et je le signale d'autant plus volontiers qu'il est écrit en petites phrases, à la française, où l'auteur dit avec netteté et précision ce qu'il veut faire entendre.

§

Autre coïncidence, enfin : un ethnographe de Brême, H. Schurtz, auteur d'une monographie sur les formes primitives de la monnaie, et surtout d'un beau livre sur les formes primitives de la civilisation (Leipzig, Meyer, ill.), avait réuni, pour ce dernier ouvrage, un grand nombre de matériaux, qu'il publia, classés et interprétés peu avant de mourir, sur les maisons communes des garçons et des filles, les classes d'âge, les sociétés des guerriers, les sociétés secrètes, etc. (*Altersklassen und Mœnnerbünde*, 1902). En même temps, un étudiant de l'université d'Harvard, M. H. Webster, avait pris pour sujet

e thèse (Sciences Politiques) l'étude des classes d'âge et des sociétés ecrètes. Sa thèse acceptée, il se décida à la publier en volume, mais n donnant les faits d'une manière aussi détaillée que possible. Il 'eut connaissance du livre de Schurtz que son manuscrit terminé, t son livre sur **les Sociétés secrètes primitives** parut il a quelques mois. Les points de vue des deux auteurs sont totalement différents, et les matériaux de M. Webster sont infiniment lus considérables que ceux de Schurtz ; son livre est donc préférable à celui de Schurtz pour la documentation ; il lui est par contre ien inférieur pour la théorie et les explications générales proposées.)ù Schurtz voyait des résultantes de « l'instinct social » ou même e « l'instinct grégaire », M. Webster voit des institutions décadentes, t confond les cérémonies d'initiation à des confréries magico-religieuses avec les cérémonies assurant le passage d'une classe d'âge à ne autre. Ces cérémonies ont d'ailleurs été décrites en détail par I. Webster, alors que Schurtz ne leur a guère accordé qu'une place econdaire. Il est malheureusement difficile de discuter davantage i : la classe d'âge et les sociétés secrètes des demi-civilisés sont des nstitutions d'une complexité et d'une variabilité dont on ne se fait guère dée, et d'autant plus difficiles à connaître que leur rôle est toujours n dehors de la vie générale, celle que peut observer n'importe uel voyageur ; nous sommes presque à leur égard dans la situation ù se trouvait un non-initié par rapport aux mystères antiques. On en nnaît quelques éléments, mais il faudrait, pour étudier leur mécanisme, réussir à se faire initier soi-même, ou faire initier ses enfants. e doute que des missionnaires ou des colons s'intéressent assez à ethnographie pour se résoudre à un tel « abaissement » ; certains hnographes cependant l'ont fait, tels Howitt, Spencer et Gillen en ustralie, Catlin, Matthews, etc. aux Etats-Unis, et les indigènes ur ont permis de noter détail par détail la séquence des rites, les gendes récitées, etc., et de s'enquérir sur le rôle social de leurs nstitutions.

Depuis quelque temps, il paraît beaucoup de travaux sur les Touareg ; la plupart sont dus à des officiers. Entre tous, celui de Maurice enhazera, dont le nom révèle les origines, se distingue par la sûreté es renseignements. **Six mois chez les Touareg** suffisent pour pprendre bien des choses sur leur vie matérielle : et c'est elle aussi ui nous est décrite le mieux, avec dessins et bonnes photos à l'appui. Le moment semblerait venu d'une monographie utilisant tous les nseignements déjà recueillis au XIXe siècle et depuis peu. Les observateurs se répètent avec une monotonie désolante ; et pour un même etit détail de la civilisation matérielle des Touareg, on trouvera une

dizaine de documents, alors que d'autres détails n'ont intéressé per onne. La publication de la monographie proposée éviterait ces répé itions et forcerait à faire des observations neuves.

Les **Notes sur la sociologie soudanaise**, de M. de Zeltner, sont tout simplement folles pour tout ce qui concerne les interpréta tions, et je ne conçois pas qu'une revue comme *l'Anthropologie* les ait insérées telles quelles : il fallait demander à l'auteur de ne publier que ses observations, dont plusieurs sont intéressantes.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Nouvelle Revue française : un bel article de M. Marcel Boulenger sur d'Annunzio. — *La Revue :* le Paupérisme juif en Tunisie. — *Les Bandeaux d'Or :* un sonnet obscur. — *La Revue critique* ouvre un concours. — Memento.

La Nouvelle Revue française contient dans son premier numéro (15 novembre) une étude du subtil et perspicace M. Arnauld sur le dernier volume de M. Anatole France; de fortes et tendres pages de M. Charles-Louis Philippe *Sur les maladies;* un beau poème classique où la rêverie de M. Jean Schlumberger plane *Sur les bords du Styx;* un conte de M. T.-E. Lascaris : *les Jardins d'Ihraïn*, dont le style n'est pas sans saveur. Si j'ai réservé l'article de M. Marcel Boulenger : *En regardant chevaucher d'Annunzio*, c'est que je ne résiste pas au plaisir d'en copier ici un fragment.

Ailleurs, M. Boulenger avait déjà fait justice d'un pamphlet diffamatoire qui a paru cet été contre le grand poète italien. La presse quotidienne a annoncé l'opuscule, comme elle publie l'adresse du lapidaire qui achète au plus haut prix les bijoux des personnes dans la gêne. Quelques revues désintéressées ont pourtant publié le titre de cet ouvrage et commenté sa matière avec indulgence. Il méritait, au plus, l'attention que le badaud prêterait au geste d'un roquet compissant, place du Panthéon, la grille qui protège *le Penseur* de M. Rodin des outrages possibles.

S'il apparaît trop clairement que nul Italien, sans s'exposer à déchoir, ne pouvait réunir en bouquet nidoreux les calomnies et les diffamations répandues contre l'auteur de *l'Enfant de Volupté*, il est bon qu'un écrivain français oppose, à cette vilaine besogne, les raisons de sa gratitude envers l'un des plus justement glorieux parmi les écrivains de l'Europe actuelle :

> Les jeunes hommes de notre génération doivent beaucoup à Gabriele d'Annunzio. Il me souvient encore du temps où nous lûmes *l'Enfant de Volupté*. Il y a bien quatorze ans de cela. Certains de nous étaient au régiment, d'autres en sortaient. Ce livre, « tout imprégné d'art », ce véritable bréviaire du dilettante élégant, ce roman dont le héros montait en courses et citait du latin, voire du grec, se battait en duel comme un démon, gravait à l'eau

rte, faisait des vers exquis, avait tout lu, savait tout, avec cela, s'habil-
t comme Brummell et ne laissait pas de séduire toutes les femmes, et
elles femmes! — ah ! comment eussions-nous résisté à ce nouveau *Cor-
giano* ? Combien d'entre nous, jaloux d'égaler le merveilleux Sperelli, se
nt avec fougue remis à l'étude et promenés éperdument dans les musées !
abriele d'Annunzio, on ne l'a pas assez dit, apparut avec son *Enfant de
lupté*, comme un incomparable pédagogue. Il a fait croire à des centai-
s de petits jeunes gens que les grâces de l'esprit n'étaient pas inutiles à
iconque voulait enchanter les femmes et mener dans le monde une vie
imitable. Il fut en quelque sorte le Jules Verne de l'humanisme, de la
ute culture et du raffinement intellectuel. Jamais on ne saura combien de
llégiens, entre 1894 et 1900, auront mieux soigné leur dissertation ou
ur version latine après avoir lu d'Annunzio. Et ne fût-ce que pour cette
use touchante et toute modeste, je voudrais qu'on le louât publiquement,
a Sorbonne.

Reproche-t-on à M. Gabriele d'Annunzio d'aimer la vie éclatante,
'agir avec lyrisme, d'étonner un peu ses contemporains captifs dans
filet des habitudes, M. Marcel Boulenger répond, dans un mou-
ement de jolie verve latine :

Il faut, dans l'intérêt même des choses belles, qu'il existe de bruyants
ôtres. La foule est une lourde bête, engourdie, veule, grossière, et tou-
urs prête à briser les statues, à renverser les palais, à ricaner stupide-
ent devant les merveilles que les artistes font naître entre leurs doigts
ivins. La foule méprise d'instinct ou déteste tout ce qui est noble, élégant
u inutile. Elle ne demande qu'à l'ignorer, qu'à le détruire. Plus les poètes
enfermeront dans leur retraite et leur jardin secret, plus le vulgaire ou-
iera que l'on peut rechercher d'autres joies, ici-bas, après manger, boire
dormir. Au lieu que les ardents et les heureux de vivre, ceux qui pro-
ament bien haut : « L'art est une religion, dont nous sommes les dévots,
s fanatiques. C'est une vie sublime que de se consacrer corps et âme à
réer des chefs-d'œuvre. Prenez bien garde que la Beauté doit avoir sa
lace dans le monde, et même la première place!...», ces fervents-là frap-
ent l'esprit simple des masses. Le barbare qui les écoute et qui les voit se
it : « Mais quoi ! ceux-ci ne sont-ils pas fous ? Non?... Alors, s'ils ont
ut leur bon sens, c'est donc sérieux, cela importe donc, le but qu'ils pour-
uivent?... » Ils font en somme de la publicité aux Muses et aux Grâces.
'est un travail excellent et fécond. L'œuvre d'un artiste convaincra toujours
ieux que l'exemple de sa vie ? Sans doute. Mais l'œuvre de Gabriele d'An-
unzio, éclatante, altière et bariolée, n'existe-t-elle point indépendamment
à côté de sa personne? Dès lors, que lui reproche-t-on ?

Serait-ce que dans tels ou tels de nos salons parisiens, où l'on traite des
elles-lettres avec un éternel sourire, et où l'on songe beaucoup à la croix
u'on aura et aux dîners où l'on pourra se rendre, l'élan presque sauvage
u véhément Italien vers les Chimères qu'il pourchasse semble déplacé,
hoquant? Assurément. Mais il y a lieu de s'affranchir, quelquefois, et de
isser les salons. Nous connaissons déjà plusieurs « héros littéraires »
ui figurent dans la tradition, par exemple « le jeune poète », qui est Mus-

set, « le dilettante», qui est Mérimée, « le curieux », qui est Stendhal, « le dandy », Barbey d'Aurevilly, « le psychologue », Paul Bourget, etc. Nos fils auront « le superbe », et ce sera Gabriele d'Annunzio.

J'emprunterai, enfin, à M. Marcel Boulenger ces lignes heureuses, dignes du poète qui les inspira :

Encore une fois, il a jeté dans le souvenir des hommes plus de merveilles visibles et sensibles que le semeur ne lance de graines dans un sillon. En cet instant même, fermez les yeux et revoyez la Rome adorable du *Piacere*, la figure exquise d'Elena Muti enroulée dans la draperie au Zodiaque d'or ou se jouant, nue, dans la Coupe d'Alexandre, les courses, le duel, et l'enchantement de Schifanoia, avec la mer qui se lamente et murmure, et ce bois sacré où régnait l'Hermès aux quatre fronts, et l'allée des fontaines, et l'escalier que descendait Maria Ferrès, et les arbousiers, et les pins de Viconule, puis, plus tard, la Ville Eternelle sous la neige au clair de lune, le premier baiser dans les jardins Médicis, et le pèlerinage à la tombe de Shelley...

Ce franc, ce robuste écrivain, Charles Géniaux, traite, dans **la Revue** (15 novembre), du *Paupérisme juif*. Il est bon que l'on écrive, de temps en temps, sur le juif de l'espèce la plus nombreuse : le juif pauvre. Combien de Parisiens antisémites — il y en a beaucoup moins qu'on ne le publie, d'ailleurs! — admettent, quand ils disputent à propos de la nécessité de combattre les juifs, que l'inégalité des conditions fait seulement quelques privilégiés parmi ceux-ci et qu'il y a, dans leur nombre, la même énorme majorité de pauvres que si l'on considère la masse des hommes ? Il faut avoir parcouru le quartier des Archives, à Paris, les environs du port à Amsterdam, le Londres juif, pour avoir une leçon de l'extrême misère d'une catégorie de travailleurs qu'on néglige d'opposer, dans le raisonnement des conversations hâtives et passionnées, aux rares propriétaires des fastueux hôtels de l'Avenue du Bois, du Heerengracht ou des cottages de Bournemouth.

M. Charles Géniaux nous guide à travers la *Hara* de Tunis. Conduits par cet observateur, nous verrons d'étranges spectacles.

Le docteur C..., l'homme dévoué qui, pendant dix ans, a soigné cette misérable population, nous accompagne dans notre première visite et, chemin faisant, nous raconte qu'il n'est pas rare de trouver sept à huit personnes, par petite pièce, couchées sur des planches, ou la terre battue. Il m'affirme que plusieurs millions de ces indigents ne peuvent pas dépenser plus de 0 fr. 30 par jour pour huit personnes, soit deux sous par tête pour leur nourriture. On estime aisé, dans la *Hara*, le jeune homme, instruit à l'école de l'Alliance israélite, qui gagne 50 à 60 francs par mois comme clerc d'avocat, d'huissier ou employé de commerce. Mais ceux-ci appartiennent à la jeune génération, heureuse par rapport à l'autre. Ces Israélites

tunisiens de vingt à trente ans, costumés à l'européenne avec une élégance bon marché, donnent ordinairement quinze centimes par jour à leur famille pour leur pension. Grâce à ces économies sur leur nourriture, ces élégants peuvent parader sur l'avenue de France en bottines et cape, boire un bock allongés sur deux chaises, et fumer un cigare.

— C'est toujours un spectacle stupéfiant pour moi, me dit le docteur C... lorsque j'entre dans un intérieur misérable, de voir, accrochés à des clous, un feutre gris et un complet mieux coupé que le mien. Si je cherchais son propriétaire, je le trouverais allongé, presque nu, dans les guenilles, sous les tréteaux de ses parents infortunés.

Ce passage, je ne l'ai pas choisi par maladresse, mais pour répondre au truisme sur la « solidarité juive ». Le juif, ni meilleur ni pire, est un homme capable d'égoïsme ou d'abnégation, comme tous les autres hommes, selon son individualité.

Nous voici dans la Rue-aux-Oies, « célèbre par ses épidémies de choléra », nous dit l'auteur.

Je passe une porte. Je suis dans un *kouttab*, une école. Un rabbin enseigne une douzaine d'enfants qui lui donnent chacun un sou par jour. Il gagne donc 0 fr. 60 pour distribuer sa science. C'est un petit homme cireux, souffreteux, en turban et culotte bleus. Il semble épuisé. Les écoliers, fils de malheureux, sont débiles et, sur leurs figures jaunâtres, leurs yeux de nais, extraordinairement brillants, luisent de fièvre. Dans un coin, sur les briques, une femme ridée est accroupie devant une sorte d'armoire creusée dans le mur : c'est sa cuisine. Sur deux étagères, une vaisselle, qui vaut bien cinq francs, est disposée.

— Regardez ce que j'ai à manger, me dit cet homme.

Il me tend des petits pains arabes couverts d'anis, mais des moisissures blanchissent la croûte amollie.

— On me les vend ainsi deux et quelquefois trois pour un sou. C'est avantageux.

— Pourquoi ce rabbin n'essaie-t-il pas une profession plus productive? Même un métier? A sa place, j'aimerais mieux m'embaucher comme manœuvre, je gagnerais toujours le triple? demandai-je.

— Impossible, me répond le docteur. Avant une heure, on m'apporterait cet homme évanoui. Il est incapable de soulever un fardeau. Particularité intéressante : dans l'état de famine perpétuelle de ces misérables, il ne se décharnent pas comme les Indous affamés, mais, au contraire, se bouffissent et deviennent souvent diabétiques. Il y a peu de tuberculose chez eux. La *Hara* anéantirait des Français. Ces indigènes y résistent. C'est presque miraculeux.

... Je demande à la femme du rabbin son âge. Elle ne sait pas. Il n'y a pas d'état-civil. Son mari pense qu'elle doit avoir de vingt-quatre à trente ans. Elle en paraît quarante. C'est l'usure précoce, le front ridé, les joues pendantes et la stupeur des yeux devant un état de misère indéfinie.

Ceci, je le découpe à l'intention de quelque riche dilettante juif pris de littérature, de musique et de beaux-arts, qui pourrait préle-

ver sur ses revenus, en faveur de ses coreligionnaires tunisiens, une fraction de la dîme prescrite par Moïse :

... Dans une autre maison, nous trouvons huit personnes à croppeton sur des dalles. Elles paraissent des statues. La mère, biblique, encore belle, regarde tout le jour devant elle d'un air morne. Soudain, un être bondit dans le clair obscur, ricane, puis court à quatre pattes et va mordre un de ses frères qui le jette par terre d'un coup de coude. C'est un fou. Aucun hospice ne veut l'accepter. Le père, un porte-faix, gagne parfois cinquante centimes dans sa matinée. Deux fils, les aînés, sont apprentis savetiers. Ils vivent de bouillon aux herbes salées et d'un peu de pain.

Dans une chambre contiguë, nous découvrons sept personnes, quatre étendues sur un lit, tête à pieds, les trois autres adossées à la muraille. Pas un vêtement de rechange dans l'armoire. La pièce voûtée paraît une chapelle funèbre.

— Je suis cireur de bottes, m'annonce le locataire de ce taudis. Mais voici l'été qui me ruine. Les promeneurs ne font plus frotter leurs souliers.

Au-dessus de sa tête, — c'est un vendredi, — brûle une veilleuse pour avoir du feu le samedi. C'est le côté sacré de cette misère et, dans cette pièce souterraine, cela donne l'impression des catacombes. Ses malheureux enfants couchés n'ont pas même eu la curiosité de se relever afin de nous examiner. Ils économisent leur force, ils n'ont rien pour la remplacer.

M. Charles Géniaux ajoute :

... Les gens de la *Hara* exagèrent leur misère, m'ont dit des fonctionnaires. Il ne faut pas juger avec notre mentalité française. Ils ne souffrent guère. Ils n'ont pas notre sensibilité. Ils sont secourus. Beaucoup se livrent à de petits métiers qui leur donnent au moins le nécessaire. Certainement, il y en a d'une gueuserie déplorable, mais faites attention aux généralisations.

Il complète cette remarque par la note ci-après :

Pas un seul des administrateurs auxquels je fais allusion ne connaît la *Hara*. Lorsque je leur exprimais mon horreur, ils s'écriaient en riant : « Eh bien ! Voilà des pages réalistes pour votre prochain roman. »

Ces pauvres sont-ils abandonnés de toute assistance ? M. Edouard Drumont lui-même ne le voudrait pas ! M. Charles Géniaux nous renseigne ainsi :

Un Israélite tunisien d'un cœur admirable a pensé qu'il ne suffisait pas de sauver de la mort de faim les indigènes perclus, mais qu'il était aussi utile d'aider les valides. Comme il n'ignore pas la situation budgétaire de ces coreligionnaires : colporteurs, cochers, décrotteurs, revendeurs, etc., il a fondé une cuisine populaire. Moyennant dix centimes, on peut manger un plat de haricots, de lentilles, de pois chiches ou de poisson, pain compris. Moyennant cinq centimes de plus, on peut demander du bouillon et de la viande. Mille portions sont déjà délivrées chaque jour. A l'entrée, un agent indigène délivre des bons de un et deux sous. On les présente au guichet de la cuisine en annonçant un plat à son choix. Le menu est écrit

dans la salle, garnie de bancs et de tables, où l'on peut consommer. La boisson est toujours de l'eau. Une quête de 8.000 francs a permis la création de cette cuisine populaire. Au premier étage, on a installé un asile pour vieillards célibataires ou veufs. Une vingtaine de malheureux y vivront proprement et confortablement.

Ce qui est tout à l'honneur de cette fondation israélite, c'est qu'on admet indistinctement à la cuisine populaire les Français, les Musulmans ou les Italiens. Lorsqu'on pense que la France n'a pas aidé à la fondation de l'hôpital juif et qu'on refuse dans les autres hôpitaux les malades de cette confession, on doit y voir un noble exemple de tolérance.

§

Je cueille dans **les Bandeaux d'Or** (fascicule VII de la 2e série) le sonnet que voici. L'auteur en est M. P.-J. Jouve et il date son poème de l'année 1907. On a publié, depuis vingt ans, mainte pièce analogue. Il n'est pas sûr que l'auteur en sache lui-même le sens :

SONNET A THEIA

Le transparent pistil aigu
renversé du souffle au silence
d'un cou riche d'adolescence
sera sa vie dans mes doigts nus.

Et les mers évanouissantes
monteront des dunes amies,
pierres tombales endormies
où parlèrent les hiérophantes.

... Aux chairs jointes les vies étouffent
un blanc fermoir, dont les yeux s'ouvrent
au triste abandon de sa hanche.

Sous la mémoire des cheveux
ne vois-je pas les cils des yeux,
des mots de nuit aux lèvres blanches?

§

La Revue critique des idées et des livres (10 novembre) ouvre un « concours pour la rédaction d'un manuel d'histoire de France *enfin conforme aux exigences du patriotisme français* ».

Les concurrents ont jusqu'au 1er décembre 1909 pour écrire un volume in-16 d'environ 350 pages. Les prix ou mentions absorberont 9.500 francs ainsi répartis : un prix de 3.000 fr. ; six indemnités, la première de 1.500 fr., les autres de 1.000 fr.

§

Memento. — *La Grande Revue* (novembre). — Lysis : contre l'obligarchie financière en France.

La Revue hebdomadaire (21 novembre) publie « Colette Baudoche : histoire d'une jeune fille de Metz ».

La Revue de Paris (15 novembre). — *** « L'Allemagne et la guerre ». « Les romans nationaux de Clara Viebig », par M. Maurice Muret.

Le Correspondant (10 novembre). — Lettres inédites de Barbey d'Aurévilly.

Revue bleue (21 novembre). — « Souvenirs autour d'un groupe littéraire », par Mme Alphonse Daudet.

La Revue du Mois (10 novembre). — « L'action de la France sur les peintres étrangers », par MM. Marius-Ary Leblond.

Les Chimères (15 novembre) contiennent, entre autres, de beaux vers de MM. Vincent Muselli, A. Bertrand, etc...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Comment dorment les cérébraux (*La Chronique médicale*, 1er décembre). — La Claque en 1809 (*L'Intermédiaire*). — Du Rostand inédit (*Le Cri de Paris*, 28 novembre).

Est-il vrai que les « cérébraux » : écrivains, savants, hommes à travail intellectuel, dorment plus mal, moins, ou plus singulièrement que les autres? Je ne le crois pas, et je ne crois pas non plus que la distinction « cérébraux » ait la moindre valeur scientifique. Le comptable exécute un travail cérébral, tout comme le philosophe ou le romancier, et un travail de nature à lui causer souvent de vives préoccupations. L'épicier qui fait sa caisse fournit un travail cérébral, tout comme le poète qui cherche ses rimes. La noblesse d'un travail n'en change point la nature physique, et tout travail « de tête » est un travail physique aussi bien que cérébral. Il y a des hommes de lettres qui dorment peu ou mal; il y en a qui dorment fort bien, mieux même que le commun des hommes. D'où cette autre conclusion que le travail cérébral n'a sans doute que fort peu d'influence sur la qualité ou la quantité du sommeil. Il y a, en effet, contre-partie, des hommes dont le travail cérébral est des plus modérés et même nul, et qui dorment très mal. On ne sait pas ce que c'est que le sommeil, ni quels rapports ce phénomène peut avoir avec le cerveau. Les plantes dorment, qui n'ont, je pense, ni cerveau, ni système nerveux. Sans doute une extrême fatigue cérébrale rend le sommeil difficile ou agité; mais une extrême fatigue purement musculaire produit les mêmes effets.

Il n'en est pas moins intéressant de savoir comment dormaient les grands hommes « de tête ». On verra, par la citation suivante, tirée de la toujours pittoresque **Chronique médicale**, que plusieurs d'entre eux avaient su discipliner le sommeil :

Richelieu se couchait à onze heures du soir, et, après avoir dormi trois heures, il se levait pour écrire, dicter ou travailler; puis il se recouchait, ordinairement, de six à huit heures. Alors c'était le lever d'étiquette.

Leibnitz, travaillant parfois pendant trois jours et trois nuits, sans pren-

dre aucun repos, constitue un type trop exceptionnel pour qu'il y ait à craindre que son régime trouve de nombreux imitateurs (1).

Boerhaave a conté qu'après s'être fortement appliqué, pendant quelque temps, à méditer du matin au soir sur une chose importante, il éprouva une insomnie qui ne dura pas moins de six semaines.

L'exemple de Bossuet, travaillant une partie de la nuit, pendant dix-sept ans, est de ceux qu'il importe d'autant de combattre que sa conduite semble plus raisonnée.

« Aussitôt qu'il fut évêque de Meaux, et qu'il se vit, après l'éducation de M. le Dauphin, dispensé de résider habituellement à la cour, Bossuet prit l'habitude d'interrompre son sommeil et de se relever pendant la nuit. Pour en avoir la facilité, il faisait toujours placer, à portée de lui, une lampe allumée pendant toute la nuit; il était fidèle à cet usage, même en voyage. Après son premier sommeil, qui était de quatre à cinq heures, il s'éveillait naturellement, sans effort et sans inquiétude. Il se relevait également l'été et l'hiver pendant les froids les plus rigoureux. Il se couvrait de deux robes de chambre l'hiver, s'enveloppait jusqu'à la ceinture dans un sac de peau d'ours; il récitait alors *matines* et *laudes*... S'il se trouvait ensuite la tête libre, il se mettait à son travail; tout était disposé dès la veille autour de lui, son bureau, son fauteuil, son sac de papiers, ses plumes, son écritoire, ses portefeuilles et ses livres rangés sur des sièges à droite et à gauche de son bureau. Il poussait ce travail aussi loin que sa tête pouvait le soutenir, une, deux et quelquefois trois heures; mais il avait toujours l'attention de le quitter aussitôt qu'il se sentait trop fatigué; il se replaçait ensuite sur son lit et reprenait son sommeil avec la même facilité que s'il ne l'eût pas interrompu; il réparait sur la matinée le sommeil qu'il avait perdu pendant la nuit. Il suivit constamment ce même régime de nuit, depuis 1682 jusqu'en 1699, époque à laquelle il eut un érysipèle qui l'obligea d'apporter quelque changement à ses habitudes (2). »

Cet érysipèle, rapporte le même biographe, tourmenta cruellement Bossuet durant cinq longs mois, et couvrit pendant ce temps une grande partie de son corps. Ces cinq mois passés, il voulut recommencer ses travaux de nuit; ses médecins s'y opposèrent. Ils n'avaient que trop raison, car Saint-Simon, qui rapporte les mêmes faits, sans atténuer les torts hygiéniques de Bossuet, avoue « qu'il travaillait parfois jusqu'à six, sept ou huit heures du matin, emporté par son abondance et sa matière » !

Mme du Chatelet passait presque toutes les nuits sans exception à travailler. Elle se levait à 9 ou 10 heures du matin, parfois même à 6 heures, quand elle s'était couchée à 4, ce qu'elle appelait « se coucher au chant du coq (3) ».

Si nous arrivons à des temps plus modernes, nous constaterons que Byron ne pouvait dormir de la nuit, après une soirée surtout agréable, ce qui contribua à le dégoûter du monde.

(1) On rapporte que l'algébriste Viète fut trois jours sans manger et trois nuits sans dormir, par l'excès d'application qu'il mit à reconnaître un chiffre que le cardinal Richelieu voulait absolument découvrir. (Cf. *De l'Hygiène des Gens de lettres*, par Etienne Brunaud ; Paris, 1819, p. 335.)

(2) De Bausset, *Vie de Bossuet*, t. II.

(3) *Lettres de Mme de Graffigny*.

Girodet ne peignait que la nuit; « souvent il se couchait à 3 heures du matin et à 7 il n'avait pas fermé l'œil: sa main se reposait, son imagination allumée peignait encore (1). »

Le naturaliste Lacépède ne dormait que quatre heures environ, d'abord de 9 à 11 heures du soir, puis de 3 à 5 heures du matin.

Littré se couchait le plus souvent à 3 heures du matin, pour se lever à 8.

On pourrait multiplier les exemples, mais à quelle conclusion aboutirait-on? A celle-ci, peut-être, que ceux qui ont une méthode de travail peuvent parfois obtenir une certaine régularité dans le sommeil, comme dans les autres fonctions, mais que c'est déjà un signe de bon équilibre organique de pouvoir précisément s'astreindre à cette discipline. On ne saurait donc ériger en règle générale ce qui n'est qu'une heureuse exception.

§

La claque, comme le reste, a beaucoup augmenté de prix. En 1809, comme on va en juger par un document publié dans **l'Intermédiaire** par M. Grasilier, elle n'était déjà pas pour rien. Le chef de l'entreprise était un sieur Leblond :

Leblond recevait des bijoux, de l'argent et même des pensions.

Dupaty lui fait une *pension d'un louis par mois*, pour faire applaudir Mme Belmont. Il lui a donné dix louis pour soutenir sa pièce de *Mademoiselle de Guise*, deux louis pour son *Hussard noir* et un louis pour *Ninon*.

Le succès de *l'Assemblée de famille* a été assuré par 25 louis que M. Riboutté a donnés à Leblond. Cette pièce a coûté à l'auteur 15 louis de plus offerts au sieur Ledoux, autre chef de cabale, et acceptés par lui. Ce Ledoux a, comme Leblond, 50 hommes toujours prêts pour ces sortes d'affaires.

M. Bouilly a payé un louis pour sa pièce de *Cimarosa*. Il en a donné deux pour celle de *Françoise de Foix*.

M. Saint-Just, auteur du *Nègre par amour*, s'est contenté de promettre 3 louis.

Pour faire valoir sa pièce de *Lina*, M. Saint-Cyr a donné deux cents francs; il y avait en outre pour le chef de la cabale 12 fr. par représentation.

MM. les compositeurs de musique étaient moins généreux. M. Nicolo, auteur de la musique de *Cimarosa*, n'a donné qu'un louis pour soutenir cette pièce.

Gavaux ne donnait que six francs lorsqu'on jouait les siennes.

Sollier promettait et ne donnait rien.

Les autres ne contribuaient que de leurs billets, mais cette manière de payer les services de Leblond ne lui était pas moins avantageuse, car de 40 billets qu'il recevait il en vendait la moitié au rabais.

Les acteurs lui payaient également rançon. Mlle Georges le comblait de cadeaux.

Mlle Emilie Levert savait aussi récompenser le talent de Leblond; elle lui

(1) Réveillé-Parise, *Hygiène des gens livrés aux travaux de l'esprit.*

donnait six louis pour ses débuts et n'était pas plus réservée avec lui que Mlle Georges. Elle lui a fait présent aussi d'une chaîne de montre en or, et tous les gens de ce chef des succès étaient à son service.

Une montre d'or a valu à Mlle Bourgoin le même avantage.

Martin et Elleviou faisaient chacun une rente d'un louis par mois à Leblond.

Mme Belmont le payait par les mains de M. Dupaty.

M Richardy ne donne pas moins de 60 fr. par mois.

Les applaudissements donnés à l'Opéra à Nourrit chaque fois qu'il paraît sont fixés à 4 fr. ; ceux donnés à Mme Ferrières et à Mlle Bigotini coûtent 12 à 15 francs et Mme Mosca a aussi payé 12 francs chaque fois qu'elle a chanté à l'Opéra Buffa.

Tels étaient les revenus de Leblond.

Le Cri de Paris cite quatre vers inédits de *l'Aiglon*, coupés à la scène, mais qui méritent de passer à la postérité. C'étaient les dernières paroles de Flambeau :

Oh ! non, je ne suis pas le séraphin Flambeau,
Ce n'est pas assez grand, ce n'est pas assez beau.
J'entre en tambour-major dans la danse macabre...
Je grandis, je deviens archange candélabre...
(*Il meurt.*)

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE DES ARTS : *Kaatje*, pièce en 4 actes, en vers, de M. Paul Spaak (24 novembre). — THÉATRE ANTOINE : *Les Vainqueurs*, pièce en 4 actes, de M. Emile Fabre; *Le Maître*, pièce en 2 actes, de M. Sacha Guitry (25 novembre). — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Au temps des Fées*, conte en 2 parties et en vers de M. Jacques Blanchard; *Elektra*, drame en 2 tableaux, de Hugo de Hofmannsthal, adaptation française de MM. Paul Strozzi et Stéphane Epstein; *le Jeu de la Morale et du Hasard*, un acte, de M. Tristan Bernard (26 novembre). — ODÉON : *Héloïse*, drame en 5 actes et en vers, de M. Mario Prax, lecture publique par l'auteur (28 novembre). — Memento.

Il serait étrange qu'un poète belge, inconnu hier à Paris, eût d'emblée, au théâtre des Arts, remporté, avec sa pièce en 4 actes, en vers, **Kaatje**, un succès certain et légitime, si, tout d'abord représentée au théâtre du Parc, à Bruxelles, elle ne s'y était assuré une renommée enviable, dans une suite inattendue de représentations relativement nombreuses. Le talent de M. Spaak, très personnel et très nouveau, est fait, en premier lieu, d'une puissance toute spontanée d'émotion douce et contenue. Sans doute, à examiner de près sa pièce, on trouverait le thème un peu ténu pour en justifier le développement en quatre actes, si courts, si concentrés qu'ils soient; les péripéties n'évoluent guère et ne constituent, à proprement parler, qu'une suite de quatre tableaux : qu'importe, si le charme du dialogue et des sen-

timents qui y sont exprimés captive l'attention de l'auditeur, si la séduction du milieu, des costumes, du décor, retient son imagination, s'il s'enchante, durant deux heures, de la beauté du rythme et de la couleur?

Des tableaux intimes et familiers de Steen, dans sa jolie manière discrète et distinguée, de Ter Borch, de Brekelenkam, de Frans Van Mieris, ont pris vie à nos yeux : voici le costume sévère du père tout vêtu de noir avec son grand col de linge blanc, et sur ses longs cheveux gris son chapeau à larges bords et de forme profonde, voici le costume noir et sévère de la vieille mère avec sa coiffe blanche nette et sans plis; le costume élégant du jeune peintre, les costumes aux couleurs gaies de la jeune fille, et ses bonnets de dentelle fine et ses manteaux de soie bordés de fourrure. Cependant, le décor ne varie pas : c'est toujours la pièce enluminée du reflet des cuivres, avec l'horloge et le feu du foyer, la haute cheminée, la cage où chante le canari, quelques fleurs bien fraîches, et les fenêtres d'où s'aperçoivent à perte de vue les prairies, les polders, les moulins aux ailes tournoyantes sous l'immense ciel de nuages.

Plus qu'en ces maisonnettes qu'entretient avec ferveur et que pare coquettement le goût soigneux des femmes simples et bonnes, nulle part l'existence n'est aisée et tendre à la fois. On y travaille dans le calme, on y goûte un repos introublé, on y jouit d'un bonheur paisible et durable. Que, dès son enfance élevé dans cette atmosphère toujours égale et peut-être un peu trop circonscrite, un artiste, dont l'esprit s'éveille à l'enthousiasme des choses éternellement grandes et superbes, n'en comprenne pas sur-le-champ toute la pénétrante et foncière magie, et qu'il ait le désir de s'évader vers les régions de fervente liberté, de fièvre et d'audace, n'est-ce point, selon le point de vue adopté par l'auteur, chose à la fois louable et nécessaire à sa formation personnelle? Il faut, au début d'une destinée d'amour et d'orgueil, tendre à tout connaître, à tout étreindre, même, de façon plus pratique, à tout s'assimiler, à se modeler au gré des maîtres et des exemples qu'ils ont laissés. Mais, au retour, lorsque le temps est venu de se recueillir, de comparer ses moyens propres aux ressources dont l'intelligence a été puisée chez les autres, il convient, pour se montrer fort, qu'on rejette le vain fardeau, l'entrave imbécile de ce qui ne s'est pas fondu, amalgamé aux naturels élans de son tempérament enfin découvert, qu'on oublie et qu'on renie le déchet désormais accablant des petites recettes, des pratiques mensongères, foraines et erronées.

Telle avait été déjà la signification du premier recueil de vers de M. Spaak, *Voyages vers mon Pays*, telle la signification qu'il a voulu enclore dans la fable de *Kaatje*, et que beaucoup n'ont pas consenti à y voir. Ils ont cru à une sorte de mesquine célébration

apparemment nationaliste ou régionaliste des formes que conservent encore la vie et l'art en Hollande et en Flandre, en opposition à ce qu'elles sont, ou ont été, dans les pays latins, en Italie, et, sans doute, en France aussi. Mais l'idée de M. Spaak est si peu celle qu'on lui prête qu'à diverses reprises, dans sa pièce, il fait l'éloge du climat, des paysages de Rome, de Florence, de Venise, qu'il exalte la peinture des maîtres de là-bas, qu'il célèbre les noms de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard, et, parmi les noms flamands qu'il magnifie, choisit ceux de Frans Floris et de Rubens qui en Italie se sont formés.

Au surplus, toute cette thèse, en réalité, n'arrête que parce qu'on en a dénaturé les tendances et la portée. Ne suffit-il plus, en vérité, qu'une pièce en vers nous enchante, nous ravisse et nous émeuve? Le sujet, n'est-ce point le drame qui s'est déroulé dans la maison, d'où, malgré les pleurs de la mère, de la douce et frêle cousine, malgré la résignée tristesse du père, Jean s'est enfui pour apprendre son art en Italie, quand, avec la femme fière et chérie en qui sont figurées les illusions d'un savoir étranger qui croirait déchoir s'il comprenait à son tour et s'il s'assouplissait, rentré à son foyer natal il ne peut plus s'y retrouver et s'y rejoindre, quand, trop de choses grandes et admirées aveuglant ses simples regards, il ne voit plus la beauté de la plaine aux changeants horizons, il ne sent plus la chaleur apaisante des vieilles affections qui l'entourent, quand il s'agite dans la torture angoissante du doute, de la crainte et du désespoir? Mais, indomptée, Pomona, la Romaine, ne peut s'accoutumer à l'incessante succession de la neige, de la pluie et du brouillard; Jean ne veut pas la suivre, elle fuira seule, déterminée par le premier chant par hasard entendu de sa belle langue maternelle; et Jean, le cœur brisé, s'effondrerait dans l'anéantissement des regrets stériles s'il n'était réveillé à l'ineffable beauté de vivre et de vouloir par les accents émus de la voix de Kaatje qui célèbre, avec une douceur innocente, le charme des saisons, la gloire du travail familier, quotidien et diligent.

L'opposition des deux femmes, est, par l'apparence du physique, par la forme des talents, incarnée incomparablement dans les deux actrices, M^lle^ Derives, fraîche, tendre, blonde et souriante; M^lle^ Vera Sergine, brune, altière, superbe et éloquente. Les rôles du père et de la mère sont fort bien tenus par M. Durec et par M^me^ Gina Barbieri.

Un rêve exotique et lyrique à peine a retenu notre enchantement; M. Emile Fabre, d'un geste brusque, nous ramène dans des milieux habituels et d'aujourd'hui. Que sont-ils, **les Vainqueurs**, que le Théâtre-Antoine nous désigne? Ces hommes enviés, ces hommes célébrés, ces hommes exaltés et qu'on redoute, dont l'universelle lâcheté

accepte, en les louant, la honteuse et stupide domination, mais qui trébuchent au moindre obstacle, et que la foule piétine dès qu'ils ont trébuché. Quelle idée à travers la vie a soutenu, a guidé *le vainqueur*, en qui s'incarnent les vainqueurs, ce Pierre Daygrand, qu'on nous montre à la veille du triomphe définitif, et sûr de triompher? Parvenir ! Ah, oui, *parvenir*, cette pauvre chose, qui est le mobile universel des efforts (c'est-à-dire du cabotinage) humains, *parvenir*, en accomplissant peut-être par hasard des actions courageuses, grandes, transfiguratrices, mais en acceptant de louvoyer dans la fange afin de ne pas déplaire, *parvenir*, c'est-à-dire être hausse sur le pavois par le consentement unanime des intérêts, des médiocrités et des appétits; *parvenir* et, à l'aide des complaisances louches et nécessaires, se maintenir en dépit des convoitises qui guettent!

Dans *la Vie Publique* déjà M. Fabre, avec la même ardeur loyale que dans *les Ventres Dorés* il sut dénoncer les misérables mystifications de la puissance financière, s'était bravement attaqué au hideux monde politique contemporain. Cette fois, sa vigoureuse satire, conduite avec la sagesse d'une hautaine impartialité, frapperait exemplairement, si le prétexte sur lequel évoluent les péripéties du drame, pour vraisemblable qu'il soit, n'était par lui-même d'apparence exceptionnelle, au point que l'auteur s'est vu contraint à de longues explications justificatives qui en amoindrissent l'effet et la force, et ramènent à l'intérêt particulier ce qui aurait pu rester une vérité générale.

Que manque-t-il à Pierre Daygrand, qui, parti de rien, sans fortune, pauvre avocaillon de province, a conquis, par son intelligence, par la force de son éloquence, par sa scrupuleuse probité, une situation admirable au barreau parisien, une situation prépondérante à la Chambre des Députés, où il représente un arrondissement du Nord? A la veille de l'interpellation qui va le faire demain garde des sceaux, quand il défend devant les tribunaux les intérêts d'un riche seigneur sicilien, il n'a pas pris la peine de s'enquérir, sinon superficiellement, de l'existence réelle de son client ! Voici qu'il est la victime de son étourderie : l'existence du comte Firmiani est purement illusoire, forgée par son adversaire apparent, qui a besoin qu'on y croie pour égarer et retarder les poursuites de ses créanciers. Daygrand, avocat subtil et délicat, ne s'est douté de rien, dans cette supercherie à laquelle inconsciemment il a prêté les mains. Il accepte que le comte, engagé dans un procès considérable, n'ait pas jugé utile de se déranger depuis dix-huit mois qu'il dure, que le loup-cervier n'ait appelé, pour sa défense contre un adversaire entre tous redouté au barreau, que le concours d'un petit avocat à ses débuts et aisément pulvérisé par la dialectique persuasive d'un confrère illustre. Et voici que le scandale éclate, voici qu'on a percé à jour la

fraude et le traquenard, et Daygrand est, par les journaux du ministère qu'il se propose de renverser, accusé de connivence, calomnié et avili à plaisir. Il se redresse sous l'affront, il refoulera le torrent de honte et de scandale. Et il développera victorieusement à la tribune demain son interpellation vengeresse, et il tombera ses adversaires du gouvernement, et il réalisera enfin cette ambition suprême, de faire sentir à son pays asservi le poids entier de sa sottise et de son orgueil.

Mais le fait que Firmiani n'existe pas lui est, soudain, confirmé, à n'en pouvoir cette fois contester l'évidence, par son propre adversaire, par le brasseur d'affaires sans scrupules, par Redan lui-même ! Et c'est une des scènes les mieux menées de l'ouvrage. Le sans-gêne cavalier, le cynisme narquois et fanfaron du chevalier d'industrie soulèvent des réveils de la conscience, un sursaut de scrupules, un élan de révoltes chez l'avocat, mais l'autre le tient dans sa serre, et, sans s'être formalisé d'être traité comme il convient, lui présente froidement l'alternative où il se trouve réduit : ou avouer, et, par ce niais aveu, ruiner sa réputation, perdre toute chance de devenir ministre, ou lever le front, déclarer dédaigneusement que Firmiani existe, le prouver en versant aux mains des créanciers de Redan de quoi les désintéresser. Après avoir été joué par lui, s'abaisser à être son complice. Daygrand s'indigne, recule, hésite et cède. Mais où trouver cet argent? parbleu, et malgré l'amertume et le dégoût, poussé par son gendre, le docteur arriviste René Dreyer, par son ami Claude Jesselot, qui sacrifient (malgré l'intérêt qui les y pousse, avec une obstination un peu excessive pour être vraisemblable) le peu qu'ils possèdent au succès de cette combinaison, — chez un ancien camarade, Leprieur, banquier immensément riche, disparu de son cercle intime depuis longtemps. Or, le fils de Daygrand apprend que cette démarche va être faite, et il tente de l'empêcher, car il a lu le filet paru dans *le Pamphlet*, qui accuse Daygrand d'avoir, à son arrivée à Paris, profité des bienfaits de Leprieur au prix des faveurs consenties par sa femme. Ah ! comme le père se redresse, ricane et riposte : pour une si misérable, si inadmissible calomnie, il perdrait le fruit des travaux de sa vie, allons donc ! quelle dérision ce serait d'abdiquer ainsi devant la meute. Non, il ira ; mais à ce moment Mme Daygrand survient, qui est, en secret, allée trouver le banquier, et elle a obtenu, sur cette seule visite, la somme convoitée ; alors Daygrand ne doute plus, il succombe au désespoir, il s'effondre et se résigne à subir les conséquences d'une résolution honnête : il avouera !

En même temps, le groupe politique auquel il appartient se réunit, inquiet : on ne peut mettre en avant le nom d'un homme pour le moment sali de telles accusations ; un de ses bons amis est délégué pour faire comprendre à Daygrand qu'il ne peut, dans les circons-

tances actuelles, porter le poids de l'interpellation, qu'il doit laisser aux mauvais propos le temps de tomber, qu'il doit voyager à l'étranger, y chercher l'apaisement et l'oubli. Dans dix ans on ne pensera plus à cette histoire. Daygrand le pousse à parler, l'écoute en silence, ironiquement, et sa colère réveille en lui la force d'affirmer, de vouloir. Ah! oui, il parlera, et il confondra ses ennemis, et il repoussera victorieusement l'élan de la calomnie, car Firmiani existe, car Firmiani est là, car Firmiani paie, et voilà son argent!

Dès lors, abaissé à cette collusion infâme, tout lui est permis, tout lui réussit; le ministère tombe, il est ministre; sa maison est envahie par les journalistes et les amis qui le veulent féliciter; mais lui, et sa femme, si vaine et si fière, sentent l'amertume de ce moment cherché âprement pendant leur vie tout entière tendue à ce seul but; et que compte-t-il en effet? leur fils a provoqué le folliculaire du *Pamphlet*, il se battait ce matin même, il n'est pas rentré, le temps s'écoule, il ne rentre pas. L'anxiété horrible se prolonge et grandit, et coup sur coup les nouvelles parviennent, avec ce ménagement à travers quoi on comprend tout et on redoute davantage: grièvement blessé, Julien Daygrand a été transporté dans une maison de santé; on veut y courir; on téléphone: il est mort!

M. Fabre, avec ses qualités si loyales de force plutôt que d'adresse, a dépeint ce monde, séduisant et boueux, de nos vainqueurs. Les situations sont empoignantes, émouvantes, et le caractère principal, avec ses hésitations, ses soubresauts, ses rancœurs, ses poussées impérieuses d'orgueil, établi magistralement; les caractères qui l'entourent développés, en second plan, selon leur importance, sans pitié, sans défaillance. Le dialogue, souvent puissant, manque de charme, de séduction, mais mieux vaut encore cette langue de théâtre, traditionnelle, renfermée, lourde, que l'éclat des faux brillants, la séduction passagère du clinquant.

Dire que M. Gémier, dans ce rôle d'ardeur, de force, a été égal ou supérieur à lui-même, c'est ne rien dire, puisqu'à chacune de ses créations on ne peut dire autrement. Je me demande parfois si M. Gémier existe, ou si l'on ne cache pas sous ce nom imaginaire un personnage réel que, par un artifice de magie, nous voyons vivre un instant de sa vraie vie, devant nous, dans son milieu. Je suis certain que M. Gémier n'existe pas. M. Pierre Daygrand a vécu devant nous, à son insu sans doute, sa vie de fièvre, d'ambition basse et hautaine et d'anxiété. Il est secondé à merveille par l'incomparable Mme Cheirel, par MM. Janvier, Colas, Maxence et Clasis.

Une agréable et par instants très fine bouffonnerie de M. Sacha Guitry, **Un Mufle**, délicieusement jouée par l'auteur, par Mmes Charlotte Lysès, A. Lavigne et par M. Clasis, terminait ce spectacle. M. S. Guitry a beaucoup la nature d'esprit des plus prestigieux

clowns américains : quand il semble naturel que d'un fait un autre fait découle à l'évidence, c'est pour lui précisément, sans ostentation, avec simplicité, le seul qui ne puisse pas se produire; dans le comique traditionnel, en présence de l'inattendu, l'acteur ou le personnage de la comédie demeure ahuri ; ici l'inattendu est son élément naturel, il ne s'en aperçoit jamais; l'ahurissement est pour le public.

Après une attentive étude des eschyliennes *Choéphores* et de *l'Electre* d'Euripide, M. Hugo de Hofmannsthal, en serrant de plus près le texte de *l'Electre* de Sophocle, a composé en allemand son **Elektra**, drame en deux tableaux, que nous présentèrent, au théâtre de l'Œuvre, d'habiles adaptateurs, MM. Paul Strozzi et Stéphane Epstein. De même, naguère, chez nous, Leconte de Lisle condensait, dans les deux actes de ses *Erinnyes*, l'horreur magnifique et émouvante de l'antique trilogie. Malgré de si grands exemples, cet exercice, où se complaisent bon nombre des meilleurs poètes modernes, apparaît vraiment assez futile. Comment, des chefs-d'œuvre existent, on pourrait nous les donner au théâtre traduits respectueusement, et ils produiraient tout l'effet que peut produire sur une foule ignorante la part de pathétique profond qu'ils renferment, et l'on préfère ne nous offrir de ce pathétique que la part qui en subsiste à travers l'interprétation personnelle d'un poète lettré et récent. Certes, dans le théâtre grec, il y a des éléments locaux et momentanés qui seraient de nature à effaroucher le public d'aujourd'hui ; les préoccupations religieuses diffèrent, maints usages sont abolis ou transformés, leur sens demeurerait impénétrable à la foule. Cela est évident, mais qu'y faire? et cela justifie-t-il qu'on en dénature la forme et la portée? Si des traductions intégrales ne pouvaient (et il serait bon de s'en assurer) être supportables à la scène, on en pourrait, du moins, répandre la lecture explicative et commentée.

Electre, comme Agamemnon, Clytemnestre, Oreste, les Euménides, Iphigénie aussi, il vaut mieux peut-être les traiter librement et à sa guise, à la manière du bailli du Roullet ou même de Gœthe, que de s'efforcer de faire passer en nos drames modernes ce que les spectateurs d'à présent peuvent tolérer des textes anciens.

Le souci de M. de Hofmannsthal a été principalement, sans rien amoindrir du caractère farouche et résolu d'Elektra, d'introduire dans la conduite du drame un ton de familiarité vraisemblable et aisé. A ce point de vue, la scène introductrice du premier tableau est une assez heureuse trouvaille, mais, par contre (en est-il ainsi dans le texte allemand? est-ce infidélité, toujours à craindre, de la part des adaptateurs?), les scènes d'Elektra avec Chrysothemis et avec Clytemnestre sont surchargées d'inutiles développements d'ordre

littéraire qui en entravent, en retardent et en énervent la marche. La puissance héroïque, comme ingénue et spontanée, que met à les interpréter incomparablement l'admirable Mme Suzanne-Desprès, restitue au caractère principal qu'une double adaptation du grec en allemand et de l'allemand en français semble avoir singulièrement affaibli et épuisé, toute l'énergie âpre et sauvage des conceptions originales. Elle a fait passer dans l'esprit des auditeurs le frisson d'effroi et d'horreur. Mais il n'eût pas été excessif de la voir mieux secondée dans les autres rôles.

De ces petites comédies aisées et amusantes où M. Tristan Bernard expose, avec toute l'audace tranquille de son ironie, les quotidiennes ignominies entre lesquelles les vivants d'aujourd'hui évoluent nécessairement, **Le Jeu de la Morale et du Hasard**, manquant par trop de mouvement et de prétexte à son action, faute aussi de se terminer de façon plus neuve et imprévue, ne saurait être considérée comme la meilleure. Et pourtant elle débute aussi heureusement que *le Fardeau de la Liberté* ou que *le Seul Bandit du Village*, mais, passé les deux premières scènes, d'exposition précise et à la fois paradoxale, nous sommes trop avertis, nous soupçonnons trop effectivement que l'escroc sera à la fin escroqué et le volé enrichi pour que nous en éprouvions la surprise que l'auteur paraît nous promettre. Mais que de charme original dans ce dialogue alerte, dans l'exposé de ces doctrines de bon sens qui font, dans tout le théâtre de l'auteur, comme il convient, des philosophes avisés et pratiques de ces nécessiteux inventifs en qui la sottise sociale ne veut voir que de sinistres malandrins, parce qu'elle en redoute trop pour elle-même l'industrieux génie. M. Lugné-Poe a donné au rôle principal toute sa portée, toute l'allure qui convenait; c'est un délicieux acteur comique, ou plutôt, sans aucune charge, ironique et naturel.

Quant au conte de M. Jacques Blanchard, **Au temps des fées**, les vers, parfois bien faits mais peu nouveaux, n'étaient ni maladroits ni ennuyeux. Qu'exiger davantage?

I

M. Antoine nous conviait, la presse et les poètes, à assister, le samedi 28 novembre, à la lecture, par M. Mario Prax, de son drame en 5 actes, en vers, **Héloïse**. Il nous révéla que le grand obstacle à la représentation de cette œuvre en est le 3e acte, où l'on voit, auprès d'Abélard mutilé et couché dans son alcôve, s'introduire, anxieux, agités, curieux, la foule des escholiers, puis, quand il revient à lui, Héloïse avec qui il se désole en une scène déchirante. C'est la partie du drame qui, à la lecture, nous a paru, seule, d'un effet dramatique à peu près certain, grâce au mouvement pathétique qui y règne. Pour le reste, il est écrit, non sans mérite, selon les formules les plus

conventionnelles et les plus consacrées des drames historiques et pseudo-romantiques. L'important est que M. Antoine ait publiquement pris l'engagement de s'intéresser à la poésie et de produire devant son public les œuvres des poètes qui s'y prêteraient, au moyen de conférences, de lectures, d'auditions partielles ou même, peut-être, dans certains cas, de représentations. Volontiers même il adjoindrait à son comité de lecture, lequel, prétend-on, ne fonctionne jamais, un poète qui, évidemment, le déchargerait à l'avenir de la responsabilité des refus. Heureux poètes !

MEMENTO. — Comédie-Royale : *En lisant « Sherlock Holmes »*, comédie en 1 acte, de M. A.-R. Breton ; *Petite Babouche*, comédie en 1 acte, de M. P. Giafféri ; *Feu la Mère de Madame*, comédie en 1 acte, de M. F. Feydeau ; *Fraisidis*, opérette en 1 acte, de M. J. Redelsperger, musique de M. M. Lattès (16 novembre). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Révoltés*, drame en 5 actes et 6 tableaux, de MM. Henri Cain et Edouard Adenis (20 novembre). — Grand-Guignol : *Cent lignes émues*, pièce de M. Charles Torquet ; *La Première mise*, pièce de M. Léon Frapié ; *Nuit d'Illyrie*, pièce en 2 actes, de MM. E.-M. Laumann et Paul Olivier ; *Machin fils*, pièce de M. de Morsier ; *Une présentation*, pièce de M. Elie de Bassan (21 novembre). — Folies-Dramatiques : *Le Petit Faust*, opéra-bouffe en 3 actes et 4 tableaux, de Crémieux et Ad. Jaime, musique d'Hervé (1er décembre). — Ambigu : *La Boscotte*, drame en 5 actes et 6 tableaux, de Mme Georges Maldague (2 décembre). — Théâtre Michel : *Le Poulailler*, comédie en 3 actes, de M. Tristan Bernard ; *Après...* sorte de revue en 1 acte, de M. Sacha Guitry ; *Asseyez-vous*, prétexte en 1 acte, de MM. Pierre Mortier et André Mycho (3 décembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART MODERNE

Exposition Maurice Denis (galerie Druet, 20, rue Royale). — Exposition Jean Puy (galerie A. Vollard, 6, rue Laffitte). — Exposition Van Dongen (chez MM. Bernheim, 15, rue Richepanse). — Exposition Georges Braque (galerie Kahnweiller, 28, rue Vignon). — VIIIe Exposition de la Société des Peintres-Graveurs français (galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte). — Exposition de pointes-sèches et de sanguines de M. E. Lequeux (galerie d'art décoratif).

Faut-il résister au charme de **M. Maurice Denis ?** C'est un compositeur d'une rare intelligence, un exécutant d'une extraordinaire habileté. Aux premiers pas qu'on fait dans cette grande salle toute pleine de ses œuvres, on subit comme un enchantement. Formes et couleurs, tout sourit pour nous séduire ; et c'est la grâce d'un esprit élevé qui nous tente. Il est moderne profondément, c'est-à-dire chrétien et païen tour à tour, mystique et sensuel tout ensemble. Et si riche, sans profusion de matières précieuses ! Si savant, sans prétentions apparentes, sans offensants abus de virtuosité ! Ne devons-nous pas admirer en lui un artiste très complet ? Ne voyons-nous pas qu'entre tous les jeunes, ou à peine leur aîné, il a été le premier

délégué, par la chance complice du talent, pour les représenter devant l'opinion publique? Car toutes les aspirations les plus récentes de l'art vivant ont sollicité cet esprit en éveil. Il se date du lendemain de l'impressionnisme, mais il n'est pas étranger aux si intéressantes tentatives que les néo-impressionnistes ont faites pour renouveler une formule usée; et tandis qu'en écoutant Séruzier il se souvient de Gauguin, avec la plupart de ses émules immédiats il accommode à sa vision personnelle la leçon de Cézanne. Sa vision personnelle est agréable, tendre et pure, comme l'âme même de cet artiste, qui ainsi n'a point eu de concessions à faire pour obtenir la faveur générale, point d'efforts pour éviter les audaces dangereuses. Il n'y a pas lieu de craindre que ses admirateurs lui soient un jour infidèles, puisqu'il les contente et dans la sincérité de leur goût pour le joli, et dans la vanité de leur souci d'être, comme ils disent, « d'avant-garde » ; même au seuil, dépassé, de l'Institut, ils n'abandonneront pas M. Maurice Denis, se persuadant qu'avec lui c'est la révolution qui s'installera sous la coupole. Mais, ce seuil, jamais la révolution ne le dépassa, ne le dépassera...

Une sorte d'âpreté douce, un désir qui ne se contente pas, une ardeur qui ne s'apaise pas, une compréhension très aiguë des conditions présentes de l'art, l'impatience des limites, des contraintes, un talent inquiet, avide, noblement insatisfait : voilà déjà longtemps que nous suivons **M. Jean Puy** dans son bel effort et que nous retrouvons en lui ces qualités à la fois très rassurantes et un peu déconcertantes qui caractérisent aujourd'hui plusieurs des meilleurs de nos jeunes artistes. Certains d'entre eux sont plus hardis que Jean Puy ou obéissent à une destination plus fatale. Il reste soumis à des lois qui déjà permirent maints chefs-d'œuvre, et l'on peut voir que sa conscience prescrit à sa passion le souci d'appuyer ses tentatives sur d'illustres exemples. Plus nettement que la plupart des autres jeunes il impose à notre pensée celle d'un maître qu'il oublie rarement, et que pourtant il n'imite jamais. L'enthousiasme productif d'un esprit comme celui-ci, lucide, sincère, étranger aux coteries et peu curieux du verbalisme théorique, compte parmi les plus beaux hommages qu'on ait rendus à Cézanne. Je souhaite pourtant que M. Jean Puy s'affranchisse d'une influence qui menace de devenir une tyrannie et par là de trahir la doctrine du vieux maître d'Aix en ce qu'elle a de meilleur. Car le plus précieux des conseils qu'on lui doive n'est-il pas son propre exemple ? Or, ayant tout appris, n'oubliait-il pas tout devant la nature, pour entrer seul en conversation avec elle? Il est, semble-t-il, temps que M. Jean Puy *imite ainsi* le maître de son choix. D'autant plus qu'il paraît, aujourd'hui, plei-

nement en possession de sa vision et de ses moyens d'exécution personnels; l'exposition actuelle, qui est comme une petite rétrospective de la production entière du jeune artiste (mais quand donc les peintres prendront-ils le soin d'inscrire au catalogue de leurs expositions les dates de leurs tableaux ?) en témoigne. Nous y avons retrouvé la plupart des plus importantes œuvres qu'il ait déjà montrées, durant ces dernières années, aux Salons des Indépendants et d'Automne. De l'une à l'autre, ces œuvres, paysages, natures mortes, compositions, affirment un développement certain, laborieusement obtenu, à l'ombre successivement de Gauguin hier et de Cézanne aujourd'hui. Certes, la recherche individuelle est évidente, et toujours la nature est consultée, pieusement, souvent avec bonheur, minutieusement parfois et comme superstitieusement, — critique qui viserait en particulier certaines natures mortes dont les tons durs n'ont pas été recomposés par l'imagination de l'artiste. On voudrait que maintenant la nature seule fût consultée par l'imagination seule. Naguère j'avais beaucoup aimé et j'ai revu avec la même prédilection cette œuvre si émouvante, *l'Etreinte*, si libre et si juste. Elle ouvrait, pouvait-on espérer, une voie où l'auteur s'engagerait décidément; jamais il n'a laissé parler plus haut sa sensibilité imaginative, et jamais il n'a mieux prouvé son amour pour la nature.

§

Si M. **Kees Van Dongen** était venu vers 1877 et s'il avait osé alors ce qu'il ose aujourd'hui, je crois que le directeur des beaux-arts s'en fût inquiétée. L'indignation publique eût amené ce haut fonctionnaire à prendre des mesures effectives contre « un fou dangereux » — n'est-ce pas ? et pour la sauvegarde des saines traditions, du bon sens, etc. Les injures violentes qui accueillirent, en ce temps-là, Cézanne, ce sage, ce timide, ce timoré auprès de M. Van Dongen, laissent assez entendre le sort qu'on eût réservé à celui-ci. Certainement, du reste, il aurait dû faire ses expositions dans son propre atelier... Mais croyez-vous qu'à l'époque reculée dont je parle M. Van Dongen se serait permis les libertés que nous le voyons prendre ? Non, je pense.

Une réaction nécessaire amena l'impressionnisme. Puis, cependant qu'il s'exaspérait sans que désarmât l'académisme, une révolution nouvelle se fomentait dans la pensée et dans l'œuvre de deux peintres, dont l'un avait voisiné d'abord avec les impressionnistes sans réellement prendre rang parmi eux, Gauguin, et dont l'autre, Cézanne, lui était par ses plus hauts désirs également étranger. — Dans des directions diverses, au même instant, de grands indépendants aussi, Redon, Degas, Carrière, individuellement sommaient les sources pures de la tradition ou désignaient l'avenir. Que s'est-il

passé, depuis? L'impressionnisme et l'académisme ont fait alliance et produit un nouveau poncif, qui appelle une nouvelle réaction. *Elle doit être plus violente que ne fut celle de l'impressionnisme primitif, puisque celle-ci n'a pas suffi.* C'est pourquoi sont venus ces « Fauves », Matisse, Derain, Vlaminck, et d'autres encore. et Van Dongen. Leur présence était nécessitée par celle de MM. Martin, Blanche, Vallotton, par exemple. Quoi que vaille en soi l'esthétique des Fauves, elle est préférable à celle des Raisonnables, qui la justifie comme un harmonique élément d'équilibre. La protestation contre une erreur excessive doit,au risque d'être erronée elle-même, aller à l'excès opposé. — Mais on peut voir dans la tentative de M. Van Dongen mieux qu'une protestation : uneaffirmation. Cet artiste a le sens des vastes décorations. Ses simplifications lui sont dictées par une irréfutable logique. Et qu'il serait intéressant de montrer comme fut harmonieux, depuis la première heure, son développement ! Je ne suis pas bien sûr que ses « fautes de dessin » soient des fautes. Peut-on refuser de voir que les moyens dont il s'avise lui permettent d'être à la fois décoratif puissamment et expressif singulièrement ? Les âmes que ses lignes et ses taches expriment ne sont sans doute ni très profondes,ni très compliquées,et elles habitent un monde artificiel. C'est peut-être tout ce que peuvent donner ces simplifications à outrance. Prenons garde, pourtant. Des œuvres comme *Danseuse d'Occident*, *l'Ecuyère*, *la Belle Juana au milieu des fauves* (ces fauves-ci ne sont pas ceux dont je parlais tout à l'heure...) commandent de lointains reculs, exigeraient de larges et hautes murailles. Sommes-nous dans les conditions qu'il faudrait pour justement apprécier cet art, à tant de titres nouveau ?— Le plus curieux c'est que le public actuel, tout pareil pourtant à celui de 1877, n'ose plus manifester devant ces toiles la sincère horreur qu'elles lui inspirent. Nous avons tout de même « marché », depuis 1877 : progrès ? Mais non !...

§

Et les audaces de M. Van Dongen paraîtraient *excessivement* « raisonnables » si nous les comparions avec celles de **M. Georges Braque**. Mais c'est ici, plus, ou pis,ou mieux qu'un degré dans l'audace ; il y a autre chose. M. Van Dongen garde le goût, ou la superstition de la plausibilité générale des formes ; de cette « entrave » dernière M. Braque s'est affranchi. Visiblement il procède d'un *a-priori* géométrique auquel il soumet tout le champ de sa vision, et il pense traduire la nature entière par les combinaisons d'un petit nombre de formes absolues. On a poussé des cris d'horreur devant ses figures de femmes : « C'est hideux ! c'est monstrueux ! » Voilà parler bien vite. Où nous croyons pouvoir chercher une figure féminine, parce que sur le catalogue nous avons lu : *Femme nue*, l'artiste a vu seulement

les harmonies géométriques qui lui rendent compte de toute la nature; cette figure féminine n'était pour lui qu'un prétexte à les enfermer entre certaines lignes, à les mettre en relations selon certaines tonalités. Dans les trois règnes, il cherche également et uniquement ces harmonies; personne n'est moins occupé que lui de psychologie et, je pense, une pierre l'émeut autant qu'un visage. Il a créé un alphabet personnel dont chaque caractère a une acception universelle. Avant de déclarer son grimoire hideux, dites-moi si vous avez su le déchiffrer, si vous en avez compris les intentions décoratives.— Seulement, devant ces étranges indications, que je ne puis ni louer ni condamner, je me souviens du mot admirable, et si utile, de Carrière : « Songez à ce que ce serait, statue. »

§

Nous assistons, depuis quelques années, à la résurrection de ce grand art de la gravure qu'un temps on put croire perdu. **La Société des Peintres-Graveurs français** est pour beaucoup dans cet heureux événement, et c'est en toute justice que ses expositions sont comptées parmi les plus importantes solennités artistiques de l'année. Encore que le défaut de proportions soit blessant, dans le fait de la mise au mur d'œuvres que leur nature destine aux portefeuilles, qu'on ne peut apprécier à distance et qui sont faites pour être feuilletées...

Des merveilles qu'on revoit toujours pour la première fois, les deux pointes-sèches où Rodin a fixé les traits d'Hugo. Et quel maître admirable que M. Storm van Gravesande! Celui-ci est un créateur, et ses gravures valent les plus grandes compositions picturales. — On s'incline toujours volontiers devant la science et la conscience de Bracquemond, de Lepère, on ne croit pas que M. Zorn les rejoigne, même de très loin. — Les très beaux, très personnels portraits (pointes-sèches en couleurs) de M. Achille Ouvré. — Les gravures sur bois, savantes, de MM. Jacques et Marcel Beltrand. — Et que de délicats et forts exécutants : MM. Cottet, Berton, Michel Cazin, Brémond, Brissaud, Colin, Chahin, Dauchez, Delteil, Heyman, de Latenay, Paillard, Zilcken...

Les Pointes-sèches de M. E. Lequeux manquent dans ce considérable ensemble. Il faut particulièrement aimer ses gravures d'après Corot et d'après Carrière

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

C. Viebig : *Das Kreuz im Venn;* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 6. — Max-J. Wolff : *Heimfahrt;* Berlin, F. Fontaine u. C°, M. 3. — *Insel-Almanach auf das Jahr 1909:* Leipzig, Insel-Verlag, M. 0,50.— Léon Pineau : *L'Evolution du roman*

en Allemagne au XIX^e siècle, avec une préface de A. Chuquet ; Paris, Librairie Hachette, 3 fr. 50. — Memento.

Das Kreuz im Venn. — Le nom de M^me^ Clara Viebig commence à être populaire en France. Il était complètement inconnu quand, il y a six ans, nous étudiions l'œuvre de cette femme de lettres comme la littérature la plus typique de l'Allemagne d'aujourd'hui (*Mercure*, novembre 1902). Aujourd'hui, *la Revue de Paris* publie l'un de ses derniers romans, *Absolvo te*, à qui M^me^ Béatrix Rodès, dont nous avions déjà une excellente traduction de *la Garde du Rhin*, a donné le titre de *Pécheresse*. En même temps, M. Maurice Muret consacre aux « romans nationaux » de M^me^ Clara Viebig une très pénétrante étude, où nous retrouvons des analyses détaillées de *l'Armée endormie* et de *la Garde du Rhin*.

La fécondité littéraire de M^me^ Clara Viebig ne semble connaître ni hésitation, ni lassitude, mais elle reste fidèle aux trois patries que sa jeunesse avait élues : Berlin, les provinces polonaises et la Prusse rhénane. L'année dernière, nous l'avions vue traiter magistralement un sujet de la vie rurale en Pologne ; la voici de retour maintenant parmi ses chers paysans de l'Eifel, à qui elle voua de tous temps une affection particulière.

Les Allemands ont appelé *la Croix de la Feigne* un « Kulturroman », voulant entendre par ce terme, non pas cette fois-ci la lutte entre des civilisations différentes, mais les conflits qui créent de nouvelles conceptions de l'univers. La Feigne — nous avons cru pouvoir traduire par ce terme vosgien qui désigne un terrain bourbeux et inculte le mot allemand *Venn* — c'est cette région de l'extrême ouest allemand qui confine à la frontière de Belgique, où, dans une nature sauvage, une population rude et superstitieuse lutte pour arracher à la terre de quoi subvenir aux besoins de la vie. L'auteur n'a pas « situé » exactement le village imaginaire de Heckenbroich, mais le voisinage d'un camp militaire qui ne peut être qu'Elsenborn et les allusions aux Baraques d'où souffle la bise et d'où les automobilistes belges viennent envahir les routes allemandes, indiquent que nous ne sommes pas loin des régions wallonnes de Malmédy. Autour de ce village se groupe toute l'action du livre, avec la multiplicité de ses intrigues et la foule de ses personnages. Une grande croix domine la contrée, et, plus loin, dans la terre inculte, c'est la colonie pénitentiaire qui s'occupe à des travaux de défrichement, sous la surveillance du gardien Braeuer, plus loin encore, en pleine montagne, cette « Fangeuse », pavillon de chasse où Joseph Schmœdler croit pouvoir se guérir de sa misanthropie. Il y a aussi la fabrique où Henri Schmœdler, le cousin, fait trier des chiffons malpropres aux filles du village qui ajoutent ainsi leur maigre salaire aux revenus précaires de la famille.

Plus bas dans la vallée, c'est la petite ville. La belle Hélène y trône à l'auberge du Cygne, buvant avec les officiers qui descendent du camp en traversant le village. Elle noue mille intrigues dans le pays, marie la fille de l'ancien amant, le fabricant Schmœdler, à l'amant d'hier, le bel adjudant de Scheffler, et fait se casser les reins au petit lieutenant Abeking, qui fut si longtemps le soupirant platonique. Les gens du village la considèrent avec mépris, et, parmi eux, avant tout, le bourgmestre Bartholomée Leykuhlen, superbe figure de paysan attaché à la glèbe, mais intelligent et généreux, à qui le sous-préfet reproche vainement d'avoir dépensé l'argent de la commune à la construction d'une grande église, au lieu d'avoir fait établir une conduite d'eau, indispensable à la région, car tous les puits sont empestés de purin.

Mais Leykuhlen ne croit pas au progrès. La « culture » dont lui parlent les autorités, il croit la trouver dans l'attachement à la religion de ses pères. Il encourage ses administrés dans leur obstination et leur obscurantisme. Il voit sans ironie la fille de Huesgens — ce malheureux qui va toute la semaine travailler à Aix-la-Chapelle et ne revient que le dimanche, — la jeune Baereb Huesgens, aller en pèlerinage à Echternach, avec son petit frère hydrocéphale, pour prendre part à la ridicule procession des « sauteurs ». Et quand, plus tard, la jolie Baereb va faire le ménage chez Joseph Schmœdler, dans la solitude de la Fangeuse, il est sans crainte et rassure tout le monde : « De pareilles choses n'arrivent pas chez nous. »

Et pourtant la jeune fille, le soir du pèlerinage à Echternach, s'est donnée à un garçon de ferme, venu là pour prier saint Willibrod de lui aider à être dispensé du service militaire. Pourtant les détenus de la colonie pénitentiaire reluquent les gamines du village et préparent des viols épouvantables. Pourtant, sous le vêtement mystique, la chair hurle de désir et les cerfs ne sont pas seuls à bramer dans la forêt.

C'est une des qualités de M^me^ Viebig, de savoir indiquer les situations les plus scabreuses sans les préciser. Elle s'entend à glisser sur certains détails, avec un art qui lui permet de faire passer ses livres, en Allemagne, pour des romans-feuilletons et de les publier dans la vertueuse *Gartenlaube*. Ses procédés n'en restent pas moins purement naturalistes. Elle est le dernier disciple de Zola dans la littérature européenne, disciple attardé, si l'on veut, mais qui, guidé par de puissantes facultés imaginatives, a su donner une note que nous n'avions pas encore entendue.

Son habileté féminine lui fait éviter d'autres écueils encore. Il y a quelques années, nous l'avons vue traiter la question polonaise avec une telle apparence de neutralité que les plus avertis ont pu s'y tromper. Aujourd'hui, elle écrit un roman anti-clérical où toutes les

figures qui incarnent la religion sont éminemment sympathiques. N'était cette bouffonne description de la procession d'Echternach, qui prend 40 pages du livre, on pourrait croire qu'elle défend les traditions catholiques.

§

Heinfahrt — M. Max J. Wolff a repris l'éternel thème de l'amour et du mensonge. Un fonctionnaire colonial, retour des Colonies, s'éprend, aux bains de mer, d'une jolie créature en mal d'aimer, femme d'un digne professeur de médecine. La dame n'en est pas à son coup d'essai et comme elle s'empresse, au bout de quelques mois, d'aller courir d'autres aventures, le jeune homme se désespère et finit par se tirer un coup de révolver dans son boudoir. Heureusement que le mari est là pour le soigner. Il y a de jolies épisodes et c'est écrit dans un style propre et serré qui fait penser que M. Wolff a lu beaucoup de romans français.

Insel-Almanach. — Comme l'année précédente, les éditeurs de l'*Insel* publient de nouveau pour 1909 un Almanach où ils ont réuni des fragments d'ouvrages qu'ils éditeront prochainement, ainsi que des études sur des livres de leur fonds. Il faut signaler une courte relation du séjour de Napoléon à Iéna et à Weimar en 1808, accompagnée de curieuses gravures d'après des estampes du temps, ainsi que des lettres inédites de Nietzsche à sa mère et à sa sœur datées de Nice et écrites au mois de mars 1888. L'impression de ce petit volume est d'un goût parfait.

§

L'Evolution du roman en Allemagne. — On sait comment se fait ce genre d'ouvrages dont les professeurs d'université ont le monopole. Il suffit de « remuer » beaucoup de livres, de prendre beaucoup de notes et de classer ses fiches avec un peu de méthode. Plus il y en a, plus l'auteur donnera au public l'illusion de la compétence et de l'érudition. Ce travail de maçon est facile, quand il s'agit d'étudier une période du passé, quand le temps a fait son œuvre et qu'il n'est plus possible d'hésiter, de choisir et de témoigner d'un goût personnel.

M. Léon Pineau, qui initie la jeunesse de Clermont-Ferrand à la littérature allemande, s'est fort bien acquitté de la première partie de sa tâche. Il avait à sa disposition de nombreux manuels de littérature allemande et toutes les *Litteraturgeschichten* qui lui indiquaient exactement le cadre de son travail.

N'insistons pas sur la façon dont il traite le roman avant Gœthe ; Gœthe et le roman moderne ; le roman romantique, etc. Etonnons-nous de trouver accolés Paul Heyse et Conrad Ferdinand Meyer, dans un chapitre sur la nouvelle, où l'auteur ajoute d'une façon assez im-

prévue quelques pages de l'*Anatol* d'Arthur Schnitzler, alors qu'il semble ignorer complètement tout le mouvement de la jeune école viennoise. Qu'il appelle Auguste Niemann un « penseur sérieux » et qu'il néglige de mentionner son spirituel *Junggeselle*, qu'il omette complètement de mentionner Fritz Mauthner, dont le roman *Kraft* est un des meilleurs des trente dernières années, c'était pardonnable, après tout. Simple manque de flair et embarras de richesses.

Mais il est arrivé à M. Pineau une aventure singulière. Imaginez un critique allemand qui publierait un volume sur le roman français moderne et qui oublierait Flaubert. Eh bien! M. Pineau, à force de remuer des bouquins et d'aligner des notes, a tout simplement oublié de parler de Fontane. Qu'il ne l'intéresse pas, ce serait après tout son affaire. Mais il ne le *nomme* même pas. On va bien rire en Allemagne!

Memento. — Le fascicule de novembre de la *Deutsche Rundschau* contient une série d'articles littéraires extrêmement intéressants. M. Henri Schnegans étudie « l'essence du réalisme dans la littérature française du XIX^e^ siècle ». Il oppose rigoureusement le romantisme de la première moitié du siècle au réalisme de la seconde et donne un attachant tableau des mœurs du second Empire, époque où le matérialisme s'est définitivement emparé du pays. M. Hans von Muller, le célèbre érudit qui s'est spécialisé dans les études sur E. T. A. Hoffmann, communique des détails inédits sur un amour de l'auteur des *Contes fantastiques*. Les « éléments scientifiques » dans l'œuvre de Nietzsche sont analysés par M. Walter Loeb, qui conclut à l'incompatibilité entre l'idée de l'Éternel retour et celle du Surhumain. « La force et la beauté de ces idées ne perdront rien de leur séduction, lors même que l'on aura été forcé de se convaincre que les arguments empruntés par Nietzsche aux sciences naturelles, afin de leur donner des bases, sont sans valeur. »

Süddeutsche Monatshefte (novembre) publient la fin du journal d'un officier wurtembergeois qui a pris part à la campagne de Russie dans les armées de Napoléon. M. R. Borchardt étudie « le Dante et le Dante dans la littérature allemande », tandis que M. Paul Busching répond à un article de celui-ci sur Guillaume II, paru il y a deux mois dans la même revue. — M. Paul Zarifopol consacre une étude à Flaubert, dont on s'occupe de plus en plus dans les milieux littéraires allemands (décembre).

Das literarische Echo (15 novembre). Etude biographique, avec portrait du poète Ernest Hardt, de M. Fr. Deibel. — (1^er^ décembre.) Etude biographique de John Henry Mackay que nous connaissons en France par ses recherches sur Stirner et son roman *les Anarchistes*, par M. F. Friedrich.

Œsterchische Rundschau consacre naturellement ses derniers fascules aux événements d'Orient et au jubilé de François-Joseph. Nous y trouvons par conséquent fort peu d'articles littéraires. M. Félix Braun étudie les poésies de Hugo von Hofmannsthal — (1^er^ novembre). M. A. Bettelheim donne des extraits d'une biographie de Ferdinand von Saar.

Morgen publie des inédits de Stirner et un nouvel ouvrage d'Auguste

Strindberg, *le Livre d'amour*. M. René Schickélé est chargé depuis deux mois de la critique dramatique dans cet hebdomadaire.

Nord und Süd (novembre) donne en frontispice une très belle reproduction du portrait de Sarah Bernhardt de Jules Bastien-Lepage et consacre un article aux *Mémoires* de cette tragédienne.

Lady Blennerhassett, la célèbre biographe de Mme de Staël, fait paraître dand *Hochland* (novembre) un article très documenté sur Emmanuel Swedenborg. Le comte Vay de Vaya consacre quelques pages à l'esthétique du Japon.

En tête du 1er fascicule de novembre de *Maerz*, M. Anatole France publie un article inédit intitulé : *Entre voisins*. L'auteur des *Pingouins* y expose que personne en Europe ne désire actuellement la guerre, que la France et l'Allemagne n'ont entre elles aucun objet de rivalité ou de discorde. Il conclut en prophétisant une prochaine entente entre les deux pays, les Allemands ayant besoin d'argent et les Français étant disposés à leur en prêter, contre de bons intérêts, bien entendu. La même revue munichoise contient une série d'articles politiques, entre autres quelques mordantes pages de M. Louis Thoma, l'un des directeurs de ce périodique, disant que, pour le souverain allemand, le jour de l'échéance est arrivé (1er décembre). Selma Lagerlœf donne un fragment d'autobiographie avec de nombreux portraits.

Les *Monatshefte für Kunstwissenschaft* (octobre) sont pleins de renseignements inédits du plus haut intérêt. M. Auguste Goldschmidt donne quelques appréciations sur le peintre Edlinger, dont les portraits rappellent l'école anglaise, au point qu'un de ses tableaux, qui se trouve au musée de Dijon, est catalogué comme tel. Le château royal de Munich possède de lui un portrait d'Elisabeth Auguste, femme de l'électeur Charles-Théodore que l'on croyait perdu. Edlinger avait essayé de trouver une clientèle à Mannheim par le procédé très moderne d'une annonce dans le journal local, sans que le titre de premier peintre de l'électeur pût lui procurer le succès espéré. Un article écrit en français, de M. Prosper Dorbec, étudie « l'évolution du portrait en France après la Révolution ». — M. Fritz Hoeber a fait des recherches sur les « états » des eaux-fortes de Rembrandt, dont il donne de nombreuses reproductions (décembre).

Deutsche Kunst und Dekoration (novembre). — Articles sur une récente exposition qui a eu lieu à Francfort avec plusieurs tableaux de Mlle Rœderstein et de M. R. Gudden. — (Décembre.) « L'Esthétique des ingénieurs », de M. J. A. Lux. « L'Art moderne et l'Etat », de M. E. W. Bredt.

Politisch-Anthropologische Revue (novembre). — L. W. Wigand continue la polémique au sujet de « Lamarck, Kant, Pauly », commencée en septembre. G. Vacher de Lapouge parle de « la crise dans la morale sexuelle ».

Zeitschrift für Sexualwissenschaft (octobre). — M. W. Stekel, de Vienne, analyse « les racines sexuelles de la kleptomanie ». — Le docteur Rohleder : *l'Abstinence sexuelle*. Le docteur P. Vaecke : *le Fétischisme du pied chez les Chinois* (novembre).

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Critiques et lecteurs. — Les romans de la saison. — Frank Harris : *The Bomb*, 6 s., John Long. — H.-G. Wells : *The War in the Air*, 6 s., Bell. — Arnold Bennett : *The Old Wive's Tale*, 6 s., Chapman and Hall. — Edwin Pugh : *The Enchantress*, 6 s., John Milne. — E.-F. Benson : *The Climber*, 6 s., Heinemann. — F.-A. Steel : *A Prince of Dreamers*, 6 s., Heinemann. — Mary Cholmondeley : *The Lowest Rung*, 2 s. 6 d., John Murray. — H.-A. Vachell : *The Waters of Jordan*, 6 s., John Murray. — Mary Johnston : *Lewis Rand*, 6 s., Constable. — Anthony Dyllington : *The Green Domino*, 6 s., John Lane. — Memento.

A quelle heure, du jour ou de la nuit, nos contemporains trouvent-ils le temps de lire ? Qu'il y en ait qui s'aventurent à écrire, c'est un fait qu'il m'est particulièrement facile de constater, encore que, sur la question de l'heure, je puisse donner des indications assez étonnantes pour paraître invraisemblables. Et je constate le fait, non seulement pour moi, mais pour beaucoup d'autres, car on ne cesse d'imprimer des livres et de les adresser aux chroniqueurs qui, eux, au moins, sont professionnellement obligés de les lire, à ce qu'on croit communément. Mais il y a des limites aux forces humaines et aux capacités absorbantes des plus actifs chroniqueurs. Avec une incomparable générosité, auteurs et éditeurs nous accablent de leurs volumes, à un point qui semble incroyable. Un exemple : hier, il nous arrive un formidable colis, renfermant vingt-neuf volumes que nous offre un seul et unique éditeur, l'ensemble des nouveautés qu'il a récemment mises en vente. De sorte que s'il fallait, en cette présente chronique, faire entrer tous les ouvrages empilés devant nous, sur la table qui craque sous le poids, nous pourrions tout juste consacrer une ligne à chacun d'eux. Sur plus d'un, cependant, il y aurait une chronique entière à rédiger ; on aimerait discuter, critiquer, démolir ; on voudrait argumenter, commenter, saluer de louanges et d'applaudissements. Mais le lecteur français trouverait excessif qu'on donne à des auteurs étrangers un intérêt aussi encombrant, et il demande simplement qu'on le renseigne aussi exactement et aussi consciencieusement que possible. Il lui suffit qu'on lui indique les livres les plus remarquables de la saison, ceux qui ont eu la vogue, l'engouement plus ou moins passager du public britannique, et ceux aussi qui, sans tapage réclamiste, sont d'une valeur trop haute et trop particulière pour enlever facilement les applaudissements et l'approbation de l'ensemble du public qui lit.

Dans le nombre considérable de romans que nous avons lus, les uns ont eu le gros succès qui fait s'enlever de successives éditions, et d'autres, moins bien accueillis par la foule, ont été appréciés des connaisseurs et loués comme il convient par ceux qui se soucient davantage de l'art que de profits pécuniaires. Il en est aussi qui

eurent ces deux genres de succès, mais nous jugerons et apprécierons sans nous préoccuper des sanctions du public. Qu'en reste-t-il, somme toute, de ces sanctions? Tel livre qui eut, au cours d'une saison, une vogue inconcevable, tombe, à la saison suivante, dans le plus profond oubli, et on a fini par créer une sorte de hiérarchie momentanée, pour les romans tout au moins. La révision des grades se fait d'elle-même. On nous présente ainsi le « livre de la semaine », le « succès de la saison » et le « chef-d'œuvre de l'année ». Nous ne pouvons songer à passer une revue individuelle de cette innombrable et brillante armée. Sans prétendre à l'infaillibilité, nous indiquerons, au passage, quelques unités qui ont retenu un instant notre attention et qui peuvent, à des degrés divers, retenir aussi la vôtre.

Un récit bref, concis, extraordinairement empoignant, est celui que M. Frank Harris intitule **The Bomb**. Les lecteurs français qui se souviennent de la traduction de *Montès le Matador* seront curieux de retrouver, dans ce nouveau récit de M. Frank Harris, les prestigieuses qualités du talent de cet écrivain, et ils goûteront le même intense plaisir. On ne rencontrera pas, dans *The Bomb*, l'agaçante « cleverness » par laquelle se ressemblent la grande majorité des habiles fabricants de romans, de ces professionnels qui ont laborieusement et adroitement appris leur métier, qui en connaissent toutes les ressources et toutes les ficelles, et sont capables de fournir, sur commande, quatre cents pages de prose sur un sujet donné. Par les caractéristiques de son talent, comme de sa personnalité, M. Harris appartient à la lignée des plus grands écrivains du monde, car nul moins que lui ne présente de caractères insulaires. Il est de ceux qui, comme Swift le fait dire au capitaine Lemuel Gulliver, écrivent pour tous les temps et pour tous les pays. Il se trouve aussi à l'aise avec Tolstoï et Tourguenieff qu'avec Dickens et Thackeray, qu'avec Balzac, Zola, ou Flaubert. Les personnages de M. Harris ne vous semblent jamais s'agiter sur une scène, y jouer un rôle plus ou moins idoine à leur tempérament ou à leur physique, plus ou moins rendu vraisemblable par des oripeaux et des accoutrements d'emprunt. M. Harris a beaucoup vécu; il a vu vivre aussi, et il a la vision et la mémoire de l'artiste, jointes à une puissance merveilleuse de réalisation. Ses personnages sont si vivants que vous les entendez, que vous connaissez leurs voix, leurs attitudes, leurs gestes, que vous les sentez vous coudoyer. Ils sont là, tout près de vous, sous vos yeux, dans la foule ; ils vous séduisent, ils vous inquiètent, ils vous accaparent et vous n'avez plus d'autre intérêt que ce qu'ils font ou ce qu'ils complotent. C'est cela le vrai réalisme, celui qui n'a pas besoin de dépeindre des laideurs, des turpitudes, des ignominies, pour prétendre représenter la vie. C'est ce réalisme-là, avec de nobles idées et une maîtrise artistique incomparable, que vous trouverez dans *The Bomb*.

C'est un réalisme du même genre, et puisamment saisissant, qui ous étonnera à la lecture du nouvel ouvrage de H.-G. Wells: **The War in the Air** et vous le jugerez peut-être plus stupéfiant ncore, car il s'agit ici d'une œuvre purement imaginaire, d'une uerre universelle qui met aux prises les flottes aériennes des diver- es nations du monde et donne finalement la victoire aux Jaunes. On se rappelle ce merveilleux chapitre de *la Guerre des Mondes*, ù Wells décrit la fuite éperdue des Londoniens devant les Marsiens; l y a plusieurs descriptions de ce genre dans *The War in the Air* et des tableaux de destruction affolante, quand les aéronefs des Alle- nands incendient avec une férocité systématique les grandes villes méricaines, dont les gratte-ciel en s'écroulant écrasent les populations. Un pareil récit, qui vous captive dès les premières pages, vous étreint t vous émeut, ne peut que faire haïr d'avance toute idée de guerre érienne et incite à souhaiter que ces nouvelles et magnifiques con- uêtes de l'homme ne servent jamais qu'à des fins pacifiques.

Si vous prenez le temps de lire *la Bombe* et *la Guerre dans les irs*, gardez une bonne quantité de loisir pour savourer le dernier ivre d'Arnold Bennett. Il s'appelle **The old Wive's Tale**, une istoire de bonne femme, ou un conte de grand'mère, et c'est à lui u'a été décernée, cette saison, l'étiquette enviable de « chef-d'œuvre e l'année ». Car nos excellents voisins, nos joyeux partenaires de entente cordiale, n'ont ni prix Goncourt, ni prix de *la Vie heureuse*, i du *Journal*, ni d'aucune Académie, pour savoir quels sont les hefs-d'œuvre qu'il est indispensable de lire si l'on est docile, ou d'é- einter sans les ouvrir si l'on est frondeur. Mais, à chaque saison, par ne sorte de consentement tacite, sans qu'on sache trop comment le hoix se détermine, on voit tout à coup, dans les colonnes d'annonces es revues hebdomadaires ou des pages bibliographiques des quoti- iens, proclamer en lettres énormes que tel roman de tel auteur est le hef-d'œuvre du moment. L'auteur-lauréat y récolte à la fois beau- oup de prestiges et beaucoup de profit. C'est une augmentation cer- aine de ses bénéfices et du taux ordinaire où l'on paie sa prose. Heureux M. Bennett! Il a écrit un très beau livre, peut-être même le eilleur de ceux qu'il a publiés jusqu'ici, et grâce au mystérieux uffrage de la publicité ceux qui ignoraient encore impardonnable- ent son nom vont faire connaissance avec lui, par l'intermédiaire 'un livre qui leur fournira une lecture agréable et captivante, leur aissera un souvenir charmé, fixera désormais dans leur mémoire le om d'Arnold Bennett parmi les quelques-uns de ces auteurs de choix ont on ne laisse jamais passer une œuvre sans la lire. Les lecteurs rançais goûteront, plus encore que les Anglais, ce livre, dont plusieurs hapitres se déroulent à Paris pendant le siège de 1870-71.

La liste des romans publiés cet automne occuperait à coup sûr plus

d'espace qu'il n'en est réservé à cette chronique même en nous
tentant d'énumérer simplement les auteurs et les titres, et il au
été encore moins possible de les lire tous, si même nous avions
sacré à cette tâche et nos jours et nos nuits. La sélection à laqu
nous avons dû forcément procéder est arbitraire assurément et il
a rien d'étonnant à ce que nous passions sous silence plus d'un volu
autour duquel on a fait grand bruit. Nous nous bornons don
indiquer ici quelques romans dont la lecture présente un intérêt
tain. Dans **The Enchantress**, de M. Edwin Pugh, on remarq
l'adresse merveilleuse avec laquelle l'auteur parvient à faire acce
au susceptible public anglais une situation évidemment scabreuse.
la donnée de l'histoire ne nous paraît pas composer un pareil d
loppement. Toutes les précautions que l'auteur prend en vue d
conclusion, et les longues préparations par lesquelles il l'amène, l
entraîné à écrire un roman sur un sujet qui eût fournit la ma
d'une nouvelle de cinquante pages au plus, une nouvelle qui eût
impressionnante et dramatique dans sa brièveté.

C'est aussi le tort qu'a eu M. E.-F. Benson, dans **The Climb**
d'allonger démesurément le développement d'une histoire qui eût
une intéressante nouvelle. Mais l'auteur a une telle façon de re
séduisants ses personnages qu'on ne s'aperçoit qu'après avoir fini
nous a donné avec excès d'une bonne chose.

Un peu trop long aussi, et surtout trop confus, nous sembl
roman que M. Florence Annie Steel intitule **A Prince of Dr**
mers. La donnée en est historique et la plupart des personnages
existé. Le drame a pour décor l'Inde du début du XVIIe siècle
reconstitution est réussie avec un talent très sûr. Et c'est un délic
agrément d'être transporté, pour une fois, loin de notre vie occi
tale moderne.

Le petit livre que Miss Mary Cholmondeley appelle **The Low**
Rung contient seulement une préface et quatre nouvelles, q
préférera, sans mauvais goût ni partialité, à plus d'un volumi
roman. Tragédie poignante et comédie divertissante, ellessont jo
par des acteurs qui ressemblent singulièrement à beaucoup de
contemporains que nous coudoyons tous les jours.

M. Horace Annesley Vachell aurait pu donner à son dernier ro
The Waters of Jordan, un sous-titre de ce genre : « ou six
de la vie de Hugo Charteris ». Pendant ces six mois, le héros
une crise, assez fréquente d'ailleurs chez les humains, mais au c
de laquelle il nous paraît être considérablement différent de ce
doit être quand il a toute sa raison. L'auteur raconte avec un cha
séduisant, et son livre vaut d'être lu.

L'histoire de **Lewis Rand**, que nous relate Miss Mary Johns
se passe en Amérique, dans la Virginie, au commencemen

xe siècle. Aventurier de génie, homme d'affaires hardi et averti, ldat de fortune, tel est ce Lewis Rand, dont le caractère nous cap- ve et nous retient, et dont on voudrait que l'auteur ait fait un por- ait plus parfait, plus complet, plus au point. Malgré tous ses fauts de composition et de style, c'est un roman dont la lecture t très attrayante.

Et pour finir, réservons la fraîche idylle que M. Anthony Dil- ngton narre très agréablement sous le titre de **The Green omino** ; une délicate histoire d'amour dans un paysage cham- être.

Memento. — La Collection Tauchnitz, si précieuse pour les continentaux i lisent l'anglais, arrive à publier, aussitôt qu'ils ont paru à Londres, s romans en vogue, par les auteurs à la mode, comme aussi les belles uvres des écrivains consciencieux. On y trouve déjà, dans cette fameuse *ollection of British Authors*, la *Diana Mallory*, de Mrs Humphry Ward, s *Round the Fire Stories*, de Sir Arthur Conan Doyle, et *A Spirit in rison*, de M. Robert Hichens.

La très érudite *Revue Germanique* offre pour le lecteur averti un intérêt nportant. Elle donne, sur l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis, les ays-Bas et la Scandinavie, des études de premier ordre, des notes et ocuments rares ou inédits, des comptes-rendus critiques, une bibliogra- nie et une revue des revues qui sont extrêmement précieux. Dans le der- er numéro de cette année, M. Charles Castre publie une étude sur l'*Eglise e Broa*, de Matthew Arnold.

Le *Cornhill Magazine* de décembre contient : *A Budget of Memories*, r Sir George Otto Trevelyan, *The Battle of Azincourt*, par le Major néral Sir F. Maurice, *Lewis Campbell*, par Leonard Huxley, la suite de *ixty Years in the Wilderness*, par Henry W. Lucy, etc.

Au très intéressant sommaire de *The Fortnightly Review*, *France as the eystone of Europe*, par Calchas, *The Tercentenary of John Milton*, r Alice Lauw, *Chateaubriand's Second Love*, par Francis Gibble, *The ew Life of Whistler*, par Walter Sickert, *The new of an Endowed heatre in London*, par St John Hankin, un beau poème de Mr Herbert rench, *In Romney Marshes at Sunrise*, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

A propos d'Electre : Chryséis. — Dans le drame du poète llemand que le théâtre de l'*Œuvre* vient de représenter récemment, ne Electre farouche invective Clytemnestre en lui reprochant le neurtre d'Agamemnon, sans que la mère de cet enfant, vraiment rrible, invoque aucune circonstance atténuante. A la vérité, on ne ouve guère que dans la tragédie d'Euripide (1) un essai de défense

(1) V.-A. Ferdinand Herold, *Electre*, tragédie trad. d'Euripide, pp. 55 et 56 P.-V. Stock, éd., Paris).

de Clytemnestre, une allusion aux griefs qu'elle pouvait avoir contre son époux. Il est pourtant un personnage, à peine esquissé dans l'œuvre homérique, négligé entièrement par les auteurs dramatiques qui, depuis Eschyle, Sophocle et Euripide, traitèrent ce sujet, et dont la connaissance permettrait une interprétation différente de l'acte de Clytemnestre au retour d'un mari, non seulement infidèle — ce qui se peut excuser — mais ayant outragé publiquement Clytemnestre, à la fois dans son orgueil de reine, sa dignité d'épouse et de mère, s'étant montré, en somme, sot, grossier et dépourvu de tact — ce qu'une femme pardonne moins aisément.

Il nous a donc paru intéressant d'emprunter au savant auteur hellène Rhoïdès une étude sur cette héroïne obscure, Chryséis, court essai dont la lecture nous semble éclairer les personnages de cette tragédie sous un angle nouveau, et conduire à porter sur le crime de Clytemnestre un jugement moins sévère que celui de l'Electre de M. Hugo d'Hofmannsthal.

Par le moyen de rares débris de squelette et de copieuses conjectures, Cuvier est parvenu à reproduire en son entier un animal antédiluvien de la trompe à la queue, et à reconstituer, non seulement la forme de cette bête, mais encore ses mœurs, qui n'avaient ni des os, ni aucun autre document de cette nature à léguer aux musées.

Uniquement par cette méthode inductive, il nous paraît possible, non certainement de reconstituer l'image d'une héroïne homérique à propos de laquelle le poète ne jugea utile de ne mentionner rien de plus que ce fait qu'elle fut la cause de la mort de nombreux héros et de je ne sais combien de mulets, oubliant de nous informer, comme pour les autres, si du moins elle avait les cheveux blonds ou bruns, mais de résoudre quelques questions importantes, sur lesquelles nous interrogions en vain, étant enfants, les professeurs, et inutilement ensuite avons consulté la foule des auteurs qui ont parlé d'Homère...

Ainsi Chrysès vint-il, à l'insu de sa fille au camp des Achéens, porteur d'une rançon, et suppliant les peuples et les rois de libérer la captive, ou fut-il au contraire poussé par elle? Il me paraît en effet difficile de croire que, si elle avait été satisfaite de son sort auprès d'Agamemnon, Chrysès se serait résolu, connaissant très bien les relations qui existaient entre sa fille et ce dernier, à affliger celle-ci et à exciter la colère du roi ; et cela, quand tout le rivage et le temple d'Apollon étaient sous la domination des Achéens et de l'amant tout puissant de Chryséis, laquelle aurait pu grandement faire profiter de son influence, et Chrysès, et le temple dont il était prêtre, et tout le pays conquis.

D'autre part, pourtant, ne semble-t-il pas inexplicable, si nous supposons Chrysès agissant sous l'influence de sa fille, qu'il ne soit pas allé au camp et ne se soit pas occupé d'une rançon, au lendemain de la capture de sa fille, lorsque la douleur de la séparation était naturellement beaucoup plus aiguë, mais seulement après que le temps avait adouci sa peine, et après cette longue cohabitation de Chryséis avec Agamemnon? Car, ce n'est

e la dixième année du siège, que le prêtre pensa à se rendre auprès des héens, avec la rançon, alors que toutes les villes d'alentour, parmi les-elle Chryse, avaient été conquises dès la première année de la guerre. faut donc, supposer, plutôt que fantasque et indigne de ce que lui fut attri-é par Agamemnon pour sa sagesse était cette fille, résignée d'abord à captivité et à la perte toute fraîche de son père et de sa patrie, puis, renant là-dessus et le déplorant dix ans plus tard. Alors qu'aucune femme se sépare sans chagrin, après une longue vie en commun, d'un amou-x, fût-il le premier venu, d'autant plus inexplicable apparaît cet empres-ment apporté à quitter un homme des plus glorieux, régnant sur tous Grecs, et maître non seulement de Chryséis, mais encore de son père de sa patrie. Agamemnon, en effet, n'était pas uniquement un roi illus-et brave, mais, ce qui est important pour une amoureuse, jeune aussi, beau, comme nous en informe Homère en le comparant à Zeus, et, mal-é cela, aimant encore tellement Chryséis après des relations de dix ans il n'hésita nullement à avouer en pleine assemblée du peuple qu'il la pré-ait à sa propre épouse.

Chryséis devait renoncer à une situation si enviable et à tant de biens ur retourner à sa patrie conquise et se marier, peut-être avec un esclave Agamemnon. La fatigue seule de la captivité ne suffit pas à expliquer e telle conduite, puisque nous voyons Briséis aimer Achille, bien qu'il tué son père et son frère, tandis qu'Agamemnon ne semble pas avoir n fait de semblable. Tout cela nous conduit à croire que, s'il était difficile ur Chrysès de réclamer aux Achéens sa fille non consentante, il semble il était plus difficile encore pour Chryséis de désirer réellement son retour foyer, n'ayant pour cela aucune raison mentionnée dans le poème.

Ce point douteux ne serait susceptible de recevoir aucune solution s'il ne us était pas permis de supposer qu'à l'exemple de plusieurs autres poètes mère aussi parfois explique lui-même de nombreuses choses au lecteur, is parfois se tait au sujet de beaucoup d'autres, lui laissant le soin de oudre l'énigme posée par le poème. Nous obtiendrons ici cette solution condition de découvrir les raisons qui auraient pu décider une femme ge et prudente, telle qu'on représente Chryséis, à préférer une vie hum-et obscure à la situation brillante que lui procurait la faveur du pre-er d'entre les Achéens. Nous inclinons donc à penser que ce n'est pas ce qu'elle trouvait la situation désagréable ou qu'elle désirait un chan-ment, que Chryséis décida son père à la racheter, mais bien plus parce elle craignait que bientôt, c'est-à-dire après la prise de Troie, sa posi-n ne dût changer.

En effet, au début, elle se plaisait, semble-t-il, à rester auprès d'Agamem-pour les raisons que nous avons exposées plus haut, remerciant les dieux re tombée aux mains du roi, et non de quelque despote sans gloire, de te qu'elle ne se souciait nullement d'être rachetée. Cependant le dénoue-nt du drame homérique étant près de s'accomplir, elle craignit sans te le retour à Argos, renseignée probablement sur la demeure d'Agamem-, la cruauté et l'audace de Clytemnestre. Lorsque donc la guerre parut r et que courut le bruit que les assiégés ne pouvaient plus résister que de temps aux attaques des Achéens, elle ne jugea point sage d'attendre prise d'Ilion, sachant bien que les vainqueurs deviennent arrogants et

inexorables au lendemain de la victoire, tandis que, la veille d'une bataille décisive, ils sont pour la plupart superstitieux et plus empressés à se concilier par tous les moyens la faveur des dieux. Prenant ces raisons en considération, elle exhorta au dernier moment son père à demander sa restitution aux Achéens, au nom d'Apollon.

A l'appui de cette hypothèse, nous devons ajouter que Chryséis n'ignorait nullement, selon toute probabilité, que les Atrides se laissaient gouverner par les femmes, et que leurs épouses s'enorgueillissaient non seulement de leur beauté, mais encore de leur naissance, parce que les hommes demeuraient de simples Pélopides, étrangers en Grèce, alors qu'elles, les Achéennes, étaient filles de Tyndare et de Léda, sœurs des fils de Zeus, Castor et Pollux, et tantes de Méléagre, le premier des Grecs. Et même si Chryséis n'avait pas su tout cela, il lui était impossible de ne pas connaître quel était l'orgueil d'Hélène et combien elle l'emportait sur Ménélas que, pour satisfaire un caprice amoureux, elle ne craignit pas de mépriser, et, avec lui, Agamemnon et tous les rois de l'Hellade, qui, cependant, pour elle, vinrent combreux en Asie. Ménélas, d'autre part, non seulement traitait, avant l'outrage, Hélène comme lui étant supérieure, mais encore, après l'avoir reconquise en captive, se laissa de nouveau dominer par cette femme.

La fille de Chrysès ayant entendu dire que Clytemnestre était ainsi, tremblait en pensant à sa vengeance.

Et cette peur était d'autant plus fondée qu'Agamemnon, soit parce que l'autorité dont il jouissait l'avait rendu fier, soit par sottise, avait insulté publiquement Clytemnestre, proclamant qu'il lui préférait Chryséis et ne considérait pas comme inférieure à sa femme une esclave conquise par les armes. De tels discours inconvenants étaient suffisants pour inspirer non seulement une crainte des plus légitimes à l'égard de la vengeance de la reine jalouse, mais encore une inquiétude justifiée au sujet de la conduite future d'Agamemnon lui-même.

Comment aurait-il traité, une fois l'amour enfui, une simple esclave, lui qui avait insulté la mère de ses enfants, au mépris de tout respect? Les sottes, seules, se réjouissent de voir un amant injurier pour elles une ancienne maîtresse, tandis que celles qui sont intelligentes tremblent en songeant qu'il peut leur arriver, à elles aussi, d'être, en l'honneur d'une autre femme, méprisées bientôt. Mais, vis-à-vis de Chryséis elle-même, outrageante était la conduite d'Agamemnon qui, se trouvant éperdument amoureux, n'avait pas, en sa faveur, ménagé un vieux prêtre, chassant brutalement, au contraire, le père de sa bien-aimée sans le consoler, ni le tranquilliser sur le sort de sa fille, et ajoutant encore ces paroles, injurieuses pour elle :

« ... Je ne rendrai pas la liberté à ta fille, avant qu'elle n'ait vieilli dans ma demeure, en Argos, loin de sa patrie, tissant la toile, et partageant ma couche... »

Qui sait comment il l'aurait traitée, au temps de sa vieillesse, celui qui parlait d'elle ainsi, quand elle était encore dans la fleur de sa beauté, et lui, au plus fort de sa passion?

A présent, nous pouvons comprendre le désir qui portait Chryséis à fuir le sort qui lui était réservé. Les événements survenus à Cassandre, et

à Agamemnon lui-même, à Argos, prouvèrent, peu après, combien les prévisions de Chryséis étaient justes...

GASTON DANVILLE et JEAN SALTAS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

A. Esmein : *Précis élémentaire de l'Histoire du Droit français de 1789 à 1814;* Larose. 8 »

Histoire

E. Angot : *Les Rivalités dans la Péninsule des Balkans;* Falque. » 50
Paul Chorenne : *Mes Prisons en Prusse;* Juven. 3 50
H. Fleischmann : *Une Maîtresse de Napoléon : Mlle George;* Albin Michel. 5 »
F.-A. Gruyer : *La Jeunesse du Roi Louis-Philippe d'après les portr. et les tableaux conservés au Musée Condé;* Hachette. » »
Comte P.-L. Rœderer : *Journal. Notes intimes et politiques d'un familier des Tuileries;* Daragon. 15 »
Saint-Simon : *Les plus belles pages de Saint-Simon.* Notice par Edmond Barthèlemy et portrait d'après Vanloo; « Mercure de France ». 3 50

Littérature

Gustave Lanson : *L'Art de la Prose;* Librairie des Annales. 3 50
Maurice Le Blond : *Saint-Georges de Bouhélier;* Sansot. 1 »
Edmond Lepelletier : *Emile Zola, sa Vie, son Œuvre;* avec un portrait en héliogravure d'après Lieure; « Mercure de France ». 7 50
Léon Levrault : *Les Genres littéraires; Maximes et Portraits,* Delaplane. » 75
Martin-Mamy : *Païens d'Aujourd'hui;* Albin Michel. 3 50
Ch. Picard : *H. Taine;* Perrin. 1 »
Lucien Pinvert : *Sur Mérimée. Notes Bibliographiques et Critiques;* Leclerc. » »
Edmond Rousse. *Lettres à un Ami;* Hachette. 2 vol. 7 »
Yvonne Sarcey : *La Route du Bonheur;* Libr. des « Annales ». 3 50
Léon Séché : *Le Cénacle de la Muse Française;* Documents inédits. Illust. « Mercure de France ». 7 50
Ad. Van Bever et Paul Léautaud : *Poètes d'Aujourd'hui. Morceaux choisis, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de bibliographie;* « Mercure de France », 2 vol. 7 »
Firmin Van den Bosch : *Littérature d'Aujourd'hui;* Bruxelles. Dewit. 3 50

Philosophie

Emerson : *Pages choisies des Grands Ecrivains;* trad. inédite par M. Dugard; Colin. 3 50
P. Hermant et A. Van de Waele : *Les Principales Théories de la Logique contemporaine;* Alcan. 5 »

Poésie

Baronne Maurice Fauqueux : *Le Rêve Intense;* Lemerre. 3 50
Paul Fort : *Ile-de-France;* « Vers et Prose ». 3 50
George Gaudoin : *La Prairie fauchée;* « Poésie ». 3 50
André Lafon : *Poèmes provinciaux;* Roubaix « Le Beffroi ». 3 50
Jean Mauclère : *Au Caprice des Heures;* Rousseau. 3 50

Psychologie

Dr Ch. Fiessinger : *Erreurs sociales et maladies morales;* Perrin. 3 50

Publications d'Art

A. Cingria Vaneyre : *Les Entretiens de la Villa du Rouet;* Genève, Julien. » »
Jean de Foville : *Pisanello et les Médailleurs italiens;* Laurens. 3 50
Emile Magne : *L'Esthétique des Villes;* « Mercure de France ». 3 50
Michel-Ange. L'Œuvre du Maître; Hachette. » »
Ch. Moreau-Vauthier : *Les Chefs-d'Œuvre des Grands-Maîtres. Troisième série, XIXe siècle (1800-1900);* 60 planches en héliogravure, accompagnées de notices explicatives, vol. relié; Hachette. 35 »

Questions coloniales

Commandant Lenfant : *La Découverte des Grandes Sources du Centre de l'Afrique* ; Hachette. » »

Questions militaires

R. du Lac : *Le Général Comte Préoy* ; Champion. 12 »

Questions religieuses

E. Pilastre : *La Religion au temps du duc de Saint-Simon* ; Alcan. 6 »

Roman

Tristan Bernard : *Secrets d'Etat* ; « Monde illustré ». 3 50

Daniel Riche : *Le Royaume de l'Oubli* ; [illegible] 3 60

Paul Ginisty et Jacques Constant : *Madame la Surveillante* ; Paclot. » 95

Gabriel Deuchot : *Immortelle Pologne* ; Perrin. 3 50

Remy de Gourmont : *Couleurs* ; couverture en couleurs de Willette ; « Mercure de France ». 3 50

Edmond Haraucourt : *Trumaille et Pelisson* ; Fasquelle. 3 50

G. Hué : *Le Petit Faune* ; Soc. française d'imprimerie et de libr. 3 50

L. Tiercelin : *Le Cloarec* ; Sansot. 3 50

Tony d'Ulmes : *La Vie de Monique* ; [illegible] 3 50

Maurice Vaucaire et Marcel Luguet : *Mme X. Souris d'Hôtel* ; Juven. 3 50

Sciences

Dr Paul Emile-Lévy : *Neurasthenie et Névroses* ; Alcan. [illegible] »

H. Poincaré : *Science et Méthode* ; Flammarion. 3 50

Etienne Rabaud : *Le Génie et les Théories de M. Lombroso* (Collection *Les Hommes et les Idées*) ; « Mercure de France ». » 75

Sociologie

Henri Coulon et René de Chavagnes : *Le Mariage et le Divorce de Demain* ; Flammarion. 3 50

Voyages

Georges Ancey : *Athènes couronnée de Violettes* ; Fasquelle. 3 50

Eugène Aubin : *La Perse d'aujourd'hui* ; Colin. 5 »

J. Charles-Roux : *Fréjus* ; Bloud. 1 50

R.-E. Peary : *Plus près du Pôle* ; Hachette. » »

Maurice de Waleffe : *Les Paradis de l'Amérique Centrale* ; Fasquelle. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

La Manifestation Emile Verhaeren. — M. Friedrich-S. Krauss et le Directeur du Musée de Naples. — La Manifestation Camille Lemonnier. — Sur les origines de l'Avegnes. — L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Le prix quinquennal en Belgique. — Prix littéraires. — Numismatique. — Les Amis de Cernière. — Pour prouver son amour. — Prix de poésie Sully-Prudhomme. — L'Art à Monte-Carlo. — Philatélie. — Ziem à « l'Artistique » de Nice. — Un nouveau théâtre. — Publications du *Mercure de France*. — On demande des numéros du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

La Manifestation Emile Verhaeren. — La fête organisée le 24 novembre, au Théâtre du Parc, par un groupe de jeunes hommes de lettres (MM. Charles Dulait, Maurice Gauchez, Louis Piérard, fut belle et ardente. Des discours en prose et des discours en vers exprimèrent la foi de la jeunesse et la gloire d'Emile Verhaeren ; une causerie par M. Wilmotte élucida ensuite l'œuvre du poète dont les plus brûlantes et les plus fortes pages furent déclamées par divers récitants. — Après la cérémonie publi-

que, les amis de Verhaeren s'étaient rassemblés autour de lui en une réunion plus intime. C'est là que d'émouvantes et nobles paroles de Camille Lemonnier donnèrent à l'enthousiasme sa note la plus profonde.

Quelques jours auparavant, — le 14 novembre, — Emile Verhaeren donnait une conférence à l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Une soudaine ovation salua le poète, à qui le prince Albert de Belgique remit la croix d'officier de l'ordre de Léopold.

En outre, une revue littéraire a été fondée à Bruxelles à l'occasion de ces fêtes d'art. Se réclamant du patronage d'Emile Verhaeren, elle emprunte à l'œuvre du poète l'épigraphe dont elle se blasonne, et jusqu'à son titre : *les Visages de la Vie*.

Une autre revue, *la Flandre artiste*, publie en son numéro de décembre les adhésions chaleureuses de MM. Jean Aicard, Léon Bocquet, Abel Bonnard, Henri de Régnier, Léon Dierx, Edouard Ducoté, Max Elskamp, André Fontainas, Fernand Gregh, S. Charles Leconte, Armand Praviel, Jean Richepin et Ch. de Pomairols. Citons quelques lettres.

Je me déclare incapable de rendre hommage dignement en quelques lignes à Verhaeren. Il y faudrait, me semble-t-il, toute une étude. Sinon, un mot suffit : c'est un grand poète. — JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française*.

La réponse de M. Sébastien Charles Leconte est curieuse :

Nous, les Français du Nord, fils des Nerviens ou des Francs de Clovis, nés de la race celto-belgique, de cette grande Belgique qui va de la Seine au Rhin et qui fut si misérablement dépecée en tranches verticales par les déplorables cartographes et les misérables diplomates du traité de Verdun, — Wallons, Flamingants, Germains d'Ostrasie, frères séparés aujourd'hui trilingues, aujourd'hui coupés en trois tronçons, aujourd'hui domptés par les Barbares du Midi ou par les Barbares de l'Est, pris entre les Méditerranéens bavards et les Vandales taciturnes, — nous tous les Français les meilleurs, la réserve profonde des Gaules, nous admirons en Verhaeren le représentant de la race qui est la nôtre, politiquement vaincue, mais à jamais vivante et vivace et dont les multitudes fécondes repeupleront un jour les champs et les cités de la patrie anémiée, de la plus grande France, de la Gaule : de cette Gaule rétablie un seul instant dans ses limites par les armées libératrices de la Révolution.

Et nous, les poètes du Nord, nous saluons en Verhaeren le grand poète flamand et français qui, dans notre langue, fille de la langue que parla César, fait chanter l'âme de nos pères, l'âme des tribus belgiques, l'âme des Gueux de Flandre, l'âme des foules en travail de nos cités pullulantes, de nos sillons surpeuplés, l'âme de la Gaule du Nord matrice des nations, mère et nourrice de la France à venir ! —

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

Enfin, voici les lettres de M. Henri de Régnier et de M. Léon Dierx :

C'est avec joie que je m'associe à l'hommage rendu par les poètes à Emile Verhaeren, à son œuvre magnifique et puissante, à son noble caractère d'artiste parfait. L'homme et l'écrivain méritent une égale admiration : Emile Verhaeren est un grand poète et un grand cœur. — HENRI DE RÉGNIER.

Dans la brillante pléiade d'écrivains que la Belgique a donnés à la littérature de notre patrie, Emile Verhaeren apparaît comme le plus riche et le plus sûr dépositaire de l'âme flamande. Il en est aussi le héraut le plus sonore. Il a voulu l'être uniquement par le noble chant du vers, pour rester dans la plus haute et la plus essentielle dignité de sa vocation. C'est un personnel, fécond, pittoresque et puissant

visionnaire, un lyrique emporté, l'un de nos plus grands poètes vivants. Je salue profondément sa gloire, qui est encore une gloire française. — LEON DIERX.

§

M. Friedrich-S. Krauss et le Directeur du Musée de Naples. — On sait qu'il existe à Naples un musée secret : pour y entrer, il faut, si j'ose dire, montrer patte blanche. Les savants ethnographes, folkloristes, archéologues ne l'ont pas blanche, paraît-il. Car voici déjà quatre cas, venus à ma connaissance, d'ethnographes ayant besoin de comparer à des objets antiques divers objets rituels « sauvages », qui se voient refuser l'entrée du musée. Et voici un nouveau cas de même ordre. Il y a à Vienne un folkloriste respectable par son âge et ses travaux considérables, tant sur les Slaves du Sud que sur la vie sexuelle : Friedrich-S. Krauss, ayant en train une traduction de Dulaure, *Des Divinités génératrices*, qui vient de paraître mise à jour par de nombreuses notes comparatives et des dessins, lui envoya au Directeur du Musée de Naples plusieurs de ses œuvres sur la vie sexuelle (le recueil *Anthropophyteia*, entre autres) ; elles furent retournées à l'éditeur de Leipzig avec la mention du pudique directeur : *Refusé* ; et la lettre par laquelle le professeur docteur Krauss demandait, à ses frais, des photographies d'objets du musée resta *sans réponse*, alors que de toutes parts les directeurs de musées d'Asie, d'Europe et d'Amérique mettaient à la disposition de F.-S. Krauss tous les matériaux désirés. Il est bon de signaler la conduite de cet étrange directeur de musée, qui, sans doute, ou bien se croit le propriétaire des objets confiés à sa garde, ou peut-être prend un soin excessif de la pudeur des savants — et de [illegible].

§

La Manifestation Camille Lemonnier. — M. Camille Lemonnier occupe en Belgique une place que nul ne lui peut disputer. Non seulement il y est admiré comme écrivain, mais on révère en lui, à juste titre, l'initiateur d'une renaissance littéraire dont il fut toujours le champion valeureux et tenace, dont il est encore la volonté brûlante. Ceux-là mêmes qui ne furent pas ses disciples, ceux qui ont cherché loin de lui leurs sentiers, respectent Camille Lemonnier comme un Maître. Car s'il eut si souvent la bonne et simple parole qui donne la force et le courage, jamais il n'eut le mot qui arrête, qui détourne de soi. Maître pour tous, magister pour personne, — et l'ami généreux de quiconque a montré du talent, — Camille Lemonnier offre à ses jeunes confrères un admirable exemple : celui d'une conscience d'artiste qui n'a jamais plié.

La publication du 65e volume du romancier vient d'être l'occasion d'une manifestation vraiment émouvante au musée d'Ixelles. Toute la Belgique intellectuelle y a participé avec enthousiasme, et l'abstention bouffonne des « pouvoirs publics » permit de donner à la fête, en son ample ordonnance, une simplicité qui la fit plus touchante et quasi familiale. Familiale, oui. La famille des artistes se réunissait autour du père des lettres françaises en Belgique.

Des fleurs, des chants, la surprise brillante d'un orchestre, et puis des poèmes récités, des discours et, de toutes parts, arrivaient à foison les télégrammes des absents : MM. Jules Claretie, Jean Richepin, de l'Académie

française,Georges Lecomte, Auguste Rodin, R. Poincaré, Catulle Mendès, François de Nion, Vallette, Saint-Georges de Boubélier, Frédéric Mistral, M. et A. Leblond, Alfred Bruneau, Gabriel Mourey, Paul Adam, Brieux, G. et H. Rosny, Judith Cladel, Edmond Picard, Fernand Séverin, Paul Desachy, Maeterlinck, Albert Mockel, Georges Virrès, etc., etc.

Sur les Origines de l'Angelus.

Mon cher Vallette,

Je le regrette pour l'auteur inconnu de la notule publiée par « le Mercure » de ce 1er décembre sur l'*Angelus ;* mais je ne saurais voir dans la simple opinion de Lerosey la preuve, le « document » demandé. Quant aux *Ave Maria* qu'on récitait le soir au son de la cloche pour obtenir une indulgence, ils ne constituent en rien l'*Angelus*.

Les *Ave* et les *Pater* servent de matériaux à des milliers de prières.

Celle de l'*Angelus* en est une très particulière, qui commence par ce mot d'*Angelus*, se dit non pas seulement le soir, mais d'abord le matin et à midi, et se compose de trois versets empruntés à l'Evangile et d'une invocation suivie d'une oraison ; les *Ave* figurent simplement dans les intervalles des versets.

Aussi le grand historien des Croisades, qui comprenait, lui, ce que signifie une prière, n'a-t-il montré, même dans celle ordonnée par Calixte en 1456, que l'origine de l'*Angelus*, encore en formation.

L'*Angelus* ne s'est en effet récité en France d'une manière certaine qu'à partir du règne de Louis XI, — donc longtemps après la mort de Jeanne d'Arc.

Recevez, etc...

GEORGES POLTI.

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Les amis de Paul Verlaine se réuniront, comme d'habitude, pour l'anniversaire de sa mort le 10 janvier prochain, à 11 heures, au Cimetière des Batignolles.

Le déjeuner des « Amis de Paul Verlaine », où, d'année en année, les convives sont plus nombreux, aura lieu à midi et demi au restaurant Vantier-Vedrine, 7, avenue de Clichy, sous la présidence de Léon Dierx. Prix : 5 francs. On est prié d'adresser les adhésions au *Mercure de France*.

Le Prix quinquennal en Belgique. — La Belgique protège les lettres. Mais elle ne le fait que de temps en temps : et lorqu'elle a accompli ce grand effort, il faut absolument qu'elle se repose durant soixante mois. — De lustre en lustre, un jury, ordinairement formé de professeurs, — et qui comptait cette fois deux hommes de lettres, — décerne les faveurs d'un gouvernement qui taxe à fr. 2,74 par jour (deux francs soixante-quatorze centimes) la part de la littérature française dans un budget de quelques centaines de millions. De cinq en cinq ans, en effet, une somme de cinq mille francs est attribuée aux belles-lettres, et versée à l'auteur du *meilleur ouvrage* paru dans l'intervalle Il peut se faire qu'on en ait publié trois ou quatre, ou même dix, et que chacun d'eux soit « le meilleur »...

Car, enfin, je tiens un poète, et c'est le plus lyrique; un autre, et c'est le plus riche en images, un autre, le plus musicien, et ce quatrième, qui l'emporte pour la noblesse du style. Voici l'ouvrage en prose le plus finement pensé, mais son voisin me parle un langage plus pur ; tel autre me ravit, qui peint jusqu'au frisson vivant, et je ne puis oublier ce dernier, dont la puissance tragique émeut encore mon souvenir. Ils sont quatre, ils sont huit, mais il n'y a qu'un seul prix, un prix tous les cinq ans. Il est bien vrai qu'au temps jadis on ne comptait ni par huit ni par quatre : c'était zéro tout rond, le meilleur étant détestable. Mais on donnait le prix, quand même, puisqu'il fallait qu'il fût donné. Qui le croirait? La Belgique est prodigue, parfois, pour les lettres...

Cette année, les jurés eurent grand'peine, dit-on, à se mettre d'accord. Ils voulaient un prosateur. C'était nécessaire administrativement, parce qu'après deux romanciers des poètes avaient, par deux fois, reçu la couronne : Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, — Albert Giraud, Emile Verhaeren. Le favori était par conséquent un prosateur infiniment prosaïque : M. Courouble, intrépide biographe des « Kaekebroek » et des « Plattebrod » bruxellois. Mais M. Carton de Wiart, auteur d'un roman historique, avait ses partisans. Des lettrés, cependant, rappelaient *le Jardinier de la Pompadour*, d'Eugène Demolder, où la couleur a tant de charme nuancé : d'autres faisaient valoir la délicatesse tendre et subtile d'Henry Maubel, la puissante sobriété du roman que signa Hubert Krains (*le Pain noir*), le haut mérite d'Edm. Glesener quant à l'observation et quant au style, ou bien encore la santé villageoise des contes de M. des Ombiaux... Comment choisir entre tant de prosateurs? — Quelqu'un proposa timidement d'en revenir aux poètes, et dès lors on ne discuta plus. M. Fernand Séverin reçut le prix par un vote unanime, pour son recueil récemment édité par *le Mercure*, — et jamais décision ne fut accueillie avec plus de joie. Mais qui donc n'aimerait les vers de Fernand Séverin? Qui n'en admire l'harmonie noble et pure, la forme délicate en sa simplicité? Qui n'en a senti la mélancolie suave, et qui n'en a compris les graves confidences?

§

Prix littéraires.

Académie Goncourt : prix de 5. ooo francs attribué à M. Francis de Miomandre pour son livre : *Ecrit sur de l'eau*. M. de Miomandre eut 6 voix ; les 4 autres allèrent à M. Jean Violis, auteur de *Monsieur le Principal*, roman.

La Vie Heureuse : prix de 5.ooo francs attribué à M. Edouard Estaunié, auteur de *la Vie secrète*, par 9 voix contre 6, obtenues par M. Alfred Droin pour son volume de vers : *Le Collier d'Emeraudes*.

Prix Nobel : de 192.ooo francs, attribué à M. Rudolph Eucken, professeur de philosophie à l'Université d'Iéna.

§

Numismatique. — Quelques beaux prix à deux ventes de monnaies et de médailles qui ont eu lieu récemment à Munich. Monnaies grecques : un statère d'or du temps de Miltiade (acheté pour Paris), 8.025 mark ; un tétradrachme d'Antiochus Epiphane, 3.425 mk ; une pièce de dix drachmes

...n or, avec le portrait merveilleusement conservé de la reine Bérénice d'Egypte. 3.300 mk : une série de statères d'or de Cyzique (vᵉ et vɪᵉ s. av. J.-C.), 1.500 à 2.250 mk. pièce : un statère d'or de Pythagore, dynaste de Chypre vɪᵉ s. av. J.-C., 1.725 mk. — Monnaies romaines : un médaillon de bronze de Julia Donna, femme de Septime Sévère, 2.050 mk ; deux pièces d'or de Delmatius, neveu de Constantin le Grand, 2.025 mk chacune : une pièce d'or de l'Impératrice Hélène, femme de Constantin Chlore, 1.725 mk ; deux pièces d'or de Procope, qui ne passa que huit mois sur le trône, 1.500 et 1.250 mk ; une pièce d'or de Fausta, l'une des femmes de Constantin, 1.000 mk. Médailles italiennes : Sigismond Pandolfo Malatesta, par le Pisanello, 2.600 mk ; Marcantonio della Torre, par son frère Giulio, 3.200 mk ; Comte Giannantonio Guidi, par Niccolo Fiorentino, 3.450 mk ; Borso d'Este, duc de Ferrare, par Pietricini de Florence, 4.500 mk ; Franç. Sforza, duc de Milan, par le fameux médailleur bolonais Sperandio, 8.000 mk.

§

Les Amis de Carrière. — Une conférence a été faite, le 9 novembre, au musée du Luxembourg, par M. Léonce Bénédite, conservateur de ce musée, pour les *Amis de Carrière* ; sujet : L'Art contemporain. M. Paul Gallimard leur a fait, le 20 du même mois, les honneurs de ses collections de tableaux et de livres. Au dernier Dîner du Quatorze, qui réunissait un grand nombre de membres de la Société, le vœu d'un monument à Eugène Carrière a été accueilli avec enthousiasme ; des sommes sont déjà souscrites ; un Comité sera bientôt constitué.

Des conférences de MM. Jean Dolent, Maillard, Royère, Koechlin, Riotor, Haraucourt, Caro-Delvaille sont annoncées.

§

Pour prouver son amour. — C'est bien simple. Il n'y a qu'à prendre du ''' à la pharmacie '''' (c'est dans le Midi). Une brochure avec images suggestives nous décrit les effets, mais « pour les personnes ayant des notions de chimie » le pharmacien (c'est dans le Midi) nous explique que c'est du

$$CH^3\ CO^2\ C^{17}\ H^{35}$$
$$CH\ PO^4\ H.\ CH^2\ CH^2\ NOH\ (CH^3)^3$$
$$CH^2\ CO^2\ C^{17}\ H^{35},\ \text{etc., etc.}$$

« C'est donc un distéarate monophosphaté du propanétriol monophosphaté de l'hydrate de tétraméthyl ethylol-ammonium. »

Suivent les attestations.

§

Prix de poésie Sully-Prudhomme. — Les candidats au prix annuel de poésie sont invités à faire parvenir avant le 1ᵉʳ avril la pièce de vers qu'ils auront choisie dans leurs manuscrits à l'adresse de M. le Président du Prix Sully-Prudhomme, 82, faubourg Saint-Honoré.

Les conditions du concours seront envoyées aux personnes qui en exprimeront le désir.

§

L'Art à Monte-Carlo. — La saison d'Opéra à Monte-Carlo est, on le sait, une des principales attractions de la Côte d'Azur. Elle commence généra-

lement un peu avant la fin de janvier, mais celui qui en a le souci et la responsabilité, M. Raoul Gunsbourg, la prépare pendant toute l'année. La liste de ses artistes vient d'être publiée. Elle comprend naturellement toutes les célébrités du monde entier : Felia Litvinne, Bessie Abott, Aïno Ackté, Lucienne Bréval, Marguerite Carré, Jeanne Raunay, etc., les ténors Van Dyck, Rousselière, Dettura ; les basses Chaliapine, Delmas, etc.

Quant aux œuvres, M. Raoul Gunsbourg se propose notamment de monter la Tétralogie de Wagner avec une perfection aussi grande que possible. Les amateurs entendront aussi un opéra de M. Gunsbourg lui-même, *le Vieil Aigle*, dont on dit le plus grand bien.

§

Philatélie. — Sait-on que le plus rare des timbres d'Europe est un timbre de Bavière et pas même l'un des plus anciens ni l'une des hautes valeurs, mais un simple 2 pfennig de 1895 ? Voici comment : c'était l'année où l'on avait adopté le tarif minimum des imprimés locaux à 2 pfg. Tandis que les feuilles de la nouvelle émission n'étaient encore qu'à l'imprimerie, le petit bureau d'Aichach en demande par télégraphe : à la boulevue, on lui en confectionna quelques-unes d'un ancien timbre de 3 que l'on surchargea d'un 2. Six exemplaires étaient à peine vendus que l'ordre arriva, par télégraphe aussi, de retirer ce timbre provisoire, et le reste en fut brûlé à Munich. Aujourd'hui, pour les collectionneurs, chacun de ces six *uniques* exemplaires vaut la babiole de 5000 mark, plus de 6180 francs.

§

Ziem à « l'Artistique » de Nice. — Le Cercle Artistique de Nice organise pour la fin janvier prochain une exposition de l'Œuvre de Ziem. Il donnera à l'occasion du 90e anniversaire du Maître, devenu Niçois d'adoption, une fête originale à laquelle prendront part toutes les sommités artistiques et littéraires alors un déplacement sur la Côte d'Azur.

De nombreux amateurs détenteurs des œuvres de Ziem ont déjà promis leur concours. Le Maître lui-même exposera un lot de ses aquarelles inédites.

§

Un nouveau théâtre. — Un Comité d'initiative d'auteurs et compositeurs dramatiques vient de s'organiser en vue de donner une série de représentations théâtrales et fait appel au concours des poètes et dramaturges qui n'ont pas encore pris contact avec le public.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jean Thénoux, 52, rue de Seine.

§

Publications du « Mercure de France » :

Couleurs, *Contes nouveaux suivis de Choses anciennes*, par Remy de Gourmont. Couverture en couleurs de Willette. Vol. in-18, 3.50 (3 Japon à 15 fr. ; 12 hollande à 10 fr.).

L'esthétique des villes, par Emile Magne (*Le Décor de la rue. Le Mouvement de la rue. Les Cortèges. Marchés, Bazars, Foires. Les Cimetières. Esthétique de l'eau. Esthétique du Feu. L'Architectonique de la Cité future*). Vol. in-18, 3.50.

Les plus belles pages de Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthélemy et un portrait d'après Vanloo (*Mémoires. Scènes et Portraits. Anecdotes. Louis XIV et sa Cour. Jésuites et Jansénistes. Intrigues politiques. Scandales. La Régence. — Appendice : Saint-Simon raconté par lui-même. Jugements littéraires. Bibliographie*). Vol. in-18, 3. 50.

Emile Zola, sa vie, son œuvre, par Edmond Lepelletier, avec un portrait en héliogravure d'après Lieure et un autographe. Vol. in-8, 7. 50 (12 hollande à 20 fr.).

Le cénacle de la Muse française, 1823-1827, par Léon Séché. Documents inédits. Illustré de la gravure-frontispice de *la Muse Française*, du fac-similé de la Couverture de *la Muse Française* tiré sur papier azur, de la reproduction du tableau de Heim : *La Distribution des Récompenses au Salon de 1824*, et des portraits de Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Nodier, le baron Taylor, Pichald et Talma dans le rôle de Léonidas. Vol. in-8, 7. 50 (5 japon à 30 fr.; 5 chine à 25 fr.; 41 hollande à 20 fr.).

Poètes d'aujourd'hui, par MM. van Bever et Paul Léautaud, *Morceaux choisis*, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie. Nouvelle édition corrigée et augmentée. I : Henri Barbusse, Henry Bataille, Tristan Corbière, Lucie Delarue-Mardrus, Emile Despax, Max Elskamp, André Fontainas, Paul Fort, René Ghil, Remy de Gourmont, Fernand Gregh, Charles Guérin, A.-Ferdinand Herold, Gérard d'Houville, Francis Jammes, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Léo Larguier, Raymond de La Tailhède, Louis Le Cardonnel, Sébastien Charles Leconte, Grégoire Le Roy, Jean Lorrain, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Maurice Magre, Stéphane Mallarmé. — II : Camille Mauclair, Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Albert Mockel, Robert de Montesquiou, Jean Moréas, Comtesse Mathieu de Noailles, Pierre Quillard, Ernest Raynaud, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean-Arthur Rimbaud, Georges Rodenbach, Paul-Napoléon Roinard, Saint-Pol-Roux, Albert Samain, Fernand Séverin, Emmanuel Signoret, Paul Souchon, Henry Spiess, Laurent Tailhade, Paul Valéry, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Paul Verlaine, Francis Vielé-Griffin. 2 vol. in-18 à 3 fr. 50 chacun : 7 fr. (12 holl. à 20 fr. les deux volumes).

Le génie et les théories de M. Lombroso, par Etienne Rabaud, Maître de Conférences à la Sorbonne (Collection *Les Hommes et les Idées*, n° 9). Vol. in-16, 0.75.

§

On demande des numéros du « Mercure de France ». — Nous sommes acheteurs à un prix à débattre des numéros 1, 2, 8, 13, et au prix marqué des numéros suivants : 106, 113, 114, 115, 118, 120, 144.

§

Le Sottisier universel.

26 octobre 1908. Société contre la mortalité des porcs à l'abattoir. — *Journal officiel*, 5 novembre. Annonces.

Par exemple le gouvernement que l'Angleterre s'est donné, qu'elle a élaboré petit à petit, et qui est adapté aux mœurs des habitants comme la coquille à l'huître qu'elle protège, etc. — Mentre : *Les Idées politiques de Comte*. *La Science sociale*, octobre.

Rubens, né en 1617, est mort en 1640 de la goutte, qui l'avait, durant deux années, pris aux mains, par une de ces dérisions cruellement mystificatrices de la bonne mère nature, qui rendait Beethoven sourd, Baudelaire muet, Michel-Ange aveugle, Abélard castrat. — *Le Petit Bleu*, reproduisant la *Chronique*, Bruxelles, 22 novembre.

Le Tasse est le deuxième peintre italien porté à la scène par un auteur français. *Léonard de Vinci*, a, en effet, inspiré il y a quelques années, etc.— *L'Intransigeant* 6 décembre.

Pendant son archontat, Simon (*sic*), fils de Miltiade [vers 460 avant J.-C.], l'améliora [le parc d'Academos], y planta des allées de peupliers, d'ormeaux et de platanes, le dota de fontaines, et d'un vélodrome. — GEORGES RIAT. *L'Art des Jardins*, pp. 26-27.

Lieux pour hommes gratuits. — *Au-dessus d'une porte, gare de Toulon.*

Donc, on vit peu à peu les sauterelles circoncises quitter le comptoir familial, etc. — *L'Action Française*, 13 novembre.

En laissant couler de la vidange sur la moisson que je sème, elle n'en sera que plus abondante. — *Le Socialiste* (Guadeloupe), 17 octobre.

On nous apprend qu'un de nos sympathiques prospecteurs d'Ambositra, M. Elié, de la Cie Lyonnaise, a été mordu par un cheval. La blessure est, heureusement, sans gravité. On nous dit que le cheval serait mort. — *L'Echo de Madagascar*, 5 juin.

Mais, à ce moment, nos pseudo-blocards surent de Conrart garder le silence prudent, parce qu'il s'agissait de leur Manitou, de l'homme qui savait faire taire les scrupules de ses thuriféraires par l'octroi de toutes sortes de faveurs, même les plus invraisemblables, y compris le ruban de la Légion d'honneur. — *Patrie Créole* (Réunion), 19 mai.

Coquilles :

Il serait curieux de rapprocher de ce volume les célèbres frasques de Verhaeren : *Les Villes Tentaculaires*. — *La Revue Générale*, Bruxelles, novembre 1908, p. 775.

Chef-d'œuvre d'une rare perfection, qui devait inspirer Brantôme et Michel-Ange pour les dessins du dôme de Saint-Pierre. — L. PAULIN : *Au jour le jour, Notes et Souvenirs d'un Voyageur*, p. 39.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES

(1908)

—

LXXI N° 253. — 1er JANVIER

Henri Bachelin	*Jules Renard*	5
François Porché	*Paroles de la trentième année*, poème.	25
Léon Séché	*Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve* (suite)	31
Marcel Réja	*La Responsabilité criminelle*	52
Victor-Emile Michelet	*Poèmes*	66
Z. Hippius	*Notes sur la Littérature russe de notre temps*	71
Edmond Pilon	*Madame Greuze, ou « la Cruche cassée »* (III-V)	80

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LII Sports*, 98. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 101. — Rachilde : *Les Romans*, 104. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 109. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 113. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 118. — Henri Mazel : *Science sociale*, 122. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 126. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 132. — R. de Bury : *Les Journaux*, 138. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 142. — Jean Marnold : *Musique*, 146. — Tristan Leclère : *Art ancien*, 150. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 154. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 160. — Eugenio Diaz Romero : *Lettres hispano-américaines*, 165. — Marcel Montandon : *Lettres roumaines*, 168. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 172. — P.-G. La Chesnais : *Lettres scandinaves*, 176. — Jean de Gourmont : *Variétés : Vittorio Pica critique d'art*, 181. — Mercure : *Publications récentes*, 186; *Echos*, 187.

LXXI N° 254. — 16 JANVIER

Péladan	*Un Idéalisme expérimental : La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits*	193
Jules Sageret	*Les Paradis laïques : Le Paradis d'Anatole France (Sur la Pierre blanche)*	215
Richard Cantinelli	*Poèmes*	229
Paul Arbelet	*Sur la tombe de Stendhal*	231
Emile Magne	*Une Ruelle précieuse au XVIIe siècle*	242
André Spire	*Poèmes*	258
Philéas Lebesgue	*Le Portugal et l'Espagne dans l'œuvre de la Civilisation*	263
Edmond Pilon	*Madame Greuze, ou « la Cruche cassée »* (VI-VII-fin)	275

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LIII. Miracles*, 292. — Rachilde : *Les Romans*, 295. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 299. — Edmond Barthelemy : *Histoire*, 302. — Jules de Gaultier : *Philosophie*, 307. — Gaston Danville : *Psychologie*, 311. — Charles Merki : *Archéologie. Voyages*, 316. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 320. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 326. — R. de Bury : *Les Journaux*, 332. — Jean Marnold : *Musique*, 336. — Charles Morice : *Art moderne*, 342. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 346. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 350. — Eugenio Diaz Romero : *Lettres hispano-américaines*, 357. — Félix de Gerando : *Lettres hongroises*, 361. — William Ritter : *Lettres tchèques*, 366. — Lucile Dubois : *La France jugée à l'étranger*, 370. — Annette Kolb, Charlotte Chabrier-Rieder : *Variétés : Berlioz à Munich ; Annonces matrimoniales*, 373. — Mercvre : *Publications récentes*, 378 ; *Echos*, 379.

LXXI — N° 255. — 1er FÉVRIER

Louis Dumur	*Nietzsche et « la Culture »*	385
Arnold Bennett	*Les Auteurs anglais, leurs débouchés, leurs bénéfices*	405
Thomas Braun	*Poèmes*	425
C.-M. Savarit	*Les Lois de l'Allitération et de l'Assonance, semi-allitération et semi-assonance*	430
Péladan	*Un idéalisme expérimental : La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits* (fin)	440
Edmond Gojon	*Poèmes*	462
Albert Mockel	*L'Ile du Repos*, conte pour les enfants d'hier	466

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LIV. Les Mandarines*, 490. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 493. — Rachilde : *Les Romans*, 496. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 501. — Georges Polti : *Littérature dramatique*, 504. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 506. — Henri Mazel : *Science sociale*, 511. — Jose Thery : *Questions juridiques*, 516. — Louis Le Cardonnel : *Questions morales et religieuses*, 520. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme*, 526. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 530. — R. de Bury : *Les Journaux*, 536. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 541. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 544. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 548. — Ricciotto Canudo : *Lettres italiennes* 552. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 557. — H. Messet : *Lettres néerlandaises*, 561. — Lucile Dubois : *La France jugée à l'étranger*, 566. — Mercvre : *Publications récentes*, 569 ; *Echos*, 570.

LXXI — N° 256. — 16 FÉVRIER

Gaston Varenne	*Carpeaux à l'Ecole de Rome et la genèse d'Ugolin*, d'après les documents inédits	577
Ernest Raynaud	*Voyage à Venise*, sonnets	594
Charles Méré	*André Chénier journaliste*	603
Maurice Pézard	*Salammbô et l'archéologie panique*	622
Marcel Duminy	*Poèmes*	639
A. Chantalouet	*La Guerre possible*	642
G. Meredith (Marguerite Yersin *trad.*)	*L'Histoire de Chloé* (I-III), conte	653

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LV. Divorce*, 676.— Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 679.— Rachilde : *Les Romans*, 683. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 687. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 692.— A. van Gennep : *Ethnographie, Folklore*, 697.— Gabriel Renaudé : *Les Bibliothèques*, 701. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 705. — R. de Bury : *Les Journaux*, 710. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 714. — Jean Marnold : *Musique*, 719. — Charles Morice : *Art moderne*, 724. — Tristan Leclère : *Art ancien*, 728. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 733. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 738. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises* 743. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 747. — E. Seménoff : *Lettres russes*, 752. — Adolphe Paupe : *Variétés : Une lettre inédite de Prosper Mérimée*, 757. — Mercvre : *Publications récentes*, 760; *Echos*, 762.

LXXII — N° 257. — 1er MARS

Edouard Dujardin..... *Le Mouvement symboliste et la Musique*..... 5
Francis Jammes..... *Poèmes mesurés*..... 25
Jules Sageret..... *Henri Poincaré (La Commodité scientifique. — La Science pour la Science)*..... 33
Albert de Bersaucourt... *Balzac et sa « Revue Parisienne »*... 45
Jean Norel..... *Le Prochain Conflit du Pacifique*... 69
G. Meredith (Marguerite Yersin *trad.*)..... *L'Histoire de Chloé* (IV-VI), conte... 89

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LVI. Promenades*, 114. — Rachilde : *Les Romans*, 117. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 122. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 126. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 130. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 134. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 140. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 146.— R. de Bury : *Les Journaux*, 151. — Jean Marnold : *Musique*, 156. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 159. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 166. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 169. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 173. — Marcel Robin : *Lettres espagnoles*, 178. — Jacques Daurelle : *Variétés : Le Salon de Monte-Carlo*, 182. — Mercvre : *Publications récentes*, 184; *Echos*, 185.

LXII — N° 258. — 16 MARS

Georges Batault..... *La Philosophie de M. Bergson*..... 193
Albert de Bersaucourt.... *Balzac et sa « Revue Parisienne »* (fin)..... 212
Fernand Benoît..... *La Foire aux Paysages*, poèmes.... 233
André Gide..... *Quelques mots sur Emmanuel Signoret*..... 243
Paul Louis..... *Le Syndicalisme français*..... 248
Gabriel Mourey..... *Des Roses sur la mer*, poèmes..... 261
G. Meredith (Marguerite Yersin *trad.*)..... *L'Histoire de Chloé* (VII-X, fin), conte. 264

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LVII. Dieux et Martyrs*, 290. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 293. — Rachilde : *Les Romans*, 297. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 302. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 305. — Jules de Gaultier : *Philosophie*, 311. — Gaston Danville : *Psychologie*, 314. — Docteur Albert Prieur : *Psychiatrie et Sciences médicales*, 319. — Henri Mazel : *Science sociale*, 323. — Charles

MERKI : *Archéologie, Voyages*, 327. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 332. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 336. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 341. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 346. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 350. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 356. — PAUL SOUCHON : *Chronique du Midi*, 360. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 366. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 369. — LUCILE DUBOIS : *La France jugée à l'étranger* : 374. — MERCVRE : *Publications récentes*, 378; *Echos*, 379.

LXII N° 259. — 1er AVRIL

LÉON SÉCHÉ..... *Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française*, d'après des documents inédits..... 385
GILBERT DE VOISINS..... *Chansons masquées*..... 418
JACQUES MORLAND..... *Le Maître de Léonard de Vinci : Andrea Verrocchio*..... 426
ABBÉ V. ERMONI..... *Les Tendances actuelles dans le domaine religieux*..... 441
CLAUDE ROGER-MARX..... *Poèmes*..... 455
RICARDO ROJAS..... *Un poète sud-américain : Ruben Dario*..... 459
JEAN DE GOURMONT..... *La Toison d'or* (I-V), roman..... 475

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LVIII. Panthéon*, 501. — RACHILDE : *Les Romans*, 504. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 508. — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 513. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 517 — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 521. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 528. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 531. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 537. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 541. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 544. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 547. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 551. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 554. — P.-G. LA CHESNAIS : *Lettres scandinaves*, 560. — P. DUFAY : *Variétés : Champfleury et Madame Hanska*, 565. — MERCVRE : *Publications récentes*, 568; *Echos*, 569.

LXII N° 260. — 16 AVRIL

JULES DE GAULTIER..... *Le Bovarysme de l'Histoire*..... 577
SAINT-POL-ROUX..... *Pour dire aux funérailles des Poètes*. 594
ERNEST GAUBERT..... *Henry Bataille*..... 597
ARCHAG TCHOBANIAN..... *Poèmes*..... 613
ALBERT MAYBON..... *Le Programme des démocrates socialistes chinois*..... 619
GABRIEL VOLLAND..... *Poésies*..... 632
MARIN..... *Lettres à Voltaire*, publiées par M. Fernand Caussy..... 637
JEAN DE GOURMONT..... *La Toison d'or* (VI-XIV), roman..... 653

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LIX. Champagne*, 683. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 686. — RACHILDE : *Les Romans*, 690. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 695. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 699. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 703. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 707. — CHARLES-HENRY HIRSCH. — *Les Revues*, 711. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 716. — MAURICE BOISSARD. — *Les Théâtres*, 720. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 723. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 728. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 736. —HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 742. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglai-*

ses, 746. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 750. — William Ritter : *Variétés : L'Art de Stanislas Wyspianski*, 755. — Mercvre : *Publications récentes*, 761; *Echos*, 763.

LXIII N° 261. — 1er MAI

Emile Magne..... *Le Jeu de massacre*..... 5
Léon Séché..... *Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française : II. La Muse française*, d'après des documents inédits..... 24
Georges Sabiron..... *A mes frères, les arbres*, poésie..... 58
René Martineau..... *Généalogie de Villiers de l'Isle-Adam*, d'après un document inédit.. 62
Jean de Gourmont..... *La Toison d'or*, roman (XV-XIX, fin). 70

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LX Nudités*, 98. — Rachilde : *Les Romans*, 100. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 104. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 108. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 113. — José Théry : *Questions juridiques*, 117. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 121. — Jacques Brieu : *Ésotérisme et Spiritisme*, 129. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 134. — R. de Bury : *Les Journaux*, 140. — Jean Marnold : *Musique*, 143. — Charles Morice : *Art moderne*, 147. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 152. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 159. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 164. — Marcel Montandon : *Lettres roumaines*, 167. — E. Séménoff : *Lettres russes*, 173. — Félix de Gerando. — *Lettres hongroises*, 177. — William Ritter : *Lettres tchèques*, 184. — Mercvre : *Publications récentes*, 188; *Echos*, 189.

LXXIII N° 262. — 16 MAI

André Fontainas..... *Dante-Gabriel Rossetti. Le Poète*..... 193
Laurent Tailhade..... *La Farce de la Marmite* (Limousine). 212
A. van Gennep..... *De quelques cas de Bovarysme collectif*..... 228
Lucien Rolmer..... *Les Chants perdus*, poèmes..... 243
Alphonse Séché et Jules Bertaut..... *Auguste Brizeux. A propos du Cinquantenaire de sa mort*..... 253
Rudyard Kipling (Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson *trad.*)..... *Deux Contes*..... 268

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXI. L'Etale*, 289. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 291. — Rachilde : *Les Romans*, 296. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 300. — Edmond Barthelemy : *Histoire*, 305. — Jules de Gaultier : *Philosophie*, 310. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 315. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 321. — Gabriel Renaudé : *Les Bibliothèques*, 326. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 329. — R. de Bury : *Les Journaux*, 335. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 341. — Charles Morice : *Art moderne*, 344. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 351. — Marcel Robin : *Lettres espagnoles*, 356. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 361. — Lucile Dubois : *La France jugée à l'Etranger*, 366. — Ricciotto Canudo : *Variétés : Les deux Saül*, 370. — Jacques Daurelle : *La Curiosité*, 377. — Mercvre : *Publications récentes*, 379; *Echos*, 381.

LXXIII — N° 263. — 1er JUIN

Remy de Gourmont	*Les Premières Idées de Chateaubriand*	385
Louis Dumur	*Le Surhomme contre Nietzsche*	399
Cécile Sauvage	*Poèmes*	410
Marius-Ary Leblond	*Le Rêve du Bonheur : Rousseau, Bernardin et le XIXe siècle*	421
Léon Séché	*Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française : La Muse de la Patrie*, d'après des documents inédits	441
Laurent Tailhade	*La Farce de la Marmite* (Prologue, Scènes I-XIII)	458

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXII. Politique*, 487. — Rachilde : *Les Romans*, 490. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 496. — Edmond Barthelemy : *Histoire*, 500. — Gaston Danville : *Psychologie*, 507. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 511. — Docteur Albert Prieur : *Psychiatrie et Sciences médicales*, 515. — Henri Mazel : *Science sociale*, 520. — A. van Gennep : *Ethnographie Folklore*, 525.— Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 529. — R. de Bury : *Les Journaux*, 535. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 538. — Jean Marnold : *Musique*, 546. — Tristan Leclère : *Art ancien*, 552. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 556. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 560. — Ricciotto Canudo : *Lettres italiennes*, 565. — Jacques Daurelle : *La Curiosité*, 569. — Mercvre : *Publications récentes*, 572; *Echos*, 574.

LXXIII — N° 264. — 16 JUIN

G. Palante	*La Sensibilité individualiste*	577
Pierre Halary	*Remarques sur la Versification et discussion d'une erreur prosodique dans Victor Hugo*	593
Alfred Mortier	*Poèmes*	605
Marius-Ary Leblond	*Le Rêve du Bonheur : L'Age d'Or*	607
Albert Gayet	*Les dernières Découvertes archéologiques en Egypte*	633
Touny-Lérys	*La Pâque des Roses*, poème	646
Félicien Rops	*De Stevens et quibusdam aliis.* (Lettre inédite publiée par M. George Groffe.)	651
Laurent Tailhade	*La Farce de la Marmite* (Scènes XIV-XXVII, fin)	660

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXIII. Morale*, 676. — Rachilde : *Les Romans*, 679. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 684. — Georges Polti : *Littérature dramatique*, 688. — Edmond Barthelemy : *Histoire*, 694. — Remy de Gourmont : *Philologie*, 699. — Charles Merki : *Archéologie. Voyages*, 702. — José Théry : *Questions juridiques*, 707. — Louis Le Cardonnel : *Questions morales et religieuses*, 711. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 715.— R. de Bury : *Les Journaux*, 722. — Jean Marnold : *Musique*, 727. — Charles Morice : *Art moderne*, 732. — Paul Souchon : *Chronique du Midi*, 736. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 741. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 745. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 751. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 756. — Mercvre : *Publications récentes*, 761 ; *Echos*, 763.

LXXIV N° 265. — 1er JUILLET

J. Pérès..... *Le Mysticisme de la volonté chez H. de Balzac*..... 5
Pierre Quillard..... *Charles Cros*..... 23
Paul Castiaux..... *Poèmes*..... 29
Paul Louis..... *La Politique des classes moyennes.* 32
G. de Reynold..... *Un Précurseur du Romantisme : Gessner et le sentiment de la Nature*..... 44
Jehanne d'Orliac..... *Poèmes*..... 58
Alexandra David..... *L'Instruction des indigènes en Tunisie* (Opinion de la jeunesse intellectuelle musulmane)..... 61
Jean Gounouilhou..... *Les Sollicitations amoureuses*, nouvelle..... 73

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXIV. Crimes*, 93. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 96. — Rachilde : *Les Romans*, 99. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 105. — Edmond Barthelemy : *Histoire*, 109. — Jules de Gaultier : *Philosophie*, 115. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 119. — Jacques Brieu : *Ésotérisme et Spiritisme*, 123. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 129. — R. de Bury : *Les Journaux*, 135. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 140. — Tristan Leclère : *Art ancien*, 145. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 149. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 156. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 161. — Marcel Montandon : *Lettres roumaines*, 165. — H. Messet : *Lettres néerlandaises*, 170. — P.-G. La Chesnais : *Lettres scandinaves*, 175. — Charlotte Chabrier-Rieder : *Variétés : Le Christian Scientism*, 179. — Jacques Daurelle : *La Curiosité*, 185. — Mercure : *Publications récentes*, 188 ; *Echos*, 189.

LXXIV N° 266. — 16 JUILLET

Octave Maus..... *Divergences musicales*..... 193
Anatole Feugère..... *Les Indiennes de Chateaubriand, d'après des fragments inédits des « Mémoires d'Outre-Tombe »*..... 203
Edouard Schuré..... *Dionysos*, poème..... 216
Henri Dagan..... *La Doctrine des Néo-Royalistes*..... 223
Emile Magne..... *Esthétique des Villes : Les Cortèges.* 234
Tristan Klingsor..... *Humoresques*, poésies..... 254
Isabella Rossel..... *Réponse à M. Jean Norel à propos du volume « Mémoires et Correspondance de Louis Rossel »*..... 258

Stefan Zeromski (Michel Mutermilch *trad.*)..... *Aryman se venge*, conte..... 263

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXV. Certificats*, 283 — Rachilde : *Les Romans*, 285. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 289. — Edmond Barthelemy : *Histoire*, 294. — Henri Mazel : *Science sociale*, 299. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 304. — José Théry : *Questions juridiques*, 308. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 312. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 318. — R. de Bury : *Les Journaux*, 324. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 328. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 330. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 335. — Marcel Robin : *Lettres*

espagnoles, 339. — E. Séménoff : *Lettres russes*, 343. — Félix de Gerando : *Lettres hongroises*, 349. — William Ritter : *Lettres tchèques*, 354. — Tristan Leclère : *Variétés : Rimsky-Korsakow*, 359. — Mercvre : *Publications récentes*, 363; *Echos*, 365.

LXXIV — N° 267. — 1er AOUT

Fernand Séverin	*Notes sur Van Lerberghe*	369
Baronne Charles de Benoist.	*Incompatibilité des sexes*	386
Ernest Gaubert	*Du Songe au Désir*, poésies	402
Albert de Bersaucourt	*Les Pamphlets contre Victor Hugo*	408
Maurice Pézard	*Le Modernisme chez les Juifs*	438
Louis Thomas	*Stances au Soleil*	449
Emile Carteron	*Orientation du problème de la Science et de la Religion*	453
Lucien-Alphonse Daudet	*La Réponse imprévue*, nouvelle	467

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXVI. Plages*, 488. — Rachilde : *Les Romans*, 490. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 496. — Georges Polti : *Littérature dramatique*, 500. — Edmond Barthelemy : *Histoire*, 503. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 508. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 512. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 517. — R. de Bury : *Les Journaux*, 524. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 528. — Paul Souchon : *Chronique du Midi*, 533. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 536. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 541. — H. Messet : *Lettres néerlandaises*, 545. — Charles Merki : *Variétés : Paris au temps des Romantiques*, 549. — Mercvre : *Publications récentes*, 551; *Echos*, 553.

LXXIV — N° 268. — 16 AOUT

Jules de Gaultier	*Nietzsche contre le Surhomme*	561
Legrand-Chabrier	*Le Badaud rétrospectif*	586
Guy-Charles Cros	*Poèmes*	594
Marie Lenéru	*Le Cas de Miss Helen Keller*	598
Lucien Leluc	*Poèmes*	623
Albert de Bersaucourt	*Les Pamphlets contre Victor Hugo* (suite)	626
Comminges	*Promenades d'Amants*	646

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXVII. Le Sable*, 669. — Rachilde : *Les Romans*, 672. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 677. — A.-Ferdinand Herold : *Littératures antiques*, 680. — Edmond Barthelemy : *Histoire*. 685. — Jules de Gaultier : *Philosophie*, 690. — A. van Gennep : *Ethnographie, Folklore*, 695. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 698. — José Théry : *Questions juridiques*, 702. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 707. — R. de Bury : *Les Journaux*, 713. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 716. — Tristan Leclère : *Art ancien*, 719. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 723. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 728. — Ricciotto Canudo : *Lettres italiennes*, 733. — Phillas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 739. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 743. — Mercvre : *Publications récentes*, 748; *Echos*, 748.

LXXV — N° 269. — 1er SEPTEMBRE

Edmond Barthèlemy	*Saint-Simon*	5
Louis Le Cardonnel	*Poèmes*	28

Péladan.....	*De l'inutilité de la Réforme protestante*.....	30
Constantin Photiadès.....	*Voyages*.....	49
Pierre Hortala.....	*Poème à la Servante*.....	61
Albert de Bersaucourt...	*Les Pamphlets contre Victor Hugo* (fin).....	65
Rudyard Kipling (Louis Fabulet et A. Austin-Jackson *trad.*).....	*Deux Contes*.....	85

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXVIII. Chapeaux*, 103. — Rachilde : *Les Romans*, 106. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 110. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 113. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 119. — Henri Mazel : *Science sociale*, 123. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 128. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 133. — Louis Le Cardonnel : *Questions morales et religieuses*, 137. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme*, 141. — Gabriel Renaudé : *Les Bibliothèques*, 146. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 149. — R. de Bury : *Les Journaux*, 154. — Ernest Gaubert : *Les Théâtres*, 158. — Charles Morice : *Art moderne*, 162. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 166. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 173. — Henry-D. Davray, *Lettres anglaises*, 178. — Fernand Caussy : *Variétés : La Police des Mœurs sous le Directoire*, 183. — Mercvre : *Publications récentes*, 187; *Echos*, 187.

LXXV — **N° 270. — 16 SEPTEMBRE**

Léon Séché.....	*Les Débuts du Romantisme au Théâtre-Français : Le baron Taylor et le « Léonidas » de Michel Pichat en 1825*, documents inédits.....	193
J. Novicow.....	*Les Patries et la Question sociale.*	214
André Fontainas.....	*Matinée au bord de la mer*, poésie.	241
Jules de Gaultier.....	*Une philosophie est-elle encore possible ?*.....	245
Péladan.....	*De l'inutilité de la Réforme protestante* (fin).....	253
A. Droin.....	*La Plainte*, poésie.....	274
Louise van den Plas.....	*Le vrai féminisme provoque-t-il la guerre des sexes ?*.....	277
Jean Giraudoux.....	*Sainte Estelle*, nouvelle.....	282

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXIX. Le Retour*, 296. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 298. — Rachilde : *Les Romans*, 304. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 309. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 313. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 319. — R. de Bury : *Les Journaux*, 323. — Ernest Gaubert : *Les Théâtres*, 327. — Jean Marnold : *Musique*, 332. — Paul Souchon : *Chronique du Midi*, 337. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 342. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 346. — Marcel Montandon : *Lettres roumaines*, 350. — H. Messet : *Lettres néerlandaises*, 355. — Mercvre : *Publications récentes*, 359; *Echos*, 359.

LXXV — **N° 271. — 1er OCTOBRE**

Thomas Carlyle (Edmond Barthélemy *trad.*).....	*Novalis*.....	369
Stanislas Rzewuski.....	*Le Jubilé de Tolstoï*.....	399

François Porché..... *Solitude au loin*, poème..... 413
Edmond Jaloux..... *Le Réveillon de M. de la Pappelonière*, nouvelle..... 425
Léon Séché..... *Les Débuts du Romantisme au Théâtre-Français : Le baron Taylor et le « Léonidas » de Michel Pichat en 1825*, documents inédits (fin). 432
Marcel Réja..... *La Danse*, aperçu historique..... 444
Jean Giraudoux..... *Sainte Estelle* (fin), nouvelle..... 456

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXX. Morale de Café-Concert*, 470. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 472. — Rachilde : *Les Romans*, 476. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 480. — Georges Polti : *Littérature dramatique*, 484. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 488. — Jules de Gaultier : *Philosophie*, 492. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 497. — Henri Mazel : *Science sociale*, 500. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 506. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 510. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 516. — R. de Bury : *Les Journaux*, 521. — Maurice Boissard : *Les Théâtres*, 525. — Ricciotto Canudo : *Lettres italiennes*, 529. — E. Séménoff : *Lettres russes*, 533. — P.-G. La Chesnais : *Lettres scandinaves*, 538. — William Ritter : *Lettres tchèques*, 542. — Lucile Dubois : *La France jugée à l'Etranger*, 546. — Henry Gauthier-Villars : *Variétés : Bayreuth et Munich*, 549; Mercvre : *Echos*, 554.

LXXV — N° 272. — 16 OCTOBRE

Marius-Ary Leblond..... *Les Idées nouvelles sur le Romantisme*..... 561
Arnold Bennett (Henry-D. Davray *trad.*)..... *La Crise théâtrale en Angleterre*... 579
Jacques Nervat..... *Majorque*, poème..... 598
A.-Ferdinand Herold..... *Le Patriotisme Révolutionnaire*..... 604
Edmond Pilon..... *La Dame du Louvre*..... 619
Alfred de Bengoechea..... *Poèmes*..... 628
Thomas Carlyle (Edmond Barthèlemy *trad.*)..... *Novalis* (fin)..... 631
Legrand-Chabrier..... *Bestiaire*..... 661

Revue de la Quinzaine: Remy de Gourmont: *Epilogues: Dialogues des Amateurs: LXXI. La Carte d'Europe*, 674. — Pierre Quillard: *Les Poèmes*, 677. — Rachilde : *Les Romans*, 681. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 685. — Edmond Barthèlemy: *Histoire*, 689. — A. van Gennep : *Ethnographie, Folklore*, 695. — Charles Merki: *Archéologie, Voyages*, 699. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 702. — Charles-Henry Hirsch: *Les Revues*, 709. — R. de Bury: *Les Journaux*, 713. — André Fontainas : *Les Théâtres*, 718. — Tristan Leclère : *Art ancien*, 723. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 726. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 731. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 735. — Marcel Robin : *Lettres espagnoles*, 739. — G. Matisse : *Variétés : Histoire extraordinaire des Electrons*, 744. — Mercvre : *Publications récentes*, 746; *Echos*, 748.

LXXVI — N° 273. — 1er NOVEMBRE

Jules Bertaut..... *Barbey d'Aurevilly critique littéraire*..... 5
Jean Norel..... *L'Europe contre la Turquie*..... 23

Léo Larguier	*La Force*, poème	35
Henry Potez	*Un homme heureux : Fontenelle*	38
Jules Sageret	*Paradis laïques : leur négation par André Beaunier (Le Roi Tobol)*	55
H.-G. Wells (Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz *trad.*)	*Un Rêve d'Armageddon*, conte	67

Revue de la Quinzaine. — Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXVII. Education*, 95. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 98. — Rachilde : *Les Romans*, 102. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 106. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 110. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 116. — Henri Mazel : *Science sociale*, 120. — José Théry : *Questions juridiques*, 127. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 131. — R. de Bury : *Les Journaux*, 137. — André Fontainas : *Les Théâtres*, 141. — Jean Marnold : *Musique*, 148. — Charles Morice : *Art moderne*, 155. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 166. — Henry Albert : *Lettres allemandes*, 172. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 177. — X.-Marcel Boulestin : *Variétés : Souvenirs dans un bar*, 184. — Mercure : *Publications récentes*, 185. — *Echos*, 187.

LXXVI — N° 274. — 16 NOVEMBRE

Remy de Gourmont	*André Rouveyre*	193
André Rouveyre	*Visages : I. Anatole France*	195
Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*)	*Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est*	196
Pierre de Bouchaud	*La Nature libératrice*, poème	215
Edmond Pilon	*Georges Lecomte*	217
Paul Louis	*L'Antagonisme anglo-allemand*	234
Fernand Caussy	*Les Débuts politiques de Lamartine. I. La Candidature de Toulon*	249
Pierre Fons	*Irreparabile Tempus*, poème	262
René Martineau	*Un ami de J. Barbey d'Aurevilly (l'abbé Anger)*	265
Alfred Naquet	*Réponse à M. Novicow*	277
Louis Gatumeau	*Mes Fous*, contes	282

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXVIII. L'Aérobus*, 294. — Rachilde : *Les Romans*, 297. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 301. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 305. — Gaston Danville : *Psychologie*, 311. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 316. — Jacques Brieu : *Ésotérisme et Spiritisme*, 322. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 328. — R. de Bury : *Les Journaux*, 334. — André Fontainas : *Les Théâtres*, 340. — Jean Marnold : *Musique*, 342. — Tristan Leclère : *Art ancien*, 347. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 351. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 355. — E. Séménoff : *Lettres russes*, 359. — H. Messet : *Lettres néerlandaises*, 367. — Félix de Gerando : *Lettres hongroises*, 371. — Mercure : *Publications récentes*, 374; *Echos*, 377.

LXXVI — N° 275. — 1er DÉCEMBRE

André Fontainas	*L'Art et l'Etat*	385
André Rouveyre	*Visages : II. Théodule Ribot*	397

Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*).....	*Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est* (suite).....	398
Louis Le Cardonnel.....	*Poèmes*.....	416
Louis Laloy.....	*La Musique de l'Avenir*.....	419
Georges Batault.....	*Apollon et Dionysos : leur vrai sens chez Nietzsche*.....	435
Alexandra David.....	*Un « Stirner » chinois*.....	445
Fernand Caussy.....	*Les Débuts politiques de Lamartine. II. Le Scrutin*.....	453
Pierre Villetard.....	*La Boutique*, nouvelle.....	469

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXIV. Les Patries*, 487. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 490. — Rachilde : *Les Romans*, 493. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 499. — Georges Polti : *Littérature dramatique*, 503. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 507. — Jules de Gaultier : *Philosophie*, 512. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 517. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 521. — José Théry : *Questions juridiques*, 525. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 531. — R. de Bury : *Les Journaux*, 537. — André Fontainas : *Les Théâtres*, 540. — Paul Souchon : *Chronique du Midi*, 545. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 548. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 553. — Marcel Robin : *Lettres espagnoles*, 557. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 562. — Tristan Leclère : *Variétés : Le Budget de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, 567. — Mercvre : *Publications récentes*, 571 ; *Echos*, 573.

LXXVI — N° 276. — 16 DÉCEMBRE

Pierre Lasserre.....	*La Doctrine officielle de l'Université*.....	577
Stuart Merrill.....	*Le Vagabond*, poème.....	590
André Rouveyre.....	*Visages : III. Jean Moréas*.....	599
Emile Bernard.....	*Julien Tanguy, dit le « Père Tanguy »*.....	600
Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*).....	*Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est* (suite).....	617
Léon Séché.....	*Chateaubriand et la tombe de Pauline de Beaumont*.....	640
Hassé.....	*Nuits d'Espagne : La Veillée de la Morte*.....	650
Georges Le Cardonnel....	*Les Soutiens de l'Ordre* (I-V), roman.....	665

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des Amateurs. LXXV. La Dame du drame*, 691. — Rachilde : *Les Romans*, 694. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 697. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 701. — Henri Mazel : *Science sociale*, 707. — A. van Gennep : *Ethnographie, Folklore*, 712. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 716. — R. de Bury : *Les Journaux*, 722. — André Fontainas : *Les Théâtres*, 725. — Charles Morice : *Art moderne*, 733. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 737. — Henry-D.-Davray : *Lettres anglaises*, 743. — Gaston Danville et Jean Saltas : *Variétés : A propos d'Electre : Chryséis*, 747. — Mercvre : *Publications récentes*, 751 ; *Echos*, 752 ; *Tables de l'année 1908*, 761.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(1908)

HENRI ALBERT

R. Q. Lettres allemandes : LXXI, 160, 544, 733 ; LXXII, 169, 547, 742 ; LXXIII, 159, 560, 741 ; LXXIV, 156, 536, 723 ; LXXV, 342, 731 ; LXXVI, 172, 553, 737.

PAUL ARBELET

Sur la tombe de Stendhal..... LXXI, 231

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS

R. Q. Lettres néo-grecques : LXXI, 747 ; LXXIII, 361 ; LXXIV, 743 ; LXXVI, 355.

HENRI BACHELIN

Jules Renard..... LXXI, 5

EDMOND BARTHÉLEMY

Saint-Simon..... LXXI, 5

R. Q. Histoire : LXXI, 113, 302, 692 ; LXXII, 126, 305, 517 ; LXXIII, 108, 305, 500, 694 ; LXXIV, 109, 294, 503, 685 ; LXXV 113, 313, 488, 689 ; LXXVI, 110, 305, 507, 701.

GEORGES BATAULT

La Philosophie de M. Bergson..... LXXII, 193

Apollon et Dionysos : leur vrai sens chez Nietzsche..... LXXVI, 435

ALFRED DE BENGOECHEA

Poèmes..... LXXV, 628

ARNOLD BENNETT

(**Henry-D. Davray** *trad.*)

Les Auteurs anglais, leurs débouchés, leurs bénéfices.... LXXI, 405

La Crise théâtrale en Angleterre..... LXXV, 579

BARONNE CHARLES DE BENOIST

Incompatibilité des sexes..... LXXIV, 386

FERNAND BENOIT

La Foire aux Paysages..... LXXIII, 233

ÉMILE BERNARD

Julien Tanguy dit le « Père Tanguy »..... LXXVI, 600

ALBERT DE BERSAUCOURT

Balzac et sa « Revue Parisienne »..... LXXII, 45, 212

Les Pamphlets contre Victor Hugo..... LXXIV, 408, 626 ; LXXV, 65

JULES BERTAUT

Barbey d'Aurevilly critique littéraire..... LXXVI, 5

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les Lettres **R. Q.** sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

GEORGES BOHN

R. Q. Le Mouvement scientifique : LXXI, 118, 506 ; LXXII, 130, 521 ; LXXIII, 113, 507 ; LXXIV, 119, 508 ; LXXV, 119, 497 ; LXXVI, 116, 517.

MAURICE BOISSARD

R. Q. Les Théâtres : LXXI, 142, 541, 714 ; LXXII, 346, 541, 720 ; LXXIII, 341, 538 ; LXXIV, 140, 328, 528, 716 ; LXXV, 525.

PIERRE DE BOUCHAUD

La Nature libératrice..... LXXVI, 215

X.-MARCEL BOULESTIN

R. Q. Variétés : Souvenirs dans un bar..... LXXVI, 184

THOMAS BRAUN

Poèmes..... LXXI, 425

JACQUES BRIEU

R. Q. Esotérisme et Spiritisme : LXXI, 526 ; LXXIII, 129 ; LXXIV, 123 ; LXXV, 141 ; LXXVI, 322.

R. DE BURY

R. Q. Les Journaux : LXXI, 138, 332, 536, 710 ; LXXII, 151, 341, 537, 716 ; LXXIII, 140, 335, 535, 722 ; LXXIV, 135, 324, 524, 713 ; LXXV, 154, 323, 521, 713 ; LXXVI, 137, 334, 537, 722.

RICIOTTO CANUDO

R. Q. Lettres italiennes : LXXI, 552 ; LXXII, 551 ; LXXIII, 565 ; LXXIV, 733 ; LXXV, 529.

R. Q. Variétés : Les deux Saül..... LXXIII, 370

RICHARD CANTINELLI

Poèmes..... LXXI, 229

THOMAS CARLYLE

(**Edmond Barthélemy** *trad.*)

Novalis..... LXXV, 369, 631

EMILE CARTERON

Orientation du problème de la Science et de la Religion..... LXXIV, 453

PAUL CASTIAUX

Poèmes..... LXXIV, 29

FERNAND CAUSSY

Les Débuts politiques de Lamartine. I. La Candidature de Toulon. LXXVI, 249.

Les Débuts politiques de Lamartine. II. Le Scrutin..... LXXVI, 453

R. Q. Variétés : La Police des Mœurs sous le Directoire..... LXXV, 183

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER

R. Q. Variétés : Annonces matrimoniales, LXXI, 375 ; Le Christian Scientism, LXXIV, 179.

A. CHANTALOUET

La Guerre possible..... LXXI, 642

COMMINGES

Promenades d'Amants..... LXXIV, 646

GUY-CHARLES CROS

Poèmes..... LXXIV, 594

HENRI DAGAN
La Doctrine des Néo-Royalistes..... LXXIV, 223
GASTON DANVILLE
R. Q. Psychologie :..... LXXI, 311 ; LXXII, 314; LXXIII, 507 ; LXXVI, 311
GASTON DANVILLE et JEAN SALTAS
R. Q. Variétés : A propos d'Électre : Chryséis..... LXXVI, 747
LUCIEN-ALPHONSE DAUDET
La Réponse imprévue, nouvelle..... LXXIV, 467
JACQUES DAURELLE
R. Q. Variétés : Le Salon de Monte-Carlo..... LXXII, 182
R. Q. La Curiosité..... LXXIII, 377, 569 ; LXXIV, 185
ALEXANDRA DAVID
L'Instruction des Indigènes en Tunisie (Opinion de la jeunesse musulmane). LXXIV, 61.
Un « Stirner » chinois..... LXXVI, 445
HENRY-D. DAVRAY
R. Q. Lettres anglaises : LXXI, 350, 548, 738; LXXII, 173, 366, 746; LXXIII, 164, 351, 746 ; LXXIV, 161, 335, 728 ; LXXV, 178, 346, 735 ; LXXVI, 177, 743.
EUGENIO DIAZ ROMERO
R. Q. Lettres hispano-américaines..... LXXI, 165, 357
A. DROIN
La Plainte..... LXXV, 274
LUCILE DUBOIS
R. Q. La France jugée à l'Etranger : LXXI, 370, 566 ; LXXII, 374 ; LXXIII, 366; LXXV, 546.
EDOUARD DUJARDIN
Le Mouvement symboliste et la Musique..... LXXII, 5
P. DUFAY
R. Q. Variétés : Champfleury et Mme Hanska..... LXXII, 565
MARCEL DUMINY
Poèmes..... LXXI, 639
LOUIS DUMUR
Nietzsche et la « Culture »..... LXXI, 385
Le Surhomme contre Nietzsche..... LXXIII, 399
GEORGES EEKHOUD
R. Q. Chronique de Bruxelles : LXXI, 346; LXXII, 166, 736; LXXIII, 556; LXXIV, 330; LXXV, 173, 726; LXXVI, 548.
ABBÉ V. ERMONI
Les Tendances actuelles dans le domaine religieux..... LXXII, 441
ANATOLE FEUGÈRE
Les Indiennes de Chateaubriand, d'après des fragments inédits des « Mémoires d'Outre-Tombe »..... LXXIV, 203
PIERRE FONS
Irreparabile Tempus..... LXXVI, 262
ANDRÉ FONTAINAS
Dante-Gabriel Rossetti. Le Poète..... LXXIII, 193

Matinée au bord de la mer..... LXXV, 241
L'Art et l'Etat..... LXXVI, 385
R. Q. Les Théâtres : ..... LXXV, 718; LXXVI, 141, 340, 540, 725.

ERNEST GAUBERT

Henry Bataille..... LXXII, 597
Du Songe au Désir..... LXXIV, 402
R. Q. Les Théâtres : ..... LXXV, 158, 327

HENRY GAUTHIER-VILLARS

R. Q. Variétés : Bayreuth et Munich..... LXXV, 549

ALBERT GAYET

Les dernières découvertes archéologiques en Egypte..... LXXIII, 633

LOUIS GATUMEAU

Mes fous, contes..... LXXVI, 282

JULES DE GAULTIER

Le Bovarysme de l'Histoire..... LXXII, 577
Nietzsche contre le Surhomme..... LXXIV, 561
Une philosophie est-elle encore possible?..... LXXV, 245
R. Q. Philosophie : LXXI, 307; LXXII, 305; LXXIII, 310; LXXIV, 115, 690; LXXV, 492; LXXVI, 512.

FÉLIX DE GERANDO

R. Q. Lettres hongroises : LXXI, 361; LXXIII, 177; LXXIV, 349; LXXVI, 371

ANDRÉ GIDE

Quelques Mots sur Emmanuel Signoret..... LXXII, 243

GILBERT DE VOISINS

Chansons masquées..... LXXII, 418

JEAN GIRAUDOUX

Sainte Estelle, nouvelle..... LXXV, 282, 456

EDMOND GOJON

Poèmes..... LXXI, 462

JEAN GOUNOUILHOU

Les Sollicitations amoureuses, nouvelle..... LXXIV, 73

JEAN DE GOURMONT

La Toison d'Or, roman..... LXXII, 475, 553; LXXIII, 70
R. Q. Littérature : LXXI, 109, 299, 501, 687; LXXII, 122, 302, 508, 695; LXXIII, 104, 300, 496, 684; LXXIV, 105, 289, 496, 677; LXXV, 110, 309, 480, 685; LXXVI, 106, 301, 499, 697.
R. Q. Variétés : Vittorio Pica critique d'Art..... LXXI, 181

REMY DE GOURMONT

Les Premières Idées de Chateaubriand..... LXXIII, 385
André Rouveyre..... LXXVI, 193
R. Q. Epilogues : LXXI, 98, 292, 490, 676; LXXII, 114, 290, 501, 683; LXXIII, 98, 289, 487, 676; LXXIV, 93, 283, 488, 669; LXXV, 103, 296, 470, 674; LXXVI, 95, 294, 487, 691.
R. Q. Philologie : ..... LXXIII, 699

PIERRE HALARY

Remarques sur la versification et discussion d'une erreur prosodique dans Victor Hugo..... LXXIII, 593

HASSÉ
Nuits d'Espagne : La Veillée de la Morte..... LXXVI, 650
A.-FERDINAND HEROLD
Le Patriotisme Révolutionnaire..... LXXV, 604
R. Q. Littératures antiques..... LXXIV, 680
Z. HIPPIUS
Notes sur la Littérature russe de notre temps..... LXXI, 71
CHARLES-HENRY HIRSCH
R. Q. Les Revues : LXXI, 132, 326, 530, 705; LXXII, 146, 336, 531, 711, LXXIII, 134, 329, 529, 715; LXXIV, 129, 318, 517, 707; LXXV, 149, 319, 516, 709; LXXVI, 131, 328, 531, 716.
PIERRE HORTALA
Poème à la servante..... LXXV, 61
EDMOND JALOUX
Le Réveillon de M. de la Pappelonière, nouvelle..... LXXV, 425
FRANCIS JAMMES
Poèmes mesurés..... LXXII, 25
RUDYARD KIPLING
(**Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson** *trad.*)
Deux Contes..... LXXIII, 268
Deux Contes..... LXXV, 85
TRISTAN KLINGSOR
Humoresques..... LXXIV, 254
ANNETTE KOLB
R. Q. Variétés : Berlioz à Munich..... LXXI, 373.
P.-G. LA CHESNAIS
R. Q. Lettres scandinaves : LXXI, 176; LXXII, 560; LXXIV, 175, 545; LXXV, 538.
LOUIS LALOY
La Musique de l'Avenir..... LXXVI, 419
LÉO LARGUIER
La Force..... LXXVI, 35
PIERRE LASSERRE
La Doctrine officielle de l'Université..... LXXVI, 577
PHILÉAS LEBESGUE
Le Portugal et l'Espagne dans l'œuvre de la civilisation..... LXXI, 263
R. Q. Lettres portugaises : LXXI, 743; LXXII, 750; LXXIII, 751; LXXIV, 739; LXXVI, 351.
MARIUS-ARY LEBLOND
Le Rêve du Bonheur : Rousseau, Bernardin et le XIXe siècle.. LXXIII, 421
Le Rêve du Bonheur : L'Age d'Or..... LXXIII, 607
Les Idées nouvelles sur le Romantisme..... LXXV, 561
GEORGES LE CARDONNEL
Les Soutiens de l'Ordre, roman..... LXXVI, 665
LOUIS LE CARDONNEL
Poèmes..... LXXV, 28
Poèmes..... LXXVI, 416

R. Q. Questions morales et religieuses : LXXI, 520 ; LXXII, 707 ; LXXIII, 711 ; LXXV, 137.

TRISTAN LECLÈRE

R. Q. Art ancien : LXXI, 150, 728 ; LXXII, 544 ; LXXIII, 552 ; LXXIV, 145, 719 ; LXXV, 723 ; LXXVI, 347.

R. Q. Variétés : Rimsky-Korsakow, LXXIV, 359 ; Le Budget de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ..... LXXVI, 567

LEGRAND-CHABRIER

Le Badaud rétrospectif ..... LXXIV, 586

Bestiaire ..... LXXV, 661

LUCIEN LELUC

Poèmes ..... LXXIV, 594

MARIE LENÉRU

Le cas de Miss Helen Keller ..... LXXIV, 598

PAUL LOUIS

Le Syndicalisme français ..... LXXII, 248

La Politique des classes moyennes ..... LXXIV, 32

L'Antagonisme anglo-allemand ..... LXXVI, 234

EMILE MAGNE

Une Ruelle précieuse au XVII^e siècle ..... LXXI, 242

Le Jeu de massacre ..... LXXIII, 5

Esthétique des villes : Les Cortèges ..... LXXIV, 234

AUGUSTE MARGUILLIER

R. Q. Musées et Collections : LXXI, 154 ; LXXII, 159 ; LXXIII, 152 ; LXXIV, 149 ; LXXV, 166 ; LXXVI, 166.

MARIN

Lettres à Voltaire, publiées par M. Fernand Caussy ..... LXXII, 637

JEAN MARNOLD

R. Q. Musique : LXXI, 145, 336, 719 ; LXXII, 156, 350, 723 ; LXXIII, 143, 546, 727 ; LXXV, 332 ; LXXVI, 148, 342.

RENÉ MARTINEAU

Généalogie de Villiers de l'Isle-Adam ..... LXXIII, 62

Un ami de J. Barbey d'Aurevilly (l'abbé Anger) ..... LXXVI, 265

G. MATISSE

R. Q. Variétés : Histoire extraordinaire des Electrons ..... LXXV, 744

OCTAVE MAUS

Divergences musicales ..... LXXIV, 193

ALBERT MAYBON

Le Programme des démocrates-socialistes chinois ..... LXXII, 619

HENRI MAZEL

R. Q. Science sociale : LXXI, 122, 511 ; LXXII, 323, 699 ; LXXIII, 520 ; LXXIV, 299 ; LXXV, 123, 500 ; LXXVI, 120, 707.

CHARLES MÉRÉ

André Chénier journaliste ..... LXXI, 603

G. MEREDITH

(**Marguerite Yersin** *trad.*)

L'Histoire de Chloé, conte ..... LXXI, 653 ; LXXII, 89, 264

CHARLES MERKI

L. Q. Archéologie, Voyages : LXXI, 316; LXXII, 327, 703; LXXIII, 315, 702; LXXIV, 304, 698; LXXV, 128, 506, 699; LXXVI, 521.

L. Q. Variétés : Paris au temps des Romantiques..... LXXIV, 549

STUART MERRILL

Le Vagabond..... LXXVI, 590

H. MESSET

R. Q. Lettres néerlandaises : LXXI, 561; LXXII, 554; LXXIV, 170, 545; LXXV, 355; LXXVI, 367.

VICTOR-EMILE MICHELET

Poèmes..... LXXI, 66

ALBERT MOCKEL

L'Ile du Repos, conte pour les enfants d'hier..... LXXI, 466

MARCEL MONTANDON

R. Q. Lettres roumaines : LXXI, 168; LXXIII, 167; LXXIV, 165; LXXV, 350.

CHARLES MORICE

R. Q. Art moderne : LXXI, 342, 724; LXXII, 356, 728; LXXIII, 147, 344, 732; LXXV, 162; LXXVI, 155, 733.

JACQUES MORLAND

Le maître de Léonard de Vinci : Andréa Verrocchio..... LXXII, 426

ALFRED MORTIER

Poèmes..... LXXIII, 605

GABRIEL MOUREY

Des roses sur la mer..... LXXII, 261

MICHEL MUTERMILCH

R. Q. Lettres polonaises : LXXI, 172, 557; LXXII, 369; LXXIII, 756; LXXIV, 541; LXXVI, 562.

ALFRED NAQUET

Réponse à M. Novicow..... LXXVI, 277

JACQUES NERVAT

Majorque..... LXXV, 598

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est... LXXVI, 196, 398, 617

JEAN NOREL

Le Prochain Conflit du Pacifique..... LXXI, 69

L'Europe contre la Turquie..... LXXVI, 23

R. Q. Questions militaires et maritimes : LXXI, 320; LXXII, 134; LXXIII, 321; LXXIV, 512; LXXV, 510.

J. NOVICOW

Les Patries et la Question sociale..... LXXV, 214

JEHANNE D'ORLIAC

Poèmes..... LXXIV, 58

G. PALANTE

La Sensibilité individualiste..... LXXIII, 577

ADOLPHE PAUPE

R. Q. Variétés : Une lettre inédite de Prosper Mérimée..... LXXI, 757

PÉLADAN

Un Idéalisme expérimental : La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits, LXXI, 193, 440.

De l'inutilité de la Réforme protestante..... LXXV, 30, 253

J. PÉRÈS

Le Mysticisme de la volonté chez H. de Balzac..... LXXIV, 5

MAURICE PÉZARD

Salammbô et l'archéologie punique..... LXXI, 622

Le Modernisme chez les Juifs..... LXXIV, 438

CONSTANTIN PHOTIADÈS

Voyages..... LXXV, 49

EDMOND PILON

Madame Greuze, ou « la Cruche cassée »..... LXXI, 80, 275

La Dame du Louvre..... LXXV, 619

Georges Lecomte..... LXXVI, 217

GEORGES POLTI

R. Q. Littérature dramatique : LXXI, 504; LXXII, 513; LXXIII, 688; LXXIV, 500; LXXV, 484; LXXVI, 503.

FRANÇOIS PORCHÉ

Paroles de la trentième année..... LXXI, 25

Solitude au loin..... LXXV, 413

HENRI POTEZ

Un homme heureux : Fontenelle..... LXXVI, 38

DOCTEUR ALBERT PRIEUR

R. Q. Psychiatrie et Sciences médicales..... LXXII, 319; LXXIII, 515

PIERRE QUILLARD

Charles Cros..... LXXIV, 23

R. Q. Les Poèmes : LXXI, 98, 493, 679; LXXII, 290, 686; LXXIII, 291; LXXIV, 96; LXXV, 298, 472, 677; LXXVI, 98, 490.

RACHILDE

R. Q. Les Romans : LXXI, 104, 295, 496, 683; LXXII, 117, 297, 504, 690; LXXIII, 100, 296, 490, 679; LXXIV, 99, 285, 490, 672; LXXV, 106, 304, 476, 681; LXXVI, 102, 297, 493, 694.

ERNEST RAYNAUD

Voyage à Venise..... LXXI, 594

MARCEL RÉJA

La Responsabilité criminelle..... LXXI, 52

La Danse, aperçu historique..... LXXV, 444

GABRIEL RENAUDÉ

R. Q. Les Bibliothèques..... LXXI, 701; LXXIII, 326, LXXV, 146

G. DE REYNOLD

Un Précurseur du Romantisme : Gessner et le sentiment de la Nature, LXXIV, 44.

WILLIAM RITTER

R. Q. Lettres tchèques.... LXXI, 366; LXXIII, 184; LXXIV, 354; LXXIV, 542

R. Q. Variétés : L'Art de Stanislas Wyspianski..... LXXII, 755

MARCEL ROBIN

L. Q. Lettres espagnoles : LXXII, 178 ; LXXIII, 356 ; LXXIV, 339 ; LXXV, 739 ; LXXVI, 557.

CLAUDE ROGER-MARX

Poèmes..... LXXII, 455

RICARDO ROJAS

Un poète sud-américain : Ruben Dario..... LXXII, 459

LUCIEN ROLMER

Les Chants perdus..... LXXIII, 243

FÉLICIEN ROPS

De Stevens et quibusdam aliis (Lettre inédite publiée par M. George Groffe)..... LXXIII, 651

ISABELLA ROSSEL

Réponse à M. Jean Norel à propos du volume « Mémoires et Correspondance de Louis Rossel »..... LXXIV, 258

ANDRÉ ROUVEYRE

Visages : I. Anatole France..... LXXVI, 195
Visages : II. Théodule Ribot..... LXXVI, 397
Visages : III. Jean Moréas..... LXXVI, 599

STANISLAS RZEWUSKI

Le Jubilé de Tolstoï..... LXXV, 399

GEORGES SABIRON

A mes frères, les arbres..... LXXIII, 58

SAINT-POL-ROUX

Pour dire aux funérailles des Poètes..... LXXII, 594

JULES SAGERET

Paradis laïques : Le Paradis d'Anatole France (Sur la Pierre blanche). LXXI, 215.
Henri Poincaré (La Commodité scientifique. — La Science pour la Science.)..... LXXII, 33
Paradis laïques : leur négation, par André Beaunier (Le Roi Tobol). LXXVI, 55.

CÉCILE SAUVAGE

Poèmes..... LXXIII, 410

C.-M. SAVARIT

Les Lois de l'Allitération et de l'Assonance, semi-allitération et semi-assonance..... LXXI, 430

EDOUARD SCHURÉ

Dionysos..... LXXIV, 216

ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT

Auguste Brizeux. A propos du Cinquantenaire de sa mort... LXXIII, 253

LÉON SÉCHÉ

Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve... LXXI, 31
Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française, LXXII, 385 ; LXXIII, 24.

Les Débuts du Romantisme au Théâtre-Français : Le baron Taylor et l
« Léonidas » de Michel Pichat en 1825..... LXXV, 193, 43
Chateaubriand et la tombe de Pauline de Beaumont..... LXXVI, 64

E. SÉMÉNOFF

R. Q. Lettres russes : LXXI, 752 ; LXXIII, 173; LXXIV, 343; LXXV, 533 LXXVI, 359.

FERNAND SÉVERIN

Notes sur Van Lerberghe..... LXXIV, 36

CARL SIGER

R. Q. Questions coloniales : LXXI, 126; LXXII, 140; LXXIII, 121 ; LXXIV, 312 LXXV, 133, 702; LXXVI, 316.

PAUL SOUCHON

R. Q. Chronique du Midi : LXXII, 360; LXXIII, 736 ; LXXIV, 533 ; LXXV, 337 LXXVI, 545.

ANDRÉ SPIRE

Poèmes..... LXXI, 23

LAURENT TAILHADE

La Farce de la marmite..... LXXIII, 212, 458, 66

ARCHAG TCHOBANIAN

Poèmes..... LXXIII, 61

JOSÉ THÉRY

R. Q. Questions juridiques : LXXI, 516 ; LXXII, 332 ; LXXIII, 117, 707; LXXI 308, 702 ; LXXVI, 127, 525.

LOUIS THOMAS

Stances au soleil..... LXXIV, 4

TOUNY-LÉRYS

La Pâque des Roses..... LXXIII, 6

LOUISE VAN DEN PLAS

Le vrai féminisme provoque-t-il la guerre des sexes ?..... LXXV, 2

A. VAN GENNEP

De quelques cas de Bovarysme collectif..... LXXIII, 2
R. Q. Ethnographie, Folklore : LXXI, 697 ; LXXII, 528; LXXIII, 525; LXXI 695 ; LXXV, 695 ; LXXVI, 712.

GASTON VARENNE

Carpeaux à l'École de Rome et la genèse d'Ugolin..... LXXI, 5

PIERRE VILLETARD

La Boutique, nouvelle..... LXXVI, 4

GABRIEL VOLLAND

Poésies..... LXXII, 6

H.-G. WELLS

(**Henry-D. Davray** et **B. Kozakiewicz** *trad.*)

Un Rêve d'Armageddon, conte..... LXXVI,

STEFAN ZEROMSKI

(**Michel Mutermilch** *trad.*)

Aryman se venge, conte..... LXXIV, 2

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

CHÉOLOGIE, VOYAGES : LXXI, 316 ; LXXII, 327, 703 ; LXXIII, 315, 702 ; LXXIV, 304, 698 ; LXXV, 128, 506, 699 ; LXXVI, 521.

T ANCIEN : LXXI, 150, 728 ; LXXII, 544 ; LXXII, 552 ; LXXIV, 145, 719 ; LXXV, 723 ; LXXVI, 347.

T MODERNE : LXXI, 342, 724 ; LXXII, 356, 728 ; LXXIII, 147, 344, 732 ; LXXV, 162 ; LXXVI, 155, 733.

BLIOTHÈQUES (LES) : LXXI, 701 ; LXXIII, 326 ; LXXV, 146.

RONIQUE DE BRUXELLES : LXXI, 346 ; LXXII, 166, 736 ; LXXIII, 556 ; LXXIV, 330 ; LXXV, 173, 726 ; LXXVI, 548.

RONIQUE DU MIDI : LXXII, 360 ; LXXIII, 736 ; LXXIV, 533 ; LXXV, 337 ; LXXVI, 545.

RIOSITÉ (LA) : LXXIII, 377, 569 ; LXXIV, 185.

CHOS : LXXI, 187, 379, 570, 762 ; LXXII, 185, 379, 569, 763 ; LXXIII, 189, 381, 574, 763 ; LXXIV, 189, 365, 553, 748 ; LXXV, 187, 359, 554, 748 ; LXXVI, 187, 377, 573, 752.

ILOGUES : LXXI, 98, 292, 490, 676 ; LXXII, 114, 290, 501, 683 ; LXXIII, 98, 289, 487, 676 ; LXXIV, 93, 283, 488, 669 ; LXXV, 103, 296, 470, 674 ; LXXVI, 95, 294, 487, 691.

OTÉRISME ET SPIRITISME : LXXI, 526 ; LXXIII, 129 ; LXXIV, 123 ; LXXV, 141 ; LXXVI, 322.

THNOGRAPHIE, FOLKLORE : LXXI, 697 ; LXXII, 528 ; LXXIII, 525 ; LXXIV, 695 ; LXXV, 695 ; LXXVI, 712.

ANCE (LA) JUGÉE A L'ÉTRANGER : LXXI, 370, 566 ; LXXII, 374 ; LXXIII, 366 ; LXXV, 546.

ISTOIRE : LXXI, 113, 302, 692 ; LXXII, 126, 305, 517 ; LXXIII, 108, 305, 500, 694 ; LXXIV, 109, 294, 503, 685 ; LXXV, 113, 313, 488, 689 ; LXXVI, 110, 305, 507, 701.

OURNAUX (LES) : LXXI, 138, 332, 536, 710 ; LXXII, 151, 341, 537, 716 ; LXXIII, 140, 335, 535, 722 ; LXXIV, 135, 324, 524, 713 ; LXXV, 154, 323, 521, 713 ; LXXVI, 137, 334, 537, 722.

ETTRES ALLEMANDES : LXXI, 160, 544, 733 ; LXXII, 169, 547, 742 ; LXXIII, 159, 560, 741 ; LXXIV, 156, 536, 723 ; LXXV, 342, 731 ; LXXVI, 172, 553 737.

ETTRES ANGLAISES : LXXI, 350, 548, 738 ; LXXII, 173, 366, 746 ; LXXIII, 164, 351, 746 ; LXXIV, 161, 335, 728 ; LXXV, 178, 346, 735 ; LXXVI, 177, 743.

ETTRES ESPAGNOLES : LXXII, 178 ; LXXIII, 356 ; LXXIV, 339 ; LXXV, 739 ; LXXVI, 557.

ETTRES HISPANO-AMÉRICAINES : LXXI, 165, 357.

ETTRES HONGROISES : LXXI, 361 ; LXXIII, 177 ; LXXIV, 349 ; LXXVI, 371.

ETTRES ITALIENNES : LXXI, 552 ; LXXII, 551 ; LXXIII, 565 ; LXXIV, 733 ; LXXV, 529.

ETTRES NÉERLANDAISES : LXXI, 561 ; LXXII, 554 ; LXXIV, 170, 545 ; LXXV, 355 ; LXXVI, 367.

ETTRES NÉO-GRECQUES : LXXI, 747 ; LXXIII, 361 ; LXXIV, 743 ; LXXVI, 355.

ETTRES POLONAISES : LXXI, 172, 557 ; LXXII, 369 ; LXXIII, 756 ; LXXIV, 541 ; LXXVI, 562.

ETTRES PORTUGAISES : LXXI, 743 ; LXXII, 750 ; LXXIII, 751 ; LXXIV, 739 ; LXXVI, 351.

LETTRES ROUMAINES : LXXI, 168 ; LXXIII, 167 ; LXXIV, 165 ; LXXV, 350.
LETTRES RUSSES : LXXI, 752 ; LXXIII, 173 ; LXXIV, 343 ; LXXV, 533 ; LXXVI, 359.
LETTRES SCANDINAVES : LXXI, 176 ; LXXII, 560 ; LXXIV, 175, 545 ; LXXV, 538.
LETTRES TCHÈQUES : LXXI, 366 ; LXIII, 184 ; LXXIV, 354 ; LXXV, 542.
LITTÉRATURE : LXXI, 109, 299, 501, 687 ; LXXII, 122, 302, 508, 695 ; LXXIII, 104, 300, 496, 684 ; LXXIV, 105, 289, 496, 677 ; LXXV, 110, 309, 480, 685 ; LXXVI, 106, 301, 499, 697.
LITTÉRATURE DRAMATIQUE : LXXI, 504 ; LXXII, 513 ; LXXIII, 688 ; LXXIV, 500 ; LXXV, 484 ; LXXVI, 503.
LITTÉRATURES ANTIQUES : LXXIV, 680.
MOUVEMENT (LE) SCIENTIFIQUE : LXXI, 118, 506 ; LXXII, 130, 521 ; LXXIII, 113, 507 ; LXXIV, 119, 508 ; LXXV, 119, 497 ; LXXVI, 116, 517.
MUSÉES ET COLLECTIONS : LXXI, 154 ; LXXII, 159 ; LXXIII, 152 ; LXXIV, 149 ; LXXV, 166 ; LXXVI, 166.
MUSIQUE : LXXI, 146, 336, 719 ; LXXII, 156, 350, 723 ; LXXIII, 143, 546, 727 ; LXXV, 352 ; LXXVI, 148, 342.
PHILOLOGIE : LXXIII, 699.
PHILOSOPHIE : LXXI, 307 ; LXXII, 305 ; LXXIII, 310 ; LXXIV, 115, 690 ; LXXV, 492 ; LXXVI, 512.
POÈMES (LES) : LXXI, 98, 493, 679 ; LXXII, 290, 686 ; LXXIII, 291 ; LXXIV, 96 ; LXXV, 298, 472, 677 ; LXXVI, 98, 490.
PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES : LXXII, 319 ; LXXIII, 515.
PSYCHOLOGIE : LXXI, 311 ; LXXII, 314 ; LXXIII, 507 ; LXXVI, 311.
PUBLICATIONS RÉCENTES : LXXI, 186, 378, 569, 760 ; LXXII, 184, 378, 568, 761 ; LXXIII, 188, 379, 572, 761 ; LXXIV, 188, 363, 551, 748 ; LXXV, 187, 359, 746 ; LXXVI, 185, 374, 571, 751.
QUESTIONS COLONIALES : LXXI, 126 ; LXXII, 140 ; LXXIII, 121 ; LXXIV, 312 ; LXXV, 133, 702 ; LXXVI, 316.
QUESTIONS JURIDIQUES : LXXI, 516 ; LXXII, 332 ; LXXIII, 117, 707 ; LXXIV, 308, 702 ; LXXVI, 127, 525.
QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES : LXXI, 320 ; LXXII, 134 ; LXXIII, 321 ; LXXIV, 512 ; LXXV, 510.
QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES : LXXI, 520 ; LXXII, 707 ; LXXIII, 711 ; LXXV, 137.
REVUES (LES) : LXXI, 132, 326, 530, 705 ; LXXII, 146, 336, 531, 711 ; LXXIII, 134, 329, 529, 715 ; LXXIV, 129, 318, 517, 707 ; LXXV, 149, 319, 516, 709 ; LXXVI, 131, 328, 531, 716.
ROMANS (LES) : LXXI, 104, 295, 496, 683 ; LXXII, 117, 297, 504, 690 ; LXXIII, 100, 296, 490, 679 ; LXXIV, 99, 285, 490, 670 ; LXXV, 106, 304, 476, 681 ; LXXVI, 102, 297, 493, 694.
SCIENCE SOCIALE : LXXI, 122, 511 ; LXXII, 323, 699 ; LXXIII, 520 ; LXXIV, 299 ; LXXV, 123, 500 ; LXXVI, 120, 707.
THÉATRES (LES) : LXXI, 142, 541, 714 ; LXXII, 346, 541, 720 ; LXXIII, 341, 538 ; LXXIV, 140, 328, 528, 716 ; LXXV, 158, 327, 525, 718 ; LXXVI, 141, 340, 540, 725.
VARIÉTÉS : LXXI, 181, 373, 757 ; LXXII, 182, 565, 755 ; LXXIII, 370 ; LXXIV, 179, 359, 549 ; LXXV, 183, 744 ; LXXVI, 184, 567, 747.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

THE

MONTHLY

ENGLISH REVIEW

2/6 NET.

Vol. I., N° 1. DECEMBER, 1908. *Now Ready.*

Thomas Hardy : Henry James
Joseph Conrad : John Galsworthy
W. H. Hudson : Count Tolstoi
H. G. Wells : The Month
Editorial : The Unemployed
The Personality of the German Emperor : The Balkan Question
Reviews

Mr. Wells's "Tono-Bungay" will be completed in the first volume, subscribers to which will thus receive a complete novel in addition to the other exclusive matter of the "REVIEW."

No. II. will contain a long UNPUBLISHED POEM by DANTE GABRIEL ROSSETTI,

and

LITERARY CONTENTS..... By first-rate Authors.
QUESTIONS OF THE DAY By first-hand Authorities.

DUCKWORTH & CO., HENRIETTA ST., W.C.

Biblioteca della " Nuova Antologia "

CORSO UMBERTO I, 131, ROME

RECENTI PUBBLICAZIONI

Homo. Poema di Giovanni Cena, con un disegno di L. Bistolfi. fr. **2.50**

Dopo il perdono. Romanzo di Matilde Serao, IIe Edizione..... fr. **4** »

L'Edera. Romanzo di Grazia Deledda..... fr. **3.50**

Il fu Mattia Pascal. Romanzo di Luigi Pirandello..... fr. **3** »

Cantanti celebri del Secolo XIX, di Gino Monaldi, con 53 illustrazioni..... fr. **3** »

L'ART DÉCORATIF

Revue de la Vie artistique

Ancienne et moderne

Paris : 35, rue de Valois et 125, 126 et 127, Galerie de Valois, Palais-Royal

DIRECTEURS : Eugène Belville et Yvanhoé Rambosson

	France	Étranger
Le numéro :	**2** fr.	**2** fr. **50**
Abonnements d'un an :	**20** fr.	**24** fr.
Abonnements de six mois :	**10** fr.	**12** fr.

Chaque mois, 40 pages de texte luxueusement illustré sur papier couché et un supplément donnant les nouvelles du monde des arts. *L'Art Décoratif*, malgré l'apparent exclusivisme de son titre, suit de près toutes les manifestations artistiques. Il publie sur les principaux artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs et architectes contemporains, des monographies superbement illustrées et souvent accompagnées de gravures originales et de planches en couleurs. L'Art Décoratif est l'organe de défense de tous les efforts sérieusement tentés dans le domaine de l'Art appliqué.

Il n'est pas seulement indispensable aux artistes et artisans, aux professeurs de dessin, aux collectionneurs, mais encore à tous les industriels et commerçants qui y trouveront résumé un mouvement des arts appliqués et des reproductions d'œuvres nouvelles dans les domaines de l'architecture, du mobilier, de l'orfèvrerie et de la bijouterie, de la céramique et de la verrerie, des dentelles et tissus, des métaux travaillés, de la bibliophilie, etc.

Numéro spécimen contre **1** fr. en mandat ou timbres-poste.

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature (*Quatrième année*)

Administration et direction, 15, rue Racine, Paris

Directeur : Paul Fort. — Secrétaires : André Salmon et Tancrède de Visan

Secrétaire de l'administration : ROBERT FORT

Le recueil ne se vend que par abonnement

ABONNEMENT POUR UN AN (4 volumes)

FRANCE

ition sur simili-hollande. 10 fr.

ition sur papier impérial du Japon (tirage très restreint, exemplaires numérotés) 100 fr.

ition sur hollande Van Gelder (tirage treint, exemplaires numérotés) 50 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande. ..... 12 fr.
Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

Les abonnements d'un an donnent droit à *4 volumes parus ou à paraître* au choix du souscripteur (*le numéro I excepté, pour l'édition ordinaire sur simili-hollande*).

ABONNEMENT POUR DEUX ANS (8 volumes)

FRANCE

ition sur simili-hollande..... 17 fr.
japon : 160 fr. Sur hollande . 85 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande,..... 21 fr.
Édition sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

Nota : Cet abonnement peut partir de tel numéro en arrière au choix du uscripteur (*le numéro I excepté, pour l'édition ordinaire*).

ABONNEMENT POUR TROIS ANS (*Douze volumes*) : France: : 23 fr. Étranger : fr.

Sur japon : 200 fr. Sur hollande : 100 fr.

Nota : Cet abonnement peut partir de la première année (1905-1906). *e numéro I excepté, pour l'édition ordinaire).*

---

e NUMÉRO I de " Vers et Prose " (édition ordinaire sur imili-hollande) se vend à part au prix de DOUZE RANCS.

SOMMAIRE DU QUINZIÈME TOME SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE 1908

AUL ADAM..... Dialogue Pathétique.
EMY DE GOURMONT..... Poèmes.
AURENT TAILHADE..... Pour la Paix.
LBERT MOCKEL..... A Celle qui ne trahit jamais.
ÉAN MORÉAS..... Madame de La Fayette.
TUART MERRILL..... L'Amour de Rêve.
OUIS LORMEL..... Une Ame d'Enfant.
RNEST RAYNAUD..... Paysages Berlinois.
NDRÉ ROUVEYRE..... *Cinq dessins inédits.*
UGO VON HOFMANNSTHAL..... Elektra, *drame.*
OUNY-LERYS..... Poèmes.
. BERNAT-PROVINS..... Le Cœur, *conte.*
MILE HENRIOT..... Le Plaisir de Vivre.
ULES ROMAINS..... Un Etre en Marche.
UY-CHARLES CROS..... Strophes pour Ceux qui se sont tus.
RANCIS JOURDAIN..... *Neuf dessins.*
EGIS GIGNOUX..... A propos de Francis Jourdain.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Maison R. Bourbon-le-Château 3 et R. l'É- 6e arr. chaudé. Ce 93m. Rev. br. 6.040 fr. M. à pr. 50.000 fr. A adj., sur 1 ench. Ch. not. 22 déc. 1908. S'ad. not Mes THOMAS à Montrouge et GIRARDIN, 43, r. Richelieu.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 30 décembre 1908, à deux heures.
UNE MAISON A PARIS
RUE MÉLINGUE N° 4
Ce : 260m30. Revenu brut : 11.935 francs.
Mise à prix : 120.000 fr.
S'ad. à MMes PEYROT et DANET, avoués à Paris, et sur les lieux.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 30 décembre 1908, à 2 heures, en 2 lots.
MAISON à Paris **RUE DE LYON, N° 4** bis. Contenance : 39m44 cent. Rev. brut : 46.100 fr. M. à pr. 200.000 fr.
MAISON à Paris **RUE PARROT, N° 2.** Contenance : 340 mètres. Rev. brut : 26.270 fr. Mise à pr. : 150.000 fr.
S'adresser à Mes PEYROT, DESCHAMPS et PLOCQUE, av. à Paris, et à FAUCON, syndic de faillites.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES
via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
par la gare Saint-Lazare

Services rapides tous les jours et toute l'année
(Dimanches et fêtes compris)

DÉPARTS DE PARIS SAINT-LAZARE :
A 10 h. 20 matin (1re et 2e classes seulement) et à 9 h. 3 soir (1re, 2e et 3e classes).

DÉPARTS DE LONDRES :
Victoria à 10 h. matin (1re et 2e classes seulement London-Bridge et Victoria à 8 h. 45 soir (1re, 2e 3e classes).

TRAJET DE JOUR EN 8 h. 40

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 48 fr. 25. — 2e classe, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour, valables pendant 1 mois : 1re classe, 82 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 41 fr. 50.
Les trains de service de jour entre Paris et Dieppe et *vice versa* comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec w.-c. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloirs des trois classes avec w.-c. et toilette. Une des voitures de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

STATIONS THERMALES et HIVERNALES
des Pyrénées, du Golfe de Gascogne et du Roussillon
Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, etc.

Billets d'aller et retour individuels pour les stations thermales et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 o/o suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billets d'excursion délivrés toute l'année au départ de Paris avec **3 itinéraires** différents, *viâ* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, (Biarritz), Pau, Lourdes, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix, 1re et 3e itinéraires : 1re classe, **164 fr. 50** ; 2e classe, **123** francs. — Prix, 2e itinéraire : 1re classe, **163 fr. 50** ; 2e classe, **122 fr. 50.**

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

FÊTES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN

Billets d'aller et retour de 1re et 2e classes, à prix réduits, délivrés du 19 au 31 décembre 1908.

Paris à Cannes	1re	classe :	177 fr. 40
— —	2e	—	127.75
— à Nice	1re	—	182.60
— —	2e	—	131.50
— à Menton	1re	—	186.65
— —	2e	—	134.40

VALIDITÉ : 20 jours avec faculté de prolongation une ou deux fois de 10 jours moyennant supplément de 10 o/o par période.

Droit à deux arrêts en cours de route à l'aller et au retour.

Admission des porteurs de billets de 1re cl. sans supplément, dans le « Côte d'Azur rapide » et dans le « train de nuit extra-rapide ».

Toutefois les voyageurs empruntant le « Côte d'Azur rapide » ne pourront profiter de la faculté des arrêts qu'à partir de Marseille, à l'aller; — au retour aucun arrêt ne sera autorisé.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public. *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Phileas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.